

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

&

UNIVERSITÉ DE PROVENCE – AIX MARSEILLE 1
Ecole Doctorale Cognition, Langage, Education (ED 356)

**APPROCHE EPISTEMOLOGIQUE ET CONCEPTUELLE
DU ROLE DES EMOTIONS AU SEIN DE LA RATIONALITE**

THÈSE EN COTUTELLE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

PAR

LAURE RIVORY

AVRIL 2011

SOUS LA DIRECTION DE LUC FAUCHER ET PIERRE LIVET

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je souhaiterais exprimer ma reconnaissance envers les diverses personnes qui ont été impliquées à divers titres dans ce travail de doctorat en cotutelle et qui m'ont, chacune à leur manière, aidé à continuer et à avancer.

Mes deux directeurs de recherche, Pierre Livet à Aix-en-Provence, et Luc Faucher à Montréal, m'ont prodigué de nombreux conseils. Leurs commentaires, leur aide et leurs remarques constructives et méticuleuses m'ont permis de mener à bien ce travail, de consolider ma pensée, de la préciser, et de la corriger aussi lorsque je m'égarais. Grâce à eux, j'ai pu aussi prendre de l'assurance et gagner en autonomie de travail. Je leur adresse ainsi mes remerciements. Je tiens aussi à remercier Serge Robert qui m'a aidée dans la mise en place de certaines idées et hypothèses de recherche, et dans la clarification de mes arguments, ainsi qu'à Pierre Poirier pour ses remarques et commentaires fructueux.

Je remercie le département de philosophie d'Aix en Provence et M. Morizot son directeur qui ont aidé, par les moyens mis à disposition, au bon déroulement de cette thèse, ainsi que les étudiants auxquels j'ai enseigné, et qui, sans le savoir, m'ont permis de trouver un peu de présence humaine en philosophie pendant ces années de recherche.

Je souhaite souligner l'accueil, la gentillesse, et le professionnalisme que j'ai trouvés au département de philosophie de l'UQAM, et à travers ses divers membres, dont François Latraverse qui a contribué à l'organisation de la cotutelle, et Pierrette Cyr par son efficacité et sa patience. De plus, j'ai eu la chance de bénéficier du soutien financier du département et de la Faculté des études supérieures, dans le cadre de la bourse d'admission au doctorat. Cette aide m'a permis de travailler avec sérénité en finançant les dépenses occasionnées par la double vie que j'ai menée durant ces années.

Je suis également reconnaissante envers mes amis et collègues, en France et au Québec, qui m'ont prêté une oreille patiente et curieuse et qui m'ont encouragée et motivée. Grâce à eux, à leurs questions et leurs conseils, à leurs expériences de thésards aussi parfois, j'ai pu garder de vue mon objectif, et me rappeler que l'idée de fin existait bien ! Izabella m'a été d'un soutien constant tout au long de ces années grâce à son amitié, et d'une aide précieuse à la fin dans la mise en page de la thèse.

Mes pensées vont particulièrement à ma famille qui est présente à mes côtés depuis le début de mes études et qui m'a suivie dans mes pérégrinations intellectuelles et géographiques. Pour la curiosité, le sens de la découverte et le goût d'apprendre que mes parents m'ont transmis, ainsi que pour leur soutien moral et financier durant ces longues années d'études, je veux les remercier.

Enfin, et non le moindre, je remercie Simon, qui a traversé avec moi au quotidien ces quatre années de thèse, qui m'a soutenue dans les moments d'exaltation comme dans les moments de découragement, et qui, avec patience, calme et distance, m'a aidé à maintenir le cap, garder confiance, et avancer petit à petit. C'est à lui, aux bons moments et à nos réalisations communes à venir, que je dédie ce travail.

A mes parents et ma famille,

A Simon,

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	VIII
LISTE DES TABLEAUX	IX
RÉSUMÉ	X
ABSTRACT	11
INTRODUCTION	12
CHAPITRE I DES LIENS INÉDITS ENTRE ÉMOTIONS ET RATIONALITÉ	31
1.1. RATIONALITÉ OBJECTIVE : LA FONCTION DES ÉMOTIONS	33
1.1.1. <i>La psychologie évolutionniste et la fonction des émotions</i>	35
1.1.1.1. Signification générale de cette fonction	37
1.1.1.2. Des fonctions plus spécifiques	43
1.1.1.3. La fonction des émotions dans des contextes sociaux	46
1.1.1.4. Fonctionnalité et rationalité des émotions : Bilan	52
1.1.2. <i>L'étude des émotions dans le constructionnisme social</i>	58
1.1.2.1. L'émotion comme rôle social transitoire	61
1.1.2.2. Quelle fonction des émotions se dégage de cette analyse?	64
1.2. LA RATIONALITE SUBJECTIVE	67
1.2.1. <i>Fallait-il se mettre dans un tel état?</i>	68
1.2.2. <i>Délibérer sur nos émotions :</i>	73
1.2.3. <i>L'impact des émotions sur le choix :</i>	77
1.2.3.1. Le vieux conflit du cœur et de la raison : Les émotions dans le mécanisme du choix 78	78
1.2.3.2. Le problème du cadre	82
CHAPITRE II LA RATIONALITÉ : UN PARADIGME EN ÉVOLUTION	95
1.3. LA RATIONALITÉ DE L'HOMO ŒCONOMICUS	96
1.3.1. <i>L'Homo Œconomicus</i>	97
1.3.2. <i>Le modèle de Bayes : achèvement de la rationalité classique :</i>	105
1.4. NAISSANCE D'UN NOUVEAU PARADIGME : LA RATIONALITÉ LIMITÉE	110
1.4.1. <i>Le parti pris du réalisme</i>	111
1.4.2. <i>Eloge de la complexité et importance de l'environnement de la décision</i> 119	119
1.5. LA RATIONALITÉ EN DÉBAT	125
1.5.1. <i>Des failles dans la rationalité : Heuristiques et Biais</i>	126
1.5.2. <i>Evolution et rationalité des heuristiques.</i>	134
1.5.2.1. Un compas dans l'œil	135
1.5.2.2. Des heuristiques propres à un environnement de décision	138
1.6. BILAN : LA RATIONALITÉ DANS TOUS SES ÉTATS.	145
CHAPITRE III L'ETUDE DES EMOTIONS	149

1.7.	PRELIMINAIRES DEFINITIONNELS	150
1.7.1.	<i>L'affect comme type de ressenti</i>	151
1.7.2.	<i>L'affection en détail</i>	154
1.7.2.1.	Les humeurs	156
1.7.2.2.	L'émotion.....	157
1.8.	LES THÉORIES DES ÉMOTIONS ET LEURS LIMITES	165
1.8.1.	<i>Les diverses approches théoriques des émotions</i>	166
1.8.1.1.	Les théories des émotions « pures ».....	166
1.8.1.2.	Les théories hybrides des émotions.....	175
1.8.2.	<i>Les difficultés de ces théories</i>	183
1.9.	L'ÉMOTION : UNE CATÉGORIE PROBLÉMATIQUE	186
1.9.1.	<i>Repenser une catégorie courante</i>	187
1.9.2.	<i>Un phénomène pluriel et diversifié</i>	189
1.9.3.	<i>Faut-il abandonner la catégorie d'émotion ?</i>	194
1.9.3.1.	Espèce naturelle et espèce investigative.....	195
1.9.3.2.	L'émotion est-elle une espèce investigative?	197
CHAPITRE IV L'ÉMOTION EN TANT QU'AFFECT		202
1.10.	LES DEUX SYSTÈMES DE L'ESPRIT	204
1.10.1.	<i>Le système 1</i>	206
1.10.2.	<i>Le système 2</i>	209
1.10.3.	<i>Les interactions de S1 et S2</i>	213
1.11.	L'AFFECT DANS LES JUGEMENTS ET DÉCISIONS	219
1.11.1.	<i>Un champ théorique diversifié</i>	220
1.11.1.1.	Influences explicites et implicites.....	220
1.11.1.2.	Des influences implicites directes et indirectes.....	222
1.11.2.	<i>L'heuristique de l'affect</i>	228
1.11.2.1.	Le mécanisme de l'heuristique.....	228
1.11.2.2.	Le bassin affectif.....	232
1.11.2.3.	Les enjeux et conséquences de l'heuristique de l'affect	236
CHAPITRE V LA VALENCE		247
1.12.	LA VALENCE AU CŒUR DES DIVERSES APPROCHES DE L'ÉMOTION.....	248
1.12.1.	<i>Damasio et les marqueurs somatiques</i>	249
1.12.2.	<i>Les approches dimensionnelles</i>	254
1.12.3.	<i>Les approches catégorielles</i>	266
1.13.	LA VALENCE	269
1.13.1.	<i>Définition de la valence</i>	270
1.13.2.	<i>Les divers sens de la valence</i>	278
1.13.2.1.	Valence de l'affect	279
1.13.2.2.	Valence de nos évaluations cognitives.....	282
1.13.2.3.	Valence et comportement.....	289
1.13.2.4.	Conclusion.....	291

CHAPITRE VI	AMBIGUÏTÉ ET SIMPLICITÉ : LES FAIBLESSES DE LA VALENCE.....	297
1.14.	PREMIÈRE DIFFICULTÉ: L'AMBIGUÏTÉ DE LA VALENCE.....	299
1.14.1.	<i>Les ambiguïtés de la valence dimensionnelle.....</i>	301
1.14.2.	<i>Les ambiguïtés de la valence catégorielle.....</i>	302
1.15.	SECONDE DIFFICULTÉ : LA DICHOTOMIE AU CŒUR DE LA VALENCE.....	310
1.15.1.	<i>L'indécidabilité de la valence des composants.....</i>	314
CHAPITRE VII	LE DILEMME DE LA VALENCE ET LES PRESUPPOSES DES EMOTIONS.....	321
1.16.	ANALYSE DES CRITIQUES DE LA VALENCE.....	322
1.16.1.	<i>Première critique : l'ambiguïté.....</i>	322
1.16.2.	<i>Deuxième critique : la structure dichotomique de la valence.....</i>	325
1.17.	MAINTENIR LA VALENCE MALGRÉ LES DIFFICULTÉS.....	332
1.18.	LE TEMPS DES ÉMOTIONS.....	340
1.18.1.	<i>L'émotion comme épisode.....</i>	343
1.18.2.	<i>Un pont dans le temps.....</i>	344
1.18.3.	<i>Un bilan net indéterminé.....</i>	346
CHAPITRE VIII	PERSPECTIVES POUR RAFFINER LA VALENCE ET CERNER L'IMPACT DES	
	ÉMOTIONS DANS LA DÉCISION.....	352
1.19.	LA VALENCE ET LA SPÉCIFICITÉ DES ÉMOTIONS.....	355
1.19.1.	<i>Prendre en compte la diversité des émotions.....</i>	355
1.19.2.	<i>Illustration: le risque, la peur et la colère.....</i>	357
1.20.	DÉPASSER LA VALENCE UNIQUE : VERS UNE APPROCHE MOTIVATIONNELLE.....	360
1.20.1.	<i>La question de l'information.....</i>	362
1.20.2.	<i>Émotions et motivation.....</i>	365
CONCLUSION	372
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	379

LISTE DES FIGURES

Figure 1: Le processus de l'émotion dans la théorie de William James	169
Figure 2: Les théories cognitives hybrides:.....	178
Figure 3: Les émotions suscitées par des évaluations cognitives	181
Figure 4: L'illusion de Müller-Lyer	217
Figure 5: La consultation du bassin affectif dans la prise de décision.....	235
Figure 6: Affect et information dans la prise de décision.....	236
Figure 7: L'accessibilité de l'information: l'exemple de l'information visuelle.....	238
Figure 8: Combiner la valence et l'intensité affective d'images pour expérimenter les émotions.....	257
Figure 9: Des émotions structurées en paires chez Plutchik.....	258
Figure 10: La structure des émotions : opposition de valences, et variation d'intensité chez Plutchik.....	260
Figure 11: La Grille de l'Affect: situer les émotions selon leur valence et leur intensité	262
Figure 12: Les émotions comme réactions valencées générées par diverses évaluations.....	287

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1: Les émotions suscitées lors d'une situation de coopération	48
Tableau 2: Les diverses théories pures des émotions et la définition de l'émotion impliquée.	175
Tableau 3 : Les deux systèmes de l'esprit selon Kahneman (2002)	212
Tableau 4: Une liste non-exhaustive des émotions selon leur valence.....	272
Tableau 5: Les glissements entre valences dans la théorie de Davidson	307
Tableau 6: Les approches selon la valence ou la spécificité des émotions, et leurs limites.....	367

RÉSUMÉ

Les émotions ont été considérées en philosophie, et ce depuis l'Antiquité, tantôt comme des aides tantôt comme des obstacles aux décisions rationnelles. Les rapports entre émotions et décisions ne constituent donc pas un objet inédit de réflexion mais récemment cette question a été reprise et le champ théorique renouvelé. Des développements montrent que les émotions pourraient intégrer les raisonnements de manière constructive, et pas nécessairement comme des éléments perturbateurs et responsables d'erreurs.

Il s'avère que malgré la complexité du phénomène émotionnel, et la diversité des conceptions à son égard, l'étude des impacts émotionnels dans les choix fait intervenir la distinction entre émotions positives et négatives de manière récurrente. La caractéristique permettant d'établir cette distinction se nomme la valence. D'apparence claire et pratique, elle comporte plusieurs difficultés importantes. En plus d'être un concept ambigu au sens variable d'une théorie à l'autre, la distinction simple qu'elle recoupe s'applique difficilement à certaines émotions plus complexes qui semblent mélanger des valences différentes.

Face à ces problèmes, nous pensons qu'il n'est ni nécessaire ni souhaitable d'abandonner la notion de valence, mais qu'il convient plutôt de la réformer afin qu'elle puisse rendre compte avec plus de réalisme des émotions concrètes. D'une part, nous entendons apporter des clarifications sur ce concept central dans l'étude des émotions et de leur impact dans les choix et décisions; d'autre part, nous montrerons la nécessité de porter une attention renouvelée à la valence des émotions pour comprendre ces impacts avec plus de finesse et de précision.

Mots-clés: Émotion, rationalité, heuristique, décision, affect, valence.

ABSTRACT

Epistemological and conceptual study of the role of emotions within rationality

In philosophy, emotions have been studied throughout the centuries sometimes as helping to make good decisions, sometimes as hindering rationality. Thus, linking emotions and rationality is not something never tried before, but some recent developments have given a new extension to the question. Hypotheses of non-cognitive elements and non-computational ways of thinking that could guide reasoning and choice are searched for and studied. Emotions could be one of some new elements integrating choice in a constructive and not necessarily misguiding way.

Despite the complexity of emotions and the diversity of their studies, a large part of the theoretical account of emotional impacts is structured by the recurrent distinction between positive and negative emotions known as their “valence.” Negative and positive emotions are thought to have distinct consequences on actions and choices which are studied and classified through this distinction. Valence seems to be a clear and practical distinction, but it shows several difficulties. Its meaning can be very different from one theory to the other, this notion being imprecise and ambiguous. We also found problems concerning the way this general and simple distinction applies to many emotions that seem to mix many valences.

As we will show these problems do not constitute a reason to abandon this notion. We’ll see if it is possible to reform it and make it more realistic to take into account concrete emotions. We intend to make some clarifications on this central notion, and to underline the importance of a more comprehensive and specific study of valence to understand emotional impact at a finer and sharper level of analysis.

Key-words: Emotion, rationality, heuristic, decision, affect, valence.

Centre d’Epistémologie et d’Ergologie Comparatives CEPERC - UMR 6059

Université de Provence, 29, avenue Robert Schuman, 13621 Aix-en-Provence Cedex 1

Laboratoire d’ANalyse Cognitive de l’Information, UQAM, département de philosophie,

Local W-5350, Case postale 8888, Succ. Centre-Ville, Montréal, Québec, Canada H3C 3P8

INTRODUCTION

La philosophie a souvent pensé les liens existant entre raison et émotions. Ces dernières ont tantôt été considérées, à la suite des stoïciens, comme des maladies et des perturbations dont il fallait purger l'âme ; tantôt, dans une perspective aristotélicienne (et plus tard cartésienne), elles ont plutôt été conçues comme des appuis nécessaires dont l'homme sage (ou cherchant à le devenir) pouvait tirer parti. Ennemis de la rationalité ou outils efficaces pour y accéder, les émotions ont donc souvent été conçues par le philosophe comme ayant un rapport à la rationalité.

L'étude de cette relation entre émotions et rationalité, déjà abordée par une partie de la tradition philosophique, connaît depuis les dernières décennies un vif regain d'intérêt de la part de nombreuses disciplines, comme la psychologie cognitive ou les neurosciences. Les recherches récentes de Damasio (1996), de Gigerenzer (2000) ou de Kahneman et Tversky (1986) ont en effet ouvert des perspectives nouvelles et inédites sur les rapports entre les deux phénomènes. Dès lors, la philosophie n'est plus la seule à s'occuper de cette question.

C'est à l'examen des rapports entre émotions et rationalité, telle que développés récemment dans les disciplines scientifiques, que nous aimerions consacrer notre thèse. Nous n'étudierons pas la variété des positions offertes par les philosophes au cours de l'histoire de la discipline, c'est-à-dire que nous ne nous proposons pas de faire une étude historique des diverses positions philosophiques sur la question. Nous voulons plutôt interroger ce rapport tel qu'il a été articulé dans les études récentes du comportement humain en situation d'action. Notre travail sera donc un travail de philosophie des sciences, et plus particulièrement de philosophie de la psychologie (et des disciplines connexes, comme les neurosciences). Nous tenterons, dans ce

cadre, de comprendre et d'analyser la façon dont est pensé le rapport entre émotions et rationalité dans le contexte des études dans les disciplines s'intéressant aux comportements humains. Nous tenterons de préciser quelles réponses, dans ce contexte, sont apportées aux questions suivantes : comment les émotions participent-elles à l'orientation de nos choix ? Les émotions sont-elles de bons candidats pour collaborer à la rationalité, voire peut-être pour élaborer des choix rationnels ? Et si l'on suppose une coopération entre rationalité et éléments non-cognitifs, est-ce que les émotions sont le bon type de phénomènes pour en rendre compte ?

Cette première série de questions directes sur les rapports entre émotions et rationalité en fait surgir elle-même d'autres : Peut-on même parler d'émotions comme faisant référence à une catégorie unifiée du mental (c'est-à-dire possédant une base et des propriétés communes) ? Ne devrait-on pas plutôt parler d'affects ? Dans ce cas, quel type d'états (humeur, dispositions, valence) devrait expliquer cette coopération ?

Si nous supposons une certaine unité de la catégorie, se pose la question du type de relation et des mécanismes sous-jacents unifiant les membres de la catégorie. Une telle compréhension sera nécessaire afin de comprendre comment les émotions pourraient collaborer aux prises de décision et quels mécanismes cette collaboration impliquerait.

Cette étude suscite elle-même d'autres questions. Est-ce que toutes les émotions interviennent de la même manière ? Faut-il penser qu'il y a un seul mode, commun à toutes les émotions, un mécanisme unique de collaboration à la rationalité ? Ou bien plutôt des mécanismes communs à des classes d'émotions ? Faut-il au contraire supposer un impact propre à chaque émotion particulière ? En effet, est-ce que le regret intervient dans nos décisions de la même manière et au même titre que la joie ?

Il est même possible d'aller plus loin et de se demander si tous les cas de joie ou de peur ont le même impact sur nos décisions.

Ainsi nous pouvons dès lors nous interroger sur la portée des généralisations qu'il est possible de faire sur cette question de l'impact des émotions sur les choix et la rationalité. Certains confèrent une portée générale à leur hypothèse, les émotions collaborant selon eux à la prise de décision d'une manière similaire. D'autres proposent plutôt des modèles explicatifs selon des sous-catégories d'émotions, voire selon des cas particuliers différents au sein d'une même étiquette d'émotions, chaque instance d'émotions particulière jouant un rôle qui lui est propre. Etant donné la complexité de la catégorie d'émotion, nous voyons donc qu'il est nécessaire de se poser, d'une manière centrale, la question de la portée des conclusions qui peuvent être tirées sur le rôle des émotions au sein des prises de décision.

Des réponses à ces questions ont été proposées au sein de théories diverses et nombreuses, dans la mesure où le thème est fréquent et récurrent dans la recherche actuelle. Nous allons donc, avant de décrire ces théories, présenter le contexte dans lequel prend place cette problématique.

Le contexte

La rationalité en question :

Comme nous l'avons mentionné plus haut, le problème de l'apport des émotions aux choix et prises de décision rationnels connaît actuellement un regain d'intérêt. Depuis quelques années, psychologues, neuroscientifiques et économistes abordent de façon conjointe l'étude des comportements humains en contexte social. En économie, et dans diverses disciplines, on s'est classiquement représenté la prise de décision comme un processus rationnel — objectif et froid — de délibération ou de calcul. Cette conception a des racines philosophiques anciennes et se retrouve au cœur de la

théorie des probabilités et des risques. Selon celle-ci, le désir et la passion ne doivent pas troubler le calme nécessaire à une délibération rationnelle, et la sage décision ne peut se prendre que dans une forme de sérénité, l'« ataraxie » pour les épicuriens et stoïciens, excluant la passion et le trouble et garantissant l'objectivité. Déjà chez Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque* (Livre II, chapitre 6, 1130 a 15), pour que le choix soit rationnel et réfléchi (« proairesis »), l'intellect doit faire attendre le désir qui recherche l'immédiat. Les émotions peuvent aussi être responsables d'un trouble de l'action volontaire connu comme une forme de faiblesse de la volonté, consistant à agir à l'encontre de ce que l'on juge être le meilleur.

Cette idée selon laquelle l'émotion ne permet pas (ou pas toujours, dans le cas d'Aristote), de prendre de sages décisions rejoint l'idée selon laquelle une décision est rationnelle si elle est prise en compte toutes les préférences de l'agent et tous les paramètres de la situation de décision. Ainsi la rationalité d'une décision dépend de la capacité de l'agent à analyser et épuiser toutes les informations possibles sur une situation, à avoir une sorte de point de vue omniscient permettant d'aboutir à la meilleure, et unique, décision qui soit. Il existerait une seule solution rationnelle, optimale que le processus de choix consiste à découvrir par analyse et combinaison.

L'idée selon laquelle une décision rationnelle est optimale et que le processus qui y conduit combine tous les paramètres de départ afin de déduire l'action à entreprendre est une perspective théorique classique sur la rationalité qui a été développée en sciences sociales et qui a structuré la pensée économique de la rationalité jusque dans les années 1970. Elle a cependant connu une évolution. Pour faire court, une décision rationnelle a d'abord été pensée comme devant prendre en compte les préférences de l'agent et les probabilités de réussite des actions, et devant les intégrer dans un calcul duquel est déduite l'action rationnelle à entreprendre, dans un contexte où l'information est transparente et totalement disponible. L'agent parfaitement rationnel ne peut être à la limite qu'omniscient et ses actions et choix ne peuvent

venir que d'une analyse complète de la situation excluant toute fantaisie et toute subjectivité.

Par la suite, une seconde école de pensée cherchera à nuancer cette omniscience de l'agent, et à intégrer le possible changement de préférences au cours du temps, permettant la révision des croyances par l'arrivée de nouvelles informations. C'est ce dont le théorème de Bayes rend compte. Cette perspective entend prendre en compte le fait que nos préférences et nos informations peuvent changer dans le temps, ces changements pouvant être intégrés au sein du processus de décision rationnelle. Cette perspective, plus encore que la version précédente, suppose des capacités de traitement cognitif, de calcul et de mémoire, très importantes chez l'agent humain. Ces suppositions ont semblé à plusieurs excessives et problématiques. Nous présenterons ces suppositions et les critiques qu'elles ont rencontrées plus longuement dans la suite de notre travail¹.

La prise de distance avec ce paradigme classique de la décision rationnelle optimale est venue de l'intérieur de l'étude de la rationalité par des chercheurs et penseurs souhaitant revenir à une compréhension plus concrète et englobante de la décision et de l'action rationnelle, et s'appuyant sur la dimension excessive des suppositions de la perspective classique.

Afin de développer une perspective plus réaliste de la décision, les travaux d'Herbert Simon, prix Nobel d'économie en 1971, ont permis de donner corps à la nécessité de repenser la notion classique de rationalité optimale (Simon, 1977c) au profit de la notion de rationalité limitée. Traditionnellement, quand on voulait rendre compte de la décision, on ne portait attention qu'aux facultés mentales et en aucun cas au contexte de la décision. La décision était le produit d'une opération mentale idéalisée,

¹ Voir chapitre 2.

sans lien nécessaire avec la prise de décision effective. Pour Simon, il est essentiel d'apercevoir et de considérer que nos décisions se situent à la rencontre de nos facultés mentales réelles *et* de l'environnement.

Les travaux de Simon auront une postérité importante, double si l'on peut dire, dans la mesure où ils donnent lieu à deux traditions de recherche distinctes². Dans une première tradition de recherches, Tversky et Kahneman feront leur l'idée de l'imperfection des processus psychologiques de raisonnements, et cette nécessité d'abandonner l'idée que nous sommes des agents parfaitement rationnels. Sur les bases conceptuelles proposées par Simon, le programme de recherches « Heuristiques et Biais » de Tversky et Kahneman (Kahneman, 2002) met l'accent, de manière expérimentale, sur des biais de raisonnement courants en expliquant les raisons de ces transgressions fréquentes des règles normatives de rationalité. Ces biais structurent nos raisonnements et font dire aux deux chercheurs que les hommes sont intuitivement assez peu rationnels et soumis à des mécanismes de raisonnement rapides – les heuristiques – des sortes de « trucs » permettant de trouver la réponse ou de résoudre un problème sans analyse optimale de toutes les informations, comme le supposait la théorie de la rationalité optimale normative.

La perspective de Gigerenzer (Gigerenzer, 2004, Gigerenzer & Selten, 2001), dans ses travaux sur la rationalité limitée concerne le même champ de problème, une critique de l'idée de rationalité optimale et parfaite, mais elle met l'accent sur la cohérence de nos modes de raisonnement avec l'environnement de la décision. Selon ce dernier, si nos décisions ne sont pas optimales, elles sont pourtant une juste rencontre entre des processus de raisonnements non-optimaux et un environnement auquel ils correspondent et se sont adaptés au fil de l'évolution. Des heuristiques

² Malgré que certains, comme Samuels et Stich (2002) doutent du caractère distinct de ces traditions, nous allons quand même considérer qu'elles le sont, pour les besoins de l'exposé.

rapides et frugales (*fast and frugal*) nous permettent de réagir rapidement et souvent avec efficacité. Ces heuristiques ne sont pas irrationnelles mais utilisent des traits récurrents de notre environnement. Elles produisent ainsi des modes de réponses qui sont adaptées aux conditions humaines de la décision passées. Parce qu'elles sont adaptées à leur contexte, et donc « satisfaisantes » même si elles ne sont pas les plus éclairées ni les meilleures, pour reprendre un concept cher à Simon et à Gigerenzer, ces décisions constituent ainsi des décisions pleinement rationnelles.

Ces deux programmes de recherches reposent ainsi sur l'idée de rationalité non-optimale et sont en continuité avec les travaux de Simon. Dans les deux cas, l'idée de rationalité est repensée dans une perspective plus réaliste afin de cerner au plus près les mécanismes de la décision. C'est de cette réévaluation du paradigme de la rationalité qu'est venue l'impulsion récente d'une étude renouvelée des rapports entre émotions et rationalité. Quelle(s) forme(s) ce renouvellement prend-il ?

Ces modes de raisonnement rapides qui rendent nos décisions satisfaisantes en reposant sur une exploitation des traits récurrents de notre environnement sont autant de raccourcis qui nous évitent un traitement cognitif exhaustif et combinatoire de toutes les informations impliquées par le contexte et la décision. Ainsi ces nouveaux paradigmes au sein de la rationalité et de ses mécanismes ouvrent la voie à l'introduction des éléments non cognitifs au sein des processus de raisonnement et de décision, parmi lesquels pourraient bien figurer les émotions. Au sein de ces heuristiques, les émotions pourraient en effet constituer un bon type de « trucs », de raisonnements en raccourci, pour prendre des décisions rapides, économes en information, et fonctionnelles. Et de fait, pour Gigerenzer comme pour Tversky et Kahneman, les émotions sont des bons candidats au titre d'heuristiques. Gigerenzer clôt plusieurs de ses articles (1999, 2000, et 2001) sur les heuristiques par un appel à l'étude des émotions dans les processus de décision et de raisonnement. Ainsi son chapitre « Rethinking Rationality » se termine par la présentation de quatre grandes

orientations pour l'étude de la rationalité limitée, la troisième étant : « Quel rôle les émotions et autres facteurs non-cognitifs jouent-ils dans la Rationalité Limitée ? » (Gigerenzer, 2001, p.9) Kahneman (2002) souligne pour sa part que l'heuristique de l'affect, incluant les émotions, constitue l'un des développements les plus féconds de la perspective des heuristiques pour comprendre les processus psychologiques de raisonnement.

Les émotions apparaissent ainsi comme des candidats sérieux dans l'étude des éléments non-cognitifs intervenant dans nos raisonnements tels qu'exige de les comprendre une perspective plus réaliste. Cela correspond au programme que fixe Thaler (2000) en soulignant que l'agent qu'étudie l'économie ne peut plus être cet agent parfaitement rationnel et que la discipline devrait reconnaître le fait qu'elle a affaire à un agent « émotionnel ». Il prédit en fait que c'est une tendance à laquelle ne pourra pas échapper l'économie : « L'Homo Economicus deviendra plus émotionnel, par quoi j'entends que les économistes accorderont plus d'importance à l'étude des émotions.³ » (Thaler, 2000, p.139) Nous devrions donc passer de l'*homo* « *economicus* » à l'*homo sapiens*, voire à l'*homo sensibilis*.

L'introduction des émotions dans le raisonnement et la décision en psychologie et dans les neurosciences:

Parallèlement à cette évolution en économie, des travaux en psychologie et en neurosciences, chez des sujets normaux comme chez des patients atteints de pathologies neurologiques ou psychiatriques, commencent depuis quelques années à

³ Tout au long de la thèse, nous assurons nous-mêmes la traduction de toutes les citations issues de l'anglais.

considérer le rôle des émotions et des phénomènes émotionnels comme l'empathie dans la prise de décision.

Les travaux désormais classiques d'Antonio R. Damasio (1995) vont dans ce sens. A partir de l'étude des cas pathologiques qui se sont présentés à lui, il a mis en lumière l'existence d'un lien chez ces patients entre, d'une part, une incapacité d'effectuer des choix rationnels lors des prises de décision dans des contextes personnels et sociaux, et d'autre part, une incapacité de ressentir et d'exprimer des émotions. A partir de cette observation, Damasio a forgé l'hypothèse des marqueurs somatiques. Cette hypothèse consiste à avancer que les émotions pourraient fonctionner comme un filtre rendant possible le processus du choix. Elles permettraient de trier, parmi les options en présence, celles qui sont à conserver et celles qui sont à éliminer, selon que ces options éveillent, et ont éveillé, des émotions négatives ou positives. Ainsi les émotions posséderont dès lors une qualité, positive ou négative, reliée à une situation dont le souvenir sera enchâssé dans le corps par l'intermédiaire de cette émotion. Si la situation ou l'action qui l'a causée est associée à une émotion négative, son occurrence en tant qu'option d'action possible sera éliminée par le fonctionnement des marqueurs somatiques.

Par conséquent, l'intervention de la capacité émotionnelle rend possible un processus de sélection et de choix qui, sinon, serait infini et dont l'issue serait impossible à déterminer, sans un tri préalable efficace. Ce tri consisterait justement à ne pas passer en revue d'une façon intellectualisée et détachée les différentes options et leurs implications respectives, comme nous le ferions dans un modèle traditionnel du raisonnement. La question du rapport entre émotions et choix a connu beaucoup de

développements en psychologie, que nous présentons et développerons plus tard dans notre thèse⁴.

Le traitement philosophique des rapports entre émotions et choix

Les philosophes ne sont pas non plus en reste dans cette interrogation, et à la suite de ces diverses études expérimentales, ils ont conceptualisé ces nouveaux rapports entre émotions et rationalité en forgeant des hypothèses qui essaient de donner un sens à ces liens reconsolidés, longtemps après des philosophies comme celle d'Aristote ou Descartes. Récemment, les philosophes ont ainsi développé une idée assez semblable à celle de Simon, mais le cadre de la réflexion est cependant différent. En philosophie, il concerne plutôt la conception de l'architecture cognitive et le problème de l'explosion combinatoire. Ainsi, dans son livre classique sur les émotions, De Sousa soutient que sans les émotions, la raison ne réussirait pas à prendre de décision, paralysée qu'elle serait par la considération de toutes les informations dont elle dispose. Ainsi, il souligne que « la fonction de l'émotion est de combler les vides laissés par [la simple volonté ajoutée à] la raison pure dans la détermination des émotions ». (De Sousa, 1987, p.137) Le fait que nous possédons trop de connaissances emmagasinées pourrait rendre impossible le tri parmi ces informations (sur les conséquences anticipées par exemple) qui sont nécessaires pour faire des choix. Or nous faisons des choix, qui la plupart du temps fonctionnent. Comment ce tri des informations pertinentes est-il réalisé ? De Sousa voit dans les émotions un candidat de choix pour ce tri :

« Le rôle de l'émotion est de suppléer aux insuffisances de la raison en imitant l'encapsulation des modes perceptuels. Pour un temps variable mais toujours

⁴ Voir chapitre 3 et 4.

limité, une émotion limite la somme d'informations que l'organisme prendra en compte, les inférences réalisées parmi d'infinies possibilités, et l'ensemble des options de vie parmi lesquelles il va choisir ». (De Sousa, 1987, p.193).

La place est ainsi faite, dans la recherche actuelle, pour une prise en compte des émotions dans les raisonnements et prises de décision. Tous ces théoriciens, qu'ils soient économistes, psychologues, philosophes, s'entendent pour souligner la nécessité d'intégrer les émotions au processus de décision.

Un champ d'études problématique

Malgré ces appels constants à l'intégration des émotions parmi les facteurs déterminants de la décision, il est difficile de trouver autre chose que de vagues généralisations sur le rôle des émotions dans le processus de décision. Poser la nécessité du lien entre émotions et rationalité est une chose. Comprendre la nature de cette relation, la préciser, en est une autre.

Et c'est là que les problèmes apparaissent. Les modèles et les hypothèses abondent, mais aucune direction nette et précise ne se dégage de cet ensemble théorique. Il existe bien des hypothèses générales sur le rôle possible des émotions au sein de la rationalité. Les philosophes essaient ainsi d'imaginer ce que serait un être sans émotions pour dresser le portrait en creux de l'impact de ces dernières sur la décision et la rationalité, ou bien alors les psychologues évolutionnistes tentent d'identifier une fonction biologique générale d'adaptation pour les émotions. C'est ainsi que les émotions peuvent être considérées comme des formes de réponses adaptatives. Grâce à elles, nous pouvons répondre adéquatement aux problèmes adaptatifs de notre environnement. Dans ce cas-là, l'exemple galvaudé est celui de la peur qui nous inviterait à fuir les situations dangereuses, bien maigre précision sur un rôle considéré comme essentiel. Il est aisé d'articuler des hypothèses générales sur le rôle possible

des émotions au sein de la rationalité. La nécessité et l'importance d'une telle étude de l'impact des émotions dans les choix et décisions sont répétées comme des leitmotivs, mais la valeur et la portée informative de telles hypothèses restent bien maigres. Certes elles s'élèvent contre l'idée que les émotions ne seraient que des perturbateurs du choix, de bien mauvaises conseillères, qu'il ne faudrait pas écouter. Contre cette méfiance systématique classique, elles entendent soutenir que les émotions nous servent bel et bien à quelque chose.

Il est nécessaire ici de souligner que ces hypothèses traitent plutôt de la rationalité conçue comme rationalité écologique, comme permettant l'adaptation de l'individu à son environnement. Dans un cadre aussi général, il est plus facile de justifier les impacts adaptés de diverses émotions mais si nous nous intéressons, comme ce sera le cas dans ce travail, à la rationalité pratique, à la prise de décision ponctuelle en contexte d'action, il n'est plus question d'adaptation générale des émotions. Nous pourrions être en droit d'attendre des explications au niveau des mécanismes précis qui proviennent de nos émotions particulières et qui orientent nos actions. Et c'est là que le bât blesse. Qui veut en savoir un peu plus et obtenir des détails sur cet apport positif des émotions et son fonctionnement reste sur sa faim. En effet, quand il est temps de dépasser les remarques programmatiques et les fonctions générales, et de proposer des modèles précis pour les émotions particulières, ces hypothèses se dispersent comme des bulles de savon. Les diverses hypothèses pointent désespérément vers une direction jugée nécessaire et essentielle, mais l'horizon reste bien vide. Il y a un rapport entre émotions et rationalité qui n'est pas que négatif mais qui peut être positif et constructif, mais l'on ne semble pas être capable de préciser plus avant ce que cela implique pour les diverses émotions particulières. S'il est possible d'identifier un rôle de la peur au sein de certaines prises de décision, le rôle du regret ou celui de la jalousie ou de la joie ne seront peut-être pas les mêmes. Et se contenter de souligner un apport positif n'est pas suffisant.

Dans notre thèse, nous essaierons de déterminer ce que pourraient être les insuffisances des diverses hypothèses élaborées sur la coopération entre émotions et rationalité. En les étudiant, nous pourrions identifier des points communs qui pourront nous orienter à leur tour vers des améliorations possibles. Ce qui se dégage réside dans la persistance de schémas et de notions confuses qui structurent la plupart des théories sur les émotions et leur contribution aux choix rationnels. Est-il possible de préciser ces notions confuses pour avancer dans la compréhension du rôle des émotions dans les choix et décisions ? Comment avancer dans la précision des mécanismes de collaboration entre émotions et rationalité ? Ce sont les types de questions qui guideront notre travail. Nous souhaitons dégager des pistes de réflexion pertinentes qui assureraient des développements plus féconds et solides à ces questions.

Or les pistes de réflexion qui nourrissent ces rapports entre émotion et décision semblent parfois décalées et peu pertinentes. Charland (2005b) illustre ce manque de pertinence et le relie à un défaut de communication des différentes disciplines concernées à travers le problème de la nature des émotions et leur statut controversé d'espèce naturelle. La philosophie ne cesse de se demander si les émotions constituent ou non une espèce naturelle et de critiquer ce point de vue tandis que les scientifiques (pour la plupart) laissent de côté cette question et ne tiennent pas compte de cette controverse,

« Du point de vue de la science de l'émotion, le débat sur le statut d'espèce naturelle de l'émotion est vraiment un jeu de philosophes. Les scientifiques de l'émotion n'ont jamais accepté les termes philosophiques du débat. [...] La raison n'est pas difficile à deviner. De son point de vue, le statut théorique de l'émotion n'a rien de commun avec l'or, l'eau, les tigres, et les espèces. Ce sont bien sûr les exemples philosophiques les plus célèbres d'espèces naturelles. Étant donné le manque d'adaptation évident entre ces présupposés philosophiques et le domaine scientifique qu'ils sont censés aider à clarifier, il n'est pas surprenant que le débat philosophique sur le statut d'espèce naturelle de l'émotion ait été ignoré par les scientifiques de l'émotion. Finalement

l'image combinée de la philosophie et de la science du statut d'espèce naturelle de l'émotion est très paradoxal. Tandis que les philosophes questionnent l'existence de l'émotion, les scientifiques, de leur côté, l'étudient. » (Charland, 2005b, p.2)

Que la science ne prenne pas en compte cette interrogation est la preuve, pour Charland, du manque de pertinence et d'enjeu véritable de cette question. Cela masque par ailleurs les véritables enjeux qui devraient émerger d'un réel dialogue interdisciplinaire pour une étude scientifique et féconde des émotions.

« La majorité des philosophes qui discutent sur cette question ont décrété que l'émotion n'est pas une espèce naturelle. Mais si l'on peut parler de victoire, c'est une victoire à la Pyrrhus. C'est en effet une « victoire » qui d'une certaine manière - incroyable - a réussi à passer totalement au large des questions pertinentes dans l'étude de l'émotion. Cela est inacceptable au sein de l'actuel climat interdisciplinaire de la philosophie de l'émotion aujourd'hui (De Sousa, 2003). La vérité est que le débat philosophique sur le statut d'espèce naturelle de l'émotion est scientifiquement mal posé et mal dirigé. Il n'est pas étonnant que les scientifiques l'aient ignoré. *Le temps est venu de faire l'inventaire et de trouver des pistes philosophiques⁵ plus productives qui traitent des questions scientifiques pertinentes⁶.* » (Charland, 2005b, p.2)

Nous endossons cet appel à une véritable intégration des diverses disciplines qui étudient les émotions, ou une intégration pertinente. Par la perspective épistémologique que nous proposons dans ce travail, nous entendons préciser quelles pourraient être ces pistes philosophiques productives et pertinentes.

Nous pensons que la solution passe par la caractéristique récurrente de l'émotion sur laquelle les études s'appuient en général pour étudier son intervention dans les décisions. Il est en effet apparu au fil de nos recherches que les émotions, quand elles

⁵ Souligné dans le texte.

⁶ Nous soulignons.

sont définies (parce que souvent les auteurs ne prennent pas la peine de le faire), le sont souvent par le biais de la notion d'affect, qui elle-même revient en général au fait, pour un phénomène mental, d'être scindé en deux directions ou deux groupes possibles, l'un positif, l'autre négatif. Une émotion sera ainsi soit positive soit négative, soit agréable, soit désagréable, ou bien encore telle émotion contiendra une appréciation favorable ou défavorable de la situation en question. Quoi qu'il en soit de la définition adoptée pour les termes « positif » et « négatif », les implications de la distinction, l'approche et la structure duales sont les mêmes. C'est ce que nous voyons dans la perspective de Damasio, par exemple, où la question de l'intervention des émotions dans les processus rationnels est structurée par la distinction entre émotions positives et émotions négatives. L'hypothèse de Damasio n'est pas un cas à part.

Cette distinction et ce départage premier, en d'autres termes ce qui se nomme la « valence » des émotions, jouent de manière centrale et récurrente dans l'étude des rapports entre émotions et décisions. Quel que soit le type de théorie des émotions privilégié, cognitives, corporelles et somatiques, ou comportementales - nous reviendrons plus tard sur ces diverses théories - les émotions et leurs impacts sont pensés et appréhendés par le biais de la valence.

Dans l'effort de comprendre l'apport des émotions au sein des prises de décision, nous voulons montrer que le problème spécifique qui nous intéresse réside donc moins dans la notion d'émotion en général ou dans les émotions particulières que dans cette notion récurrente de valence. Une fois que le champ est défriché et que nous identifions cette notion comme structurante au sein de diverses théories pour expliquer la manière dont les émotions pourraient jouer dans les décisions, nous verrons comment et pourquoi la question n'est pas pour autant réglée. La valence est une notion confuse qui pose un certain nombre de problèmes. Nous souhaitons montrer que malgré ces problèmes, elle demeure une notion utile qu'il n'est ni

possible ni souhaitable d'abandonner. Pour ce faire, nous chercherons à préciser son extension, à en affiner son sens pour distinguer les utilisations problématiques de celles qui sont ou doivent être pertinentes.

Nous allons à présent développer la manière dont nous allons procéder pour mener à bien ce projet.

Dans un premier chapitre, nous étudierons les diverses propositions qui ont été faites pour penser le rapport entre émotions et rationalité. Il existe en effet plusieurs manières de croiser les émotions et la rationalité. Qu'est-ce qu'être rationnel pour une émotion ? En quoi pouvons-nous dire que les émotions sont rationnelles ? Est-ce la même chose de dire qu'elles participent à la rationalité de nos décisions ? Nous tenterons de faire la lumière sur ces diverses questions en étudiant les différentes offres théoriques qui proposent d'y répondre. Cela nous permettra de dégager divers rapports possibles entre émotions et rationalité et de préciser lequel ou lesquels nous intéresseront plus particulièrement. Dans ce travail, nous ne chercherons pas à savoir s'il est rationnel de ressentir telle émotion dans une situation donnée (qui est une question sur le caractère approprié des émotions), mais nous étudierons en revanche l'apport, qui reste à déterminer, des émotions au sein des choix et des prises de décision rationnelles.

Dans un second chapitre, nous nous intéresserons au contexte théorique et conceptuel qui a permis l'émergence de la thématique des émotions et de leur rapport à la rationalité, par l'étude du modèle de la rationalité limitée en ce qu'il s'oppose au paradigme de la rationalité classique. Après avoir présenté ce paradigme, sa logique et ses enjeux, nous aborderons ses limites en présentant la rationalité limitée telle qu'elle a été pensée par Simon Herbert, puis étoffée et précisée par Kahneman et Tversky d'un côté, et Gigerenzer de l'autre.

Nous tenterons ensuite de comprendre au chapitre 3, ce qui, dans une émotion, lui permet de participer aux prises de décision et d'avoir un impact sur le choix. Nous dresserons ainsi une cartographie des approches théoriques des émotions traitant de leur participation aux choix et prises de décision. Il existe plusieurs types de théories concernant les émotions, considérées tantôt comme des espèces naturelles biologiques, tantôt comme des constructions sociales ou encore psychologiques. Comment s'orienter dans cette pluralité de théories ? Est-ce que toutes sont pertinentes dans le cadre de notre recherche ? L'hypothèse d'un impact des émotions sur les décisions nous engage-t-elle vers une certaine conception des émotions ? Cette hypothèse d'un rôle des émotions dans les décisions repose-t-elle sur des présupposés concernant la nature de l'émotion et la manière dont il faut la comprendre ? Est-ce qu'une structure commune à toutes les émotions est envisagée et envisageable dans une telle hypothèse ? Se dégage-t-il des types ou groupes d'émotions distinctes ? Faut-il plutôt aller jusqu'à penser que les émotions particulières comme la peur, la colère, etc., ont un mode propre d'impact sur les décisions ? Il aurait pu être supposé que chacune des émotions a une contribution différente à la rationalité de l'agent. Cette hypothèse aurait permis de donner du sens à la pluralité et la diversité de nos émotions. Mais, comme je le montrerai, ce n'est pas l'hypothèse qui a été retenue la plupart du temps.

Quoi qu'il en soit, la catégorie de l'émotion est une catégorie problématique. Afin de contourner les difficultés qu'elle pose, l'impact émotionnel dans les décisions a souvent été thématiqué par le biais de la catégorie plus générale de l'affect, à laquelle nous consacrerons notre quatrième chapitre. Nous verrons que le fait de s'intéresser à l'affect est solidaire de la pensée d'une certaine structure de l'esprit connu sous le nom des deux systèmes de l'esprit (Dual System Theory), en lien avec le paradigme de la rationalité limitée et les heuristiques développées au chapitre 2. Nous développerons ces conceptions, et la manière dont est pensée l'intervention de

l'affect dans les raisonnements et prises de décisions. Cet intérêt pour la notion d'affect n'est pas un détour dans notre étude des émotions et de leur rapport aux raisonnements et décisions, mais il nous permet au contraire de mettre en avant un élément essentiel qui est récurrent dans cette étude. L'affect peut être défini centralement par un ressenti dont la qualité est positive ou négative. Or cette distinction entre ressenti positif ou ressenti négatif, connue sous le nom de valence, est au centre de l'approche des émotions et de leur impact dans les décisions et choix, impact qui serait différent selon qu'il s'agit d'émotions positives ou négatives. Cette distinction étant centrale et structurante dans de nombreuses approches des émotions dans les décisions et choix, c'est à elle que nous allons consacrer les trois chapitres suivants. Elle est au cœur de notre travail de recherche. Les diverses approches convergent vers elle d'une manière ou d'une autre et pourtant elle concentre, paradoxalement, un grand nombre de difficultés.

Le chapitre 5 sera l'occasion de développer cette notion centrale dans notre travail. La valence apparaît comme fondamentale dans l'explication de l'intervention des émotions dans la rationalité. Elle l'est à plusieurs titres. Tout d'abord, elle se trouve mentionnée dans plusieurs lignées conceptuelles distinctes qui se croisent néanmoins dans ce concept au sens complexe. Nous tenterons de faire un rapide historique de la notion et des conceptions qui lui sont sous-jacentes pour comprendre pourquoi la valence est un point de rencontre nodal de divers courants et de traditions différentes. Nous essaierons ainsi de cerner plus précisément cette notion, d'affiner son sens et ses implications. Nous présenterons cette notion, le contexte et les théories dans lesquels elle intervient, et nous essaierons d'abord de la définir et d'en comprendre les enjeux et la portée.

Une fois la présentation de cette notion faite, nous verrons au chapitre 6 que celle-ci pose un certain nombre de difficultés importantes que nous développerons et expliciterons. La valence apparaît en effet comme un concept à la définition floue et

fuyante et un certain nombre d'émotions échappent à la caractérisation binaire exclusive positive ou négative. Ces difficultés lui ont valu de nombreuses critiques et certains chercheurs, doutant qu'elle soit un concept utile et pertinent, en vont même jusqu'à prôner son abandon. Faut-il abandonner la valence face à ces difficultés ?

Nous soutiendrons au chapitre 7 que cet abandon n'est ni possible ni souhaitable. Nous résisterons à l'abandon de la valence qui est souvent prôné par les chercheurs. Prenant acte de la persistance qui caractérise cette notion, nous essaierons d'analyser et de comprendre les difficultés qu'elle présente. Il n'est pas si aisé de se passer de cette notion, et les critiques, si elles sont fondées, ne réussissent pas à justifier son élimination. Nous verrons que loin de l'abandonner, il est nécessaire de la reformer, de la raffiner, en tout cas, d'en modifier préciser son usage afin de passer d'une compréhension simple et naïve de la valence à une prise en compte de valences multiples et complexes au sein des émotions. C'est à cette condition qu'il sera possible de comprendre pourquoi la valence est à la fois une notion importante mais insuffisante lorsqu'elle est entendue en un sens restrictif.

Une fois cette étude de la valence réalisée, et avant de conclure, nous proposerons dans un dernier chapitre diverses perspectives d'ouverture qui tentent de prendre en compte une valence plus riche et modifiée. Nous verrons ainsi qu'il peut être nécessaire, pour comprendre leur impact dans les choix et décisions, de passer d'une approche des émotions selon deux catégories générales, les émotions positives et les émotions négatives, à une approche au grain plus fin prenant en compte la spécificité des émotions. Ce chapitre d'ouverture est programmatique et passe en revue divers points permettant de comprendre ce qu'exigerait une prise en compte renouvelée de la valence.

CHAPITRE I

DES LIENS INÉDITS ENTRE ÉMOTIONS ET RATIONALITÉ

Il n'échappe en général à personne que se demander si les émotions peuvent être rationnelles constitue à bien des égards une question audacieuse. Traditionnellement et intuitivement, les émotions et la raison ne font pas très bon ménage. Cette intuition a été remise en cause par toute une tradition de pensée philosophique, d'Aristote à Nietzsche en passant par Descartes et Hume, entre autres. Mais elle a surtout connu un vif regain d'intérêt dans la communauté scientifique depuis déjà quelques décennies, qui a bouleversé l'étude et la compréhension des émotions. Diverses fonctions constructives et positives ont été avancées pour les émotions, à contrecourant de cette intuition qui voudrait que les émotions soient des perturbateurs de la décision, des grains de sable dans les rouages de l'action. Si aujourd'hui elle n'est plus aussi novatrice, cette question a été et est pourtant le signe d'un changement conceptuel important dans nos manières de concevoir respectivement les émotions et la rationalité.

Comprendre l'action humaine exige de saisir les ressorts qui l'animent et les sources auxquelles elle puise ses informations. Nous souhaitons, comme nous l'avons dit, appréhender l'impact potentiel des émotions au sein de la rationalité. Pour ce faire, il est nécessaire de se demander si la décision et le raisonnement peuvent faire une telle place aux émotions. Répondre par l'affirmative ne suffit pas, encore faut-il saisir les modalités possibles de cette intervention, leurs présupposés et leurs conséquences. La question des liens entre émotions et rationalité est vaste et il est donc nécessaire de présenter les diverses hypothèses en présence afin de circonscrire précisément la perspective que nous aborderons dans ce travail.

Dans ce premier chapitre, nous établirons tout d'abord le contexte théorique et conceptuel de la thématique des émotions et de leur rapport à la rationalité. Nous préciserons les sens possibles de ce rapport et les problèmes distincts qu'il recoupe, en précisant celui qui sera le nôtre.

En quel sens est-il possible de dire qu'une émotion est rationnelle? Une émotion peut-elle participer à la rationalité d'une décision sans être pour autant rationnelle en elle-même? De quoi parle-t-on lorsque l'on parle de la rationalité des émotions? Nous verrons qu'il est possible de distinguer une rationalité des émotions en elles-mêmes, d'une participation des émotions à la rationalité d'une décision. Étudier les liens entre émotions et rationalité consistera pour nous à nous concentrer sur ce mode de participation.

Que signifie la rationalité des émotions? Cette expression est nettement polysémique et comporte divers aspects. En distinguant les sens possibles de ce problème, nous distinguerons pour commencer, deux sens généraux, le premier correspondant à une fonction des émotions pour les hommes en général, ou du point de vue de l'espèce humaine dans son environnement, social ou biologique. Il s'agira de penser une rationalité par le biais des fonctions que la capacité à ressentir des émotions, « l'émotionnalité », peut remplir chez les humains. Nous utiliserons la distinction que fait Jon Elster (1999) entre rationalité objective et rationalité subjective, élégante et claire, sur laquelle néanmoins nous reviendrons. Nous qualifierons ainsi cette rationalité d'objective, par contraste avec l'étude de la rationalité subjective, qui sera dite aussi rationalité pratique ou stratégique, et qui concerne non plus la capacité à ressentir des émotions, mais les conséquences effectives des émotions sur les décisions et actions particulières, et du point de vue de l'individu et non de la survie de l'espèce.

1.1. RATIONALITÉ OBJECTIVE : LA FONCTION DES ÉMOTIONS

La réponse à la question de la fonction des émotions s'organise en un champ possédant deux positions extrêmes et une position intermédiaire. D'un côté nous retrouvons des penseurs et des chercheurs pour lesquels les émotions ne servent aucune fonction et n'ont aucune utilité. Elles ne font qu'interrompre une activité en cours, désorganisent le comportement et en général mettent en échec les règles de la logique et de la rationalité (Keltner & Gross, 1999, p.470). Les Stoïciens sont les représentants les plus anciens de cette tradition de pensée qui voit seulement dans les émotions des agents perturbateurs du comportement humain. Cette perspective classique est aussi à l'origine de l'opposition des passions et de la raison qui prévaut dans certaines philosophies proches du stoïcisme.

Au milieu de ce champ de réponses à la question de la fonction des émotions, nous retrouvons des théoriciens qui soutiennent que les émotions ont pu servir certaines fonctions qui ne cependant sont plus appropriées actuellement. Adaptées à un environnement passé qui a changé et qui n'est plus, les émotions sont décalées. Comme le soulignent Keltner & Gross (1999, p. 470), en plus de certains théoriciens plus récents, c'est surtout Freud qui a développé ce point. En effet, comme ce dernier le souligne dans *Malaise dans la Civilisation*, la vie en société impose des contraintes sur l'individu et sa vie émotionnelle qui sont différentes de celles qui pesaient sur lui dans des environnements plus anciens. Nous retrouvons des traces de cette idée chez Darwin (1872). Les émotions pourraient ainsi remplir actuellement des fonctions, comme la fonction de communication, qui ne sont pas les fonctions adaptives pour lesquelles ces émotions ont perduré au fil des temps passés. Les émotions ont pu avoir des fonctions qu'elles n'ont plus actuellement étant donné l'évolution de notre

environnement physique et social, et inversement il n'est pas forcément possible de s'appuyer sur les fonctions actuelles des émotions pour soutenir leur adaptation ou leur non adaptation.

A l'autre extrémité nous retrouvons des théoriciens pour qui les émotions servent encore aujourd'hui des fonctions précises et centrales dans nos comportements, dans le sens d'un ajustement aux exigences de l'environnement physique et social. Les émotions seraient des formes de réponses comportementales utiles et adaptées au sein d'un système particulier. C'est ainsi que les étudient les approches dites fonctionnalistes. Si les théories ont souvent oscillé entre ces deux positions extrêmes, la recherche s'est orientée depuis une dizaine d'années dans le sens d'une attention portée aux fonctions adaptives des émotions. Ainsi, dans cette perspective, les émotions seraient des phénomènes psychologiques qui auraient une certaine fonction et une utilité dans nos comportements, celle-ci pouvant être biologique ou bien sociale. Comme le précisent Keltner & Gross:

« Les explications fonctionnelles supposent la plupart du temps que les émotions sont des adaptations à des problèmes de survie physique et sociale. [...] [Elles] affirment que les émotions sont des solutions à des problèmes spécifique de survie ou d'ajustement.⁷ » (Keltner & Gross, 1999, p. 471)

Un certain consensus existant attribue aux émotions les fonctions importantes de résoudre des problèmes posés par nos environnements physiques et sociaux et de favoriser ainsi notre survie et notre intégration. Derrière ce consensus, nous retrouvons à l'intérieur de ce champ à la fois les théoriciens évolutionnistes, dont Tooby et Cosmides (1992 notamment) sont d'importants représentants, et des

⁷ Nous assurons la traduction des ouvrages dont le titre est en anglais, sauf indications contraires.

constructionnistes sociaux, que par ailleurs tout oppose, de la définition de l'émotion, à sa base biologique et la question de son universalité. Keltner & Gross ajoutent :

« il est aussi vrai que les théoriciens fonctionnels sont en désaccord sur un certain nombre de questions, à savoir si les émotions doivent être conceptualisées en des termes généraux ou spécifiques [...] ou si elles sont des entités constituées biologiquement ou socialement ». (Keltner & Gross, 1999, p.471)

Nous allons étudier successivement chacune de ces traditions de pensées.

1.1.1. La psychologie évolutionniste et la fonction des émotions

Penser une fonction des émotions pour les émotions est au cœur de la perspective de la psychologie évolutionniste. D'ailleurs, si tous les psychologues fonctionnalistes qui attribuent une fonction aux émotions au sein de nos comportements et raisonnements ne sont pas ouvertement des partisans de la psychologie évolutionniste entendue en un sens étroit, ils sont liés un en sens large et implicite à une approche évolutionniste. D'autres psychologues fonctionnalistes sur les émotions sont commis, quant à eux, très étroitement et très explicitement à la psychologie évolutionniste, comme Tooby et Cosmides (1992) par exemple. Nesse et Ellsworth soulignent cette forme de consensus de la part des théoriciens de courants distincts mais qui s'accordent pourtant, au moins implicitement, sur le fondement évolutionniste de leurs théories :

« La recherche sur les émotions repose actuellement, de manière courante, sur l'évolution, mais des analyses explicitement évolutionnaires sur les émotions se font encore rares. [...] La connaissance selon laquelle la sélection naturelle a modelé les mécanismes cérébraux qui médiatisent/interviennent dans la motivation et les émotions offrent un fondement solide sur laquelle se construit une théorie moderne des émotions. Bien que les théories psychologiques courantes diffèrent largement sur de nombreux points, presque toutes s'accordent à soutenir que les émotions sont des réponses adaptatives qui

naissent de mécanismes modelés par la sélection (Plutchik, 2003). Il est difficile aujourd'hui d'imaginer qu'il y a quelques décennies, les émotions étaient considérées comme les fruits d'un apprentissage sans lien avec la sélection naturelle. Ce sont les études d'Ekman, d'Izard et de Eibl-Eibesfeldt sur la cross-cultural consistency dans l'expression des émotions qui ont renversé cette conception (Eibl-Eibesfeldt, 1983; Ekman & Davidson, 1994; Izard, 1991). De manière rétrospective, il est clair que l'apprentissage ne peut pas tout expliquer et que les émotions n'existeraient si elles n'avaient pas une utilité. *L'évolution n'est pas une théorie possible parmi d'autres, elle est le fondement commun à toutes.*» (Nesse et Ellsworth, 2009, p.129. Nous soulignons).

La psychologie évolutionniste est une perspective de recherche qui consiste à prendre en compte le processus de l'évolution et de la sélection naturelle, et s'y appuyer pour comprendre la manière dont notre esprit fonctionne et est structuré, tout comme cette compréhension de l'esprit pourrait nous éclairer sur l'évolution.⁸ Il s'agit ainsi d'étudier non pas le mécanisme des émotions en elles mêmes, mais de mettre l'accent sur la manière dont ce mécanisme en est venu à exister. Comme le soulignent Nesse & Ellsworth « une approche évolutionnaire définit les émotions par référence à la manière dont elles se sont constituées. » (Nesse & Ellsworth, 2009, p.129). Les émotions ont été modelées par l'évolution et la sélection naturelle et elles permettent de répondre de manière complexe et avec efficacité à certaines exigences et situations

⁸ La théorie modulaire est une thèse centrale de la psychologie évolutionniste. Elle consiste à penser que notre esprit serait constitué de modules, des programmes ou organes mentaux, nombreux et spécifiques, nombreux parce que répondant à des tâches spécialisées, et justement sélectionnés pour leur capacité à traiter et résoudre ces problèmes précis de notre environnement où notre esprit a évolué. Cette position théorique qui est surtout le fait de psychologues et de neurologues s'oppose à une conception du fonctionnement de l'esprit totalement différente, qui est, quant à elle, adoptée en général par des chercheurs en sciences sociales, et que nous développerons par l'étude du modèle de l'homo oeconomicus.

de l'environnement qui se sont répétées au cours de l'évolution, et auxquels nous sommes soumis encore aujourd'hui. Ils ajoutent que

« les émotions sont des modes de fonctionnement, formés par la sélection naturelle, qui coordonnent les réponses physiologiques, cognitives, motivationnelles, comportementales et subjectives sous formes de patterns/schémas qui accroissent la capacité à répondre aux enjeux adaptatifs des situations qui sont apparues au cours de l'évolution.» (Nesse & Ellsworth, Ibid.)

Dans le paradigme évolutionniste, il est possible de distinguer une signification générale pour la fonction des émotions comme réponses à certains problèmes de l'environnement. Nous présenterons ensuite la fonction des émotions répondant à un environnement bien spécifique, à savoir l'environnement interpersonnel ou social.

1.1.1.1. Signification générale de cette fonction

Cette fonctionnalité des émotions concerne la coordination physiologique, perceptuelle, et cognitive que les émotions engendrent et qui permet à un organisme de répondre de manière adéquate aux sollicitations, positives ou négatives, de son environnement. Elles permettent de répondre adéquatement à certaines menaces ou de saisir certaines opportunités d'action, et ainsi, dans les deux cas, d'accroître notre adaptation.

Nous allons développer les analyses de Levenson qui traite avec précision de cette fonctionnalité des émotions. Pour lui, «les émotions nous servent à définir notre position vis-à-vis de notre environnement, en nous poussant vers certaines personnes, objets, actions et idées, et en nous éloignant d'autres.» (Levenson, 1999, p.481). Ainsi, les émotions sont utiles et fonctionnelles au sens où elles garantissent des

réponses adaptées à des problèmes récurrents de l'environnement humain. Ainsi, pour lui, « Les émotions sont des phénomènes psycho-physiologiques de courtes durées qui représentent des modes efficaces d'adaptation à des exigences de l'environnement changeantes. » (Ibid.)

Les émotions représentent des sortes de programmes particuliers de l'esprit qui mettent en œuvre des changements divers coordonnés au sein du comportement, du ressenti interne, ou des pensées, dans une situation donnée⁹.

« A plusieurs égards, les émotions procurent pour l'esprit ce que les programmes procurent pour l'ordinateur [...] Charger un programme change l'apparence de l'écran, les fonctions de certaines clés, l'utilisation de certains processeurs et l'accès à certaines informations. De la même façon, une émotion peut changer l'expression du visage, la réponse à des stimuli particuliers, la tendance à utiliser un mode de pensée et la disponibilité de certains souvenirs ». (Nesse, 1990, p. 269).

Elles interviennent et influencent le traitement cognitif de l'information, notre attention et notre mémoire. Il précise ainsi que « psychologiquement, les émotions altèrent l'attention, donnent la priorité à certains comportements dans les hiérarchies des réponses, et activent des réseaux associatifs pertinents dans la mémoire » (Ibid., p.269). Leurs influences ne sont pas seulement psychologiques mais aussi physiologiques, à travers les expressions faciales, le ton de la voix, les réponses du système nerveux, ou hormonal, autant d'éléments qui participent de manière coordonnée à la réponse à la sollicitation environnementale :

⁹ Il est possible de considérer qu'à des émotions de base distinctes correspondent des fonctions précises (comme le font Ketelaar et Clore (1997)), ou au contraire de penser que les émotions ne peuvent pas être différenciées de la sorte et qu'il existe des chevauchements au sein d'un champ de manifestations émotionnelles, comme le soutient Levenson.

« Physiologiquement, les émotions organisent rapidement les réponses des divers systèmes biologiques, incluant l'expression faciale, le tonus somatique musculaire, le ton de la voix, l'activité du système nerveux automatique, et l'activité endocrinienne, pour produire un milieu corporel optimal pour une réponse effective. » (Levenson, 1999, p. 481)

Selon Levenson, le système des émotions peut être assimilé à un système complexe fonctionnant à deux niveaux, en lien avec la nature à la fois très ancienne et très récente de notre équipement émotionnel. Il existe en effet des systèmes doubles composés d'un premier système très spécialisé, qui a une seule fonction assez simple et qui est façonné pour l'assurer infailliblement et durablement, comme le cœur qui pompe le sang et assure ainsi la circulation sanguine et la survie de l'organisme, associé à un autre système, système de contrôle plus souple. Ce système est capable d'action plus différenciée, comme celui qui, associé au cœur qui ne contrôle pas la ressource sanguine, permet de distribuer les ressources, de réguler certains facteurs selon des paramètres nombreux, permettant d'ajuster la réponse aux exigences changeantes de l'organisme. Si l'on retrouve cette double composition dans un ordinateur, avec l'unité centrale hard-ware qui ne remplit que quelques fonctions mais le fait très rapidement, et les divers programmes additionnels plus flexibles, software, il en va de même pour Levenson du système émotionnel.¹⁰ Il distingue

¹⁰ Il se rapproche en partie ici de Nesse pour qui les émotions sont des programmes software :

« Avec l'analogie classique de l'esprit comme ordinateur, les émotions sont comme des programmes software qui ajustent l'input, l'output, la mémoire, les traitements cognitifs, pour faire face à n'importe quelle tâche. (Ekman, 1992b; Nesse, 1994). Cependant, contrairement aux programmes software, les émotions ne sont pas conçues pour des fonctions spécifiques. Elles sont plus proches d'états programmables sur un clavier électronique qui ajuste la tonicité, le volume, le ton, les instruments, la boîte à rythme, la distortion, et plus, à des constellations appropriées pour jouer du rock, du blues, du classique, de la soul, du tango, et des genres mélangés [overlapping] » (Nesse, Ibid. p. 132).

ainsi, pour les émotions, un système central et un système de contrôle. Le système central [core-system] est comparable à un « processeur » durable simple et efficace qui peut faire face à quelques problèmes très simples et élémentaires, ce qui rend les réponses émotionnelles qui en émanent très prévisibles et presque automatiques.¹¹ Ces problèmes concernent la survie de l'organisme et sont assez récurrents- du moins dans un environnement ancien. Levenson ajoute ainsi que

« le système central possède toutes les capacités nécessaires pour traiter l'information entrante en continu et pour détecter un petit nombre de situations prototypiques qui ont des implications profondes pour le bien-être immédiat et la survie à long terme de l'organisme.» (Levenson, 1999, p.484)

Dans ses interactions avec l'environnement, le système central procède en deux temps : il détecte tout d'abord des situations récurrentes, prototypiques, et une fois ces traits reconnus et identifiés, il active ensuite des émotions, qui constituent des réponses, physiologiques, psychologiques et comportementales, aux problèmes posés par ces situations prototypiques. Ici les émotions comme réponses complexes à des situations prototypiques se rapprochent des programmes d'affect de Tomkins. Quand la situation se trouve concorder avec une situation prototypique, l'émotion est activée, et à chaque situation spécifique correspond une émotion propre. Par exemple, une situation analysée en termes de perte conduira à l'activation de la tristesse et l'activation des diverses réponses (motrices, expressives, cognitives) correspondantes qui permettent de répondre correctement et efficacement à cette situation de perte. Une situation analysée en termes de gain déclenchera l'émotion de joie, en termes de danger ou menace l'émotion de peur, en termes de tricherie ou d'offense, l'émotion de colère...

¹¹ Levenson, (1999, p. 483.)

Le système émotionnel rapproche les changements et événements apparaissant dans l'environnement de situations déjà connues et rencontrées, et une fois cette concordance faite, il organise et orchestre la réponse émotionnelle correspondante : « Après avoir reconnu dans le flux d'information perceptuelle entrante la configuration de traits qui définissent l'une des quelques situations prototypiques, le système central active une émotion ». (Levenson, 1999, p.484) Cette réponse que constitue l'émotion, associée à un certain traitement de l'information situationnelle, comporte des éléments appartenant aux systèmes de la perception et de l'attention, au système moteur et expressif, des processus mentaux de haut degré cognitif et des dimensions physiologiques. Pour Levenson, ces émotions liées au système central sont automatiques et relativement invariantes. Mais il est rare que le schéma soit aussi simple, d'autres facteurs interviennent qui nécessitent de prendre en compte d'autres systèmes, dits systèmes de contrôle, qui raffinent ces réponses en interférant avec le système central : « Autour du système central il existe un ensemble de mécanismes de contrôle qui est plus récent dans l'évolution, plus flexible, et moins prédictible, ces mécanismes étant destinés à influencer les actions du système central. » (Levenson, 1999, p.483) Ainsi le système de contrôle agit pour une recalibration ou une relativisation des effets du système central. Ses résultats, en termes d'émotions activées et de comportements conséquents, sont beaucoup plus flexibles, moins prédictibles, et plus soumis à des variations provenant de l'éducation et de l'histoire propre des individus, qui se dégagent pour ainsi dire de leur détermination biologique. Le système de contrôle intervient à deux niveaux par rapport au système central, en amont et en aval.

« Toutes les espèces ne sont pas dotées de mécanismes de contrôle qui peuvent altérer la course du système central. Sous cet angle, cependant, les humains sont richement équipés (trop richement selon certains). Nous avons évolué avec un ensemble supplémentaire de structures cérébrales qui contrôlent le système central de deux manières: (1) en changeant la manière dont nous évaluons l'information entrante, (2) en inhibant la transition entre les tendances à

répondre d'une certaine manière et les réponses effectives que nous produisons. » (Levenson, 1999, p. 488).

En amont, le système de contrôle peut modifier la manière dont on évalue l'information pour identifier la situation prototypique en question. Ce système émotionnel plus complexe que le système central influe sur la manière dont les informations sont traitées et évaluées, et ainsi les émotions qui sont activées peuvent être différentes. En outre, en aval de l'évaluation et de l'activation de l'émotion, les comportements, jugements, expressions faciales qui suivent peuvent être inhibés. Ce raffinement du processus émotionnel et des comportements qui suivent permet de répondre à des sollicitations environnementales actuelles dans lesquelles les menaces, les dangers ne sont plus aussi clairs et simples qu'autrefois. Il s'agit de proportionner la réponse émotionnelle à l'importance de la situation, en maintenant des réponses émotionnelles intenses pour des situations significatives et importantes.

« Dans notre monde moderne, les tigres sautent rarement sur nos pas, l'on nous vole rarement notre nourriture et nos semblables menacent rarement de tuer notre progéniture. Au lieu d'être confrontés par ces types de menaces primordiales claires quant à notre survie, nous rencontrons plutôt de nombreuses menaces plus faibles. Ces menaces plus faibles peuvent être suffisantes pour coïncider avec le prototype et déclencher notre système central mais elles ne requièrent vraiment pas une mobilisation massive de nos systèmes de réponses émotionnel. Au contraire, vivre avec un certain degré d'harmonie interpersonnelle rend impératif le fait de réserver nos réponses émotionnelles intenses aux situations les plus critiques et dangereuses. » (Levenson, 1999, p.488).

Nous pouvons ainsi voir que la partie ancienne du système émotionnel, le système central, dont les réponses sont assez automatiques reste efficace et efficiente pour certaines situations qui présentent des convergences avec des situations environnementales anciennes, tandis que la partie plus récente permet de fournir des

réponses adaptées aux environnements plus récents. Cette différenciation de sous-systèmes au sein du système émotionnel permet de distinguer des types d'environnements, et de répondre à l'objection de ceux qui pensent que les réponses émotionnelles actuelles ne sont plus adaptées à l'environnement présent.

Pour résumer, comme le soulignent Ketelaar et Clore, « [l'émotion] représente un certain processus de traitement de l'information qui fournit des informations importante sur l'environnement et nos actions, et qui peut ainsi guider nos choix. » (Ketelaar et Clore, 1997, p.369), Ainsi, les émotions ne seraient ni des perturbateurs, ni seulement des perceptions du corps, mais elles sont pensées « comme des modes d'opération spécifiques de l'esprit/cerveau permettant la coordination des changements physiologiques, cognitifs et comportementaux », (Faucher, 1999, p.7). Ainsi elles peuvent être considérées « comme des programmes qui modifient les nombreux mécanismes qui composent l'esprit, de façon à les harmoniser leur fonctionnement afin de résoudre les problèmes adaptatifs posés par les situations rencontrées.» (Ibid.)

Nous avons donc vu que, d'une manière générale, les émotions sont des programmes de réponses qui organisent, perceptivement, cognitivement, et par le comportement, et fournissent des réponses systématiques à des problèmes ou des opportunités de notre environnement. Telle est la première fonction des émotions dans la perspective, explicite ou implicite, de la psychologie évolutionniste.

Mais il est possible d'adopter un niveau d'analyse plus spécifique et d'attribuer des fonctions particulières à diverses émotions.

1.1.1.2. Des fonctions plus spécifiques

Il est aussi possible d'étudier la fonction des émotions de manière bipolaire et de distinguer deux tendances générales opposées par la différence entre émotions positives et émotions négatives. Nesse précise que

« les émotions positives motivent l'organisme à tirer partie d'opportunités et à reconnaître ses réussites. Les émotions négatives motivent l'organisme à éviter le danger en fuyant, attaquant ou anticipant le risque, ou en réparant les dommages quand ils ont déjà eu lieu. » (Nesse, 2009, p.232)

Levenson identifie aussi des fonctions intra-personnelles plus précises que nous allons présenter rapidement. Les émotions négatives permettraient ainsi pour un temps d'échapper à l'homéostasie¹² et à ce faible changement du milieu interne que tolère l'organisme, afin de répondre à des changements importants de l'environnement extérieur et s'y adapter rapidement, pour de courtes périodes. Pour Levenson, les émotions comme la colère, la peur ou le dégoût pourraient avoir ces fonctions d'échapper pour un temps à l'homéostasie pour répondre rapidement à un grand changement de l'environnement. La peur est ainsi associée à la fuite, la colère au combat, et l'activation émotionnelle permet de répondre aux exigences de la situation en question. Cela fonctionne pour les émotions dites négatives, mais moins pour les émotions dites positives. Quel problème la joie permet-elle de traiter? Si les émotions négatives nous permettent d'échapper à l'homéostasie pour un temps, par opposition les émotions positives permettraient d'y retourner¹³.

¹² Nous pouvons définir l'homéostasie comme la capacité dynamique d'un système à maintenir son équilibre malgré les changements et contraintes extérieures, et donc à rester en vie et maintenir une sorte de « milieu interne » constant. Claude Bernard et Walter Cannon ont traité de concept.

¹³ Levenson (1999, p. 494).

Levenson soutient qu'il existe des chevauchements au sein d'un champ de manifestations émotionnelles qui se recoupent et qui ne sont pas distinguables de manière discrète. D'autres, comme Ketelaar et Clore, pensent que les émotions peuvent être différenciées, telle que la peur, ou la colère, et qu'ainsi nous pouvons leur attribuer des fonctions plus spécifiques. Il est ainsi possible de raffiner encore l'analyse et d'attribuer des fonctions différentes à des émotions très spécifiques. Selon Nesse,

« différentes émotions ont parfois été définies par leurs fonctions plus spécifiques: la peur invite à la fuite; la colère invite à l'attaque; la joie invite à continuer le cours de son action, ou bien, si l'objet est atteint, à cesser de le rechercher; le dégoût conduit à l'évitement, au rejet et à des expulsions plus métaphoriques; l'intérêt invite à l'exploration; le désir invite à la séduction et le rapport sexuel; le chagrin conduit à appeler à l'aide ou abandonner des conduites infructueuses, et ainsi de suite... (Gross & Keltner, 1999; Plutchik, 2003) ». (Nesse, 2009, p.132)

L'exemple de la peur qui permet d'éviter les prédateurs et de fuir est un exemple courant de cette littérature évolutionniste. La détection d'une situation comme menaçante serait suivie d'une attitude de fuite ou d'immobilisation, permettant de déjouer la menace identifiée. Comme le soulignent Ketelaar et Clore, la fonctionnalité des émotions comporte de nombreuses facettes. Chaque émotion peut se voir attribuer des fonctions propres et permet de répondre à un problème particulier :

« Face à un danger ou une perte possible, répondre par la peur est certainement adaptative au sens où elle motive à la fuite ou à l'évitement. Ce n'est pas seulement vrai de menaces quant à la survie, mais aussi de menaces plus petites. La peur est adaptative au sens où elle nous fait réviser avant un examen, répéter avant d'entrer sur scène, ou dresser des plans avant de s'embarquer dans des aventures complexes. » (Ketelaar et Clore, 1997, p.369).

Par opposition, l'espoir et l'optimisme, même et surtout lorsqu'ils sont irréalistes et excessifs, permettent de poursuivre quotidiennement et avec motivation certains objectifs ou rêves, tandis qu'une conscience aigüe du réel tendrait à démotiver

Dans le même ordre d'idée, le dégoût induirait un comportement d'évitement et permettrait par là-même d'éviter l'ingestion de produits potentiellement néfastes pour la santé. En cela, il constitue un moyen d'accroître la sécurité, et dans cette perspective d'assurer la pérennité de l'organisme.

1.1.1.3. La fonction des émotions dans des contextes sociaux

Nous pouvons identifier une seconde fonction, plus particulière, des émotions dans cette capacité à résoudre certains problèmes adaptatifs en apercevant que l'environnement dans lequel l'homme a évolué est un environnement d'hommes, au pluriel, un environnement social. Dans ce cadre-là, les émotions sont pensées comme des réponses aux problèmes que cette existence sociale a dû poser et pose encore, problèmes liés aux échanges, aux négociations, à la question de la réciprocité, aux promesses et la question de la confiance. Ce sont là autant de situations qui sont sources d'émotions pouvant être vives (jalousie, rancœur, colère, gratitude). Cette fonction sociale des émotions, de par son importance, exige donc un traitement particulier. Pour Nesse,

« il existe un domaine si important pour les humains qu'il exige un traitement à part. Les humains vivent dans des réseaux complexes de relations qui nécessitent de porter une attention particulière à leur réputation et des talents extraordinaires pour négocier les échanges réciproques. Leur succès reproductif dépend de la capacité à bien négocier ces complexités.» (Nesse, 2009, p.135)

Des paradoxes surgissent dans un contexte interpersonnel. Les individus semblent attachés aux valeurs de coopération et de réciprocité, alors même qu'elles ne les

avantagent pas dans l'immédiat de manière individuelle, voire parfois qu'elles les désavantagent. Ainsi la fidélité dans le mariage peut entrer en contradiction avec le désir d'aventures extraconjugales et le plaisir immédiat qu'elles peuvent procurer. Les individus manifestent des émotions qui sont contraires à leurs intérêts propres immédiats. Quelle est alors l'utilité et la fonctionnalité de ces émotions ? C'est en apercevant que certaines émotions provoquent dans des contextes d'échanges des actions contraires à l'intérêt individuel qu'est apparue l'idée que leur utilité pourrait être à un autre niveau, un niveau interpersonnel et à plus long terme. L'étude de ces émotions et les bénéfices liés à la réciprocité et la coopération, mais contraires à l'intérêt strictement individuel à court terme, ont été et sont au centre des analyses évolutionnistes du comportement social (Nesse, 2009, p.135).

Ces émotions et relations sont en général modélisées à l'aide des expériences de la théorie des jeux, et notamment celle du dilemme du prisonnier¹⁴ Dans ce jeu, deux joueurs ont le même éventail de choix – coopérer ou non¹⁵. Le gain ne dépend pas seulement de son propre choix (coopérer ou non), mais aussi de celui de l'autre joueur. Les meilleurs gains possibles ont lieu lorsque je décide de ne pas coopérer tandis qu'autrui coopère : il s'agit du gain du tricheur. Le gain le plus faible a lieu lorsque je choisis de coopérer tandis que l'autre triche : c'est le gain du naïf. Si une seule partie est jouée, je peux maximiser mon gain en adoptant la stratégie de non-coopération. Mais, ce qui rend le jeu intéressant, si les deux joueurs adoptent cette stratégie de défection mutuelle, ils obtiennent alors le pire gain en second après le gain du naïf. Si par contre le jeu est répété la stratégie qui domine cesse d'être la défection pour devenir une stratégie plus conciliante qui récompense la coopération et

¹⁴ Axelrod, R., Hamilton, W.D., (1981), Axelrod, R. (1984), Cosmides, L., & Tooby, J. (1992).

¹⁵ Présentation du dilemme des prisonniers appuyée sur celle de Ketelaar et Clore (1997, p. 369.)

qui se venge de la défection précédente quitte à tout perdre (stratégie de l'« œil pour œil », [*tit-for-tat*]). Les études montrent que souvent les individus préfèrent punir avec sévérité les comportements non-coopératifs d'autrui même si cela diminue leurs gains personnels. Cette stratégie qui l'emporte lorsque le jeu est répété fonctionne parce qu'elle favorise les récompenses attendues à long terme (par la coopération mutuelle ou la vengeance contre la défection) sur les récompenses à court terme.

Dans ce contexte-là, se dégagent quatre situations différentes qui ont pu façonner l'évolution des émotions sociales, soit que je coopère ou non, et soit que les autres ensuite coopèrent ou non, comme les identifie Ketelaar (2004). La coopération mutuelle crée des sentiments d'amitié et de confiance, la tentation de ne plus coopérer crée l'anxiété, la non-coopération génère la culpabilité. La suspicion de la non-coopération d'autrui peut être utile pour contrôler autrui, tandis que la colère sanctionne cette non-coopération effective.

Vous	Autrui	Avant l'échange	Après l'échange
Coopération	Coopération	Confiance	Gratitude
	Non-coopération	Suspicion	Colère
Non-coopération	Coopération	Anxiété	Culpabilité
	Non-coopération	Dégoût	Rejet

TABLEAU 1: LES EMOTIONS SUSCITEES LORS D'UNE SITUATION DE COOPERATION ¹⁶

¹⁶ Tableau repris et traduit de Nesse, (2009, p. 163)

Pourquoi ces réactions aux comportements coopératifs ou non des autres sont-elles si importantes ? En quoi peuvent-elles être dites rationnelles et adaptées ? Ne serait-il pas plus adapté d'ignorer ces comportements, de s'épargner la fatigue de s'insurger ou de s'angoisser, et d'y rester indifférent ? Quelle utilité y a-t-il à ressentir de telles émotions ? Pour chaque individu vivant en société, son appartenance à un groupe et son acceptation par les membres du groupe sont d'une importance vitale, tout comme le sont la survie et la cohésion du groupe en lui-même. Dans ce cadre-là, la sélection a pu modeler certaines émotions qui permettent de répondre aux problèmes inhérents à ces situations et aux échanges et réciprocity qu'elles induisent. Les émotions nous permettent en effet de communiquer nos pensées et nos sentiments à autrui, ou en réponse à ses actions, et elles permettent par ce biais d'influer sur ses propres réactions. Par les expressions faciales, l'intonation de la voix, l'attitude et la posture, les autres peuvent être en mesure d'interpréter et de comprendre ce que je ressens dans une situation, ou par rapport à eux, et être en mesure de comprendre aussi ce que je m'appête à faire. Les émotions facilitent pour ainsi dire nos rapports sociaux en rendant certains éléments tacites de la situation plus visibles à autrui. Elles jouent ainsi un rôle important de coordination sociale, comme le souligne Luc Faucher (1999)¹⁷. Nous pouvons ainsi comprendre pourquoi les individus ressentent des émotions qui semblent les déranger, leur causer des désagréments psychologiques, et pourquoi ils semblent agir à l'encontre de leurs intérêts immédiats¹⁸. Nous pouvons

¹⁷ Son article présente un développement plus conséquent sur la fonction de communication avec autrui par les émotions et sa constitution dès l'enfance. L'étude qu'il cite est réalisée par Wellman, H., P. Harris, M. Banerjee et A. Sinclair, (1995) « Early Understanding of Emotion: Evidence from Natural Language ». *Cognition and Emotion*, 9, no. 2/3, p.117-149.

¹⁸ Ici il faut voir que dans l'expérience du dilemme du prisonnier, tout comme dans le jeu de l'ultimatum que nous présentons plus bas, on oppose intérêts à long terme et intérêts immédiats. Mais cette identification des intérêts immédiats qui dans ces jeux sont des intérêts

l'illustrer par l'exemple de la colère et de la gratitude. Elles sont en effet impliquées dans des situations sociales où l'individu oublie son intérêt immédiat, qui serait plutôt de ne rien ressentir par exemple et de rester calme pour la colère, pour privilégier des actions à long terme. La colère et la gratitude, d'autrui pour moi et de moi envers autrui, constituent des expériences immédiates qui procurent la motivation pour des actions et engagements que l'individu ne réaliserait pas autrement. La colère actuelle rend visibles les conséquences possibles négatives d'une action de tricherie et ainsi elle pourrait garantir le respect des contrats en menaçant autrui en cas de perception d'injustice et en permettant de diminuer en lui sa tendance à tricher. La gratitude, au contraire, récompense le comportement coopératif d'autrui qui n'en retire pas autre chose à court terme que ce sentiment agréable¹⁹ d'être reconnu par un partenaire social. Si l'avantage adaptatif à long terme de la coopération n'est pas directement présent pour motiver les actions, ces émotions semblent prendre le relais pour motiver à coopérer ici et maintenant, en lien avec le souci sans doute d'être perçu comme un bon partenaire social. L'utilité sociale des émotions nous permet d'expliquer la persistance d'émotions qui sans cela seraient paradoxales, tant elles paraissent contraires aux intérêts individuels immédiats. Il en va de même de la loyauté et de l'amour qui ne semblent pas procurer dans l'immédiat des avantages aux individus, mais qui à long terme sont des bons garants des liens sociaux ou familiaux.

Nous identifions ici une fonction spécifique des émotions : certaines émotions constitueraient des moyens d'assurer l'engagement envers autrui et la réciprocité de l'échange dans les relations sociales. Nous retrouvons la thèse que soutient Robert

matériels ne prennent pas en compte d'autres paramètres qui peuvent rentrer en ligne de compte même immédiatement (comme le respect de certaines valeurs).

¹⁹ Cf. Hirshleifer, J. (1987). Cité par Ketelaar et Clore (1997)

Frank, dans *Passions within Reason : the Strategic Role of the Emotions* (1988). Selon lui, les émotions permettent de résoudre les problèmes de l'engagement (*commitment problems*), qui consiste à ne pas céder aux bénéfices immédiats et à court-terme. Le propre d'une situation d'engagement est en effet que l'individu est impliqué dans une stratégie à long terme qui tend à entrer en contradiction avec ses intérêts personnels immédiats, ce que la plupart des organismes privilégient habituellement. Par exemple, une personne au régime est confrontée à l'immédiate attraction d'une part de gâteau, contrebalancée par le désavantage de la prise de poids à long-terme. De même, l'individu marié doit comparer l'attraction immédiate d'une aventure extraconjugale à la menace que cette aventure fera peser à l'avenir sur la stabilité de son couple²⁰.

Selon Frank, l'émotion constitue le ressort psycho-physiologique qui permet de sortir de ces dilemmes et d'expliquer « comment le raisonnement émotionnel aide à résoudre le problème de ne pas céder à l'attraction des bénéfices immédiats²¹ ». Elle fournit et traite des informations, sous forme d'un ressenti conscient, qui concernent les conséquences à long terme d'une action, et motive à s'y engager ou à l'éviter, quand celle-ci n'avantage pas forcément l'individu à court terme. Ainsi la honte ou la culpabilité sont à analyser dans ce sens, elles sont des outils d'engagement [*commitment devices*] :

« L'idée est que si le mécanisme de récompense psychologique est contraint de mettre l'accent sur les récompenses du moment présent, le contre-poids le plus simple à une récompense imaginée conséquente à une tromperie est d'avoir un sentiment présent qui tire précisément dans l'autre direction. La culpabilité

²⁰ Ketelaar et Clore (1997, p. 371.)

²¹ Ketelaar et Clore, (1997, p. 372.)

constitue ce sentiment. *Et parce qu'elle coïncide avec le moment du choix*²² elle peut lutter contre l'attraction fallacieuse de la récompense matérielle immédiate ». (Frank, 1988, p. 82).

La honte et la culpabilité interviennent comme des mécanismes de motivation, de récompense ou de punition psychologiques, en constituant des informations et ressentis conscients et présents des conséquences négatives de la triche à long terme qui concurrence les bénéfices visibles à court terme. La culpabilité « déplace les coûts [futurs] de la triche dans le présent sous la forme d'un ressenti »,

elle « coïncide avec l'activation d'un mécanisme de récompense et l'individu a maintenant deux informations qui peuvent être prises en compte pour décider comment agir. Une information sur les conséquences immédiates et une seconde sur les conséquences futures. » (Ketelaar et Clore, 1997, p. 374).

1.1.1.4. Fonctionnalité et rationalité des émotions : Bilan

A présent que nous avons présenté la fonctionnalité des émotions pensée dans une perspective évolutionniste, sommes-nous en mesure de préciser ses rapports avec la rationalité? Nous allons préciser à présent les rapports qui peuvent se dégager de ces analyses en ce qui concerne la question de la rationalité des émotions en rapport avec leurs fonctions.

Nous pouvons identifier cette rationalité des émotions liées à leur fonction, intra ou interpersonnelle, à plusieurs niveaux.

Tout d'abord, l'utilité des émotions consisterait à accroître notre adaptation à notre environnement, ce qui les doterait de ce que nous pouvons appeler une rationalité

²² Nous soulignons

objective ou écologique, cet adjectif qui comporte par ailleurs d'autres difficultés permet de qualifier clarifier cette rationalité plus que ne le fait l'adjectif très vague d'objectif.

Dans cette perspective il est aisé, ou du moins tout à fait possible, de conférer une place et un rôle aux émotions au sein de la rationalité. La participation des émotions à la rationalité écologique est en un sens quasi tautologique. En effet si les émotions sont un produit de l'évolution, c'est qu'elles participent, d'une manière ou d'une autre, à la « fitness » de l'organisme dans son environnement. En tant que manifestations de la sélection naturelle, elles permettent à l'organisme une adaptation assurée et réussie. En ce sens, nous suivons les analyses de Matteo Mameli qui souligne qu'affirmer que les mammifères, au moins, ont besoin des émotions pour interagir avec succès avec leur environnement n'est pas en soi un point sujet à controverse :

« Le rôle que les émotions jouent en rendant les êtres humains et autres mammifères capables de faire face avec succès à leur environnement a fait couler beaucoup d'encre. [...] Certaines [des nombreuses théories qu'il cite], surtout celles qui portent sur les émotions de cognition supérieure et sur les émotions morales sont discutables. Mais l'idée selon laquelle les mammifères ont besoin des émotions afin de faire face avec succès à leur environnement ne l'est pas. Il n'y a pas de doute que la peur joue un rôle important dans la capacité des mammifères à éviter les prédateurs, ou bien que le dégoût joue un rôle important dans leur capacité à éviter les aliments contaminés ou les actes contaminants, ou bien encore que les expressions faciales d'émotion ont des fonctions communicatives importantes chez les primates, etc... L'idée revendiquant que les émotions sont importantes pour la rationalité écologique des mammifères n'est pas sujette à dispute. » (Mameli, 2004, p.159)

Si ce point n'est pas sujet à dispute néanmoins il est nécessaire de dépasser cette sorte de tautologie et de préciser la manière dont cette adaptation est atteinte. En précisant les mécanismes d'ajustement des comportements à l'environnement par les émotions, nous aboutissons à un sens plus précis de la rationalité des émotions. C'est ainsi que

Levenson présente la dimension rationnelle des émotions qui sont conçus comme des modes de traitement de l'information des situations en cours et des manières de répondre adéquatement à ces problèmes. Dans cette perspective, Levenson précise qu'une émotion qui se maintient est une émotion qui a réussi à répondre efficacement au problème visé :

« Chaque émotion consiste en un ensemble d'instructions qui assemble une "recette", éprouvée par le temps, contenant les divers éléments de la réponse globale dans leurs proportions particulières chaque élément étant chorégraphié selon la programmation du déclenchement, de la durée, et de sa fin. Cette réponse globale, avec ses éléments constitutifs et sa chorégraphie, a été sélectionnée par l'évolution naturelle comme étant la plus à même de résoudre le problème particulier que rencontre l'organisme. » (Levenson, 1999, p. 485)

La fonctionnalité des émotions leur vient dans cette perspective évolutionniste du fait qu'elles ont pu par le passé traiter avec réussite ces changements de l'environnement et les problèmes adaptatifs qu'ils posaient. La rationalité des émotions est définie par leur adaptation, et ainsi par leur fonctionnalité telle que le système central que présente Levenson (1999, p.484) les met en œuvre : « Le système central active une émotion, constituant un ensemble de tendances de réponses qui ont été sélectionnées par l'évolution pour leur grande probabilité à traiter avec succès et efficacité les problèmes posés par une situation particulière. » La rationalité se décline ainsi en avantage évolutif directement lié à la survie de l'organisme doté de cette capacité à s'émouvoir et des émotions particulières permettant d'affronter certaines situations avec efficacité et pertinence. « La réponse globale a une grande probabilité de traiter avec succès certaines situations particulières qui ont des implications significatives pour notre bien-être et notre survie » (Levenson, 1999, p.486). Dans cette perspective évolutionnaire, les émotions sont à comprendre comme autant de stratégies évolutives et adaptatives. L'organisme qui les ressent manifeste une certaine « compréhension » de la portée et des conséquences possibles, plus ou moins néfastes, de certains

caractères de son environnement ayant un impact pour sa survie. Cette rationalité pourrait être alors définie comme ce qui garantit une réaction adaptative d'un individu aux divers événements et dimensions de son environnement. Il est possible que cette réaction soit liée elle-même à une forme d'appréciation ou d'évaluation pertinente de ces dimensions en termes d'avantages ou d'inconvénients à laquelle seraient liées les émotions²³.

Outre le sens évolutionniste de cette rationalité émotionnelle, d'autres éléments importants sont à dégager de cette analyse.

Tout d'abord, la rationalité écologique des émotions qui montre que les émotions sociales sont des activations dans le présent nous alertant des conséquences futures, va à contre-courant de l'idée selon laquelle les émotions sont des réactions spontanées, et irréfléchies qui nous font manquer de distance par rapport à une situation présente, qui nous rendent aveugles aux conséquences de nos actes, qui peuvent être contreproductives ou nous conduire à notre perte, comme un coup de colère peut nous décrédibiliser dans une discussion. Elle a le mérite d'interroger des lieux communs sur les émotions, mais cette réévaluation doit être utilisée avec précaution. Elle pourrait en effet avoir le défaut de sa qualité et faire apparaître toute émotion comme dotée de rationalité lorsqu'elle est réévaluée sur le long terme et en rapport avec autrui, en minimisant une dimension perturbatrice et subie de certaines

²³ Cette perspective pourrait s'accorder avec la conception courante sur les émotions, qui seraient des phénomènes incontrôlés et involontaires. Il serait possible d'expliquer pourquoi certaines émotions ne sont plus adaptées aujourd'hui, dans la mesure où notre environnement a changé, comme la peur incontrôlée des araignées, qui n'indique pas un danger véritable et véritablement menaçant, la peur qui n'est donc pas forcément proportionnée à la taille et au danger réel que représente l'animal.

émotions ou de certaines manifestations d'émotion, qui est également à prendre en compte.

Dans le même ordre d'idée, cette compréhension des émotions permet de dépasser l'irrationalité attribuée aux émotions à cause de leur imprévisibilité. Il peut être payant de se comporter de façon imprévisible afin que les autres continuent à vous respecter et se méfier. La prévisibilité peut comporter de gros désavantages. Nesse souligne que : « si vous savez que votre ennemi ne se battra pas réellement, vous pouvez être beaucoup plus cavalier que si vous devez vous méfier d'attaques irrationnelles ou de vengeances haineuses» (Nesse, 2009, p.135-136). Ainsi il peut valoir le coup d'accomplir parfois de telles actions irrationnelles, même si elles sont coûteuses, afin de convaincre autrui de votre possible imprévisibilité et de la nécessité de se méfier. Ainsi cette imprévisibilité peut être tout à fait rationnelle. « En économie, cela se nomme une stratégie d'engagement. Les individus obtiennent un avantage à convaincre autrui qu'ils agiront de manière qui peuvent ne pas les avantager en propre²⁴ ».

Cette approche permet en outre de souligner un élément important quant à la compréhension de la rationalité. Nous voyons que des comportements à première vue jugés paradoxaux dans l'expérience du dilemme du prisonnier redeviennent rationnels à la lumière de leur signification sociale et de la prise en compte du long terme. En effet, la rationalité qui se dégage ici n'est plus seulement conçue en termes vaguement adaptatifs, elle prend un sens plus précis . « l'une des conceptions de la rationalité des émotions met l'accent sur le fait que l'émotion rend palpables et immédiats les effets à long terme des diverses décisions possibles. » (Ketelaar et Clore, 1997, p.370) La notion de rationalité est complexe et il est important de

²⁴ Ibid.

prendre en compte le long terme, ainsi que la portée sociale d'une action quand il est temps d'évaluer sa rationalité. Cela peut paraître aller de soi, mais il nous semble que le modèle de la rationalité classique en sciences sociales qui repose entre autres sur des paradoxes qui font conclure à de l'irrationalité dans certaines décisions, comme dans les expériences de la théorie des jeux, ne prend pas clairement en compte ces aspects. Nous allons examiner ce modèle de rationalité, connu sous le nom *d'Homo Æconomicus* dans la suite de notre travail.

Cette rationalité est illustrée par la fable de « l'idiot du village²⁵ » qui préférait toujours le shilling à la livre qui lui était également proposée²⁶. Ce comportement irrationnel aux yeux des villageois a attiré de nombreux visiteurs curieux de renouveler l'expérience. Cette apparente irrationalité a rendu cet idiot très riche. Il avait intelligemment compris que ce choix lui assurait des gains à long terme plus grands, par la confiance, ou l'absence de méfiance, que son comportement inspirait et qui lui garantissait de pouvoir continuer à avoir le choix, et gagner des shillings.

« Considéré comme un choix isolé, le comportement de l'idiot du village apparaît irrationnel. Cependant, si le même choix est répété dans un contexte social, où un choix particulier détermine la possibilité de pouvoir continuer à choisir, ce comportement prétendument idiot prend un tout autre aspect. » (Ketelaar et Clore, 1997, p.370).

Cette analyse peut alors fonder une rationalité sur le long terme et en contexte social qui paraît contraire à une maximisation des gains immédiats : « Ce qui constitue un choix "rationnel" maximisant la valeur dépend de l'engagement de l'individu envers une maximisation sur le long terme ou sur le court-terme ». (Ketelaar et Clore, 1997,

²⁵ Ketelaar et Clore (1997, p 371), adaptée de Gigerenzer, (1996).

²⁶ Un shilling équivalant à 1/20 de livre.

p.371) Les conduites d'engagement qui peuvent apparaître irrationnelles sur le court terme sont en fait très rationnelles à long terme en regard de leurs implications sociales.

Enfin, il nous semble que la résolution des paradoxes par des émotions à portée sociale d'un point de vue évolutionniste pourrait ne constituer qu'une partie de la réponse. Dans le jeu de l'ultimatum, un partenaire me fait une proposition de partage d'une somme que je peux accepter ou refuser, sachant que ce refus nous privera tous deux de la somme. Dans ces cas-là, il est fréquent que je punisse mon partenaire s'il me propose un partage trop inégal. Les évolutionnistes diraient que ce partage active chez moi une émotion d'indignation ou de colère qui fait que je punis en lui son manque de coopération sociale parce que la colère a été sélectionnée pour sa capacité à forcer autrui à la coopération. Il est possible que je punisse autrui parce que je sens mon honneur bafoué, ou que je me sens lésé, ces valeurs d'honneur ou de justice correspondant à des valeurs propres à chaque culture. La référence aux valeurs culturelles et sociales pourrait tout aussi bien expliquer l'apparition de ses émotions. C'est la perspective, présentée très allusivement, du constructionnisme social que nous allons à présent développer. Nous allons essayer de comprendre l'apport respectif de ces deux approches différentes quant à la rationalité des émotions.

1.1.2. L'étude des émotions dans le constructionnisme social

Pour comprendre la différence entre fonctionnalisme évolutionniste et constructionnisme social, qui posent tous deux des fonctions sociales pour les émotions, il nous semble important d'apporter deux précisions, en suivant les analyses de Keltner et Haidt (1999).

Tout d'abord, il est important de distinguer plusieurs niveaux d'analyse des fonctions sociales des émotions, selon le type de relation sociale impliquée. Il est ainsi possible d'étudier la fonction sociale au niveau individuel ou intra-personnel, où le système de référence est l'organisme individuel, au niveau dyadique (entre deux personnes), au niveau d'un groupe (un ensemble d'individus qui interagissent directement), ou encore au niveau d'une culture (des groupes vastes qui partagent des croyances, des normes et des modèles culturels).

De plus, il est nécessaire d'apercevoir qu'une explication fonctionnelle fait référence à l'histoire d'un objet (ici les émotions) et aux conséquences régulières qui bénéficient au système auquel l'objet en question appartient. Pour un système biologique comme un organisme ou un individu humain, il est possible d'adopter un fonctionnalisme fort, comme le précisent Keltner et Haidt qui soulignent quels sont les traits qui ont été sélectionnés pour leurs conséquences avantageuses. Mais, au niveau d'une société et d'une culture, il n'est pas possible d'adopter un fonctionnalisme aussi fort.

« ... Parce qu'il n'y a pas de mécanisme de sélection surplombant (over-arching) qui éliminerait une culture inefficace ou peu adaptée [...] on ne peut pas affirmer que toute pratique ou tout artefact possède une fonction vitale. » (Keltner et Haidt, 1999, p.507).

Ainsi, dans cette perspective, les anthropologues culturels vont adopter un fonctionnalisme « plus doux », en étudiant comment les faits et pratiques culturelles jouent des rôles d'autorégulation ou d'autoconservation au sein de systèmes plus larges. En coordonnant ces deux distinctions, Keltner et Haidt soulignent que les théoriciens étudiant la fonction des émotions au niveau intrapersonnel ou dyadique, par les effets des émotions au niveau intrapersonnel ou sur les individus en interaction, « épousent un fonctionnalisme qui est adéquat avec les arguments adaptationnistes fondés sur la théorie évolutionnaire. [...] les expressions

émotionnelles et les tendances à l'action [ayant] été sélectionnées parce qu'elles produisent des conséquences qui ont accru l'adaptation de l'individu ». (Ibid. p.508)
Le point important est que pour ces partisans du fonctionnalisme fort, les composants centraux de ces émotions ont des fondements biologiques et sont codés génétiquement.

C'est sur le point concernant la nature de l'émotion, et la manière de l'étudier, que passe la ligne de partage avec les constructionnistes sociaux. Leur particularité est d'étudier la fonction des émotions aux niveaux du groupe et de la culture, et ils voient dans les émotions des éléments socialement construits : elles sont pour eux non pas des produits biologiques mais

des « produits culturels, construits par les individus ou les groupes dans des contextes sociaux, et liés à la construction du moi, aux schémas de la hiérarchie sociale, au langage, et aux exigences de l'organisation socio-économique. Les constructions sociales ont souvent des conséquences, mais il n'y a pas d'équivalent à la sélection naturelle qui sélectionnerait les constructions émotionnelles aux meilleures conséquences. Bien plutôt les émotions socialement construites s'accordent aux structures sociales et à d'autres faits culturels en des manières qui sont porteuses d'un sens d'un point de vue interprétatif plus que du point de vue de l'efficacité ». (Ibid., p.508)

La méthode scientifique est également différente dans le constructionnisme social, dans la mesure où elle repose sur une démarche d'interprétation du sens, plus que sur une étude des mécanismes et des lois.

Nous voyons ainsi que la différence entre fonctionnalisme fort et constructionnisme social concerne la nature, universelle et biologique, ou culturelle et particulière, des émotions, mais aussi et surtout sur les niveaux d'analyse différents qui sont visés, et qui devraient rendre possibles une collaboration de ces diverses analyses plus qu'une concurrence irréconciliable.

Après avoir introduit la différence entre fonctionnalisme évolutionniste et constructionnisme social, nous allons à présent préciser la nature de l'émotion pour les constructionnistes sociaux et les fonctions qu'elle pourrait avoir.

1.1.2.1. L'émotion comme rôle social transitoire

Les partisans du constructionnisme social soutiennent que les émotions sont constituées de façon socioculturelle. Ces construits socioculturels ne correspondent pas à un état ressenti préexistant sur lequel on aurait mis ensuite un nom d'émotion. Ils sont au contraire créés par la culture où ils prennent place.

Les partisans de cette démarche s'appuient sur la diversité des émotions selon les cultures. Les Hollandais ont le *gezellig*, un confort particulier en la présence d'autres personnes, tandis que nous retrouvons au Japon une émotion particulière, l'émotion d'*amae* qui est un sentiment de dépendance proche de celui qu'un enfant ressent pour sa mère, et qui est une émotion importante et courante qui relie les individus entre eux et à des institutions qui leur sont chères (Prinz, 2004, p. 131). L'*Amok* est aussi une émotion importante étudiée par le constructionnisme social, elle est le nom pour une crise dans la culture Malaisienne au cours de laquelle l'individu qui en est saisi a un comportement de colère meurtrière vis-à-vis de ce qui l'entoure. L'individu est agité pendant plusieurs jours puis revient ensuite à lui-même après cette crise qui est perçue comme une possession subie par l'individu, et au cours de laquelle il ne pourrait pas être tenu pour responsable de ses actes.

Ces diverses émotions que certains considèrent comme spécifiques aux diverses cultures apparaissent ainsi comme des constructions sociales. Cela signifie que « leurs conditions d'identité dépendent de traits qui sont apparus comme des conséquences de l'environnement socioculturel de l'individu » (Ibid.). qui ressent ces

émotions. Sous l'influence de croyances propres à une culture et une société, une propriété importante a émergé et les émotions sont porteuses de ces propriétés reconnues par la société. Les émotions sont alors pensées comme des produits de la société et de sa culture propre, composés de croyances et de jugements dérivés de cette culture. Les états mentaux auxquels elle est associée et dont elle est constituée sont déterminés par le système de croyances et les normes et valeurs de la culture correspondante. Ainsi le *gezellig* ou *l'amae* sont des comportements scénarisés dont les traits et les règles sont fixés par une culture. Pour Averill (1980), l'un des représentants importants du constructionnisme social, les émotions ne sont pas de simples réponses corporelles, mais sont des pratiques comportementales complexes, des « rôles sociaux transitoires », ou des « syndromes socialement construit », plutôt que des traits biologiques et instinctifs.

Ces notions de script, de scénarios ou de rôle sont importantes²⁷ en ce qu'elles indiquent que des règles sociales gouvernent ces rôles et donnent les conditions qui doivent susciter et déclencher ces émotions, ainsi que la manière dont il faut réagir une fois qu'elles sont suscitées. En plus du fait d'être interchangeable, être joyeux, triste, en colère, comme l'on peut endosser plusieurs rôles, la notion de rôle renvoie au fait que l'émotion coordonne toutes les facettes du comportement de l'individu, comme le fait un rôle qui détermine chez l'acteur les mimiques, les paroles, le comportement (Philippot, P., 2007, p. 116.). D'autre part, qu'elle soit un rôle *social* signifie que les règles qui veillent à la définition de ce rôle sont issues d'une société

²⁷ Comme le souligne Prinz, la notion de script provient des sciences cognitives et des travaux de Schank et Abelson en intelligence artificielle pour qui la connaissance humaine repose souvent sur des instructions de type scénaristique indiquant quoi faire en certaines circonstances. Pour les constructionnistes sociaux, les émotions reposeraient sur de semblables distinctions.

et d'une culture particulières. Une émotion n'est reconnue que dans une culture particulière. L'expression de la colère ou de la tristesse peut varier d'une culture à l'autre. *L'Amok* n'est reconnu que dans la culture Malaisienne et les comportements induits seraient sanctionnés différemment dans notre culture. Enfin, que le rôle soit transitoire signifie que l'émotion ne dure qu'un temps, le rôle n'est que temporaire.

Prenons l'exemple de la honte, développé entre autres par Lutz (1988). Les émotions sont des construits culturels dont les significations sont élaborées et apprises. L'émotion ne préexistant pas au mot qui lui correspond, nous ne trouvons pas la honte en nous mais nous apprenons à la ressentir et à nous sentir honteux, comme le souligne Luc Faucher. Nous « devons apprendre à accepter une évaluation, dérivée socialement, d'une certaine classe d'actions et de situations comme personnellement dégradante et humiliante » (Faucher, 1999, p. 18). Ce caractère dégradant et humiliant est déterminé par les conventions culturelles et sociales. Notre appartenance à cette culture nous détermine par apprentissage à réagir de manière adéquate, en l'occurrence ici en adoptant une attitude de repentance véritable et authentique. « En d'autres mots, chaque culture dicte aux sujets une façon de construire [et d'évaluer une situation], et ce qu'ils devraient ressentir et faire dans ces situations » (Faucher, 1999, p.18), c'est-à-dire qu'elle assigne des attitudes et expressions à adopter. Loin d'être de simples réponses corporelles, les émotions sont des pratiques complexes et imprégnées d'évaluation, de dimension cognitive. La manière dont un individu évalue une situation et les émotions que cette évaluation suscite, ainsi que les comportements et expressions associés, sont déterminés par la culture à laquelle il appartient.

La colère fait l'objet de nombreuses analyses dans la théorie des constructionnistes sociaux (Prinz, 2004, p. 132). La colère est liée à l'évaluation d'une offense, d'une transgression morale. Mais comme le souligne Harré (1986), le contenu de ce qui est jugé inacceptable est déterminé par les valeurs d'une culture particulière. Les

évaluations morales qui déterminent la nature des offenses et les réactions de colère qui s'en suivent sont déterminées par la culture d'appartenance. Ainsi dans des cultures d'honneur comme en Espagne, la colère n'est pas suscitée par les mêmes situations que dans les pays nordiques (Rodriguez Mosquera, P. M., Manstead, A. S. R., & Fischer, A. H. (2002a et 2002b). En comparant les réactions d'Espagnols et de Hollandais face à des vignettes montrant des situations d'offenses et d'insultes, on a pu montrer que la colère n'était pas suscitée par les mêmes situations. Dans une culture d'honneur, les individus répondent de manière intense aux insultes mettant en jeu l'honneur de la famille, et particulièrement de la mère, alors que dans des cultures plus nordiques ce type d'offense suscite des réactions mineures. Ainsi, dans la théorie constructiviste sociale, les buts, les désirs et les évaluations des individus sont imprégnées des valeurs sociales et culturelles. Prinz souligne que si dans notre culture, la violence conjugale et les abus commis par un conjoint envers son épouse sont condamnés et suscitent la colère, dans la culture des Yanomämo d'Amérique du Sud, ils sont considérés comme des signes d'affection (Chagnon, 1968). De plus, dans chacune de ces cultures, celui qui montre de la colère dans les mauvaises circonstances sera moralement censuré. Le cas de la colère est particulièrement intéressant dans la mesure où elle est souvent considérée comme une émotion universelle et fondée biologiquement, avec des formes proches chez des espèces infra-humaines. Prinz souligne que « si les émotions dépendent des valeurs morales, elles ne sont pas des instincts animaux, mais des compétences intellectuelles qui reflètent l'une des formes les plus sophistiquées de la pensée humaine.» (Prinz, 2004, p.133)

1.1.2.2. Quelle fonction des émotions se dégage de cette analyse?

Cette fonction peut se décliner sous deux formes, l'une concernant l'individu et la responsabilité de ses actions, l'autre jouant au niveau social.

Dans la perspective socioconstructiviste, les émotions et le rôle qu'elles constituent sont présentés comme des passions plutôt que des actions. L'émotion est subie par le sujet. Les métaphores abondent pour exprimer cette prise de possession par l'émotion de l'individu. Il a agi sous le coup de la colère, il a été « emporté » par l'amour ou la jalousie, « transporté » par la joie, et les conséquences de cette émotion, ses paroles par exemple, lui ont échappé. L'émotion ainsi pensée prend possession du sujet et le fait agir de telle ou telle manière, ce qui a pour effet de diminuer la responsabilité du sujet qui est sous son influence. Sans avoir besoin de chercher dans des cultures lointaines, Averill (1985) souligne que dans nos sociétés, les crimes à motifs passionnels sont moins gravement punis que les autres, quand bien même l'issue mortelle est la même. Aux Etats-Unis la durée d'emprisonnement pour un crime passionnel serait de 2 à 3 ans fermes. Averill peut ainsi souligner avec ironie que quand on connaît la durée et le coût des procédures de divorces, le crime passionnel peut devenir une option intéressante! Citant l'étude d'Averill, Philippot souligne que cette conception de l'émotion comme passion

« entretient la croyance que l'émotion échappe au contrôle de la personne qui en est le sujet. Elle n'encourage donc pas une attitude proactive dans la gestion des émotions. Qui plus est, elle favorise l'utilisation des émotions comme excuse à des comportements par ailleurs réprouvés. Dans toutes les sociétés, sous l'emprise de l'émotion, le sujet serait moins responsable.» (Philippot, 2007, p. 117)

Au niveau social, il apparaît que la fonction des émotions serait la coordination et la régulation des comportements des individus d'un groupe donné. Elles assureraient la transmission et l'apprentissage d'attitudes et de comportements communs aux divers membres de la communauté dans une situation donnée.

Nous pouvons distinguer un niveau interindividuel et un niveau social global dans la fonction régulatrice des émotions. Au niveau des interactions individuelles, les émotions permettraient aux membres d'une communauté de communiquer, d'échanger, et de coordonner leurs besoins.

« Ainsi les rituels de deuil sont des outils sociaux qui comprennent des rôles émotionnels prescrits. Ceux-ci indiquent à l'individu endeuillé que ressentir et comment se comporter (par exemple, comment s'habiller, parler, quoi exprimer à qui, etc...) En parallèle l'entourage de la personne endeuillée dispose également d'un ensemble de rôles sociaux qui lui prescrivent que ressentir et comment se comporter par rapport à la personne endeuillée. » (Philippot, 2007, p.118)

Au niveau social, cela permettrait aussi une régulation des comportements indésirables et déviants qui pourraient mettre en danger les systèmes de valeurs et de croyances propres à une culture, par la promotion d'attitudes et comportements qui reflètent ces valeurs et jugements. Comme le souligne en note Luc Faucher « les émotions seraient ainsi une forme d'inscription dans la chair des micro-pouvoirs » (Faucher, 1999, p.17). Il s'agit ainsi d'une régulation de la société par la transmission et prescription de valeurs et croyances qui la fondent. Il ajoute que « les émotions acquièrent dans ce contexte une nouvelle fonction qui n'est plus leur fonction première : elles deviennent gardiennes des valeurs d'une société » (Ibid, p.25). Les émotions participeraient ainsi de notre intégration socioculturelle et témoigneraient d'un apprentissage réussi des valeurs et croyances de notre culture.

Pour résumer, la rationalité objective des émotions se jouerait pour les naturalistes dans la capacité des émotions à générer des réponses adaptées à des problèmes adaptatifs particuliers avec une attention portée au mode de traitement de l'information dans cet environnement. De leur côté, les constructionnistes sociaux situent cette rationalité dans la mise en cohérence des expressions et attitudes des

individus avec les valeurs socioculturelles en vue qui assurerait la stabilité de cette culture.

Vecteurs de réponses à des problèmes spécifiques auxquels sont confrontés certaines espèces animales dites « supérieures » et l'espèce humaine (avec les émotions dites « sociales ») ou vecteur d'éducation aux valeurs socioculturelles d'une communauté donnée, les émotions sont considérées de ce point de vue comme dotées d'une fonction constructive par rapport à un tout qui englobe et dépasse les individus. De ce point de vue, elles peuvent être dites rationnelles.

Passons à présent à l'autre mode de rationalité introduite précédemment, la rationalité dite subjective.

1.2. LA RATIONALITE SUBJECTIVE

Si la rationalité objective concerne l'intérêt des émotions du point de vue de l'ensemble que constituent un individu et son milieu naturel ou social, la rationalité dite subjective concerne les décisions prises par l'agent de son point de vue d'individu, ainsi les actions individuelles qu'il souhaite entreprendre. Les deux perspectives ne sont pas forcément en contradiction mais l'angle d'attaque est nettement différent. Dans cette perspective de rationalité subjective, quel est le sens de la rationalité des émotions? En quel sens les émotions peuvent-elles être dites rationnelles?

Sous cette perspective centrée sur l'individu, la rationalité des émotions revêt à nouveau divers sens. Nous allons suivre en partie les distinctions que propose Elster²⁸ (1999).

S'interroger sur la rationalité des émotions peut revenir, tout d'abord à se demander si telle émotion, prise en elle-même, est rationnelle, indépendamment des décisions connexes. Peut-on dire qu'il est rationnel de ressentir telle émotion dans tel contexte donné? Est-il justifié rationnellement de ressentir de la colère dans telle situation? Ressentir du regret ou de l'envie dans tel contexte est-il fondé ou approprié? « Que dois-je ressentir? », « comment dois-je réagir ? » consiste ainsi à interroger la rationalité et le bien-fondé de mon ressenti, et s'inscrit dans une perspective morale. Nous allons dans un premier temps revenir sur cette interrogation pour la préciser et voir qu'elle est plus complexe qu'il n'y paraît. Nous essayerons de voir dans un second temps s'il est possible, une fois précisé ce qu'est une émotion rationnelle et appropriée, de choisir de telles émotions.

1.2.1. Fallait-il se mettre dans un tel état?

Pour pouvoir se poser la question du caractère approprié de tel sentiment ou telle émotion suppose que les individus aient ou puissent avoir une sorte de distance critique à l'égard de leurs émotions. La question de la rationalité de nos émotions est sous-tendue par ce possible dédoublement entre les émotions que nous ressentons, ou

²⁸ Nous devons toutefois souligner que si nous utilisons par commodité la distinction que fait Elster entre rationalité objective (en termes de fonction générale) et rationalité subjective (davantage centrée sur l'individu), elle nous semble un peu vague néanmoins et peu informative si nous entendons dépasser le seul stade de la distinction commode.

non, et celles que nous jugerions préférables de ressentir, ou de ne pas ressentir. Ainsi, nous pouvons nous sentir amusés face à la chute de quelqu'un dans la rue, tout en jugeant que cette émotion n'est pas appropriée et qu'il serait mieux de ne pas la ressentir. De même envier un collègue de travail peut ne pas être rationnel si nous avons besoin de son aide et de son appui pour une promotion par exemple parce que cela risquerait de le tourner contre nous. Nous voyons qu'il existe plusieurs manières pour une émotion d'être inadaptée ou irrationnelle, et que nous sommes capables, tout en la ressentant, de saisir le caractère inapproprié de cette émotion.

Se demander si une émotion est appropriée, s'il est correct de se sentir honteux dans telle situation, s'il était nécessaire de se mettre en colère dans tel contexte, recoupe en fait des questions très différentes. Il est néanmoins possible et surtout nécessaire de distinguer plusieurs sens possibles de l'adéquation ou de la rationalité des émotions. D'Arms et Jacobson (2000) développent ces nécessaires distinctions et le danger, moral, qu'il y a à confondre ces différentes questions. Se demander si nos émotions sont rationnelles, c'est-à-dire si elles sont justifiées, recoupe en fait deux notions : leur convenance ou bienséance, (« propriety ») et leur justesse ou adéquation (« correctness » ou « fittingness ») :

« Les philosophes tendent à mettre en doute la rationalité et l'importance morale des émotions en posant des questions ambiguës sur leur justification. Le problème est qu'il existe divers types de justification ou d'approbation que l'on peut faire d'un épisode émotionnel; par exemple on peut juger qu'un sentiment est efficace, qu'il est moralement acceptable, ou qu'il est "ce qu'il faut" ressentir tout bien réfléchi. Mais il existe une autre question totalement distincte [...].²⁹ Il s'agit de la question de leur justesse [*correctness*]: à savoir si l'émotion correspond [*fits*] à son objet. » (D'Arms et Jacobson, 2000, p.66-67).

²⁹ Il s'agit de traits que l'on attribue aux situations ou contextes, et d'où naissent des émotions: être aimable, regrettable, enviable, pitoyable, honteux, digne de colère, amusant, attristant...

D'Arms et Jacobson résumant cette distinction en une phrase : « there is a crucial distinction between the question of whether some emotion is the right way to feel, and whether that feeling gets it right. »³⁰ (Ibid., p.66-67).

Ils distinguent ainsi deux domaines très différents inclus dans le caractère approprié, justifié ou rationnel d'une émotion. Au sein du premier domaine, l'interrogation menée sur la justification d'une émotion consiste à se demander s'il est bien de la ressentir (bien pour l'individu, en termes de prudence, et bien en soi, d'un point de vue moral). Il s'agit d'identifier un premier sens de l'adéquation des émotions et d'interroger ici leur convenance [*propriety*] : est-il bien ou mal de la ressentir? Est-ce bon ou mauvais pour moi, en termes de prudence individuelle, est-ce efficient, ou plutôt contre-productif pour moi de ressentir une telle émotion, et est-il moral ou vicieux de la ressentir? Ainsi, par exemple, est-ce bien pour moi de me mettre dans une telle colère? Ou encore, quel genre de personne suis-je si je m'amuse d'une telle blague? Est-ce moral de rire de cette blague un peu douteuse ? Ainsi, réfléchissant à la convenance qu'il y aurait à rire de pensées douteuses, Pierre Desproges soutenait qu'on pouvait rire de tout, mais pas avec tout le monde!

Cette série de questions est à distinguer, selon D'Arms et Jacobson, d'une seconde interrogation sur l'adéquation des émotions, qui est souvent confondue à tort et avec des conséquences non souhaitables, avec la première :

« One can ask a prudential question, whether it is good for you to feel F; or a moral question, whether it is right to feel F; or one can ask the all-in question of practical reason, whether F is what to feel, all things considered. But none of these questions is equivalent to the question of whether F is fitting in the sense relevant to whether its

³⁰ « Ainsi, il existe une distinction fondamentale entre la question de savoir si une émotion représente le bon ressenti à avoir, et si ce ressenti vise juste ».

object X is Φ ³¹.» (D'Arms & Jacobson, 2000, p. 71). Est-ce qu'il est juste et correct de ressentir cette émotion? Est-ce que cette émotion est adaptée à la situation? Est-ce que cette émotion identifie bien une propriété réelle de la situation, est-ce qu'elle « représente correctement son objet³² » ? Par exemple, la situation qui me fait ressentir de la honte est-elle vraiment honteuse? Est-ce rationnel de voir dans ce contexte des raisons d'être jalouse? Ma jalousie est-elle une bonne lecture des retards de mon mari? Pour revenir à l'exemple précédent, cette blague est-elle amusante et drôle? Nous voyons ici que le fait que la blague soit drôle, ce qui rend mon amusement rationnel, est en conflit avec la dimension immorale de mon amusement. Mon amusement est ainsi inapproprié d'un point de vue moral, bien qu'il soit approprié étant donné le contenu de la blague qui le suscite. Bien plus, la dimension immorale que je reconnais (ou contre-productive pour ma réussite professionnelle si cette blague est misogyne et si on me la raconte devant mon supérieur qui est une femme) ne m'empêche pas la plupart du temps de continuer à la trouver amusante, et de rendre ainsi ces dimensions premières non pertinentes dans l'évaluation de cette blague comme amusante.

Le deuxième type d'interrogation consiste ainsi à voir dans les émotions des modes de lecture ou d'attribution de propriétés à mon environnement, ce qui lève la question de la nature des émotions, et de leur portée évaluative. L'amusement consiste ainsi à évaluer une situation ou une histoire comme amusante. Dans ce dernier cas, une émotion appropriée est une émotion qui attribue correctement des propriétés à la situation ou l'objet concernés. Sa dimension appropriée rejoint de manière symétrique

³¹ C'est-à-dire, pour F= le regret, l'objet est-il Φ =regrettable, pour l'amour, aimable, pour la haine, haïssable...

³² D'Arms & Jacobson, Ibid. p. 66

ici la vérité d'une croyance vraie par rapport à un environnement. D'Arms et Jacobson soulignent que ce type d'interrogation sur la rationalité des émotions est plus courant qu'il n'y paraît dans la psychologie populaire : certains proverbes et expressions invitent à interroger nos émotions et sentiments sous l'angle de cette adéquation évaluative :

« Parler de l'adéquation des émotions pourrait paraître recherché³³, mais « l'adéquation » n'est rien d'autre qu'un terme technique désignant un type courant d'évaluation. L'approbation et la critique des émotions sur la base de leur adéquation est un outil crucial de notre réflexion ordinaire à leur égard et de notre psychologie populaire. Par exemple, le dicton selon laquelle "l'herbe est toujours plus verte chez le voisin" nous prévient contre la tendance commune à surévaluer la valeur des choses que nous ne possédons pas. Nous utilisons ainsi ce proverbe pour critiquer les autres comme nous-mêmes pour un sentiment de jalousie (ou de simple envie) éprouvé à l'égard d'un rival pour des biens qui ne sont pas réellement enviables. Même s'il pourrait être néfaste ou moralement répréhensible d'être envieux, l'évaluation implicitement continue dans ce dicton n'est pas un jugement de moralité ou de prudence, mais d'adéquation: en réalité l'herbe n'est pas aussi verte que tu ne le crois quand tu la regardes avec les yeux pleins d'envie.» (D'Arms & Jacobson, 2000, p. 72.)

Cette correction de l'émotion, ou adéquation, peut être évaluée selon l'intensité de l'émotion - elle pourrait être alors irrationnelle ou inadéquate parce qu'excessive - et selon sa forme, lorsque l'objet évalué ne possède pas les traits qui lui sont attribués dans l'émotion³⁴.

Cette perspective de la rationalité des émotions s'intéresse ainsi à la rationalité d'une émotion prise en elle-même, indépendamment de son rapport à la prise de décision. Il s'agit de questionner la rationalité de l'émotion en termes de convenance personnelle

³³ En français dans le texte original,

³⁴ Voir D'Arms & Jacobson, *Ibid.*, p. 73-74 pour des précisions.

ou morale, et en termes d'adéquation au contexte ou à l'objet que l'émotion vise et dont elle propose une lecture et une évaluation. Nous voyons aussi que cet angle d'attaque ne concerne pas la capacité émotionnelle en tant que telle, comme le faisait la perspective de la rationalité objective précédemment évoquée, mais le fait de ressentir telle émotion dans tel contexte.

1.2.2. Délibérer sur nos émotions :

Une fois identifiés ces sens possibles de la rationalité des émotions comme justification, entre moralité et prudence individuelle d'un côté, et correction ou adéquation de l'autre, nous pouvons distinguer une dernière voie dans l'étude de la rationalité subjective des émotions. Si nous pouvons évaluer la moralité ou le bien fondé d'une émotion ressentie, par cette distance critique dont nous sommes capables à l'encontre de nos sentiments, nous pourrions vouloir éduquer notre ressenti pour ne ressentir que les émotions qui en vaudraient la peine. Cela consiste à savoir si les émotions peuvent être l'objet d'un choix rationnel et d'une éducation³⁵. Si les théoriciens ne font pas la distinction qu'introduisent Jacobson et D'Arms, nous pouvons penser que cette éducation peut intervenir aux divers niveaux identifiés.

Il s'agit de savoir si les individus peuvent entreprendre des délibérations rationnelles pour savoir quelles émotions il est bon d'induire en eux-mêmes ou chez les autres— et s'ils le font effectivement. Nous rejoignons ici la question de la rationalité des

³⁵ Si l'on garde en tête les distinctions précédentes, cette éducation pourrait concerner à la fois les évaluations morales de nos émotions, ainsi qu'une éducation possible de notre manière d'évaluer notre environnement et ses objets. Mais les théoriciens de cette perspective ne font pas cette distinction. Voir sur ce point de l'éducation des émotions, Faucher, L., Tappolet, C. (2008).

émotions, d'un point de vue prudentiel (quelles émotions est-il bon pour moi que je cultive?) et moral. Je pourrais, une fois identifiées ces émotions appropriées, vouloir les cultiver et apprendre à les ressentir davantage ou les enseigner à autrui.

Cette deuxième perspective sur la rationalité des émotions s'intéresse à la fois aux émotions occurrentes et aux dispositions émotionnelles. Il serait ainsi bon de savoir si je peux éveiller en moi et/ou en autrui des dispositions émotionnelles qui pourraient m'être utiles dans certaines situations, il s'agit ici d'une perspective prudentielle. Puis-je me déterminer à ressentir moins souvent la tristesse et plus souvent la joie? Nous pourrions vouloir faire des plans et délibérer pour prévoir nos réactions lorsque nous serons confrontés à la peine ou au chagrin à l'avenir. La philosophie morale épicurienne prône cette délibération sur nos émotions afin de « dissiper la terreur et les ténèbres », comme le souhaite Lucrèce, et afin de faire cesser en nous la crainte éprouvée face à la mort. Peut-on choisir de ne pas avoir peur ? Peut-on s'entraîner à ne pas avoir peur de la mort par exemple et ne pas la craindre quand le moment sera venu ? Maintenir la pensée de la mort constamment devant mes yeux afin de réduire la peur que j'en éprouve est-il efficace? C'est une question que pose Montaigne dans ses *Essais*, comme le note Elster (1999, p. 321), et dont il abandonne la pertinence à la fin de sa vie. Dans le chapitre XII des *Essais* III, «De la physionomie», il admet «qu'à la plupart, la préparation à la mort a donné plus de tourment que ne l'a fait la souffrance.³⁶» La philosophie nous ordonne d'avoir la mort toujours devant les yeux, de la méditer avant qu'elle n'arrive pour moins la craindre, puis elle essaie de nous enseigner à nous détacher de la peur que la réflexion et l'anticipation ont causée. L'éducation à vaincre la peur accroît la peur elle-même, comme Sénèque le

³⁶ De Montaigne, M., (1588 ed.1965), *Les Essais* III, chapitre12, Paris, Gallimard, p. 294.

souligne : «Il souffre plus qu'il n'est nécessaire, celui qui souffre avant que cela soit nécessaire³⁷.»

Il est ainsi possible de poser la question de la rationalité des émotions en termes d'éducation des émotions dans le but d'une diminution des souffrances psychologiques. La philosophie, et aujourd'hui la psychologie, dans une perspective thérapeutique, réfléchissent à ces problèmes.

Ensuite, pourrions-nous choisir les émotions que nous ressentons et choisir ainsi de ressentir seulement les émotions considérées comme morales cette fois-ci. Il s'agira ici de réfléchir aux valeurs morales, ou religieuses, en tant que telles, qui peuvent condamner la jalousie, l'envie ou la colère. Nous rejoignons ici la nature sociale des émotions et la réflexion sur les valeurs.

Enfin, nous pourrions vouloir éduquer la manière dont nos émotions évaluent et perçoivent les objets. Il est probable qu'ici le choix s'avère inopérant, ce qui met à mal toute cette entreprise de choix de nos émotions. En effet, si la comparaison avec la perception peut conduire à des erreurs – il n'existe pas d'organes de perception pour les émotions, comme pour la vue par exemple – l'encapsulation informationnelle du système émotionnel est pourtant comparable à celle des systèmes perceptifs. De même que nous continuons à percevoir des lignes de longueur différentes dans l'illusion de Müller-Lyer alors même que nous savons qu'elles sont égales, nous pouvons savoir que notre colère n'est pas fondée et pour autant continuer à la ressentir (D'Arms & Jacobson, 2000, p. 67). Dans ce cas-là l'effort d'éducation de soi pour ne pas la ressentir peut s'avérer inutile et vain.

D'autre part, pouvons-nous influencer les émotions chez autrui, et choisir pour eux les émotions qu'ils vont ressentir ? S'il est difficile de le faire pour nous, peut-être

³⁷ Sénèque, *Lettre 93*.

serait-il en effet envisageable de le faire pour autrui, par le biais de l'éducation par exemple. Elster illustre cette idée par la thèse que soutient Gary S. Becker (1991 et 1976), Prix Nobel d'économie en 1992. Il étudie l'inculcation parentale de la culpabilité chez les enfants, ou encore l'inculcation de la religion, sur le même modèle. Cette inculcation selon Becker est une sorte d'investissement pour l'avenir et profite davantage aux parents qu'aux enfants. Les parents veulent agir pour le bien de leurs enfants en investissant dans leur éducation, mais aussi pour leur propre bien en pensant à leur avenir et en préparant leur vieillesse. Les éduquer en leur rendant courant le sentiment de culpabilité pourrait être une garantie que ces derniers prendront soin d'eux à leur tour dans leur vieillesse. Mais les parents doivent doser cet apprentissage de la culpabilité avec mesure pour éviter de souffrir eux-mêmes du trop grand sentiment de culpabilité de leurs enfants. Nous pouvons rapidement préciser que, pour Elster, cette analyse est dénuée de plausibilité et dépourvue de supports empiriques (Elster, 1999, p.328). En s'élevant contre l'aspect manipulateur contenu dans une telle approche de l'éducation, il souligne une de ses faiblesses possibles. Il note en effet que pour que l'inculcation ou l'embrigadement religieux puissent fonctionner, les prêcheurs et éducateurs devaient eux-mêmes croire à la religion ou aux principes qu'ils cherchent à inculquer. Les psychologues sociaux comme Thompson (1968, cité par Elster) ont montré que les essais consciemment manipulateurs pour inculquer une religion ou une idéologie politique ont tendance à échouer. La rationalité des émotions qui consiste à se demander s'il est possible de délibérer sur nos émotions et nos dispositions émotionnelles pour choisir celles qui sont les plus utiles et adaptées reste donc controversée.

Nous arrêtons là cependant cette présentation d'un sens possible de la rationalité des émotions que nous pourrions choisir en vertu de leur intérêt ou de leur utilité. Ce n'est pas en ce sens que nous choisissons d'étudier la rationalité des émotions. Quel sens reste-t-il à la rationalité possible des émotions pour un individu? Sous l'étiquette

de la rationalité des émotions, nous pouvons enfin étudier l'impact des émotions sur la rationalité des prises de décision. Les émotions peuvent-elles avoir des conséquences rationnelles sur la décision? Il s'agit ainsi de se demander comment les émotions contribuent à la prise de décision et au raisonnement et si elles permettent de conférer une forme de rationalité à ces décisions. Les études que nous entendons considérer dans ce travail portent sur ce dernier sens de la rationalité des émotions et sur l'impact des émotions sur les choix et prises de décision. Nous allons dans un deuxième temps présenter plus en détail les enjeux de cette perspective, et les diverses formes que cette hypothèse peut prendre à son tour.

1.2.3. L'impact des émotions sur le choix :

L'impact des émotions sur les choix et prises de décision nous permet de relier la rationalité de nos choix à notre capacité de ressentir et d'exprimer des émotions. En cela nous allons voir qu'ici la distinction entre rationalité objective et rationalité subjective trouve un mode de réconciliation ou un point de rencontre possible et nous allons voir comment.

Comment ces dernières peuvent-elles nous éclairer dans nos choix et nous aider à prendre des décisions rationnelles? Comment peuvent-elles contribuer de manière constructive aux mécanismes de la décision?

Ces questions peuvent se décliner en diverses réponses. La plus fréquente consiste à nier cette possibilité d'un impact positif des émotions sur nos choix et sur la rationalité. Traditionnellement, il est souvent pensé que les émotions constituent des obstacles à nos prises de décision rationnelles. Nous allons rapidement revenir sur cette perspective traditionnelle contre laquelle de nombreux théoriciens et chercheurs se sont élevés, après certains philosophes, pour adopter une perspective

« révisionniste » telle qu'Elster la nomme, qui est elle-même multiple. Cette dernière consiste à souligner l'apport positif et constructif que les émotions peuvent fournir au sein des mécanismes du choix et des prises de décision.

On peut penser que les émotions sont intégrées à l'intérieur du mécanisme du choix, qu'elles sont parties prenantes de ces décisions et de ces choix, qu'elles en sont des éléments constitutifs. D'une part, sans émotion, il se pourrait que nous ne puissions faire de choix.

Mais il est aussi possible de penser que les émotions influencent nos choix, mais de l'extérieur, sans s'intégrer aux choix en eux-mêmes. Ainsi, dans un dernier temps, nous nous intéresserons à une troisième voie possible, ni traditionnelle où les émotions sont opposées aux choix rationnels, ni révisionniste où les émotions seraient des éléments internes à la décision, qui s'attacherait à considérer la manière dont les émotions intègrent les décisions, en affectant les paramètres du choix, sans avoir la capacité de modifier les mécanismes propres du choix.

Nous allons présenter chacune de ces perspectives concernant la place et le rôle possible des émotions dans la rationalité de nos décisions.

1.2.3.1 Le vieux conflit du cœur et de la raison Les émotions dans le mécanisme du choix

Si le mot de Pascal est célèbre, les rapports conflictuels entre la raison et les émotions remontent notamment jusqu'à Platon déjà qui voyait en l'âme un char, la raison ou le « *nôus* » tiré par des chevaux fougueux et adverses, le « *thumos* », le courage ou la partie téméraire et énergique de l'âme, et l'« *epithumia* » la partie de l'âme siège des désirs et des passions. Intuitivement sans doute, on oppose facilement les unes à l'autre, et la philosophie antique et classique, dualiste, n'a pas chômé dans cette

opposition entre les émotions et la raison dans nos prises de décision et notre action. Malgré des exceptions, notamment comme Aristote, et le Descartes moins connu du *Traité des Passions de l'Âme*, ainsi que Nietzsche, qui ont essayé, chacun à leur manière, de repenser un dualisme inadapté et erroné, la vision traditionnelle supposait la grande distinction entre le corps et l'esprit, voyant les émotions comme des passions nous tirant du côté de l'animalité et de la corporéité, tandis que la raison, éminence de l'esprit, faisait de nous ces êtres supérieurement dignes et libres. Les émotions seraient ainsi l'ennemi de la raison. Ainsi elles seraient d'une part en elles-mêmes dépourvues de rationalité. Mais d'autre part, elles feraient obstacles au bon déploiement des armes de la raison. Cette longue tradition présente dans la philosophie stoïcienne considère les émotions comme autant de menaces à la rationalité, et de pistes menant à des états proches de la folie. Les Latins disaient de la colère qu'elle est une brève folie et le crime passionnel serait à ranger parmi ces comportements déraisonnés qui trouveraient leurs racines et leurs causes dans les émotions. La passion, non contente de nous consumer, nous étourdit, nous aveugle, et nous égare dans nos choix.

Dans cette perspective, les émotions seraient au mieux des ornements inutiles, au pire des obstacles à une action intelligente. Elles nous éloigneraient de l'action prudente, et nous engageraient à agir d'une manière erronée voire dangereuse. Dès lors, adopter une conduite réfléchie, faire preuve de sagesse, s'orienter dans ses décisions et agir selon la droite raison, seront autant de comportements qui exigeront de réfléchir aux diverses composantes de la situation, et ce dans une position qui semble à première vue exclure toute participation et toute présence des émotions. Il faudrait ainsi penser à notre problème « à tête reposée », dans le « silence des passions ». Une approche de sens commun caractérisera de « philosophe » quiconque se montre non affecté par les événements potentiellement dramatiques de l'existence ou quiconque parvient à s'en

détacher. Il est d'ailleurs tentant de représenter un être extrêmement rationnel comme dépourvu de faculté émotionnelle, comme un être au sang froid, à l'œil glacial : les métaphores abondent dans le sens de l'antagonisme entre raison et émotion en accord avec la conception que s'en fait la psychologie populaire pour qui les émotions sont le plus souvent irrationnelles.

Cette représentation des émotions est une représentation classique. Elle hante nos croyances spontanées et irréfléchies quant aux rapports qui prendraient place entre les émotions d'un côté, et, de l'autre, la rationalité de nos décisions et de nos comportements. En un sens, cette perspective, cette façon de partager la réalité psychologique si l'on peut dire, contient une part de pertinence. Les émotions peuvent bel et bien nous troubler dans nos jugements ainsi que dans nos réactions, modifier leur mesure et leur pertinence. Cependant, il semble que ce dérangement des émotions dans nos décisions ne rende pas compte de toute la vérité des émotions et de toutes leurs influences possibles. L'un des défauts de cette conception réside dans le fait qu'elle est loin d'être exhaustive et impartiale. Elle rend compte des excès potentiels qui gisent au cœur des émotions, mais non d'un fonctionnement normal, si l'on peut dire, de ces états ou événements psychologiques. Comme le dit Nietzsche, dans *Le Crépuscule des Idoles*, les passions contiennent certes des défauts, de la « bêtise », mais ceux-ci ne constituent pas le tout des passions et il serait erroné et absurde de prendre ces écarts de la passion pour la passion dans son ensemble : « Détruire les passions et les désirs, seulement à cause de leur bêtise, et pour prévenir les suites désagréables de leur bêtise, cela ne nous paraît être aujourd'hui qu'une forme aiguë de la bêtise. Nous n'admirons plus les dentistes qui *arrachent* les dents pour qu'elles ne fassent plus mal ³⁸ ».

³⁸ Nietzsche, (1899, 1^{ère} édition, éd. 1952), *Le Crépuscule des Idoles*, Trad.H. Albert, Paris, Mercure de France, p.110-111.

La tradition philosophique n'a pas toujours fait corps avec cette conception courante et, comme nous l'avons déjà dit, il s'est trouvé un certain nombre de philosophes, d'Aristote à Hume, en passant par Descartes et Nietzsche, pour reconsidérer le rôle du corps, et des émotions du même coup, dans l'élaboration d'une décision et d'un comportement rationnel. Néanmoins, la compréhension du rôle des émotions dans la prise de décision a véritablement pris corps avec l'avancée des sciences cognitives et des neurosciences. Nous adoptons la position ici de Luc Faucher (1999) qui endosse lui-même celle de Solomon en citant ce point important :

« Il est maintenant clair que les philosophes ne peuvent plus ignorer ou négliger la riche littérature neurophysiologique sur les émotions [...]. Les philosophes peuvent continuer à soutenir qu'Aristote savait tout au sujet des émotions même s'il ne connaissait rien au sujet du cerveau, mais ils le font à leur péril — et en dépit de ce fait évident que parmi les faits qui ont transformé le plus radicalement l'histoire de la philosophie et ses concepts se trouvent les nouvelles avancées dans des sciences auparavant inconnues ou non-développées. » (Solomon, 1993, p.10-11)

Les études des modes de fonctionnement et de la structure de notre esprit ont conduit à une refonte de la conception de la décision et de la rationalité humaine, que nous développerons dans la seconde partie de ce chapitre. Mais le passage à une plus grande compréhension de la rationalité, par la mise à jour des limites du modèle de l'*homo œconomicus*, ne s'est pas fait dans un premier temps sur la question particulière des émotions. En effet, le passage s'est, dans un premier temps, fait d'un modèle normatif, l'*homo œconomicus*, cet être parfaitement rationnel, à un modèle différent de l'homme, l'*homo « heuristicus »*, l'*homo sapiens* ou « *sensibilis* », qui est un modèle empirique et descriptif, qui prend en compte les divers aspects de l'homme et qui intègre des modes de raisonnements plus rapides. L'étude des modes cognitifs concrets de l'agent humain initiée par Simon, Kahneman et Tversky, et Gigerenzer constitue le premier temps de cette arrivée des émotions dans la rationalité. Mais dans

ce changement de modèle cognitif et rationnel pour l'homme, que nous présenterons en détail plus loin dans notre chapitre, les émotions restent encore peu traitées pour elles-mêmes, si ce n'est dans de brefs clins d'œil au détour des analyses et de manière programmatique. Mais cette tradition se poursuit encore aujourd'hui et certains chercheurs et théoriciens ont mis les émotions au centre de leurs études de la décision et cette perspective est aujourd'hui encore ascendante. Pour une prise en compte effective du rôle possible des émotions, il faut en effet attendre un second temps avec le développement des sciences cognitives et surtout des neurosciences. Les observations et résultats neurologiques entretiennent des rapports avec les sciences cognitives mais de manière parfois lointaine, ce qui rend complexe la question du rôle des émotions, au carrefour de ces diverses perspectives de recherches. Elles ont permis de réfléchir à la place des émotions dans nos choix et prises de décision.

Cette réflexion prend place dans un contexte de réflexion sur ce qu'est une décision, en philosophie et en lien avec le développement de l'Intelligence Artificielle, avec la question du problème du cadre.

1.2.3.2. Le problème du cadre

Le problème du cadre émerge d'une tentative pour préciser les conditions *sine qua non* de toute prise de décision. Il consiste à souligner des difficultés dans la décision qui semblent — et sont sans doute — toujours déjà résolues mais qu'il est nécessaire d'apercevoir afin de penser les processus décisionnels dans toute leur complexité et mettre en lumière un paradoxe. Ce paradoxe consiste à mettre en évidence non pas la limitation de nos connaissances, mais bien plutôt le fait que nous savons trop de choses. Nous possédons trop d'informations ou de connaissances, ce qui pourrait nous placer dans un état d'indétermination et empêcher une prise de décision

effective, noyés comme nous le saurions sous une masse d'informations à traiter et analyser avant de nous décider. Nous possédons trop d'informations sur ce qui change à la suite d'une décision et nous devons en négliger; le problème vient de savoir quoi négliger pour nous décider. Trop d'éléments sont à prendre en compte pour évaluer une situation, pour en déterminer le cadre pertinent, ce qui rend cette évaluation impossible de manière exhaustive. Or cette difficulté est toujours déjà résolue en temps normal. Comment parvenons-nous à résoudre ce problème cognitif, connu sous le nom du problème du cadre et comment interviennent les émotions ? Avant d'appréhender l'apport des émotions à ce problème, nous allons préciser le sens et la portée de ce problème, ainsi que le contexte dans lequel il a émergé.

Le problème du cadre est lié à la recherche en intelligence artificielle. L'intelligence artificielle, travaillant avec des machines qui ne « savent rien », a permis de mettre à jour une classe de problèmes venant du fait que nous en savons trop. Il faut, à un moment donné, trier toutes ces connaissances pour ne nous servir que de celles qui seront pertinentes. L'intelligence artificielle a pour tâche de faire agir ensuite de manière intelligente ces machines qui ne savent rien au départ, et cette tâche « révèle l'ampleur de ce que nous savons – sans savoir que nous le savions »³⁹. Les processus de Piaget qui concernent la connaissance que nous avons du monde et de la manière dont il « fonctionne » sont à compter parmi cette classe de problèmes⁴⁰. L'ampleur de ces connaissances factuelles sur la manière dont fonctionne le monde et que nous mettons en œuvre à tout instant est rarement aperçue pour elle-même. L'un des problèmes qui se posent concerne la manière dont nous avons accès à cette

³⁹ Ibid., p.192.

⁴⁰ De Sousa en donne l'exemple suivant: je sais que, lorsque je verse de la bière dans un verre, elle n'est plus dans la bouteille. (ibid. p.192)

connaissance, et comment nous écartons ce qui n'est pas pertinent. La question porte sur l'usage que nous faisons de cette quantité impressionnante de connaissances qui sont en nous à notre insu. Quand nous planifions une action, une grande majorité de faits du monde ne sera pas concernée, mais une autre partie des faits du monde sera affectée par cette action, directement ou indirectement. Nous devons être capables de sélectionner les informations portant sur la partie du monde qui sera affectée, et au sein de ces dernières celles qui seront importantes, même si elles sont indirectes. Ces informations sont nombreuses. Daniel Dennett (1987), dans son article « The Frame Problem and the Fable of R2D2 », essaie d'identifier ces diverses phases par lesquelles doit passer une décision, en imaginant toutes les connaissances que devrait posséder un robot pour pouvoir agir et décider à la manière des hommes. Le robot doit aller récupérer sa batterie d'alimentation nécessaire pour sa « survie » dans une pièce contenant une bombe sur le point d'exploser. Le robot localise la pièce, l'entrée et dresse un plan pour sortir la batterie. La batterie est dans un wagon, et le robot fait l'hypothèse que l'action de tirer le wagon permettrait de faire sortir la batterie. Il réussit à sortir la batterie avant que la bombe n'explose. Malheureusement la bombe était elle aussi dans le wagon et le robot le savait, seulement il n'avait pas vu que sortir la batterie reviendrait aussi à sortir la bombe par la même occasion. « Il avait raté cette implication évidente de son plan d'action ». Les ingénieurs doivent revoir leur copie et perfectionner le robot afin qu'il identifie les implications désirées de son action, mais aussi les implications indirectes, les conséquences « collatérales » de son action. Mais dès lors le robot est entraîné dans une considération quasi-infinie de toutes les implications de son action, y compris celles qui ne sont pas pertinentes (comme l'implication de son action sur la couleur du papier-peint de la pièce, comme l'indique Dennett), et la bombe explose avant qu'il n'ait pris une décision. Les ingénieurs essaient alors de perfectionner à nouveau leur robot en lui enseignant la différence entre des implications pertinentes et des implications non pertinentes, ainsi

qu'en lui apprenant à ignorer et laisser de côté les implications non pertinentes. Voyant le robot dans un état d'indécision digne d'Hamlet, les ingénieurs l'invitent à agir d'urgence :

« Fais quelque chose, lui lancent-ils. C'est ce que je suis en train de faire, rétorque-t-il, je suis en train d'ignorer activement des milliers d'implications que j'ai identifiées comme étant non pertinentes. A chaque fois que j'en trouve une, je la range dans la liste des implications à ignorer, et..."Et la bombe explosa. ⁴¹»

Par cette fable humoristique, Dennett identifie les phases complexes et d'une durée infinie par lesquelles une décision pourrait passer si nous n'avions pas résolu le problème du cadre.

Avec ce problème du cadre, les émotions entrent de plein pied dans la question de la rationalité. Non seulement il s'agit de montrer que les émotions peuvent aider à prendre des décisions rationnelles, mais surtout elles permettent de lutter contre une forme d'irrationalité plus fondamentale, que serait l'irrésolution ou l'incapacité à choisir. Elles rendraient possibles l'existence et la possibilité du choix et de la prise de décision en intervenant directement dans les conditions de possibilité mécaniques du choix. Comme Elster le souligne :

« Leur argument n'est pas, ou pas seulement qu'une personne dépourvue d'émotion prendrait des décisions irrationnelles. Ils affirment aussi – et c'est là selon [lui] leur idée force – qu'en de nombreuses situations cette personne ne prendrait aucune décision du tout, ou la reporterait longtemps, et que cette attente ou procrastination pourrait être irrationnelle. » (Elster, 1999, p.287).

⁴¹ Exemple donné par De Sousa, Ibid. p. 193, tiré de l'article de Daniel Dennett, «The Frame Problem and the Fable of R2D2 », publié originellement dans «Cognitive wheels: The frame problem of AI» in *Minds, Machines, and Evolution*, by C. Hookway (Ed.), Baen Books, 1987.

L'apport des émotions en termes de rationalité au sein des mécanismes de choix concerne la possibilité même d'un choix. La procrastination ou l'indifférence profonde tout comme une délibération exhaustive qui passerait en revue toutes les options possibles sans parvenir à un arrêt et un choix seraient irrationnelles, dans un contexte où choisir et se décider – souvent rapidement - est une nécessité. Les émotions viennent pallier cette irrationalité en assurant la possibilité et l'effectivité d'un choix, et en apportant une solution à ce problème du cadre. Comme Levenson le souligne :

« il y a clairement des moments où l'action est plus appropriée que la délibération, où répondre est plus approprié que considérer, où faire est plus approprié que planifier. Dans les situations où l'hésitation pourrait avoir les plus terribles conséquences, l'émotion fonctionne en mettant de côté le traitement cognitif qui est trop encombrant, trop obsessif, trop indulgent avec lui-même, et ultimement, qui a trop de chance d'être sans issue » (Levenson (1994, p. 124), cité aussi par Faucher (1999, p.8)).

Ainsi pour Elster, il est possible de considérer que la rationalité peut d'abord échouer par indétermination, difficulté à laquelle les émotions pourraient répondre. Ensuite la rationalité peut échouer par inadéquation de la décision, ce qui constitue une forme différente de non-rationalité.

Ce problème du cadre et ses solutions par le biais des émotions ont trouvé des formulations similaires. Pour Evans (2004), ce problème du cadre est à entendre comme un problème d'indétermination dans le passage en revue de la somme des conséquences possibles de chaque option. Si la liste est sans fin, il faut pourtant s'arrêter de penser et agir: voilà ce qu'il appelle « The Hamlet Problem » à la suite de Fodor (1987). Nous sommes très proches ici de la fable de Dennett. Pour lui, la raison seule ne peut pas donner de priorité à certaines informations:

« il semble que la raison ne puisse pas se déployer à moins qu'une procédure antérieure, non rationnelle ne délimite le temps de la prise de décision, la liste des conséquences à prendre en compte, ou bien les deux (ou peut-être qu'ils recourent en fait la même chose). » (Evans, 2004, p.181.)

Il propose, par son hypothèse de « recherche » par les émotions, que cette procédure non rationnelle de délimitation de la série des conséquences à prendre en compte dans un processus de décision rationnelle est « gouvernée par les émotions » (Ibid., p.181). Les émotions constitueraient une manière d'interrompre cette recherche des conséquences possibles. Les émotions fonctionnent dans cette perspective comme un filtre ou comme un catalyseur d'attention⁴² qui détourne cette dernière d'une considération infinie du nombre de conséquences possibles.⁴³ Matteo Mameli, quant à lui, nomme cette théorie, selon laquelle les émotions sont une condition nécessaire au déploiement de la rationalité dans la prise de décision, « the Emotional Preselection Theory of Action Choice ». Il la définit ainsi : chez les humains, les sensations émotionnelles suscitées par la pensée des conséquences possibles, c'est-à-dire par des marqueurs somatiques reconstitués, réduisent le nombre d'options qui ont besoin

⁴² Voir sur ce point, Faucher et Tappolet (2002).

⁴³ Enfin Damasio, toujours à partir d'une analyse de cas de patients atteints au cortex préfrontal dans les régions ventro-médianes qui ne sont pas capables de reconstituer leurs marqueurs somatiques rajoute une hypothèse qui lui permet de conclure quant au statut des émotions dans la rationalité délibérative. Ainsi chez des humains, l'analyse des conséquences de l'action en termes de coûts et de bénéfices ne peut pas marcher correctement si les options à analyser sont trop nombreuses. Dès lors, il peut conclure que les sensations émotionnelles sont importantes pour la prise de décision, et donc pour la rationalité pratique.

d'être ensuite évaluées par une analyse en termes de coût et de bénéfice afin de décider quoi faire.

Il s'agit, en présentant ce problème, de mettre en lumière la complexité des contextes dans lesquelles nous prenons des décisions et de présenter les études cognitives qui ont rendu possible l'étude de l'intervention des émotions dans les prises de décision. Quelle que soit la manière dont ce problème soit exposé et détaillé, il est clair que nous parvenons en tout cas à prendre des décisions qui se révèlent être souvent opératoires.

Un philosophe se situe entre cette étude cognitive du problème du cadre, et une perspective évolutionniste : il s'agit de Ronald de Sousa. Le problème que De Sousa nomme *le problème du cadre chez les philosophes* (philosophers' frame problem – ou le problème philosophique du cadre⁴⁴), que nous venons d'étudier, consiste à se demander comment il se fait que nous utilisons « juste ce dont nous avons besoin parmi ces grandes réserves d'informations, et comment [nous faisons pour] ne pas en retirer d'information inutile ». ⁴⁵ C'est ici, pour De Sousa, qu'interviendraient les émotions.

Au sein d'organismes complexes, qui ont accès à des nombreuses informations provenant du milieu tant interne qu'externe, la prise de décision est confrontée à une somme très importante de paramètres à prendre en compte comme nous venons de le

⁴⁴ On peut distinguer le problème du cadre en un sens étroit, tel qu'il se pose en intelligence artificielle, d'un problème du cadre en philosophie qui élargit les questions épistémologiques liées au premier. Pour plus de précisions sur leurs différences et points communs, nous renvoyons ici à l'article du dictionnaire philosophique de Stanford University: <http://plato.stanford.edu/entries/frame-problem/> (consulté le 30 août 2010.)

⁴⁵ De Sousa (1987, p.193).

voir. Il existe des zones d'indétermination où la somme des informations masque celles qui sont véritablement pertinentes pour la décision. De Sousa précise :

« Mais les zones les plus importantes d'indétermination ont à voir avec la question de savoir quels sont les sujets à examiner, et quelles règles inductives doivent être adoptées [lorsqu'il y a rivalité et incompatibilité]. Aucune logique ne détermine la « saillance »⁴⁶ : à quoi prêter attention, de quoi s'enquérir ? » (de Sousa, 1987, p.136)

Il y a des choix qu'aucun calcul déductif rationnel ne peut faire. A ce problème de l'existence de choix antérieurs et premiers qui ne semblent pas explicites mais qui doivent bien pourtant avoir lieu, De Sousa propose une solution qui rassemble à la fois des éléments de pensée qui font appel à l'évolution et la biologie, et des réponses qui prennent place au sein du problème du cadre et qui recourent ce que nous venons déjà de dire à travers Damasio et la présentation du problème du cadre.

« L'idée majeure est que, dans les organismes suffisamment complexes pour manifester de l'intentionnalité, la raison pure – cognitive ou stratégique – aura besoin d'un renfort. Il existe un problème particulièrement épineux, le « Problème du Cadre des philosophes » (« *philosophers' frame problem* »): Nous avons besoin de savoir quand il ne faut pas recueillir d'informations non pertinentes de la grande somme que nous possédons. Mais comment savoir ce qui n'est pas pertinent à moins de l'avoir déjà recueilli ? » (De Sousa, 1987, p.197).

Comment savoir alors ce qui est pertinent et ce qui ne l'est pas lorsque je prends une décision et lorsque je dois faire un choix? Comment trier les informations pertinentes et celles qui ne le sont pas? Comment savoir ce qui est à prendre en compte ou à laisser de côté? Tout se passe comme si la prise de décision nécessitait un tri préalable et donc des décisions préalables sur les paramètres à inclure dans le raisonnement délibératif. C'est dans ces « tris » ou « méta-choix » préalables

⁴⁶ Traduction du terme « salience »

nécessaires à tout choix et prise de décision et qui ont bel et bien lieu puisque nous prenons effectivement des décisions qu'interviendraient les émotions. De Sousa voit dans les émotions un candidat de choix pour ce tri, elles qui permettraient de nous passer de l'analyse exhaustive et impossible de l'environnement de la décision, en limitant la somme d'informations que l'organisme prendra en compte et les options qu'il doit examiner. Comme le souligne De Sousa,

« Je formule une hypothèse biologique très générale: les émotions nous épargnent la paralysie qui pourrait être induite par cette situation délicate *en contrôlant la saillance des traits de la perception et du raisonnement*; elles imitent temporairement l'encapsulation informationnelle de la perception et réduisent ainsi nos options pratiques et cognitives. Sous plusieurs angles, cette idée confirme l'irréductibilité du niveau axiologique. De manière plus importante, les émotions jouent un rôle dans l'akrasie⁴⁷ que ni les croyances ni les désirs ne pourraient remplir: elles font pencher la balance en cas de structures motivationnelles conflictuelles, mais elles y parviennent ni d'une manière purement mécanique, ni seulement en ajoutant d'autres raisons. » (de Sousa, 1987, p.137).

Cela permet à De Sousa d'introduire son hypothèse :

⁴⁷ L'akrasie peut se définir comme le fait d'agir à l'encontre de son meilleur jugement. Dans le dialogue *Protagoras* de Platon, Socrate demande justement s'il est possible de juger que A est la meilleure option, et cependant de ne pas faire A. Ce phénomène de contradiction interne où nous choisissons délibérément de faire ce que nous jugeons ne pas devoir faire (définition de P. Engel (1984 , p. 3) ou agir contre ce que nous jugeons être le meilleur, peut être interprété aussi comme un problème de motivation, un manque de contrôle sur nos intentions et nos volontés, et l'akrasie peut alors être appelée « faiblesse de la volonté. » De Sousa fait intervenir les émotions dans l'akrasie comme des éléments qui pourraient entrer en conflit avec nos croyances et expliquer les contradictions de nos choix. Les rapports entre akrasie, émotion et irrationalité sont riches mais ne sont pas au centre de notre travail, et ils demandent un traitement qui serait trop long. Nous ne faisons ici que définir l'akrasie et expliciter rapidement l'argument de De Sousa.

« Nouvelle hypothèse biologique n.1 : la fonction des émotions est de remplir les vides laissés par (la pure volonté ajoutée à) « la pure raison » dans la détermination de l'action et de la croyance, en mimant l'encapsulation de la perception : c'est l'une des manières par laquelle la Nature résout le problème philosophique du cadre ». (de Sousa, 1987, p.196)

Il reformule son hypothèse biologique sur la fonction des émotions en indiquant que cette fonction pourrait reposer sur un mécanisme particulier et des traits particuliers que les émotions procurent aux pensées et connaissances qui leur sont liée, à savoir la caractéristique de la saillance. L'hypothèse peut ainsi prendre la forme plus précise suivante :

« *Nouvelle hypothèse biologique n.2*. les émotions sont des espèces (structures) de traits de saillance déterminés parmi les objets de l'attention, les lignes directrices d'examen et les stratégies inférentielles ». (Ibid.)

Dans la perspective de De Sousa, les émotions permettent ainsi une orientation de la pensée et de l'attention déterminant l'information qui est prise en compte dans les prises de décision et les choix. Les émotions font émerger certaines choses de l'horizon de notre attention. Face à l'immensité du paysage que constitue le contexte de notre choix et les informations dont nous disposons pour le faire, et face à ce que pourrait être l'indifférenciation de toutes ces informations, les émotions donnent du relief, de la « saillance », à certaines plus qu'à d'autres, elles font surgir et grossissent certains traits (comme certaines conséquences du choix) plutôt que d'autres. Grâce à ce marquage émotionnel, des éléments pourraient prendre ainsi du relief et garantir ainsi la possibilité d'une prise de décision effective, suffisamment rapide et adaptée. Sans ces émotions le paysage de nos informations serait plat et sans saveur, pour ainsi dire, et la décision serait impossible. Les émotions sont pour lui ce qui nous permet

d'éviter cette indétermination fondamentale, ce en quoi elles sont pour lui rationnelles et sont garantes de notre rationalité.

Pour conclure ce chapitre, nous allons récapituler notre démarche. En distinguant rationalité objective et rationalité subjective des émotions, nous avons tout d'abord étudié, par la rationalité objective, l'impact des émotions en termes de fonction, que ce soit une fonction dont les racines sont biologiques, dans la perspective évolutionniste, ou sociales, dans la perspectives des constructivistes sociaux.

Opposés quant à la nature biologique, ou sociale, des émotions, quant à leur universalité ou leur caractère culturel, ces deux courants d'étude de l'émotion font tous deux une part à la fonctionnalité des émotions. Pour les premiers, évolutionnistes, la fonction prend le sens d'une adaptation permettant à l'organisme de répondre de manière adéquate aux sollicitations, positives ou négatives, de son environnement. Pour les seconds, constructivistes sociaux, les émotions sont issues des produits sociaux issus d'un processus d'apprentissage au sein d'une culture et d'une société donné. Elles ont dans ce sens une fonction de stabilisation et de perpétuation des règles et valeurs de cette société.

Cette présentation nous a permis de distinguer ces deux perspectives dans le tableau général du champ d'études, tout comme elle permet de comprendre un sens possible de la rationalité des émotions dans le sens de la fonction qu'elles peuvent remplir au sein de l'espèce humaine.

Pour la suite de notre travail, cette présentation de la fonction « objective » des émotions dans sa version évolutionniste est importante parce que la question des heuristiques- mode particulier de choix et de raisonnement - sera importante pour comprendre l'impact des émotions, et ces heuristiques prennent un sens particulier et important dans le contexte de pensée fonctionnaliste et surtout évolutionniste, qui sera surtout privilégiée comme horizon théorique minimal ici. Ainsi il était important

pour la suite de présenter ces courants, de les distinguer, pour comprendre le moment venu l'intervention des émotions dans les choix et décisions sur le mode des heuristiques adaptatives.

Nous nous sommes ensuite intéressés à la question de la rationalité « subjective », à savoir au rôle des émotions du point de l'individu et de ses choix, et non du point de vue de la fonction générale pour l'espèce humaine (même si les deux peuvent se recouper). Nous avons distingué plusieurs sens possibles de la rationalité des émotions ainsi pensée. Après avoir présenté le sens, ou les sens, qu'il y a à se demander si une émotion est rationnelle au sens de correcte et d'appropriée, et si nous pouvons choisir d'éprouver certaines émotions plus appropriées, le sens que nous avons choisi est celui de la place et de l'impact rationnels des émotions dans les mécanismes des choix et des prises de décision.

Cette question a souvent été traitée en philosophie, et récemment de nouveaux développements l'ont animée. Ces derniers proviennent d'une part d'une réévaluation de la question de la rationalité de nos choix et décisions, que nous allons voir dans le prochain chapitre, et d'autre part d'études en sciences cognitives et en intelligence artificielle. Les émotions fournissent une solution, ou une possibilité de solution au problème dit du cadre en permettant de sélectionner les informations pertinentes et utiles dans la trop grande quantité d'informations disponibles, et de garantir ainsi une prise de décision effective et efficace. Les études fonctionnalistes minimalement évolutionnistes reviennent souvent à cette fonction que les émotions permettraient de remplir dans le tri des informations nécessaires à une prise de décision effective et efficace. Les mécanismes par lesquels les émotions pourraient intervenir dans le problème du cadre ont des liens avec la question des heuristiques. La question de la rationalité des émotions dans leurs impacts sur les choix est donc porteuse

d'interrogations fécondes qui sont au carrefour de nombreuses théories récentes et de disciplines diverses. Choisir de s'intéresser à la place des émotions dans les choix s'explique ainsi par la richesse de cette question, réactivée par l'émergence récente de disciplines, de questions, et de tentatives de solution nouvelles.

L'étude de ces liens entre émotions et rationalité, par une attention à nos modes de réflexion et de traitement cognitif des tâches de décision, s'est fondée également sur une remise en question du paradigme de la rationalité qui prévalait en sciences sociales. Nous avons vu que traditionnellement les émotions étaient écartées de l'étude de la rationalité, considérées comme antagonistes et perturbatrices des raisonnements et décisions rationnelles. Pour que des questions telles que la rationalité des émotions puissent être posées et étudiées, il a fallu aussi parcourir du chemin au sein de la compréhension de la rationalité, et le concept a subi de profondes modifications.

C'est à la notion de rationalité que nous allons à présent nous intéresser. Nous allons voir comment l'évolution du paradigme de la rationalité, et l'enrichissement de cette notion permet d'intégrer des éléments tels que les émotions en son sein.

CHAPITRE II

LA RATIONALITÉ : UN PARADIGME EN ÉVOLUTION

Nous étudierons ici le contexte théorique et conceptuel qui a permis l'émergence de la thématique des émotions et de leur rapport à la rationalité. Il s'agit du premier moment que nous avons identifié dans l'émergence des émotions comme éléments de la décision. Revenir à ce premier temps à l'intérieur des sciences cognitives nous permet de mettre en lumière les racines de ce thème et de ce problème. L'une des conditions de possibilité pour l'étude de l'intervention des émotions au sein de la décision et du raisonnement réside au cœur de la notion même de rationalité. Nous souhaitons aborder ici les changements, théoriques et conceptuels, qu'a connus la conception classique de la rationalité, qui ont ouvert une brèche pour la prise en compte des émotions au sein des décisions rationnelles.

Quelles sont les dimensions de l'action et de la décision humaine qui appellent une modification de la conception classique de la rationalité? Comment les modifications et enrichissements de la notion classique de la rationalité peuvent-elle engager une prise en compte des émotions au sein de la rationalité? Nous tenterons de répondre à ces questions en étudiant la naissance de ce que nous appelons le paradigme de la rationalité limitée, ainsi que ses conséquences dans l'étude et la compréhension de la décision et du comportement humain.

Le champ théorique de la rationalité limitée et le débat qui l'anime encore se sont constitués en réponse au modèle classique ou standard de la rationalité. Nous présenterons la conception classique de la rationalité, avec le modèle dit de « l'Homo Economicus » et les limites et insuffisances qu'elle comporte, pour comprendre dans un second temps, comment la perspective de la rationalité limitée essaie de pallier ces limites et insuffisances. Simon, Tversky et Kahneman, et Gigerenzer ont en effet travaillé le concept de rationalité limitée, et nous verrons, en suivant leurs

contributions respectives, comment l'évolution du concept de rationalité a permis l'émergence d'une place pour la prise en compte des émotions dans les raisonnements et décisions.

Après avoir étudié la naissance de la rationalité limitée et ses enjeux avec les travaux de Simon, nous nous intéresserons au débat vif qui oppose ses successeurs. Dans cette critique empirique du modèle classique s'affrontent deux positions au sein de la rationalité limitée. Les partisans de la perspective initiée par Kahneman et Tversky dans leur programme de recherches « Heuristiques et Biais », soutiennent que, devant leurs déviations récurrentes des normes de la rationalité classique, il y a des raisons d'être pessimistes quant à la capacité des hommes à être rationnels. En opposition, un ensemble de chercheurs provenant en général de la psychologie évolutionniste, notamment à la suite de Gigerenzer, ont cherché à reconsidérer et réévaluer ces déviations, et à montrer que les agents humains raisonnent et décident bien de manière rationnelle.⁴⁸

Enfin nous dresserons un bilan de ces analyses et tenterons de dépasser le débat par une position œcuménique.

1.3. LA RATIONALITÉ DE L'HOMO ŒCONOMICUS

La question de la rationalité est une question délicate et qui fait l'objet d'un vif débat depuis plusieurs décennies. Ce débat que nous allons présenter ici sont autant de

⁴⁸ Comme le souligne Stein soit on montre que les normes de la rationalité classique ne sont adaptées, soit on montre que contrairement aux déviations constatées en apparence, les raisonnements et décisions suivent bien ces normes. Stein, E., (1996), *Without Good Reason : the Rationality Debate in Philosophy and Cognitive Science*. Oxford, Clarendon Press.

réponses au modèle classique de la rationalité connu sous le modèle de l'« Homo Œconomicus ». Notre but ici n'est de fournir une explicitation exhaustive de la rationalité classique. Il s'agit plutôt de présenter les principes et les limites de ce modèle pour comprendre l'intérêt et l'importance de la perspective de la rationalité limitée, qui vient le corriger afin de tenir compte de la spécificité de l'action humaine et de son contexte. Notre présentation de la rationalité classique est ainsi construite autour d'un but précis : en cerner les limites et les faiblesses afin de mieux saisir le moment venu les apports de la rationalité limitée.

1.3.1. L'Homo Œconomicus

La notion de rationalité entendue d'une manière courante est directement liée à un paradigme dominant dans les sciences sociales. Comme Stein (1996) l'explique, elle correspond à « l'image standard » de la rationalité qui veut qu'on soit rationnel lorsque, dans nos raisonnements et décisions, l'on se conforme aux règles de la logique formelle, aux lois de la probabilité, à la théorie de la décision. Selon Stein, « si l'image standard du raisonnement est correcte, les principes du raisonnement qui reposent sur de telles règles sont des principes de raisonnements normatifs, c'est-à-dire qu'ils sont des principes selon lesquels nous devrions raisonner » (Stein, 1996, p.4), et le raisonnement est erroné lorsqu'il dévie de ces principes normatifs de la rationalité. Ce sont ces principes normatifs que nous retrouvons en économie et plus précisément en microéconomie dans l'étude du comportement d'entités individuelles, représentées par l'agent économique, à la fois consommateur et producteur. L'image standard de la rationalité emprunte sa logique et ses bases à cette rationalité a été

développée par la perspective de l'école néoclassique⁴⁹ et à partir de la formalisation mathématique de l'économie telle que Cournot⁵⁰, et quelques-uns de ces contemporains au dix-neuvième siècle, ont pu la modéliser. Cette rationalité néoclassique est liée à la conception particulière d'un modèle d'agent économique rationnel. Ce modèle de l'agent économique⁵¹ est un modèle théorique et conceptuel que l'on désigne souvent par l'expression d' « Homo Œconomicus »⁵².

⁴⁹ L'école dite « néoclassique » désigne un ensemble de courants économiques qui étudient la formation des prix, de la production et de la distribution des revenus à travers le mécanisme de l'offre et de la demande sur un marché, les acteurs cherchant tous à maximiser leur satisfaction, ou leur utilité.

⁵⁰ Augustin Cournot (1801-1877) est un mathématicien, économiste, philosophe et haut fonctionnaire de l'Education. Parmi l'œuvre considérable qu'il a laissée nous retiendrons surtout en 1838 *Les Recherches sur les Principes des Mathématiques de la théorie des richesses*. Cet ouvrage est passé inaperçu en son temps mais apparaît rétrospectivement comme un ouvrage central dans la formalisation mathématique de l'économie. Cournot entend faire bénéficier l'économie de la puissance du raisonnement mathématique (Jean Magnan de Bornier. *La société du probable*, Chapitre: Cournot et l'économie: quelques repères. Albin Michel, Paris, 2007. Actes du Colloque 2005 du Centre Cournot pour la recherche en économie "Augustin Cournot et les modèles de l'économie", coordonnés par Jean-Philippe Touffut.)

La notion de rationalité que nous abordons ici est directement liée à cette formalisation du raisonnement mathématique.

⁵¹ Nous pouvons souligner dès à présent que la philosophie a nourri, en partie seulement, ce paradigme de la rationalité parfaite de l'agent, par le biais des thèmes de la puissance de la raison, et dans des doctrines qui n'étudient pas proprement la dimension réelle et concrète de ce qu'est l'action humaine. Nous reviendrons sur cette question plus loin.

⁵² Pierre Demeulenaere, *Homo Oeconomicus*, Paris, Presses universitaires de France, 1996 ; réédition collection Quadrige 2003

Qu'est-ce qui caractérise cet Homo Œconomicus⁵³? Cet être est un modèle abstrait par lequel la science économique (néoclassique) aborde la question du comportement humain et qui est fondé sur l'idée de rationalité et d'utilisation optimale de ressources rares pour atteindre un objectif de satisfaction qualifié de fonction d'utilité. La décision rationnelle est définie comme maximisation de l'utilité anticipée ou attendue⁵⁴. La maximisation se fait en combinant des préférences (les fins visées) et des probabilités (la relation entre les moyens et les fins). L'agent maximise son utilité anticipée en combinant ses préférences et les probabilités. Être rationnel consiste à choisir la meilleure combinaison entre les plus grandes préférences et les plus grandes probabilités (étant entendu qu'une haute préférence impossible à réaliser ne vaut pas plus qu'une fin possible mais non désirée). L'agent combine donc les préférences et les probabilités par un calcul qui est le produit des deux et le produit donne une préférence (la plus grande avec la plus grande probabilité) à l'issue de laquelle doit avoir lieu une déduction de l'action à entreprendre à partir de cette préférence. Cette dimension rationnelle suppose en lui des capacités cognitives importantes et une parfaite connaissance de l'environnement de la décision.

L'homo Œconomicus serait un acteur rationnel qui cherche à maximiser les effets de son action, et qui est centré sur son propre intérêt, être qui agit en vue d'obtenir le plus grand bien-être possible pour lui-même en analysant les informations sur les possibilités d'action et sur l'environnement dont il dispose. Cet être est l'être

⁵³ Voir Thaler, R.H (2000), «From Homo economicus to Homo Sapiens», *Journal of Economic Perspectives*, Nashville, NT, États-Unis, vol. 14, no 1, p. 133-134, et Allemand, S., (1998) «Qui est l'Homo Œconomicus ?», *Problèmes économiques*, France, no 2.565-2.566, p. 122-123.

⁵⁴ Le fait que ce soit l'utilité anticipée ou attendue qui soit maximisée dans une décision rationnelle souligne le fait que les théoriciens se sont bien rendu compte que cette utilité dépend d'une évaluation subjective, liée elle-même à ce qu'on croit comme étant le plus utile.

rationnel par excellence au sens où le bien être qu'il recherche est défini par une fonction d'utilité attendue à optimiser étant donné les possibilités d'action perçues. Cet individu cherche donc à atteindre des buts spécifiques et prédéterminés au moindre coût⁵⁵.

La rationalité conçue en ce sens de maximisation de l'utilité attendue ou anticipée⁵⁶ suppose, tout d'abord, que l'individu possède un ensemble de préférences qu'il peut ordonner. S'il n'est pas capable d'attribuer à chaque préférence un poids ou une valeur (ce qui serait leur attribuer une utilité cardinale) il peut néanmoins les classer dans un ordre de préférences (l'utilité ordinale⁵⁷.) Cette utilité ordinale répond au

⁵⁵ La rationalité ici concerne le rapport des coûts aux bénéfices et non la qualité des fins. La notion d'utilité n'est en effet qu'une manière de résumer un ensemble de préférences que l'économiste ne cherche pas à étudier pour leur sens, ni à justifier.

⁵⁶ Une définition fondatrice de cette utilité est donnée par John von Neumann et Oskar Morgenstern en 1952. Voir aussi Von Neumann J., & Morgenstern, O. (1944), *Theory of Games and Economic Behavior*, Princeton University Press.

⁵⁷ Par exemple, si la consommation d'une quantité q_A d'un bien A donne une satisfaction de 100 et une quantité q_B d'un bien B donne une satisfaction de 10, q_A est équivalent à 10 fois q_B .

Dans le cadre de l'utilité ordinale, il est demandé au consommateur de pouvoir classer raisonnablement les biens ou paniers de biens en fonction de l'utilité apportée. Il lui suffit donc de savoir s'il préfère q_A à q_B , q_B à q_A ou s'il est indifférent entre les deux. En termes mathématiques, il suffit donc de pouvoir décrire un pré-ordre complet sur l'espace des paniers de biens : la relation de préférence doit ainsi être complète (on peut comparer tout couple de paniers), réflexive (un panier est préféré à lui-même) et transitive (si le panier A est préféré au panier B et le panier B au panier C, alors A est préféré à C).

Si l'utilité cardinale permet d'assigner une valeur à chaque panier de bien, il n'en va pas de même pour l'utilité ordinale. L'utilité cardinale fournit en effet directement une évaluation de

principe de la transitivité. Ainsi je peux classer mes préférences si elles sont transitives. Ainsi si je préfère aller en France plutôt qu'en Allemagne, et en Allemagne plutôt qu'en Autriche, ainsi je préfère aller en France plutôt qu'en Autriche. Pouvoir classer ses préférences suppose que l'agent rationnel possède des connaissances et capacités cognitives suffisantes pour construire des critères de choix entre les diverses actions possibles.

Une fois ces choix ordonnés, il doit être capable de maximiser sa satisfaction en utilisant au mieux ses ressources, ce qui suppose qu'il sait anticiper la situation, et les diverses conséquences possibles de son action pour choisir la « meilleure », qui sera dès lors la solution dite « rationnelle ». Cela signifie qu'il a la capacité de déterminer le choix ou l'option d'action qui satisfait au mieux ses critères de choix. Nous pouvons ainsi dire que cette rationalité de l'homo œconomicus repose sur un certain nombre de conditions qui sont autant de suppositions concernant le sujet concernant ses connaissances, l'informations disponibles, et ses capacités cognitives à traiter des informations. Jon Elster résume ainsi ces suppositions du modèle économique de l'agent rationnel :

« La théorie comporte les notions fondamentales suivantes. On suppose que l'agent est confronté à un *ensemble faisable* d'actions ou de comportements parmi lesquels il peut choisir et que, de plus, ces actions sont connues par les

l'utilité d'un panier de biens, qui permet de les traiter comme une grandeur mathématique. Mais avec le passage à l'utilité ordinale, il faut construire un objet qui permette de ramener chaque panier à un nombre reflétant la relation de préférence sous-jacente. C'est la fonction d'utilité, fonction mathématique permettant la constitution de courbes de préférences.

La décision rationnelle dès lors combine le maximum de l'utilité anticipée avec la probabilité d'avènement ou de réalisation de l'événement en question, celle qui est à la fois la plus probable et propre à nous apporter le plus de satisfaction.

agents. On suppose ensuite que chacun de ces comportements possibles donne lieu à une certaine chaîne de conséquences et que, de plus, celles-ci sont connues par l'agent. Finalement, on suppose que l'agent possède une certaine structure de préférences qui lui permet d'ordonner les conséquences selon qu'elles sont plus ou moins bonnes. Le principe fondamental de la théorie est on ne peut plus simple : l'agent choisit l'action dont les conséquences sont, de son point de vue, meilleures que les conséquences de toute autre action faisable. On ajoute ou présuppose que les croyances de l'agent sont elles-mêmes formées de manière rationnelle, en tenant compte de toute l'information pertinente.» (Elster, 1986, p.4).

Nous pouvons résumer ces informations disponibles en trois groupes : les diverses options de choix, les options possibles, les conséquences de chacune de ces options qui seront évaluées et déterminantes, et enfin des critères pour évaluer et guider la sélection des diverses options.

Aux yeux des théoriciens d'une telle approche, les éléments de la situation, ses paramètres, les diverses solutions ou options possibles et leurs conséquences respectives sont toutes accessibles à l'agent rationnel. Celui-ci possède les capacités computationnelles, intellectuelles et analytiques, ainsi que la mémoire nécessaires pour traiter ces diverses informations et pour formuler des algorithmes permettant de trouver des solutions aux problèmes *d'optimisation*. Le résultat de la décision rationnelle dans cette perspective économique est donc pensé comme un résultat optimal. L'optimisation définit cette approche de la rationalité.

Mais la conception de la rationalité classique ne concerne pas seulement le résultat. Elle sous-tend de manière implicite la méthode de recherche menant au résultat. Elle implique aussi certaines propriétés du processus menant à la solution du problème. Il serait possible d'une certaine manière, étant donné toutes les informations concernant la situation de trouver la solution optimale au problème en question en combinant ces informations aux buts recherchés. Dans ce cas-là, la solution et les actions à

entreprendre — c'est-à-dire les moyens — paraissent être *déduits* des informations et des fins visées. Dans « The Logic of Heuristic Decision Making »⁵⁸, Simon donne pour exemple canonique de cette perspective le cas du régime optimal. Étant donné les apports nutritifs de la liste d'aliments dont nous disposons et de leurs prix, il nous faut d'une part, et il nous est possible, d'autre part, de constituer, par combinaison et déduction selon les règles de la logique ordinaire, le régime optimal, le moins cher et le plus équilibré du point de vue nutritif.

La conception du choix rationnel comme calcul du meilleur à partir de l'entière connaissance du contexte de la tâche n'est pas étrangère à la philosophie. Pierre Demeulenaere souligne l'importance de ce thème dans la conception leibnizienne de la création du monde par Dieu. Ce dernier effectuerait le meilleur choix possible, prendrait la décision rationnelle par excellence dans la mesure où son point de vue omniscient le mettrait à l'abri des erreurs. Le choix divin est dit parfait dans la mesure où il est économe en moyens pour des fins les plus variées et riches qui soient. « Mais Dieu a choisi celui qui est le plus parfait, c'est-à-dire celui qui est en même temps le plus simple en hypothèses et le plus riche en phénomènes, comme pourrait être une ligne de géométrie dont la construction serait aisée et les propriétés et effets seraient fort admirables et d'une grande étendue. »⁵⁹ L'action parfaite, telle qu'on la trouve en Dieu, réside donc dans un calcul des fins les plus riches à partir de moyens les plus simples. Il est à noter que le choix divin parfaitement rationnel trouve son modèle chez des agents qui sont, quant à eux, bien humains. « On peut donc dire que celui qui agit parfaitement est semblable à un excellent géomètre qui

⁵⁸Simon, H., (1977). «The logic of heuristic decision making, » *Models of Discovery*, Reidel, p.154-175.

⁵⁹ Leibniz, *Discours de Métaphysique*, paragraphe 6. Cité par Pierre Demeulenaere, *Homo Oeconomicus*, Ed. Quadrige Débats, p. 9-10.

sait trouver les meilleures constructions d'un problème ; à un bon architecte qui ménage sa place et le fonds destiné pour le bâtiment de la manière la plus avantageuse, ne laissant rien de choquant, ou qui soit destitué de la beauté dont il est susceptible ; à un bon père de famille, qui emploie son bien en sorte qu'il n'y ait rien d'inculte ni de stérile ; à un habile machiniste qui fait son effet par la voie la moins embarrassée qu'on puisse choisir ; à un savant auteur, qui enferme le plus de réalités dans le moins de volume qu'il peut. »

Il nous faut souligner deux points importants à propos de ce modèle de la décision rationnelle telle qu'on la trouve chez Leibniz. Que ce modèle de la décision rationnelle se retrouve dans la décision d'un Dieu omniscient ne laisse présager rien de bon quant à sa pertinence pour décrire la décision humaine et les contraintes qui sont les siennes.

De plus, cette perspective sur l'action rationnelle ne consiste pas à proprement parler une étude de l'action dans la mesure où les exemples donnés relèvent de domaines qui font appel à un aspect strictement intellectuel d'équilibre, de conception mentale (comme le géomètre ou l'architecte), d'invention théorique (comme le savant auteur) et non une prise en compte d'une action concrète⁶⁰. Nous voyons ici dans ces critères de rationalité les critères d'un scientifique qui voudrait établir une théorie équilibrée et efficace, ou bien encore des critères esthétiques proches de ceux qui sont utilisés pour évaluer des théories scientifiques concurrentes, et qui prennent en compte l'équilibre et l'économie des axiomes, ce critère de la « simplicité » propre à l'action

⁶⁰ Ce n'est pas un problème au sein de la philosophie leibnizienne dans la mesure où Dieu, pour agir et créer, n'a de toute façon pas besoin de ce passage au concret de l'action. En lui l'idée est déjà action, il lui suffit de penser pour faire : « Il est vrai que rien ne coûte à Dieu, bien moins qu'à un philosophe qui fait des hypothèses pour la fabrique de son monde imaginaire, puisque Dieu n'a que des décrets à faire pour faire naître un monde réel ». Ibid., paragraphe 5. Mais cela va en poser de manière certaine pour l'homme!

rationnelle, « car la raison veut qu'on évite la multiplicité dans les hypothèses ou principes, à peu près comme le système le plus simple est toujours préféré en astronomie⁶¹ ».

La perspective est ancrée dans une attention toute théorique à des critères esthétiques comme dans le choix d'une théorie scientifique et les conditions exactes et concrètes de l'action passent dès lors au second plan, derrière le « design » mental. La rationalité visée par le modèle de l'Homo Œconomicus est adapté à l'action divine, mais du coup risque de l'être fort peu pour l'action humaine et il y a fort à parier que ce modèle de la décision comme déduction risque d'être pour le moins abstrait et éloigné des conditions humaines concrètes de l'action.

Nous reviendrons par la suite sur les problèmes et limites de cette conception classique de la rationalité. Nous entrevoyons qu'ils se greffent autour de l'idée d'optimisation, en lien avec les capacités cognitives et les informations supposées disponibles chez l'agent rationnel, suppositions qui semblent un peu excessives. De même la décision est pensée comme un calcul et une déduction. Ces conceptions et conditions pour la décision rationnelle sont renforcées par le théorème de Bayes qui vient compléter le paradigme de la rationalité classique en rendant possible une intégration de préférences et de croyances révisées et donc une actualisation et correction de la décision rationnelle à l'aune d'un nouvel environnement, ce que ne permet pas le modèle classique normal.

1.3.2. Le modèle de Bayes : achèvement de la rationalité classique :

⁶¹ Ibid. paragraphe 5

Le modèle de Bayes vient compléter et parachever le paradigme de la rationalité classique en permettant de rendre compte de la possibilité pour l'agent de modifier ses préférences et croyances en fonction de l'arrivée de nouvelles informations. Le modèle classique définit la rationalité comme maximisation de l'utilité attendue ou anticipée, comme ce que l'agent croit lui être le plus utile. Mais avant le théorème de Bayes, ce modèle ne pouvait pas tenir compte de la composante dynamique des préférences et des croyances, du fait que l'évaluation subjective de l'utilité puisse changer au fur et à mesure de l'arrivée de nouvelles informations.

Le théorème de Bayes est un résultat de base en théorie des probabilités, issu des travaux du révérend Thomas Bayes (1702-1761) et développée plus tard indépendamment par Laplace. Dans son unique article, Bayes cherchait à déterminer ce que l'on appellerait actuellement la distribution a posteriori de la probabilité p d'une loi binomiale. Ses travaux ont été édités et présentés à titre posthume, en 1763, par son ami Richard Price dans *Un essai pour résoudre un problème dans la théorie des risques* (*An Essay towards solving a Problem in the Doctrine of Chances*). Les résultats de Bayes ont été repris et étendus par le mathématicien français Laplace dans un essai de 1774, lequel n'était apparemment pas au fait du travail de Bayes.

Le théorème de Bayes est utilisé dans l'inférence statistique pour mettre à jour ou actualiser les estimations d'une probabilité ou d'un paramètre quelconque, à partir des observations nouvelles et des lois de probabilité de ces observations. Ainsi, il devient possible de corriger la combinaison des préférences et des probabilités de l'agent à la lumière de changements dans l'environnement et de nouvelles données.

Appartenant au champ de la théorie des probabilités, la loi ou le théorème de Bayes présente une mise en relation de la distribution des probabilités conditionnelles (ou

postérieures) et marginales (ou antérieures)⁶². Il énonce des probabilités conditionnelles et permet de rendre compte de leur modification à la lumière de nouvelles informations : soit A et B deux évènements, le théorème de Bayes permet de déterminer la probabilité de A sachant B, si l'on connaît les probabilités de A, de B et de B sachant A ou inversement la probabilité de B sachant A, si l'on connaît les trois autres.

On présente ce rapport de probabilités conditionnelles ainsi : la probabilité de B

$$\text{sachant A : } Pr(B/A) = \frac{Pr(A/B)Pr(B)}{Pr(A)}$$

Nous pouvons prendre l'exemple suivant⁶³. Dans un village traversé par une voie ferrée, 30% des hommes et 20% des femmes sont contre le développement du transport ferroviaire des marchandises. Les femmes forment 45% de tous les résidents du village. Une personne qui est contre le projet est sélectionnée au hasard. Quelle est la probabilité que cette personne soit une femme? Nous avons les informations suivantes :

Prob (F) = 0,45 (en effet les femmes forment 45% de la population)

Prob (C) = 0,20 (en effet 20% des femmes sont contre le projet)

Prob (N) = 0,55 (en effet 55% des personnes ne sont pas des femmes)

Prob (C/N) = 0,30 (en effet 30 % des hommes sont contre le projet)

⁶² Bayes, T. (1764). «An Essay Toward Solving a Problem in the Doctrine of Chances», *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, 53, 370-418.

⁶³ Exemple inspiré de l'ouvrage *Statistics, Problem Solvers*, ed. REA, pp 98-99, avec modification du contexte, et à l'aide du cours de Bruno Marien (site : <http://www.er.uqam.ca/nobel/politis/IMG/pdf/POL1800-BrunoMarien-TheoremeBayes.pdf>, consulté le 28 mai 2010)

Nous obtenons alors la formule suivante :

$$P(F/C) = \frac{P(F) P(C/F)}{P(F) P(C/F) + P(N) P(C/N)}$$

Cette équation se lit de la manière suivante. La probabilité pour que la personne tirée au hasard soit une femme opposée au projet est égale à la probabilité que ce soit une femme par la probabilité conditionnelle d'être contre le projet sachant c'est une femme, divisé par la probabilité que ce soit une femme par la probabilité conditionnelle d'être contre le projet sachant que c'est une femme additionné à la probabilité de ne pas être une femme (être un homme) par la probabilité d'être contre le projet sachant que ce n'est pas une femme (équivalent à être un homme contre le projet).

$$P(F/C) = \frac{(0,45) \times (0,20)}{(0,45) \times (0,20) + (0,55) \times (0,30)} = \frac{0,9}{0,9 + 0,165} = 0,353$$

La probabilité qu'une personne contre le projet et choisi au hasard soit une femme est de 0,353, soit 35,3 %.

Ce théorème peut ainsi être interprété comme une explicitation de la révision des croyances par l'arrivée de nouvelles informations. Il présente ainsi ce qu'il se passe en termes de probabilités sous-jacentes lorsque des décisions et croyances sont modifiées à la suite d'un apport d'informations nouvelles et inédites. Ces informations viennent modifier les croyances et les préférences antérieures à la lumière desquelles l'agent rationnel avait pris sa décision. Les probabilités associées

aux diverses possibilités d'actions sont révisées à la lumière de cet apport informationnel et la décision en est modifiée⁶⁴. La rationalité d'une décision n'est ainsi pas arrêtée mais peut évoluer dans le temps.

Le théorème de Bayes représente pour ainsi dire un parachèvement de la théorie classique de la décision rationnelle au sens où il permet d'intégrer pour ainsi dire le temps en tant que révision des croyances et préférences. La loi de Bayes permet de compléter, pour ainsi dire, l'omniscience de l'agent rationnel, en incorporant, à l'intérieur du raisonnement, les variations de ses croyances et préférences. Les croyances deviennent susceptibles de modification sans que cela soit mis au compte de pulsions irrationnelles ou légères.

Le modèle de la rationalité classique supposait déjà que l'agent connaisse bien ses préférences, et que l'environnement qui offre des probabilités d'action reste stable. Le modèle de Bayes prend acte de l'instabilité de l'environnement et de ses effets sur nos préférences et nos croyances qui s'en trouvent changés. Loin d'un changement qui affaiblirait sa portée rationnelle, cette révision des croyances et des préférences à partir de nouvelles informations est le signe d'une rationalité qui est d'autant plus forte qu'elle s'adapte.

Mais la tâche de décision semble encore plus difficile et ardue, étant entendu que cela suppose que les capacités cognitives et intellectuelles de l'agent soient suffisamment souples et habiles pour modifier et réévaluer constamment des choix à la lumière de nouvelles informations. Or, c'est ce que le paradigme de la rationalité limitée essaiera de montrer, les agents humains calculent assez mal les probabilités et la déduction de

⁶⁴ Pour un exposé du théorème de Bayes et de ses enjeux : <http://yudkowsky.net/bayes/bayes.html>, ainsi que l'Encyclopédie philosophique de Stanford, article « Bayes' Theorem » : <http://plato.stanford.edu/entries/bayes-theorem/>

l'action à entreprendre reste difficile. De plus, il n'est pas sûr que les agents soient tous en mesure de comprendre et d'appliquer ce théorème en question. Ce modèle classique de la rationalité enrichi par le théorème de Bayes surestimerait ainsi nos capacités de calcul et de déduction. C'est ce que nous allons voir dans la partie suivante.

Il est nécessaire de nous demander si la complexification de ce modèle le rend plus proche de la réalité des processus humains, ou si elle l'en éloigne, de par les difficultés importantes de cette révision des croyances, qui est très exigeante en termes de temps et de capacités cognitives. Nous voyons ainsi en quoi le modèle de la rationalité classique est un modèle théorique exigeant en termes de suppositions et de conditions.

Ce modèle pense la manière optimale dont les agents humains devraient raisonner et décider, en appui sur les règles de la logique, des probabilités et de la théorie du choix rationnel. Il sera ainsi important de voir si le modèle de l'Homo Œconomicus correspond à la manière dont les hommes raisonnent et décident dans la réalité. Est-il possible de l'étendre au comportement réel des acteurs? Devant les suppositions et conditions que ce modèle fait porter sur la cognition humaine et la nature de la décision, et les difficultés qu'elles génèrent, s'est développé un autre type d'approche de la rationalité humaine qui entend partir d'une description sans présupposition de règles et de principes de raisonnement supposés premiers. Tel est l'un des enjeux majeurs de la perspective de la rationalité limitée que nous allons à présent étudier.

1.4. NAISSANCE D'UN NOUVEAU PARADIGME : LA RATIONALITÉ LIMITÉE

Le passage à ce paradigme de la rationalité limitée s'est fait par une étude des problèmes et insuffisances du modèle standard classique, avec les travaux d'Herbert

Simon auxquels nous allons nous intéresser dans un premier temps. Sa perspective de recherches, qui prend le nom de rationalité limitée [*bounded rationality*], a redessiné le champ théorique du raisonnement et de la décision depuis plusieurs décennies. Nous verrons dans un premier temps en revenant aux travaux de Simon comment il met en lumière les insuffisances du modèle normatif, identifiant ainsi les éléments à prendre en considération pour une compréhension plus adéquate de la rationalité humaine. Cette nouvelle perspective sur la rationalité humaine permettra de prendre en compte d'autres facteurs au sein des processus de décision, parmi lesquels les émotions pourraient bien avoir droit de citer.

1.4.1. Le parti pris du réalisme

C'est d'Herbert Simon, prix Nobel d'économie en 1978, qu'est venue l'idée de rationalité limitée et c'est à lui qu'il est bon de revenir dès lors que nous abordons cette notion. Il entend adopter un autre point de vue dans l'étude de la décision et d'éviter les écueils d'une compréhension abstraite et non pertinente de cette dernière qu'incarne pour lui le modèle classique de la rationalité humaine.

Dans « *The Logic of Heuristic Decision Making*⁶⁵ », Simon cherche à saisir ce qui constitue la réalité du raisonnement et de la prise de décision. C'est pourquoi il assigne à toute logique de l'action la tâche de décrire et de prescrire les règles qui gouvernent le raisonnement sur les occasions de l'action, la découverte d'actions alternatives, et le choix de telle action à exécuter. Pour ce faire, son point de départ consiste à étudier ce que les acteurs et les praticiens font dans la réalité lorsqu'ils décident et agissent concrètement.

⁶⁵ Simon, H., (1977). *Models of Discovery*, p.154-175. Reitel.

« Un point de départ différent est de demander aux praticiens ce qu'ils font effectivement. Comment un responsable de magasin décide-t-il de passer de nouvelles commandes? Comment un ingénieur conçoit-il un moteur électrique? Ces praticiens raisonnent et raisonnent en vue de l'action – qu'ils le fassent bien ou mal.» (p.154)

« La méthode sera de pointer ce que des praticiens sophistiqués font effectivement: pour montrer qu'ils raisonnent avec rigueur à propos d'actions sans avoir besoin d'une logique de l'action particulière.» (p.155)

Cette logique de l'action concrète qu'il vise est à l'opposé de la perspective classique ou néoclassique que nous venons de voir où la décision est conçue comme la résolution d'un problème mathématique composé de variables. L'acteur devrait relier de manière logique les variables qui concernent ses buts, à celles qui concernent l'environnement, d'une manière qui maximise la fonction d'utilité.

Il schématise la perspective de raisonnement et décision dans le modèle classique à l'aide de l'exemple de la fabrication d'un câble de cuivre pour transporter de l'électricité, pour montrer l'inadéquation d'un tel modèle de l'action humaine pratique. Il faut alors tenir compte du coût de l'électricité et du coût du cuivre, de la quantité d'électricité transmise pour un câble de diamètre donné, et déterminer le diamètre optimal du câble de cuivre permettant de transporter une quantité fixée de courant électrique. Cet exemple, tout comme celui du choix du régime alimentaire optimal (où il faut aboutir au régime le plus équilibré nutritionnellement au moindre coût) sont paradigmatiques, pour Simon, de la conception implicite de la tâche de décision dans ces perspectives. Elle est en effet pensée sur le modèle d'un problème mathématique, la solution, unique, découlant logiquement par analyse des variables de départ et par déduction.

Ces exemples mettent en lumière les contraintes et exigences importantes voire excessives qui sont impliquées par le modèle classique. La solution est déduite des

points de départ que sont les variables connues et elle ne peut être qu'unique. Cela suppose également que les variables sont connues, et que nous avons les capacités cognitives de les analyser et de les traiter. Le fait qu'elle soit la meilleure ou la plus rationnelle suppose qu'elle soit supérieure à toutes les autres et donc qu'il a été possible d'identifier, analyser et comparer toutes les solutions et autres options possibles.

Or il est important pour Simon de rappeler qu'une situation de décision pratique ne saurait se concevoir comme une *déduction computationnelle*, fastidieuse, de la meilleure décision qui soit, à partir de la description des états du monde et à l'aide des règles ordinaires de la logique. Elle ne peut se traiter selon les techniques classiques de résolution de problème. La supposition de l'unicité de la décision rationnelle et la supposition de son optimalité qui en découle et qui inclut le rapport à toutes les autres options possibles sont deux suppositions qui semblent difficilement tenables.

La faille que Simon entend mettre en lumière concerne, tout d'abord, la manière dont les moyens sont reliés aux fins de l'action. Comme il le montre dans son chapitre « The Logic of Rational Decision⁶⁶ », Simon identifie les éléments qui entrent en compte dans la résolution d'un problème telle que la conçoit la rationalité optimale. Dans ce cas, une résolution de problème consisterait en une déduction d'un ensemble d'impératifs, les moyens, qu'il nomme « programmes d'exécution » (*program of performance* = (B)) à partir d'un autre ensemble (à savoir les fins ou buts de l'action pour laquelle il faut se décider = (A)). Entre le but à atteindre, la mission, et la décision d'action la plus rationnelle pour y parvenir, intervient un processus d'analyse et de décision. Or un troisième terme est nécessaire dans ce processus de déduction, à savoir les méthodes et intermédiaires de réflexion et d'enquête qui

⁶⁶ Simon, H., (1977) "The logic of rational decision", *Models of Discovery*, p.136-153, Reitel.

permettent de trouver le moyen de réaliser la fin prescrite. Simon analyse ainsi cette relation d'optimisation par le biais de trois ensembles d'impératifs⁶⁷ :

- (A) représente les impératifs qui prescrivent les buts à atteindre et les contraintes : notre mission (*Va à Times Square à 17 heures*)
- (B) représente les impératifs qui prescrivent les programmes d'exécution (étapes de réalisation intermédiaires) pour atteindre les buts : les actions à entreprendre pour réaliser notre mission (*sors de chez toi, va prendre le métro, descend à telle station, prend telle sortie...*)
- (C) représente les impératifs qui prescrivent les programmes de résolution de problèmes pour découvrir et évaluer les programmes d'exécution (moyens pour la fin A donnée) : la mise en route du raisonnement préalable pour découvrir les diverses possibilités d'action, le processus de raisonnement pour prendre la meilleure décision (*Renseigne-toi sur les lignes de métro, sur les horaires, sur le temps que cela prend pour le trajet, compare le parcours en métro, en bus, en taxi...*)

Par (C), nous analysons, combinons, et, ultimement, dérivons la solution optimale (B) en termes de moyens pour la mission ou fin (A). Ce dont il est question dans la notion d'optimisation concerne en fait l'ensemble (C) ici. Le fait de trouver la décision rationnelle (B) repose sur (C), les activités mentales de raisonnement et de délibération, qui sont à identifier, interroger et comprendre.

Selon le modèle classique de la rationalité, l'action optimale (B) serait découverte déductivement à partir des équations du système et la méthode de dérivation (C) qui suit les lois logiques et mathématiques garantit que le but sera atteint et toutes les

⁶⁷ En suivant les analyses de Simon, *ibid.* p.149-150.

contraintes respectées. Cela peut s'appliquer aux programmes linéaires, comme le programme linéaire du meilleur régime à trouver étant donné les contraintes nutritives et monétaires. Dans ce cas, la dérivation (C) de la solution optimale (B) n'est pas triviale et demande des algorithmes puissants, mais elle est accessible néanmoins.

Pour Simon, de telles méthodes ne s'appliquent qu'à une classe réduite de problèmes mais non à tous les contextes d'actions et de décisions humaines qui sont la plupart du temps très complexes. Ce n'est pas par une telle déduction que nous prenons nos décisions, parce que nous n'avons pas les capacités de le faire, c'est en cela que réside la « limitation » de cette rationalité. Pour aller d'un point A à un point B, nous agissons selon un processus de tâtonnement plus que par une déduction logique du meilleur parcours. Ainsi prendrait la forme de cette démarche.

I. Va à Times Square

- a. Marche jusqu'au coin de rue
- b. Arrête-toi si tu es à Times Square, sinon-
- c. Traverse la rue et répète l'opération.

Simon fait remarquer qu'il n'existe pas de relation déductive entre les instructions du programme. Elles se suivent seulement temporellement. Nous voyons dans cet exemple que la relation entre « Va à Times Square » et les divers impératifs est une relation de fin à moyens. De plus, il n'est pas possible de déduire de l'injonction I la conclusion impérative [a, b, c]. En effet, il existe de nombreuses autres manières de réaliser I, qui entraîneraient d'autres séquences d'actions (en taxi, en bus, en métro, par d'autres itinéraires). La conclusion de cette analyse réside dans l'idée que nous ne pouvons déduire logiquement par analyse les moyens à partir de la fin visée. Le programme d'exécution (les moyens adoptés) constitue une condition suffisante pour la réalisation de la fin, mais non une condition nécessaire. Ainsi l'idéal d'optimisation de la meilleure décision qui soit, dans l'idéal d'unicité qui est inclus, ne peut pas être

maintenu. De plus, la relation de suffisance est plus empirique et pragmatique que logique. Tel moyen peut suffire pour atteindre la fin parce qu'il a déjà prouvé qu'il en était capable par le passé, sans lien plus fort. Comme le souligne Simon

« les programmes d'action qui sont des moyens pour des fins seulement dans un sens pragmatique sont souvent appelés « programmes heuristiques ». Ils ne sont pas nécessaires à leurs fins, ils sont seulement suffisants en un sens strict, ils ne satisfont aucun critère particulier d'optimalité. Ils appellent l'attention en ce qu'ils ont fréquemment accompli le but désiré, et quand ils échouent, quelque chose d'autre peut être essayé. Ils sont utilisés parce qu'il existe peu de situations de la vie quotidienne dans lesquelles les programmes d'action ayant des propriétés plus fortes⁶⁸ sont disponibles. La correspondance des actions aux conséquences est rarement simple et non problématique.» (Simon, 1977a, p.148-149)

Par cette étude des conditions réelles de la prise de décision, Simon montre qu'il n'est pas possible d'appliquer l'optimalité aux décisions humaines, qui se contentent en fait de répéter des choix qui ont fonctionné par le passé, et que nous réutilisons, pris par le temps et l'urgence de l'action. Une solution sera dite rationnelle non pas au sens d'optimale, mais au sens de satisfaisante pour atteindre la fin assignée. C'est l'idéal de « satisficing » que Simon introduit pour remplacer l'idéal d'optimisation. Tenant compte des conditions réelles, Simon utilise la notion d'heuristique pour traiter des conditions réelles de la prise de décision. Cette notion que nous trouvons ici chez Simon sera centrale plus tard dans l'étude des processus réels de prise de décision. Comment choisissons-nous en effet la solution la plus satisfaisante ? Comment la trouvons-nous et l'identifions-nous? Dans le cas du jeu d'échec, Simon montre qu'un

⁶⁸ Au sens de plus riches, plus efficaces : c'est-à-dire possédant des moyens à la fois nécessaires et suffisants.

programme heuristique⁶⁹ d'ordinateur peut être trouvé qui permet d'aboutir à des stratégies qui conduisent à l'échec et mat, et qui correspond en gros aux programmes d'actions des bons joueurs humains. Ce programme n'est pas le seul possible pour accéder à l'échec et mat. Il serait possible de trouver d'autres programmes qui possèderaient les mêmes caractéristiques : il n'est donc pas nécessaire pour obtenir des stratégies échecs et mat. La relation logique entre les moyens et la fin peut ainsi être qualifiée de « faible ». De plus, il n'est pas non plus suffisant car il n'est pas garanti. Il y a seulement des preuves empiriques qu'il est souvent suffisant (dans la mesure où il demande une somme modérée de recherches), mais il se pourrait que dans une position donnée il ne découvre pas la stratégie. Il n'y a pas de preuve qu'un autre programme ne pourrait pas être plus efficace, il est simplement satisfaisant et en ce sens fiable pour atteindre une décision qui pourra être dite rationnelle. Tout ce que nous pouvons lui reconnaître est que *dans un certain nombre de situations et avec des efforts de recherche modérés, il est parvenu à des échecs et mat qui ferait honneur à un maître d'échecs.*

Cette analyse de Simon a pour but de définir les critères du succès, de la rationalité, et d'affaiblir l'idée d'optimalité pour la remplacer par le critère de la suffisance. Les décisions rationnelles pourront être désormais dispensées d'être les meilleures, pour se contenter d'être *seulement satisfaisantes*. Dans la présentation de l'exemple du régime, Simon avait déjà qualifié de « satisfaisante » ([satisfactory], [feasible]) la solution qui consistait à opter pour un régime en tenant seulement compte de la contrainte des éléments nutritifs et non de celle du budget⁷⁰. La lettre de Simon que

⁶⁹ Nous reviendrons en détail sur ce qu'est une heuristique au chapitre 4 de notre travail.

⁷⁰ A partir du moment où sont considérées comme rationnelles des solutions satisfaisantes, les mécanismes sous-jacents à ces prises de décision peuvent faire une place à des facteurs que nous nommerons pour l'instant plus intuitifs, enracinés dans la pratique et dans un

Gigerenzer (2004) cite à la fin de son article « Striking a Blow for Sanity in Theories of Rationality » apporte des clarifications remarquables sur la notion de « satisfaisant » [*satisficing*].

«J'utilise le terme "satisfaisant" pour faire référence à un choix de solutions alternatives "suffisamment bonnes" (peut-être définies par un mécanisme de niveau d'aspiration) ou de solutions alternatives « bonnes jusqu'à présent » pour mettre un terme à la recherche sélective parmi les alternatives. Ainsi on pourrait appliquer le terme « satisfaisant » au « critère suffisamment bon » ou à toute recherche heuristique qui utilise un tel critère pour faire un choix. [...] En allant du plus général au plus spécifique, nous avons la rationalité limitée, puis l'heuristique de recherche, puis ce qui est satisfaisant [...] J'aurais tendance à les considérer [les heuristiques rapides et frugales] comme une classe d'heuristiques, et donc du même niveau que le « satisfaisant ». (Gigerenzer, 2004, p.401).

Ici le critère de réussite de l'analyse (C) est assez précis : le programme *trouve ou non* une stratégie d'échecs et mat. Mais il pourrait être moins précis, et il l'est en général pour la résolution d'autres tâches. Personne n'a conçu un programme qui recherche le « meilleur » mouvement de jeu, et il y a des raisons de croire que cela n'est pas possible⁷¹. Un programme pourrait cependant jouer un très bon jeu en cherchant de bons mouvements, et en terminant ses calculs dès lors qu'il en a trouvé un. D'après les preuves dont nous disposons, c'est ainsi que procèdent les bons joueurs humains. Pour Simon, plutôt que de calculer, nous passons par des processus

rapport à l'environnement moins médiatisé par l'intellect, où les émotions peuvent intervenir.

⁷¹ Certains programmes choisissent un bon coup en déterminant quel coup est le « meilleur » dans les termes de critères calculables approximatifs. Mais il n'y a aucune garantie qu'un tel coup soit objectivement le meilleur, puisque le critère est nécessairement très grossier. Ainsi de tels programmes ne choisissent que de bons coups seulement, à supposer qu'ils jouent bien.

d'essais et d'erreurs, qui utilisent des règles heuristiques dérivées d'expérience passée. Certes les moyens sont en un sens dérivé de la fin visée mais cette dérivation ne saurait être une déduction, elle n'est pas une relation d'implication logique mais plutôt une découverte. Simon propose d'appeler ce processus de découverte « rétroduction ⁷²».

Faute d'avoir aperçu et pris en compte ces diverses « limites » de notre rationalité concernant notre impossibilité et incapacité à trouver la seule et meilleure décision possible, les modèles de la rationalité échouent à rendre compte de cette dernière, et à la comprendre dans ses processus et ses mécanismes.

Simon souligne que la rationalité optimale ne correspond pas à la réalité de nos raisonnements et décisions, et qu'elle ne le peut pas dans la mesure où elle est inaccessible parce que ses exigences sont excessives et irréalistes, en raison de la complexité de notre environnement de décision, et de la limitation de nos capacités cognitives.

1.4.2. Eloge de la complexité et importance de l'environnement de la décision

L'un des ressorts de l'analyse du contexte de l'action et de la décision réside dans la prise en compte de sa complexité. La décision se situe en effet au croisement d'un système central chez l'agent décideur, et de l'environnement dans lequel prend place cette décision. Il est nécessaire de tenir compte du mode d'interaction entre l'agent et son environnement.

Il est en effet important de voir qu'il nous faut traiter les diverses informations et stimulations, en nombre quasi-infini, que recèle notre environnement. Ainsi, d'une part, certains organismes sont obligés d'établir des priorités entre des exigences

⁷² Il renvoie l'usage de ce terme à Peirce et à sa redécouverte par Norwood Hanson.

d'action et de réaction car leur comportement ne peut être que sériel alors que les sollicitations de l'environnement peuvent être parallèles. Ainsi le système central d'organismes comme l'être humain ne peut faire que peu de choses en même temps. D'autre part, la mémoire humaine tout comme son environnement contient une somme considérable d'informations pertinentes quant à l'action à réaliser. A cause de ces deux faits, la complexité du contexte de décision et la nécessaire priorité de certaines actions sur d'autres, il doit exister des processus qui déterminent quelles sont les petites fractions de cette totalité qui seront évoquées à un moment donné, et qui constitueront, durant cet instant, l'environnement effectif de la pensée et du comportement. L'orientation de l'attention permet de déterminer cet environnement effectif de la décision et de l'action. Il s'agit ici d'une version possible du problème du cadre, que nous avons présenté dans le cadre de l'exposition des thèses de Ronald de Sousa, et Simon identifie ce problème en termes de niveau de décision. Il nous invite à considérer deux niveaux décisionnels : un premier niveau qui concerne une décision à propos de la tâche sur laquelle il faut se décider et un second niveau qui concerne la décision effective,

« Il doit être possible de prendre des décisions à propos de ce dont il faut s'occuper, avant de prendre des décisions sur ce qu'il faut faire à propos de cela même dont on s'occupe. » Simon, (1977, p.159.)

Il s'agit ici d'une forme de « factorisation » comme la nomme Simon⁷³ reflétée dans l'organisation des procédures de décision qui gouvernent le comportement humain. Une des exigences d'une théorie de la décision pour un tel système est de pouvoir rendre compte de la nécessaire décision d'orienter son attention vers certaines

⁷³ Ibid.

informations afin de déterminer quelles actions vont être entreprises de préférence à d'autres.

Par conséquent, penser que la décision est un choix parmi des états possibles du monde constitue pour Simon une abstraction et n'est pas une description suffisante. Cette perspective qui est celle de la rationalité classique ignore un élément central de la décision. Ce dernier concerne les conditions cognitives et situationnelles de l'organisme qui se décide, et le fait que les capacités du système de traitement de l'information qui prend ces décisions sont faibles eu égard à la complexité de l'environnement auquel il a affaire. La factorisation de cette complexité par le moyen de l'attention sélective est un mécanisme adaptatif indispensable⁷⁴. Cette emphase portée aux processus réels de raisonnement et décision plutôt qu'à leur issue, que nous avons vue dans le point précédent, passe par un retour sur l'environnement dans lequel prennent place ces processus. Ainsi, pour Simon,

« dans des situations complexes, il existe très probablement un fossé entre l'environnement réel de la décision (le monde tel qu'il est perçu par Dieu ou tout autre observateur omniscient), et l'environnement tel qu'il est perçu par les acteurs. L'analyse peut alors viser des questions normatives – à savoir l'ensemble des conséquences qui *devraient* entrer en ligne de compte dans la décision dans de telles situations – ou bien alors descriptives, en incluant les questions concernant les composants qui pourraient être pris en compte par les acteurs, et la manière dont les acteurs pourraient se représenter la situation dans son ensemble ». (Simon, 1978, p.8).

Ce regard porté à l'aspect procédural de la rationalité renouvelle la conception de cette dernière et son mode d'étude. L'étude des procédures fait apparaître les maillons

⁷⁴ Les émotions ont pu être évoquées comme une réponse à ce problème de factorisation, ou à celui du cadre de l'action par l'orientation de l'attention qu'elles suscitent. Nous y reviendrons ultérieurement.

intermédiaires et les informations qui sont traitées ou écartées lors du raisonnement délibératif, autant d'aspects qui sont laissés de côté lorsque nous nous intéressons seulement au résultat final. Comme le souligne Simon,

« une théorie du comportement rationnel doit être tout autant concernée par les caractéristiques des acteurs rationnels — les moyens qu'ils utilisent pour faire face à l'incertitude et la complexité cognitive — que par les caractéristiques de l'environnement objectif dans lequel ils prennent leurs décisions. [...] Nous devons rendre non seulement compte de la rationalité substantive — qui analyse quels déroulements d'action appropriés seront choisis — mais aussi la rationalité procédurale — l'effectivité, à la lumière des pouvoirs cognitifs et des limitations, des procédures utilisées pour choisir les actions. Dans la mesure où l'économie se dirige vers des situations de complexité cognitive croissante, elle devient de plus en plus concernée par la capacité des acteurs à faire face à cette complexité, et donc avec les aspects procéduraux de la rationalité ». (Ibid.)

En distinguant rationalité substantive, celle qui considère la rationalité des résultats, et la rationalité procédurale, Simon distingue respectivement un esprit omniscient d'un esprit limité dans un environnement structuré, une étude quantitative d'une étude qualitative, un point de vue optimal d'un point de vue débarrassé de tout rapport à la maximisation de la vue classique de la rationalité.

S'opposent ainsi deux conceptions distinctes de l'environnement et des capacités cognitives humaines qui l'analysent. Comme l'indique Gigerenzer dans son article « Striking a Blow for Sanity in Theories of Rationality⁷⁵ », les capacités sont à l'image du dieu omniscient comme nous l'avons déjà vu. On a pu également utiliser le qualificatif de « Démon Laplacéen⁷⁶ » pour cet homo oeconomicus doté de temps,

⁷⁵ in Augier, M., J.G. March (eds), *Models of a man: Essays in memory of Hebert A. Simon*, p. 398-409, Cambridge, MA: MIT Press, 2004.

⁷⁶ Gigerenzer, G., (1998). "Visions of Rationality", *Trends in Cognitive Science*, vol.2, No.6, p.206-214.

de pouvoir calculatoire et de connaissance illimités. Mais, en plus de supposer un être omniscient, cette perspective suppose que l'esprit fonctionne dans un genre de chambre aseptisée, un milieu neutre où ses capacités ne varieraient pas en fonction du milieu, et qu'il n'aurait pas à prendre en compte. Or il s'agit encore d'une faiblesse de la rationalité classique, qui concerne l'environnement dans lequel est prise et a lieu la décision. Or pour Simon, l'esprit ne s'applique pas sans modification à tout environnement, comme un ordinateur qui traiterait les informations de la même manière quelque soit le problème en jeu. Les limites des capacités cognitives humaines (en termes de mémoire, de capacités de traitement des informations), et l'importance de la prise en compte de l'environnement, sont solidaires l'une de l'autre, et s'intéresser au processus sous-jacent à la prise de décision permet de les faire émerger et de les identifier. L'angle d'attaque et de traitement de la rationalité doit par conséquent être modifié, et l'environnement propre à chaque décision doit être pris en compte de manière centrale.

Les limitations cognitives qu'identifie Simon dans nos raisonnements et prises de décision sont une pierre angulaire dans le débat entre modèle normatif et modèle descriptif, tout comme elles permettent de renouveler et repenser ce débat. Stanovich (1999, p.3) reprend cette idée et il souligne que « aussi intéressantes que soient les divergences entre les modèles normatifs et descriptifs, elles ne peuvent pas immédiatement être interprétées comme des exemples de l'irrationalité humaine. En effet, les jugements sur la rationalité de nos actions et de nos croyances doit prendre en compte la nature limitée en ressources de l'appareil cognitif humain.⁷⁷» Il est possible d'analyser philosophiquement ce décalage entre les capacités supposées dans le modèle normatif et les capacités réelles de l'individu, décalage qui rend tout

⁷⁷ Stanovich, K. (1999). *Who Is Rational: Studies of Individual Differences in Reasoning*, Mahwah, N. J.: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.

simplement impossible l'application des normes dans ses raisonnements et prises de décision. Pour que le modèle normatif soit applicable et puisse devenir prescriptif, il est nécessaire de savoir ce que peuvent faire les individus, de prendre en compte la limitation de leurs ressources. Il n'est pas possible d'attendre d'eux qu'ils se conforment à des normes qu'ils ne sont pas capables d'atteindre. Il s'agit là du principe « pour devoir il faut pouvoir » [ought-implies-can]. Comme le souligne Stich (1990, p.27) « il paraît tout bonnement pervers de juger que les individus raisonnent mal parce qu'ils ne suivent pas une stratégie qui requerrait un cerveau de la taille d'un dirigeable⁷⁸ ». Nous reviendrons sur ce point important dans la question de la rationalité à la fin de ce chapitre.

Pour conclure cette partie, nous pouvons dire qu'en précisant les conditions dans lesquelles se prend une décision ainsi que les paramètres à considérer lorsque nous l'étudions, Simon ouvre la voie à une étude plus complète et pertinente de la décision et du comportement humain. Le cœur de cette étude réside dans l'abandon de l'idéal d'optimisation en faveur d'une approche plus réaliste des processus décisionnels, et dans le développement de la notion de rationalité limitée. Aujourd'hui, la notion de rationalité limitée est encore en devenir : elle constitue pour ainsi dire un programme de recherches et un ensemble de théories qui cherchent à mettre en lumière les mécanismes cognitifs de jugement et de prise de décision. Elle est liée à une prise en compte des conditions concrètes de l'expérience, à savoir les limitations cognitives de l'homme d'une part, et les structures de l'environnement dans lequel ces décisions ont lieu d'autre part. Pour Simon, les décisions humaines ont lieu au carrefour entre nos facultés mentales, et leurs caractéristiques propres, et l'environnement.

⁷⁸ Stich, S., (1990), *The Fragmentation of Reason*, Cambridge, MA: MIT Press.

Simon introduit de nouvelles perspectives qui jusqu'à aujourd'hui cherchent à identifier les processus concrets de prises de décision en dehors de ce modèle inspiré de l'économie néoclassique et de son agent hyper-calculateur. Il faudra se demander si ces décisions peuvent encore être dites rationnelles⁷⁹.

A ses débuts la notion de rationalité limitée est davantage un concept défini négativement, une sorte de « boîte noire qui contenait tout ce qui ne participait pas de l'optimisation.⁸⁰ » Cette lutte est encore présente aujourd'hui et représente presque le fer de lance des théoriciens de la rationalité limitée, qui sont pourtant en débat entre eux encore aujourd'hui⁸¹.

1.5. LA RATIONALITÉ EN DÉBAT

La rationalité limitée telle que Simon la pense est plus une hypothèse de recherches qu'un ensemble de résultats. Ainsi elle a donné naissance à un programme de recherches empiriques, le programme « Heuristiques et Biais » initié par Kahneman et Tversky, et désormais nommé dans ce travail « programme HB ». Leurs conclusions pessimistes quant à la capacité humaine à raisonner rationnellement ont lancé un vif débat, et sont remises en question par les partisans d'une autre vision de la rationalité

⁷⁹ Gigerenzer, G., Todd, P., (2003). « Bounding Rationality to the World », *Journal of Economic Psychology*, 24, p.143–165

⁸⁰ Gigerenzer, G., (2004). p 398.

⁸¹ Au chapitre 4, nous présenterons l'approche en deux niveaux de l'esprit (« In Two-Minds System »), qui distingue un niveau automatique de réponse, et un second niveau de contrôle et de normes, et permettant de réfréner les réponses produites par le premier. Cette distinction nous permettra de rendre compte des diverses erreurs possibles.

limitée soutenue notamment par Gigerenzer et des psychologues évolutionnistes, qui entendent repenser ce qui apparaît comme des déviations par rapport aux normes de la rationalité, et réhabiliter la confiance en la pertinence de nos raisonnements. Nous précisons ici les termes de ce débat et les positions en présence, tandis que la partie conclusive suivante proposera une position œcuménique qui permet sans doute de le dépasser⁸².

1.5.1. Des failles dans la rationalité : Heuristiques et Biais

Une manière de comprendre et d'étudier la rationalité limitée a été de mettre l'accent sur un élément que Simon a mis en lumière, à savoir les limites propres à nos capacités cognitives. Tversky et Kahneman, à partir de leurs diverses expériences dans le cadre de leur programme HB, en concluent à l'irrationalité de nos raisonnements et décisions due à l'imperfection de nos processus psychologiques de raisonnements, et à la nécessité d'abandonner l'idée que nous sommes des agents rationnels.

Ils montrent que nous utilisons des modes de raisonnements qui ne reposent pas les principes normatifs de la logique et les lois des probabilités, et qui sont responsables, la plupart du temps, de biais cognitifs. Un individu est perçu comme victime d'un biais de raisonnement lorsqu'il échoue dans la résolution d'une tâche logique pour ne pas avoir respecté des principes normatifs ou encore pour avoir ignoré une partie de

⁸² Certains, comme Samuels et Stich doutent d'ailleurs que ces traditions soient si différentes: cf. Samuels R., S. Stich & Bishop, M., (2002) « Ending the Rationality Wars: How To Make Disputes About Human Rationality Disappear ». In R. Elio (ed.) *Common Sense, Reasoning and Rationality*. New York: Oxford University Press. Pp. 236-268.

l'information qui lui était donnée. Leur programme HB⁸³ entend rendre compte de ces déviations par une étude expérimentale des processus concrets sous-jacents dans nos raisonnements qui expliqueraient les raisons de ces transgressions fréquentes des règles normatives de rationalité. Ils mettent ainsi en évidence l'existence de raisonnements rapides – les heuristiques – qui sont des sortes de « trucs » permettant de résoudre un problème sans une analyse optimale de toutes les informations, comme le supposait la théorie de la rationalité optimale normative.

Par l'étude de ces heuristiques et des biais qu'elles engendrent, ils concluent, avec un pessimisme qui a pour eux l'avantage de la lucidité, à la faible rationalité des agents humains. La rationalité limitée, dans cette perspective de recherche, réside ainsi dans cette limitation cognitive qui s'exprime dans les erreurs de jugement et les déviations quasi-systématiques des règles de la logique, surtout dans les raisonnements probabilitaires. Dès lors étudier la rationalité limitée revient à étudier ces erreurs et déviations, par une perspective réaliste sur nos modes de raisonnement.

Le but de ce programme de recherche est de montrer la réalité de nos mécanismes de raisonnement et de revoir la prééminence de la raison et de la logique :

« L'idée centrale du programme d'heuristique et biais est que les jugements dans des conditions d'incertitude sont souvent basés sur un nombre limité d'heuristiques simplifiantes plutôt que sur un traitement algorithmique plus formel et complet » (Gilovich et al. 2002, p.14).

Nous pouvons commencer pour illustrer cette propension à mal raisonner induite par une heuristique par donner des exemples des divers biais qui peuvent grever les jugements et les décisions.

⁸³ Kahneman, D. « Maps of Bounded Rationality: A Perspective on Intuitive Judgment and Choice. » Les Prix Nobel 2002, (Ed. T. Frangmyr), pp. 416-499.

Nous nous trompons souvent par « excès de confiance » (« overconfidence »). Les personnes pensent en effet qu'elles peuvent faire de très bonnes prédictions, plus qu'elles n'en sont réellement capables. L'effet du faux consensus fait en outre que nous pensons que les autres nous ressemblent. À la question d'un des collègues de Thaler⁸⁴ à ses étudiants sur le nombre d'entre eux qui possédaient un téléphone portable, ceux qui en étaient équipés l'ont estimé à 60% de la classe, tandis que ceux qui n'en possédaient pas l'ont estimé à 40%.

Un dernier effet notable parmi d'autres réside dans la « malédiction de la connaissance » : dès que nous savons quelque chose, nous ne pouvons pas même imaginer penser autrement. Ce biais induit une forme de dissonance cognitive qui peut nous pousser à ne pas prendre en compte certaines informations contraires à ce que nous savons déjà, et ou les filtrer pour les rendre compatibles avec nos croyances et nos actes antérieurs. De plus, cela rend difficile de nous rendre compte que ce que nous savons pourrait ne pas être évident pour d'autres personnes moins bien informées.

Des erreurs et illusions cognitives répertoriées dans la perspective de Kahneman et Tversky, nous pouvons citer également celle de la négligence du taux de base, celle du cadrage, et celle de l'erreur de la conjonction.

L'erreur de la conjonction est illustrée par le problème connu sous le nom du problème de Linda. Il s'agit de répondre au problème suivant : *Linda a 31 ans, est célibataire, franche et très brillante. Elle a une majeure en philosophie. Quand elle était étudiante elle était très préoccupée par les questions de discrimination et justice sociale, elle a aussi participé à des manifestations antinucléaires. Il s'agit d'ordonner*

⁸⁴ Thaler, R.H. , (2000). «From Homo Economicus to Homo Sapiens», Journal of Economic Perspectives, Nashville, NT, États-Unis, vol. 14, no 1, p. 133-134.

les énoncés suivants selon leur probabilité: 1. Linda est active dans le mouvement féministe

2. Linda est guichetière dans une banque.

3. Linda est guichetière dans une banque et active dans le mouvement féministe

Les personnes interrogées répondent que (3) est plus probable que (2) étant donné les informations fournies sur Linda. Or il y a là une erreur, dite erreur de conjonction, dans la mesure où la théorie des probabilités veut que (3) soit moins probable que (2), la probabilité de « X » étant toujours plus grande que celle de « X et Y ». Or 89% des sujets dits naïfs au sens de non-spécialistes des mathématiques se trompent. Même des étudiants en étude en sciences de la décision de Stanford se trompent à 85%. Cela a conduit Kahneman et Tversky à conclure qu'il s'agit d'une erreur quasi-structurelle du mode de raisonnement humain, une erreur qui n'est pas compensée par l'éducation.

L'erreur de la négligence du taux de base, ou ce qui concerne les probabilités antécédentes (« prior probabilities ») est illustrée par l'exemple suivant, présenté par Kahneman et Tversky (1973⁸⁵) : Un comité de psychologues a interviewé et fait passer des tests de personnalité à 30 ingénieurs et 70 avocats: on a fait des vignettes sur la base ces interviews décrivant ces 30 ingénieurs et 70 avocats. On propose à des sujets interrogés deux vignettes :

La première concerne Jack, un homme de 45 ans, il est marié et a 4 enfants. Il est conservateur, consciencieux et ambitieux. Il ne montre aucun intérêt pour les problèmes sociaux ou politique. Dans ses passe-temps, il fait de la voile, des casse-tête mathématiques et de la menuiserie.

⁸⁵ Kahneman, D., & Tversky, A., (1973) « On the Psychology of Predictions », *Psychological Review*, 80, 237-251.

La seconde concerne Dick, un homme de 30ans. Il est marié, sans enfant. C'est un homme de grande habileté et hautement motivé, il est promis au succès dans son domaine et très aimé de ses collègues.

La question est la suivante : Quelle est la probabilité que Jack soit ingénieur? Que Dick le soit? Lequel a plus de chance d'être ingénieur? La plupart des personnes interrogées répondent qu'il s'agit de Jack, qui fait des casse-tête mathématiques et a donc plus de probabilités d'être ingénieur. Or il s'agit d'une erreur qui repose sur un oubli du taux de base ou de la fréquence de la base, par lequel ces vignettes concernaient 30 ingénieurs et 70 avocats. Jack a donc 3 chances sur 7 d'être ingénieur, tout comme Dick.

En reformulant la question ainsi, un contraste apparaît : supposons maintenant qu'on ne vous donne aucune information sur un individu choisi au hasard dans l'échantillon. La probabilité que cet homme soit l'un des 30 ingénieurs dans un échantillon de 100 est de _____%. Il arrive ainsi que lorsque l'on donne des informations qui sont sans valeur pour la question posée, les probabilités antécédentes sont complètement ignorées, et les personnes répondent comme s'il n'y avait aucune information sur les probabilités relatives de base, alors que lorsque l'on ne donne aucune information, aucune preuve ou aucun indice pour un cas cible n'est disponible, alors les probabilités antécédentes sont utilisées de façon appropriée. L'une des conclusions à tirer de cet exemple consiste à souligner, comme le font Nisbeth et Ross (1980⁸⁶), que la compréhension que les gens ont de la pertinence de l'information concernant la fréquence de base doit être très faible s'il suffit que soient présentes des informations inutiles sur le cas cible pour que ces personnes n'utilisent dès lors plus l'information

⁸⁶ Nisbeth, R., Ross, L., (1980). *Human Inference: Strategies and Shortcomings of Social Judgment*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1980, p.145-146.

pertinente sur la fréquence de base. Kahneman et Tversky expliquent cette illusion en mettant à jour des raisonnements en raccourci appelés « heuristiques ». En l'occurrence ici les sujets auraient recours à l'heuristique dite de la représentativité qui consiste à se fier à des éléments jugés particulièrement représentatifs du groupe qui est visé.

Ces illusions étayent les affirmations de Kahneman et Tversky qui soulignent que les jugements intuitifs courants sur des problèmes qui impliquent des probabilités dévient régulièrement et systématiquement des normes appropriées de la rationalité, dans la mesure où nous nous repons sur des heuristiques de raisonnement. A partir de ces expériences, ils en tirent un constat assez sombre sur nos capacités cognitives et de raisonnement. Kahneman et Tversky soulignent ainsi que « en faisant des prédictions et des jugements en situation d'incertitude, les gens ne semblent pas suivre le calcul des chances ou la théorie statistique de la prédiction. A la place, ils dépendent d'un nombre limité d'heuristiques qui parfois mènent à des jugements raisonnables, et parfois à des erreurs sévères et systématiques.⁸⁷ »

Pourquoi ces biais interviennent-ils lorsque nous raisonnons par une heuristique, un raisonnement en raccourci? Comment fonctionnent ces heuristiques? Un fonctionnement général des heuristiques, qui pourra expliquer pourquoi interviennent des erreurs et des biais, consiste à répondre à une question portant sur un critère, par une réponse portant sur un critère différent, mais plus rapidement et plus facilement accessible. Ainsi pour Kahneman, un jugement est médiatisé par une heuristique quand l'individu se prononce sur l'attribut cible spécifié d'un objet de jugement en lui substituant un attribut heuristique connexe qui vient plus rapidement à l'esprit (2002

⁸⁷ Kahneman, D., & Tversky, A., (1973) « On the Psychology of Prediction », *Psychological Review*, 80, 237, p.237-251, Reparu in Kahneman, Slovic, Tversky, (1982), *Judgment under Uncertainty, Heuristics and Biases*, Cambridge, Cambridge University Press

p. 466). Ainsi, la question « Quelle est la proportion de rupture dans les relations à longue distance après un an? » est remplacée dans notre esprit de manière spontanée par la question : « Est-ce que vous avez à l'esprit des exemples de rupture dans des relations à longue distance après un an? ». Nous répondrons la plupart par le biais d'exemples dans notre entourage plutôt que par un pourcentage ou un rapport. C'est ainsi que ce qui est demandé, l'attribut-cible, « target attribute » est remplacé par un attribut certes plus accessible, « heuristic attribute », mais qui n'est pas aussi fiable. Le processus heuristique général se définit comme un processus de substitution d'attributs, et c'est cette accessibilité⁸⁸ qui pourrait donc être responsable des biais que manifestent nos raisonnements.

De ces expériences, les chercheurs concluent à une déviation quasi-systématique des solutions prédites par les principes normatifs du raisonnement. Stanovich, Stich et Bishop (2002, p.240-241) résument les conclusions de ce programme HB, de la moins à la plus controversée :

« (1) Les jugements intuitifs des personnes sur un grand nombre de problèmes de raisonnement et décision dévient de manière régulière des normes appropriées de la rationalité.

(2) Bon nombre de ces exemples de déviations de nos jugements probabilistes des normes rationnelles appropriées peuvent être expliquées par le fait, qu'en faisant ces jugements, les gens se reposent sur des heuristiques comme la représentativité [qui

⁸⁸ La notion d'accessibilité est ici centrale et permet à Kahneman de rendre compte du fonctionnement général des heuristiques. A l'intérieur des heuristiques tout se passe comme si des pensées intuitives venant plus rapidement à l'esprit court-circuitaient le raisonnement logique normatif. Nous tenterons de comprendre ce qui pourrait déterminer la plus grande accessibilité de certaines informations dans le chapitre 4 sur l'heuristique de l'affect et l'étude des théories du double fonctionnement de l'esprit.

peuvent être parfois fiables et qui peuvent parfois nous faire commettre des erreurs systématiques et sévères]

(3) Les *seuls* outils cognitifs qui sont disponibles pour les personnes peu éduquées sont des heuristiques problématiques du point de vue normatif»

Ainsi Slovic pense qu'il semble que les gens n'ont pas les bons programmes pour plusieurs tâches importantes de jugement : « Nous n'avons pas eu l'opportunité d'acquérir à travers le processus de l'évolution un intellect capable de faire face conceptuellement à l'incertitude »⁸⁹. Son point de vue sous-entend que non seulement nous pouvons avoir du mal pour plusieurs tâches, mais, que face à l'incertitude, nous ne disposons pas de programmes appropriés pour toutes les tâches de tels jugements. Samuels, Stich et Bishop (2002) présentent dans leur article les diverses positions qui ont pu être adoptées : Tandis que Gould⁹⁰ affirme que l'esprit humain « n'est pas construit pour quelque raison que ce soit pour fonctionner selon les règles de la probabilité », Piattelli-Palmarini va jusqu'à suggérer que les êtres humains sont « une espèce qui est, de manière uniforme, aveugle à la probabilité »⁹¹.

Comme le soulignent Samuels, Stich et Bishop, tandis que les deux premières conclusions sont des interprétations plausibles des résultats expérimentaux, la dernière est excessive et va bien au-delà de ces derniers. Elle serait plutôt du côté

⁸⁹ Slovic, P., Fischhoff, B., Lichtenstein, S., (1976), « Cognitive processes and societal risk taking », In J.S. Carol and J.W. Payne, eds., *Cognition and Social Behavior*, Hillsdale, NJ : Erlbaum, p.174

⁹⁰ Gould, S., (1992), *Bully for Brontosaurus. Further Reflections in Natural History*. London, Penguin Book, p.469.

⁹¹ Piattelli-Palmarini M., (1994) *Inevitable Illusions: How Mistakes of Reason Rule our Minds*, New York: John Wiley and Sons.

d'un effet rhétorique. De plus, Kahneman et Tversky eux-mêmes soulignent que l'usage d'heuristiques problématiques d'un point de vue heuristique n'empêche pas l'usage d'autres procédures, et ils ajoutent, comme le soulignent Samuels, Stich et Bishop (2002, p.242) que les résultats effectifs des expériences ne confirment pas la thèse (3) mais bien plutôt la « thèse plus modérée selon laquelle les prédictions intuitives et les jugements probabilistes sont très sensibles à la représentativité (Kahneman & Tversky, 1983). » (Samuels, Stich et Bishop, 2002, p.242).

Même s'il est possible de trouver des propos modérés chez Kahneman et Tversky eux-mêmes, il n'en reste pas moins que les conclusions sont assez pessimistes quant à nos intuitions et notre compréhension des principes de la logique et du raisonnement rationnel. Faut-il adhérer à ce pessimisme? Est-il possible d'interpréter les résultats de leur expérience autrement que comme des biais et des formes foncières de non-rationalité inhérentes au raisonnement humain? La perspective de la psychologie évolutionniste permet d'apporter un autre éclairage sur ces biais et illusions et de conférer un autre sens à l'idée de rationalité limitée.

1.5.2. Evolution et rationalité des heuristiques.

Dans le débat existe au sein de la perspective descriptive sur la rationalité humaine, certains chercheurs, qui appartiennent à la psychologie évolutionnaire, critiquent certes l'idée de rationalité optimale et parfaite selon le modèle classique de la rationalité, mais ils n'en concluent pas à l'irrationalité de nos décisions et raisonnements pour autant. Ils entendent au contraire trouver derrière l'inadéquation apparente aux normes rationnelles, une forme de rationalité, une certaine cohérence de nos modes de raisonnement. Nous allons voir ce en quoi consiste cette forme de

rationalité, et comment ils s'y prennent pour l'identifier. Ainsi selon Cosmides, Tooby, ou Gigerenzer, figures dominantes dans ce champ de recherches, il faut penser une rationalité effective, certes limitée, mais dans un cadre qui prenne en compte le contexte et l'environnement de la décision ou du raisonnement et la spécificité des tâches de raisonnement et décision. Ainsi ils formulent des hypothèses tendant à montrer que les biais identifiés par Kahneman et Tversky ne sont pas inévitables, et que nous ne sommes pas condamnés à être aveugles dans les probabilités. Il est possible dans certain cas, en reformulant les questions, de faire disparaître ces illusions et biais. Ainsi il est nécessaire de saisir l'importance du contexte du problème, et des structures cognitives qui y répondent en abandonnant véritablement l'idée que l'environnement est neutre, invariant et quasiment négligeable face à la puissance et l'omniscience de l'esprit. Pour Gigerenzer, au contraire, l'environnement et les structures récurrentes spécifiques qu'il nous offre sont à prendre en considération dans l'étude de la prise de décision et du raisonnement.

Nous allons préciser la spécificité de cette démarche, avant d'expliquer comment cette perspective permet de lever les incohérences et biais observés dans les expériences de Kahneman et Tversky.

1.5.2.1. Un compas dans l'œil

Il est important pour Gigerenzer de penser une rationalité limitée qui soit totalement dégagée de l'idéal d'optimisation dont à son avis la perspective de Kahneman reste encore prisonnière. Pour ce faire, il utilise une comparaison qui permet d'identifier en creux le propre de sa démarche. La rationalité limitée qu'il défend consiste à

comprendre l'importance des structures de l'environnement dans nos modes de raisonnement et de décision et non à identifier des biais et erreurs.

Au chapitre 1 de son ouvrage *Bounded Rationality, The Adaptive Toolbox*, « Rethinking rationality⁹² », Gigerenzer prend l'exemple d'un joueur qui doit attraper une balle, pour faire comprendre dans quelle mesure le modèle de la rationalité limitée qu'il défend est éloigné et complètement distinct du modèle d'optimisation, c'est-à-dire de la perspective computationnelle de recherche et de combinaison d'information pour atteindre une décision rationnelle optimale. La question est de se demander comment construire un robot qui soit capable d'attraper une balle. Plusieurs perspectives de recherche sont possibles.

Les ingénieurs de la computation essaieront de diriger le robot et ses mouvements en entrant les différentes, et innombrables, données nécessaires afin de guider son mouvement et finalement d'attraper la balle : des données concernant les paraboles, puisque le lancer de la balle est censé suivre cette forme, la vitesse initiale, l'angle de projection, la rotation possible de la balle, de même que des contraintes extérieures telles que la force du vent. Le but est de fournir au robot l'ensemble des instruments de mesure qui vont lui procurer toute la connaissance pertinente nécessaire et les moyens afin qu'il puisse calculer où la balle va atterrir. La perspective sous-jacente est celle de la rationalité classique.

Une seconde équipe souhaiterait intégrer en plus des contraintes de temps pour prendre en compte la situation concrète du jeu, ce que les premiers refusent en raison de sa complexité. Nous reconnaissons ici l'approche de l'optimisation sous contrainte, sur laquelle nous reviendrons en fin de chapitre.

⁹² Gigerenzer, G., & Selten, R., (2001), *Bounded Rationality, The Adaptive Toolbox*, MIT Press, Cambridge Massachusetts, London, England. Chapitre 1: Rethinking Rationality.

Une dernière équipe souhaiterait créer des situations dans lesquelles le joueur se trompe systématiquement en déviant du modèle d'optimisation, erreurs qui seront une fenêtre ouverte sur les processus cognitifs qui sous-tendent la décision. Il s'agit ici de la perspective des erreurs et biais de raisonnements propre à Kahneman et Tversky. Un débat s'en suit sur la portée de leurs résultats quant à la construction du robot⁹³.

L'équipe de Gigerenzer refuse chacune de ces trois perspectives. Les partisans de la rationalité limitée en termes d'heuristiques commenceront par aller interroger un joueur. Ils en tireront l'idée que loin d'essayer de calculer le point d'atterrissage de la balle par le biais de différentes données et de s'y rendre afin d'attendre le projectile, le joueur réel ne cesse de se mouvoir en fixant la balle. Il court vers elle en maintenant un angle constant entre la balle et ses yeux, et sans aucun autre calcul ou recueil d'information. Le joueur court donc à la rencontre de la balle et l'attrape en courant d'une manière plus assurée que le robot, pour lequel la balle sera depuis longtemps à terre lorsqu'il aura fini de calculer son point de chute. Le robot de cette équipe fera ainsi attention à une seule donnée, l'angle de vision, sans recueillir toutes les autres informations préalablement abordées. De plus, cet indice ne lui permettra pas de calculer le point de chute, de s'y rendre, et d'y attendre la balle, de la même manière que les joueurs réels qui ne procèdent pas ainsi, mais qui attrapent la balle tout en courant. Cette heuristique du regard consiste à ajuster sa vitesse afin que l'angle entre le joueur et la balle demeure constant. L'angle de vision est le seul critère pertinent sur lequel repose la décision. Gigerenzer appelle cela la prise de décision selon une seule raison [one-reason decision making]. Le joueur ne calcule

⁹³ Gigerenzer, G. (2004). « Striking a Blow for Sanity in Theories of Rationality », Augier, M., J.G. March (eds), *Models of a man: Essays in memory of Hebert A. Simon*, Cambridge, MA: MIT Press. p. 398-409.

pas l'endroit où la balle va atterrir, mais l'heuristique l'y conduit⁹⁴ grâce à la prise en compte de cet environnement particulier de la décision et de l'action, dans le cadre d'un objet en mouvement.

L'importance de l'environnement et des structures qu'il offre à la décision humaine est en lien direct avec l'existence de raisonnements heuristiques qui exploitent ces structures récurrentes. Ces raisonnements sont des raisonnements simples et rapides, qui sont pour ainsi dire des « raccourcis » au sein de l'ensemble des informations qui pourraient être pertinentes. Cet exemple nous familiarise avec ce qu'est une heuristique et nous montre, tout d'abord, qu'une limitation des connaissances et des capacités de calcul ne constitue pas nécessairement un désavantage. Les outils heuristiques des humains, ou des animaux, peuvent être simples tout en étant adaptés à leur environnement. Si les ingénieurs ont parié sur une computation massive et essaient de doter le robot de tous les moyens pour prendre en compte toutes les données pertinentes, la balle aura atteint le sol depuis longtemps et le robot pourrait bien ne jamais terminer ses tris d'informations. La simplicité par contraste peut rendre possibles des décisions rapides, frugales, et efficaces.

1.5.2.2. Des heuristiques propres à un environnement de décision

La rationalité que sous-tend la théorie de la rationalité limitée est une rationalité « écologique⁹⁵ » au sens où elle pourra s'étudier en s'intéressant aux heuristiques que

⁹⁴ Gilovich, T., Griffin, D., Kahneman, D., (Ed.), (2002). *Heuristic and Biases; the psychology of intuitive judgment*, p.559-581, Cambridge University Press.

les gens utilisent réellement pour résoudre une classe de tâche, et qui exploitent une structure environnementale particulière. Une heuristique n'est pas bonne ou mauvaise en elle-même mais seulement relativement à un environnement dont elle exploite les régularités particulières. Les heuristiques sont spécifiques au domaine, l'heuristique de l'angle de vision est utile dans les situations où l'on veut générer, ou éviter, une collision entre deux objets en mouvement. Ainsi, la régularité de notre exemple consiste dans le fait qu'un angle de vision constant entre le joueur et la balle causera leur collision. C'est cette exploitation des régularités environnementales qui constitue la signification de la rationalité limitée selon Gigerenzer. Hutchinson et Gigerenzer (2005⁹⁶) précisent bien que le fait de dire qu'une heuristique est écologiquement rationnelle signifie qu'elle l'est pour un environnement donné. Cela permet d'éviter de prétendre qu'elle constitue une adaptation, et de dire que c'est la raison pour laquelle le trait a originellement évolué, ou qu'il a une valeur actuelle pour l'organisme. Pour Gigerenzer, une théorie réelle de la rationalité limitée ne doit se reposer sur l'optimisation ni comme description ni comme normes du comportement. Il n'y a aucune raison pour que la rationalité limitée soit une forme d'irrationalité et pour qu'une déviation systématique d'un standard de jugement « insensé » doive être appelée une erreur de jugement⁹⁷.

⁹⁵ « Écologique » est ici employé en référence à l'importance de l'environnement et ses structures, et non particulièrement par rapport à l'idée d'adaptation biologique.

⁹⁶ Gigerenzer, G., Hutchinson, J.M.C. (2005). « Simple Heuristics and Rules of Thumb, where psychologists and behavioural biologists might meet ». *Behavioral Processes*, 69, p 97-124, p.109.

⁹⁷ Gigerenzer, G., (2004). « Striking a Blow for Sanity in Theories of Rationality », in Augier, M., J.G. March (eds), *Models of a man: Essays in memory of Hebert A. Simon*. Cambridge, MA: MIT Press. p. 398-409.

Selon les partisans des heuristiques rapides et frugales, le programme HB fait porter la faute sur l'esprit humain sans le considérer dans son environnement et par rapport à une tâche spécifique. Gigerenzer reprend l'analogie de la paire de ciseaux par laquelle Simon illustre les deux éléments à prendre en compte dans l'approche en termes de rationalité limitée. Il faut ainsi concevoir une décision rationnelle comme un ciseau à deux lames, une lame représentant l'esprit, avec ses capacités et ses limitations cognitives, et l'autre renvoyant à l'environnement, avec sa structure, ses traits et ses composantes. Les esprits avec des temps alloués à la réflexion parfois limités, des connaissances et autres ressources restreintes peuvent quand même réussir en exploitant les structures de leur environnement. Comme Simon l'écrit en 1956, « on peut apprendre beaucoup sur la prise de décision rationnelle en tenant compte du fait que l'environnement auquel elle doit s'adapter possède des propriétés qui peuvent permettre des simplifications supplémentaires de ces mécanismes de choix. » Le but est de voir comment les deux lames s'ajustent et s'imbriquent afin de donner lieu à un comportement adapté et rationnel. La démarche qui ne repose que sur les limitations cognitives de l'esprit pour donner sens à l'idée de rationalité limitée, privilégie seulement la première lame et est en cela, entre autres raisons, insuffisante. De la même façon qu'il faut deux lames à un ciseau pour couper, il faut prendre en compte l'esprit tout autant que l'environnement pour traiter de la rationalité. Et les erreurs et biais doivent selon lui être thématiques en analysant les rapports qu'ils pouvaient entretenir avec les propriétés d'un environnement spécifique, et non par seule comparaison avec les lois de la probabilité.

La prise en compte des rapports entre capacités cognitives et environnement donne naissance au paradigme de la Boîte à Outils Adaptative (BOA) centrale pour Gigerenzer. Plutôt que de penser que la décision et nos processus de raisonnement fonctionnent sur le modèle d'un algorithme de prise de décision à portée générale (comme l'est le rêve leibnizien du calcul universel, ou bien encore dans les versions

de la théorie de l'utilité attendue), Gigerenzer suppose qu'à chaque tâche correspond une manière de la traiter, en rapport avec l'environnement spécifique de cette tâche. Il s'agit ici de la thèse de la modularité massive de l'esprit qui serait équipé d'un ensemble de mécanismes de raisonnement propres, adaptés à un ensemble de tâches particulier, issus de la sélection naturelle, et proches, malgré des divergences, des modules de Fodor⁹⁸. Ainsi les heuristiques peuvent être rapides et frugales car elles sont spécifiques au domaine et parce qu'elles exploitent les structures de l'information particulières des divers environnements. (Gigerenzer, 1999). De même qu'un seul outil ne saurait être efficace dans toutes les situations et tâches de bricolage, nos processus de raisonnement épousent la spécificité des environnements de décision par ces heuristiques différentielles. Elles ont une forme d'extension grâce à laquelle elles peuvent être considérées comme intermédiaires au sens où elles fonctionnent pour une classe de situations, et non pour une tâche particulière. Ce que les auteurs appellent une « boîte à outils adaptative » (BOA) est donc une boîte qui contient ces heuristiques de rang intermédiaire, chacune étant utile pour une classe spécifique de problème, entre des stratégies universelles et totalement particulières.

Pour donner des exemples de ce que sont ces heuristiques, nous pouvons étudier cette heuristique qui permet de prédire ou d'inférer lequel de deux objets obtient le score le plus haut sur une échelle. Ainsi pour illustrer cette question du choix rapide d'un critère pour répondre à une tâche qui consiste à placer deux objets selon leur score sur une échelle donnée, nous pouvons prendre l'exemple suivant. Si l'on demande à des étudiants américains peu coutumiers des villes allemandes laquelle de deux villes en Allemagne, Munich et Bielefeld, possède la meilleure équipe de football, les réponses

⁹⁸ Nous reviendrons au chapitre 4 sur cette hypothèse de la modularité de l'esprit au cœur de la psychologie évolutionnaire et importante pour comprendre le fonctionnement des heuristiques.

la plupart du temps sont cohérentes, alors qu'ils ne possèdent pas d'informations sur le niveau de football. Comment se fait-il alors que les réponses soient bonnes? Une explication tient au fait que les étudiants optent pour la ville dont ils ont le plus entendu parler, ce qui peut être dû au fait qu'elle soit plus grande, et ainsi disposant de plus de budget, puisse s'entourer de meilleurs joueurs. L'heuristique du nom le plus courant pour choisir entre deux choses sur lesquelles nous ne disposons pas de plus d'informations pertinentes s'avère efficace dans ce contexte-ci.

Dans leur article « How good are fast and frugal heuristics », Gigerenzer, Czerlinski, et Martignon étudient les heuristiques adaptatives en demandant laquelle de deux villes américaines possède le plus de sans abris, ce qui repose sur la même heuristique que précédemment, l'heuristique « take the best (and ignore the rest) », qui consiste à sélectionner le critère qui a la plus haute validité dans le contexte du raisonnement. Ce critère de la ville la plus connue, donc la plus grande, pour déterminer la meilleure équipe de foot et le nombre de sans abris qu'elle comporte est pertinent dans la mesure où il y a un rapport entre la célébrité de cette ville, sa taille, ses capacités financières, et son attractivité pour les personnes en détresse. La validité des critères se maintient souvent à travers les sous-ensembles d'une même classe d'objets. Ainsi, cette stabilité des critères très valides est un bon soutien de la réussite de « Take the Best ». D'autres heuristiques ne reposent pas sur un critère aussi pertinent, comme l'heuristique minimaliste qui consiste à sélectionner un critère au hasard pour réfléchir au cas proposé. Ainsi pour Gigerenzer cette heuristique fonctionne tout aussi bien qu'une étude « traditionnelle » concurrente dans la mesure où elle repose sur peu de paramètres et utilise peu de critères. Elle repose, cependant, sur des critères très valides, contrairement à l'heuristique minimaliste, dont le critère retenu n'est pas forcément pertinent. Dans cette étude, Gigerenzer s'appuie sur les propriétés de l'information à la disposition des preneurs de décisions, afin de voir pourquoi

certaines heuristiques participent d'une pertinence élevée par rapport aux méthodes de choix concurrentes, et d'un taux d'erreurs faible.

Porter attention à l'adéquation de certaines heuristiques à certains contextes ou certains problèmes permet de sortir du cadre de lecture en termes de biais du raisonnement pour redonner une pertinence et une rationalité à ces décisions qui ne cadrent pourtant pas en première analyse aux normes classiques de la rationalité. Ainsi, comme le soulignent Samuels, Stich & Bishop

« si la plus grande partie de la cognition centrale est en fait subvertie par des modules cognitifs qui ont été conçus pour répondre à des problèmes adaptatifs que l'environnement a posé à nos lointains ancêtres, alors nous devrions nous attendre à ce que les modules responsables du raisonnement réussissent au mieux lorsque l'information est présentée dans un format similaire à celui qui était disponible dans l'environnement ancestral. » (Samuels, Stich & Bishop, 2002, p.244)

Il se peut que nous ayons évolué avec un organe mental qui est bon pour faire traiter l'information sur des probabilités formulées en termes de fréquences, sous un certain format, comme des fréquences d'événements, codées de manière séquentielle comme expérimentées, par exemple, 3 sur 20, plutôt que 15% ou une probabilité de $p=0.15$ ⁹⁹. Cela expliquerait que sous un autre format auquel nous ne sommes pas habitués de manière évolutive, nous échouions à traiter l'information. Il est fort probable que nos ancêtres présentaient l'information sous forme de fréquence (3 sur 20), plutôt que sous forme de probabilité (15%). Cela permettrait d'expliquer que nous comprenons plus facilement ce que cela représente que 3 des 12 barques franchissent la rivière, plutôt qu'il y ait 25% de chance que la barque la franchisse. L'hypothèse fréquentiste

⁹⁹ Gigerenzer, (1994). p.142.

consiste à dire, comme le formulent Cosmides et Tooby (1996, p. 3¹⁰⁰), que « certains de nos mécanismes de raisonnements inductifs incorporent des aspects du calcul des probabilités mais ils sont conçus pour traiter des données entrantes sous forme de fréquence, et de produire comme résultats des fréquences ». Gigerenzer (1994¹⁰¹) essaie de montrer que les biais cognitifs apparaissant dans les problèmes où entrent en compte des probabilités peuvent être évités et dissipés par une formulation en termes de fréquence.

Comme pour la perspective « Heuristiques et Biais », Samuels, Stich & Bishop (2002, p.245) identifient trois propositions claires que ces psychologues évolutionnaires font sur la base de leurs résultats expérimentaux, les deux premières étant des affirmations fondamentales [core] des recherches sur le raisonnement probabiliste dans cette perspective.

« (4¹⁰²) Il y a de nombreux problèmes de raisonnement incluant les probabilités et en contexte d'incertitude pour lesquels les jugements intuitifs des hommes *ne dévient pas* des normes appropriées de la rationalité. [Notamment dans des problèmes incluant des fréquences]

¹⁰⁰ Cosmides, L. & Tooby, J. (1996). « Are humans good intuitive statisticians after all? Rethinking some conclusions from the literature on judgment under uncertainty. » *Cognition*, 58, 1, 1-73.

¹⁰¹ Gigerenzer, G., (1991). « How to make cognitive illusions disappear: Beyond heuristics and biases ». *European Review of Social Psychology*, 2, p.83-115.

Gigerenzer, G., (1994), « Why the distinction between single-event probabilities and frequencies is important in psychology (and vice-versa) », In G. Wright and P. Ayton, eds., *Subjective Probability*. New York: John Wiley.

¹⁰² La numérotation intervient à la suite des trois affirmations du programme « Heuristiques et Biais. »

(5) Il est possible d'expliquer que dans nombreux cas nos jugements probabilistes sont en accord avec les normes appropriées de la rationalité par le fait que dans ces jugements, nous nous reposons sur des modules mentaux qui ont été conçus par la sélection naturelle pour bien réussir dans le raisonnement non-démonstratif lorsque ils reçoivent le type d'information entrante qui était courant dans l'environnement de l'adaptation évolutionnaire ».

Une autre affirmation « exubérante » est souvent faite qui, pour Samuels, Stich & Bishop « va bien au-delà les affirmations fondamentales du programme de recherches et qui ne peut être considérée que comme un excès rhétorique », à savoir que parfois ses partisans paraissent affirmer que : « (6) notre raisonnement probabiliste est subverti par des « machines élégantes » conçues par la sélection naturelle et tout soupçon d'irrationalité systématique est infondé ». (2002, p.245)

Cette dernière proposition est sous-entendue dans de nombreux articles et est celle par laquelle cette perspective évolutionnaire s'opposerait de front à la tradition des « Heuristiques et Biais » et à son pessimisme conséquent.

Faut-il voir dans ses deux traditions sur la rationalité limitée deux positions aussi irréconciliables? Pouvons-nous parvenir à une vision unifiée de la rationalité humaine?

1.6. BILAN : LA RATIONALITÉ DANS TOUS SES ÉTATS.

Plutôt que de jouer le jeu de la division, nous suivrons ici les analyses de Samuels, Stich & Bishop (2002) pour qui l'opposition catégorique entre ces deux traditions de recherches n'est qu'apparente. Selon eux, l'opposition frontale ne provient pas d'une contradiction entre les propositions fondamentales de chacune des deux traditions.

Ainsi, il est possible de soutenir à la fois que les gens dévient des normes de rationalité dans un certain nombre de tâches de résolution de problème (1), et qu'ils raisonnent selon ces mêmes normes dans un grand nombre de cas (4). De même, il est possible d'affirmer conjointement que les heuristiques que nous utilisons peuvent parfois nous faire commettre des erreurs et parfois nous mettre sur le bon chemin et rendre nos décisions rationnelles (2) et (5).

L'opposition profonde sur la nature de la rationalité humaine n'apparaît qu'entre les affirmations (3) et (6), qui sont, selon Samuels, Stich, et Bishop (2002), des affirmations rhétoriques et excessives qui ne doivent pas être prises au sérieux et qui ne reposent sur aucune preuve claire. De l'incapacité à distinguer les propositions fondamentales de ces traditions, de leurs fioritures rhétoriques, provient l'illusion d'un débat frontal et irréconciliable.

Cette position œcuménique a le mérite de souligner plusieurs points sur lesquels nous entendons mettre l'accent dans ce moment conclusif.

Tout d'abord, la perspective de la rationalité limitée n'est pas – seulement- une étude des erreurs de raisonnement, mais bien une approche qui consiste à mettre l'accent sur les processus de raisonnement – des heuristiques- dont les hommes sont équipés, et qui permettent de réagir et de décider rapidement. Ces heuristiques peuvent produire de bons résultats et guider correctement le comportement dans certains contextes, tandis que dans d'autres contextes où elles sont moins adaptées, elles peuvent être source d'égarements et d'erreurs. De là nous pouvons déduire deux points importants quant aux émotions.

Tout d'abord, cette rationalité limitée renouvelle l'étude possible des rapports entre émotions et décisions par la pensée de ces mécanismes de réponses adaptés à certains contextes et les émotions peuvent être des candidats crédibles aux titres d'éléments animant ces heuristiques.

Ensuite, justement à propos de ces contextes, une heuristique peut fonctionner et guider correctement le comportement dans certains contextes de décisions, et aboutir à des résultats équivalents d'un point de vue rationnel, à ceux d'un calcul explicite propre à la rationalité classique. Néanmoins, dans d'autres contextes où elle n'est pas adaptée, cette même heuristique peut aboutir à des erreurs et des méprises. Il en ira de même pour la question la place des émotions au sein de la rationalité. Cette sensibilité aux contextes donne une idée du type de conclusion qu'il va être possible d'établir quant à la place et au rôle des émotions dans la rationalité et de ce qu'il ne sera pas possible de dire. Il ne sera pas possible d'établir des conclusions univoques et des réponses uniques. Il sera possible et nécessaire de nuancer toute conclusion et de proposer des tendances et des traits généraux, augmentés de nombreuses exceptions, plus que des propositions générales et rigides. Il sera surtout possible, sans contradiction, de penser que parfois les émotions peuvent aider et seconder la prise de décision, tandis que dans d'autres contextes, un processus conscient de réflexion et de décision devra prendre le pas sur nos raisonnements heuristiques et essayer de les contrer et de se méfier de leurs réponses rapides. Nous reviendrons sur ces divers rapports possibles entre le niveau des heuristiques et le niveau de contrôle des raisonnements qui est central dans l'hypothèse d'un impact émotionnel sur les choix et décisions.

Cette sensibilité aux contextes est un appel à la prudence, elle invite à faire attention au caractère extrêmement volatile et complexe des émotions, et tout comme elle met en avant l'esprit de nuance qui doit présider à leur étude et la diversité des cas qu'il faut maintenir.

La rationalité est un concept complexe, protéiforme et délicat à manier. Nous avons essayé dans ce chapitre de présenter les avancées des dernières décennies et d'en expliquer les enjeux.

Nous avons abordé les limites du modèle de rationalité classique, et le paradigme de la rationalité limitée avec ses diverses traditions de recherches. Nous n'irons pas plus en détail dans ces conceptions. Il nous importait seulement de présenter cette perspective centrale pour penser la rationalité humaine pour comprendre les débats qui l'animent encore aujourd'hui. Par le biais de la notion importante d'heuristique, nous avons vu, en outre, que des mécanismes de raisonnement non-démonstratif animaient nos raisonnements et décisions. Cette notion d'heuristique s'avère importante pour faire une place aux émotions dans les raisonnements et prises de décision. Nous y reviendrons dans le chapitre 4 sur l'affect. Pour l'instant, nous allons aborder, dans le troisième chapitre, le second terme de notre recherche, à savoir le concept d'émotion.

CHAPITRE III

L'ETUDE DES EMOTIONS

Nous venons de présenter le contexte dans lequel les rapports entre émotions et rationalité ont pu être établis, grâce à un enrichissement conceptuel important de la notion de rationalité. Ces enrichissements créent un espace de réflexion pour penser de nouveaux rapports entre la rationalité et des éléments nouveaux tels que les émotions. Les rapports entre émotions et rationalité peuvent être variés et nous avons circonscrit le domaine qui nous intéresse, à savoir l'intervention des émotions au sein de nos choix et prises de décision.

Nous allons à présent nous tourner vers les émotions pour comprendre ce qui, en elles, peut rendre compte de leur participation aux prises de décision. Qu'est-ce qui dans une émotion lui permet d'avoir un impact sur les choix et décisions ? Afin de comprendre la possibilité de ce rapport, nous allons nous intéresser à ce qu'est une émotion. Quelles sont les conceptions du phénomène émotionnel qui sous-tendent ces rapports inédits entre émotions et prises de décision ? Comment appréhender le phénomène de l'émotion ? Ce chapitre sera donc consacré aux diverses théories de l'émotion et aux difficultés que pose ce phénomène protéiforme et complexe. Notre but sera de comprendre le cadre théorique dans lequel l'impact des émotions sur les décisions est actuellement étudié, tout comme également (mais plus tard dans notre thèse), celui dans lequel il devrait l'être. Nous chercherons à remonter d'un cran dans les liens explicatifs et à mettre en lumière le phénomène émotionnel et les manières possibles de l'appréhender. En étudiant les théories existantes qui tentent de répondre à ces questions, nous essaierons de les comparer.

Nous allons ainsi tout d'abord essayer de circonscrire le phénomène émotionnel, au sein du vaste champ qu'est le ressenti, grâce à un certain nombre de remarques définitionnelles préliminaires. Ensuite nous aborderons les diverses théories qui

traitent des émotions afin de voir quels aspects peuvent mis en lien avec le choix et la prise de décision. Enfin, nous reviendrons sur les difficultés rencontrées par le traitement théorique sur les émotions, difficultés qui se concentrent autour de la catégorie même de l'émotion.

Cette présentation des théories de l'émotion nous permettra dans un prochain chapitre de apparaître la persistance de problèmes à travers les diverses perspectives théoriques offertes et qui sont rarement étudiés pour eux-mêmes. Nous pointerons ainsi certains points de convergences autour desquels les réponses semblent se cristalliser, autant de points où s'ancrera notre réflexion.

1.7. PRELIMINAIRES DEFINITIONNELS

Ce second chapitre est consacré aux approches théoriques de l'émotion visant à comprendre ce qu'elle est et comment elle peut intervenir dans les émotions et prises de décision. Nous allons voir que cette compréhension est assez problématique, que les théories sont nombreuses et que la notion même d'émotion ne va pas sans poser problème. Philipps (2003, p.830) résume bien la situation lorsqu'il observe « qu'il n'y a, à présent, pas de cadre théorique généralement accepté pour les émotions humaines ». Mais avant d'aborder les diverses manières d'étudier les émotions et les difficultés de cette étude, nous souhaitons néanmoins présenter une définition minimale du phénomène émotionnel. Il s'agira de saisir ce que nous visons par émotion, et de différencier ce phénomène d'autres états qui peuvent être confondus avec lui. Nous entendons également aborder les divers phénomènes qui sont rassemblés sous la notion unique d'émotion pour préciser ceux qui nous intéresseront particulièrement dans ce travail, et ceux que nous choisissons de laisser hors du champ de notre étude.

Ici comme ailleurs quand il est question d'émotion, les généralisations risquent de trouver des contre-exemples, mais il n'est pas inutile de se risquer à proposer de

grands traits afin de fixer un peu les idées avant de rentrer dans le détail des divers phénomènes que recoupe l'affect. Nous entendons dans cette partie définitionnelle dresser un portrait général de l'émotion et des phénomènes dont il est bon de la différencier.

Dans la mesure où les définitions de l'émotion et des phénomènes affectifs en général se heurtent la plupart du temps à des exceptions et que les prises de position théoriques sont nombreuses en ce qui les concerne, nous souhaitons souligner que notre but n'est pas de prendre parti dès à présent pour une approche conceptuelle plutôt qu'une autre. Il s'agit d'essayer de préciser notre objet d'études, et de présenter, de la manière la plus neutre et descriptive qui soit, si tant est que cela soit possible, ces phénomènes aux frontières souvent floues. Il y aura forcément des simplifications, et il sera possible de trouver des objections à ces positions, mais nous entendons dresser une sorte de cadre conceptuel qui nous permettra d'avoir un début de prise sur notre sujet.

1.7.1. L'affect comme type de ressenti

Les émotions sont-elles des affects ? Comment distinguer affect et ressenti ? Nous allons présenter rapidement le champ conceptuel de l'affect avant d'en suivre précisément les diverses branches.

Nous suivrons notamment les analyses de Hacker (2004) qui essaie de dégager un cadre conceptuel pour étudier les émotions, malgré la confusion qui règne dans ce champ notionnel. Les émotions, en tant qu'affects ou affections sont ainsi un cas particulier de « feeling », de ressenti, qui se divise en quatre sous-catégories, les sensations, les perceptions, les appétits et les affections.

Arrêtons-nous successivement sur chacune de ces catégories du ressenti. Les perceptions nous renseignent sur un état du monde. Elles sont des activités cognitives, qui par le biais des cinq sens, nous indiquent les caractéristiques de notre environnement extérieur, comme la chaleur d'un objet, sa solidité, tout comme sur ses qualités auditives, gustatives, olfactives ou visuelles. Ces qualités causent des perceptions en moi, celles-ci pouvant être dites vraies ou fausses, selon que j'attribue correctement des propriétés aux objets perçus. Elles ne doivent pas confondues avec les sensations, un autre type de ressenti qui n'implique pas quant à lui le monde extérieur et ne constitue pas une activité cognitive à proprement dite, celles-ci ne pouvant être dites vrais ou au fausse. En effet, lorsque j'ai une sensation, elle m'indique un état particulier de mon corps, en cela elle ne peut pas être correcte ou incorrecte. J'en fais l'expérience dans mon corps, plutôt qu'avec mon corps : « [d]e telles sensations sont localisées *dans* le corps, mais ne sont senties *avec* aucune partie du corps » (Hacker, 2004, p.199). Ainsi, selon les exemples que prend Hacker, percevoir la chaleur d'un objet n'est pas comme avoir une sensation de douleur, qui est forcément telle que je la perçois et qui m'informe sur mon corps¹⁰³.

Quels rapports la sous-catégorie des affections entretient-elle avec ces deux autres types de ressentis que sont la perception et la sensation ? D'une part, contrairement aux sensations, les affections ne nous renseignent pas sur un état du corps comme le fait la sensation. Certes, les affections peuvent être accompagnées de sensations : je peux ressentir une sensation dans la poitrine tout en ressentant une émotion de fierté par exemple, mais cela ne signifie pas pour autant que je ressens la fierté dans la poitrine, tout comme je ne ressens pas la peur dans la bouche alors que ma bouche peut me sembler sèche lorsque j'ai peur. D'autre part, contrairement aux perceptions,

¹⁰³ Hacker ne parle pas des proprioceptions, qui semblent correspondre à ce qu'il dit des sensations.

les émotions ne nous informent pas sur un état du monde. La peur ressentie ne correspond pas à un état du monde. La chaleur correspond directement à un certain état ou une caractéristique du plat que je sors du four par exemple, tandis que la peur ne correspond directement à un aucun état particulier de l'ours ou de la pente montagneuse où je me trouve. Ce qui distingue les affections des sensations et perceptions pourrait recouper en fait ce qui distingue un état subjectif, qui me renseigne sur un certain rapport que j'ai à la situation, d'un état objectif qui renvoie à un état ou une propriété objective réelle de la situation (un état du corps pour la sensation, ou un état du monde pour la perception). La manière dont on perçoit un bruit tout comme la manière dont on sent la douleur dépend des conditions biologiques humaines en général présentes en chaque individu humain tandis que les affections, le fait qu'une situation suscite en lui la colère ou la joie, dépendent de l'identité et de la particularité de l'individu en question. La différence ici pourrait recouper la distinction entre un point de vue phylogénétique, et un point de vue ontogénétique.

Pour terminer le passage en revue des divers ressentis, en quoi l'affection est-elle différente de la dernière sous-catégorie dont nous n'avons pas encore parlé, celle de l'appétit ? L'affection doit être distinguée de l'appétit dans la mesure où ce dernier est un mélange de sensations, localisées dans le corps sous forme d'inconfort, et de désir que cet inconfort nous pousse à satisfaire (comme la faim, la soif ou l'appétit sexuel). L'appétit nous pousse à satisfaire un désir afin de faire cesser cet inconfort. Nous retrouvons ici le niveau phylogénétique ou « objectif ». Lié aux besoins primaires de l'homme, il se distingue des désirs particuliers en cela que son objet est général ou formel. Lorsque j'ai faim, cet appétit me pousse vers la nourriture en général et non vers tel aliment en particulier. La satisfaction du désir entraîne la disparition momentanée de la sensation d'inconfort, processus qui ne se manifeste pas dans l'émotion. Pour leur part, les affections ne contiennent pas de manière centrale

un désir dont la satisfaction fait cesser l'appétit. C'est en cela que les affects se distinguent des appétits.

A présent que nous avons distingué l'affection avec les autres sous-catégories de ressenti, quelle est donc sa spécificité ? Il apparaît que l'affect véhicule un type d'information bien particulier. Il me signale qu'un stimulus est doté d'une valeur pour moi ou qu'il correspond à certaines préférences. Comme les perceptions, il est donc en rapport avec une situation ou un objet de mon environnement. Cependant, au lieu de m'informer sur ces derniers, il m'informe sur mon rapport à eux, sur la manière dont je les évalue, sur la valeur que je leur attribue, sans que cette valeur ne soit synonyme de désir comme pour l'appétit. L'affect peut être défini comme la tonalité simple plaisante ou déplaisante d'un ressenti. Hacker souligne également qu'en général l'affect (comme tonalité d'un ressenti) ne contient pas d'activité cognitive complexe. Pour Hacker, l'affect est relié à la simple préférence ou valeur d'un stimulus particulier, ou même à ce que Fridja (1993) a appelé « l'évaluation ressentie » [felt appraisal] d'un événement, et peut ainsi être relié à une inclination à approcher ou éviter certains stimuli. Ainsi en plus de me renseigner sur mon rapport à une situation, l'affect me place dans une certaine disposition face à celle-ci. Nous pouvons ainsi dire que l'affect possède deux composantes, l'une correspondant à un ressenti, et l'autre incluant une tendance d'action liée à une évaluation d'un état du monde ou d'une situation.

1.7.2. L'affection en détail

A présent que nous avons défini l'affection par contraste avec les autres types de ressenti (feeling), nous allons voir quelles sont les différentes formes qu'elle peut prendre. On distingue en général au sein de la catégorie de l'affection deux formes,

les humeurs, et les émotions. Nous allons continuer à suivre les analyses de Hacker tout en nous en démarquant sur certains points¹⁰⁴.

¹⁰⁴ Hacker distingue dans son analyse une autre forme d'affection qu'il nomme les « agitations ». Désordres affectifs de courte durée typiquement causés par quelque chose d'inattendu, par des perturbations non anticipées, elles incluent des états temporaires comme le fait d'être ou de se sentir excité (« *thrilled* ») ou choqué, surpris, horrifié, révolté, dégoûté, réjoui... Elles sont causées par ce que nous percevons, ce que nous apprenons ou ce dont nous prenons conscience. Nous pouvons sans doute inclure également dans cette classe des états induits par des drogues, comme le café, l'alcool ou la nicotine.

Leur différence avec les émotions, qui ne se dégage par directement des exemples qu'il donne, réside dans leur rapport à l'action. Pour Hacker, les agitations sont des désordres, causées par ces perturbations non anticipées, et elles ne sont pas, par conséquent, des motifs de l'action comme les émotions peuvent l'être, mais plutôt des inhibiteurs temporaires de l'action motivée. Dans un cas, on agit sous le coup de certaines perturbations qui modifient le cours normal de l'action et que l'on subit: on agit parce qu'on est choqué ou excité. Mais, dans l'autre cas, on peut agir pour certains motifs, que l'on se donne ou que l'on reconnaît comme tels, qui peuvent être des émotions: on peut agir par amour, par jalousie, par compassion. On peut anticiper les réactions et on possède un certain savoir et compréhension de nos motifs dans le cas de l'émotion, tandis que les agitations sont de l'ordre du subi et leur compréhension nous échappe. Il souligne aussi que les agitations ne définissent pas forcément des traits importants de notre caractère ou de nos réactions habituelles, alors que les émotions peuvent être des traits importants de notre comportement et de notre action.

Nous mentionnons cette catégorie mais nous ne souhaitons pas la développer davantage pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ces distinctions qu'Hacker présente de manière tranchée ne nous semblent pas très claires et la ligne de partage entre émotion et agitation ne nous semble pas très nette, d'autant plus que la notion d'agitation revient dans la définition même qu'il donne de l'émotion par la suite. En outre, le contraste entre un état émotionnel subi et un état émotionnel compris et assumé par lequel on agit ne nous semble pas très compréhensif, ou en tout cas très utile en ce qui concerne notre travail. Par ces distinctions, il semble vouloir s'éloigner de la conception commune des émotions comme des explosions de ressenti ponctuelles et dérangeantes, comme de simples agitations qui viennent interrompre

1.7.2.1. Les humeurs

Les humeurs constituent une première forme d'affection. Elles les appellent parfois des états d'esprit : nous pouvons être euphoriques, joyeux, irritables, mélancoliques ou déprimés. Elles peuvent être des états d'esprit ponctuels [*occurents*] ou dispositionnels sur un plus long terme. On peut se sentir déprimé durant un après-midi ou souffrir de dépression pendant plusieurs mois. Les humeurs sont en général moins liées étroitement que les émotions à des objets. Contrairement aux émotions, les humeurs sont diffuses et non dirigées vers un objet (Hacker dit qu'elles sont « *unfocused* »). Une humeur est « un état de feeling général et envahissant qui n'est pas dirigé vers une cible spécifique » (Wood, Saltzberg & Goldsamt, 1990. p.900). Nous pouvons nous sentir enjoué ou déprimé sans que notre humeur soit dirigée vers un objet spécifique, tandis qu'en général, nous ne pouvons pas en général ressentir d'amour sans être amoureux de quelqu'un en particulier, ou être colère sans l'être contre quelqu'un en particulier.

Une autre différence avec les émotions réside dans le rapport à nos actions. Les humeurs ne sont pas liées à des traits d'action intentionnelle, mais plutôt à des manières de faire, à des styles d'action. La jovialité, la mélancolie et dépression, contrairement à l'amour, l'envie, ou la compassion, ne fournissent pas de motifs pour une action particulière, mais elles apparaissent ou transparaissent dans la manière de faire ce que nous faisons, dans notre conduite et la tonalité de notre voix. Ce rapport

le cours normal de l'action, mais en faisant cela, il nous semble qu'il force un peu trop le trait. Nous renvoyons à Hacker (2000) pour plus de détail.

au style de nos actions est lié au fait que les humeurs colorent nos pensées et envahissent nos réflexions.

Comme les émotions, les humeurs ne consistent pas seulement en une valence affective (c'est-à-dire une humeur positive contre une mauvaise humeur), mais aussi en des ressentis qui donnent à l'expérience une qualité plus spécifique (comme être triste, en colère ou de joyeuse humeur). Cependant les humeurs n'interrompent que rarement les pensées et les comportements en cours, bien qu'elles puissent, comme Isen (1984, p.186-187) le précise « gentiment colorer et rediriger les pensées et actions en cours, influençant ce qui va arriver ensuite, mais presque sans que cela ne se remarque ». Il est incorrect de caractériser une humeur comme un état émotionnel qui est fréquent ou continu sur une longue période de temps. On peut avoir peur de la guerre pendant longtemps, mais cela n'implique pas qu'on soit d'une humeur particulière, cela peut en revanche contribuer à ce qu'on soit d'une humeur particulière.

Comme on le voit, la catégorie psychologique de l'affection est complexe et diverse et son étude doit être prudente, les frontières entre les types d'affection étant perméables. Les émotions peuvent ainsi se transformer et se fondre en humeurs tandis qu'inversement un sentiment diffus d'anxiété peut se cristalliser en une peur spécifique. Comme le note Hacker, « La catégorie psychologique des affections démontre à la fois de la complexité et de la diversité, les schémas conceptuels sont irréguliers, et les variations d'un type à l'autre sont considérables. En conséquent, la plupart des généralisations concernant les concepts à l'intérieur de ces sous-catégories doit être nuancée en soulignant que c'est le cas « la plupart du temps » ou « typiquement » (Hacker, 2004, p.202).

1 7.2.2. L'émotion

Au sein de la catégorie de l'affection, les émotions se caractérisent en général par un état ressenti diffus, dit positif ou négatif, agréable ou désagréable, ainsi que par des caractères spécifiques, qui fait qu'une personne esseulée ne se sentira pas « mal » de la même manière qu'une personne embarrassée. Nous pouvons identifier l'émotion de peur ou de colère, mais elle peut aussi être plus spécifique, comme la peur des araignées ou des tremblements de terre. Elle peut être aussi, en plus d'un type de contenu spécifique, une instance d'une peur particulière, comme la peur particulière que telle personne unique ressent face à tel tremblement de terre imminent.

Malgré les grandes différences entre les cas différents d'émotion, la catégorie d'émotion retient l'idée forte d'agitation mentale, en continuité avec les racines historiques de la notion. La catégorie d'émotion regroupe ce qui était appelé auparavant en littérature ou en philosophie, des passions. L'émotion provient en effet d'un contexte étymologique qu'il est important de rappeler. Le terme grec de "pathos" utilisé par Aristote (*De Anima*, I, 1, et *La Rhétorique*, II) est rendu en latin par "affection", "affectus" et "passio" (Augustin, *De la Cité de Dieu*, IX, 4), comme le rappelle Ricken (1991, p. 237-238). Nous retrouvons ici des liens étroits entre la notion d'affect déjà mentionnée et ses rapports avec le terme de passion qui fait ressortir le fait que les émotions sont des agitations au sens où elles sont des modifications en nous qui sont déclenchées et causées par un élément extérieur dont nous subissons l'impact, et qui nous meut et nous émeut. Le terme « émotion » retient en effet de ses racines étymologiques l'idée qu'elle est un processus, comme l'indique « pathè » en grec qui chez Aristote sont des processus (des « kinèseis », *De Anima*, 403a26), ou en latin des « motiones », des mouvements. Les émotions font ainsi partie de ou recouvrent la catégorie de la passion, avec l'idée de bouleversement intérieur. Mais cette connotation ne doit pas masquer la présence d'autres éléments caractéristiques de l'émotion. Comme le souligne Gordon,

« dans le sens ancien d'agitation mentale (une extension métaphorique du sens original de mouvement agité), une personne qui est, par exemple, heureuse ou triste à propos de quelque chose n'est pas typiquement agitée. Le fait de parler de la colère, de la peur, de la joie, de la tristesse, etc... collectivement comme des « émotions » encourage l'idée (tenue pour acquise chez James) selon laquelle elles sont distinctes de manière seulement qualitative des *ressentis d'agitation mentale*. Cela exagère l'importance de l'agitation, et néglige des différences caractéristiques, comme les soulignent Aristote, Spinoza et d'autres, qui existent dans les types de situations qui suscitent ces diverses émotions ». (Gordon, 1995, p.222-223).

Au sein de la catégorie d'émotion, cette idée de bouleversement et de mouvements agités correspond plus à certaines émotions qu'à d'autres, et à certaines intensités de celles-ci, plus à la colère qu'à la joie ou la tristesse, plus à certaines manifestations d'une émotion qu'à d'autres, et gomme ainsi les différences qui peuvent exister entre diverses émotions et entre diverses manifestations de la même émotion. Certains traitements théoriques accentueront la dimension d'agitation subie en soulignant la place du ressenti somatique, comme le fait William James selon Gordon ici. Si nous reviendrons plus tard sur la conception de James, nous pouvons affirmer dès à présent que se concentrer sur la dimension de ressenti somatique et de bouleversement corporel dans l'émotion a pour conséquence de se focaliser sur certaines formes d'émotions, ponctuelles, et de masquer d'autres phénomènes ou propriétés qui peuvent être tout aussi importants au sein des émotions. Certaines, comme la peur ou la colère ont des accompagnements somatiques caractéristiques qui font signe du côté de l'agitation, mais qui sont moins présentes ou moins visibles pour d'autres comme, par exemple, la compassion, la fierté, la gratitude, ou le respect.

Comment définir l'émotion, une fois ces diverses remarques faites? L'émotion peut être définie, en suivant De Sousa (2003) comme « une réponse à certains événements

d'importance pour un sujet, activant des changements corporels et motivation typiquement un comportement caractéristique¹⁰⁵ ». Les émotions peuvent être présentées de façon générale comme des épisodes rassemblant divers moments. En général, le phénomène émotionnel rassemble en effet un événement ou une situation particulière liée à l'apparition de l'émotion, des pensées en lien avec l'événement, des comportements, en termes d'expression ou d'action, qui semblent suivre ou dériver de ces pensées, des phénomènes corporels parfois ressentis lors de cet épisode émotionnel. Nous essayons d'identifier ces éléments sans parti pris théorique ni supposition de liens particuliers, causaux, ou temporels, entre eux. L'émotion est un état mental suscité par l'interaction d'un sujet avec son environnement, physique et, parfois, social. Comme on l'a vu, on distingue souvent les émotions des humeurs, bien que la question, comme de nombreuses questions les concernant, soit objet de débat, dès lors que nous apercevons deux points. Le premier consiste à dire que les émotions portent sur un objet précis : je suis triste à cause du décès d'un proche, je suis en colère à cause du mensonge de mon fils, je suis jalouse à cause d'indices mettant en doute la fidélité de mon conjoint; mais par contre, je me sens d'humeur déprimée, ou joyeuse, sans pouvoir rattacher ces humeurs de façon précise et explicite à un objet spécifique. La seconde différence courante dans la psychologie populaire est plus controversée voire carrément critiquée dans les études des émotions, et elle consiste à souligner que les émotions sont souvent des phénomènes de courte durée, alors que les humeurs durent plus longtemps. Cette différence peut être nuancée par des cas particuliers d'émotions – comme c'est souvent le cas vu la prolixité de cette catégorie – à savoir des émotions qui sont durables, comme l'amour filial par exemple, ou des cas de jalousie qui peuvent durer toute une vie.

¹⁰⁵ De Sousa, R. (2003). Article "Emotion", *Stanford Encyclopedia*, en ligne, consulté le 26 mars 2009.

La notion classique d'émotion ressentie ne fait ainsi pas la distinction entre des *perturbations émotionnelles* épisodiques et des *attitudes émotionnelles* plus durables. Nous allons dans ce qui suit nous concentrer sur la notion d'émotion au sens de perturbations émotionnelles, avant d'aborder la notion moins habituelle d'attitude émotionnelle.

Les émotions comme perturbations émotionnelles

Les émotions comme « perturbations » sont manifestées dans des comportements expressifs qui peuvent prendre diverses formes et qui témoignent de la présence de nombreuses propriétés. Elles peuvent entraîner des comportements qui ne sont pas ou ne génèrent pas d'actions proprement dites, comme le rougissement, l'embarras de honte, la transpiration, la pâleur; mais elles peuvent aussi être à l'origine d'actions et réactions, tantôt volontaires comme les déclarations d'amour, ou partiellement volontaires, comme la voix qui monte dans la colère et qui peut être inhibée, ou encore involontaire, comme le cri de terreur. Enfin, elles peuvent être responsables de manières d'agir, tout comme les agitations, que ce soit dans le ton de la voix impatiente par exemple. Enfin, certaines perturbations sont associées avec des formes spécifiques d'action instrumentale ou intentionnelle, que l'on peut aborder comme des inclinations à agir directement liées à telle émotion, ou comme des tendances d'actions. Ainsi la peur d'un danger imminent peut être décrite comme une inclination à fuir, ou la pitié comme une inclination à aider. D'autres émotions, comme le regret ou l'espoir ne sont pas immédiatement liées à des actions.

En plus de certaines inclinations qui ne passent pas par des justifications explicites, certaines émotions ont des liens directs avec des raisons d'agir et de motiver une action. Ces raisons d'agir font ressortir un trait important des émotions, à savoir que celles-ci sont en rapport avec un objet spécifique, avec un événement que l'on

considère, une situation que l'on interprète ou une personne. La peur d'un objet constitue une motivation à agir d'une certaine manière liée à cet objet à partir de la raison qui souligne la dangerosité de cet objet. La pitié est liée à une action d'améliorer la condition d'autrui pour la raison qu'ils sont souffrants. D'autres ont des liens seulement indirects. Quand on dit de quelqu'un qu'il est émotif, on veut dire qu'il est susceptible de perturbation émotionnelle, qu'il est sujet à des manifestations subites d'émotions qu'il exprime librement et qui peuvent assombrir son jugement, mais qui ne sont liées à des raisons d'agir explicites.

Les émotions comme attitudes émotionnelles

Mais en plus des émotions comme perturbations émotionnelles, il ne faut pas négliger l'existence d'un autre phénomène à ranger dans la catégorie des émotions, mais qui ne peut être qualifié de perturbation, à savoir l'attitude émotionnelle. Nous allons nous arrêter un instant sur cette notion d'attitude émotionnelle telle que Hacker la précise. Elle permet en effet de faire apparaître des aspects importants qui sont négligés à cause de la prévalence de l'émotion conçue comme perturbation. Il est par exemple possible d'aimer tout au long d'une vie, d'être fier des réussites ou honteux des erreurs de jeunesse pendant de longues années, d'être envieux ou jaloux longtemps, et l'on peut ne jamais cesser de regretter certaines folies. Notre jugement peut être occulté par des agitations émotionnelles, mais aussi par des ressentiments et des jalousies longues et durables, qui constituent ce qu'Hacker appelle des « attitudes émotionnelles ». L'amour peut également donner lieu à une attitude émotionnelle, telle que l'amour parental, conjugal ou filial.

Ces attitudes émotionnelles ne sont pas des dispositions¹⁰⁶ correspondant aux perturbations émotionnelles de l'amour, mais elles représentent plutôt un souci constant pour l'objet, une motivation durable et constante pour des actions au bénéfice de l'objet aimé, un désir d'expérience partagée, une coloration persistante de la pensée et de l'imagination. Elles ressemblent ainsi à l'humeur par leur aspect de la durabilité, mais s'en éloignent aussi parce qu'elles ont un objet.

Par le biais de cet exemple de l'amour comme attitude émotionnelle, nous pouvons voir que des propriétés nouvelles sont alors mises en lumière, qui étaient occultées dans la réduction de l'émotion à une perturbation. Sous l'influence de conception de l'émotion comme celle de James, ces dimensions ont été évacuées de la réflexion sur l'émotion. Comme l'indique Jane O'Grady :

« William James argumentait avec persuasion que sans "symptômes corporels" palpables, une l'émotion serait simplement une observation détachée, et qu'il n'y aurait pas émotion du tout. Il considérait les émotions comme des sensations de perturbations physiologiques causées par la perception (d'événements extérieurs)- nous sommes tristes parce que nous pleurons, nous sommes en

¹⁰⁶ Pour comprendre la particularité de l'attitude émotionnelle, il est nécessaire de bien la distinguer de ce qu'on appelle une disposition émotionnelle parce que la tentation pourrait être de les confondre. Une émotion dispositionnelle est une émotion potentielle, une émotion qui a des chances de se produire. Ainsi, tandis qu'il définit les émotions occurrentes comme des épisodes actuels d'expérimentation de colère, de peur, ou de joie, certains, dont Elster, définissent la disposition émotionnelle comme « la propension à ressentir des émotions occurrentes, telles que l'irascibilité, la lâcheté [*faintheartedness*]. » La disposition émotionnelle peut ou non se manifester ensuite dans une émotion, mais elle n'est pas nécessairement liée à une émotion actuelle et occurrente: « La disposition peut être caractérisée dans les termes du seuil d'activation de l'émotion (comme l'irritabilité), ou dans les termes de l'intensité de l'émotion une fois activée (comme l'irascibilité), ou les deux. Des personnes irascibles ne sont pas constamment en colère et une personne en colère n'est pas nécessairement irascible, ainsi les deux phénomènes sont distincts ». Elster, J. (1999, p.244.) Or l'attitude émotionnelle est bel et bien actuelle.

colère parce que nous nous battons, plutôt de dire que nous pleurons parce que nous sommes tristes ou que nous nous battons parce que nous sommes en colère. Sa théorie des bouleversements corporels, et celles d'autres, sont en fait des versions des théories du ressenti [*feeling theories*] à l'orientation plus physique et elles échouent à résoudre leurs principaux problèmes. Elles s'appliquent seulement à des émotions occurrentes, non à des émotions dispositionnelles ou qui durent, et, en faisant des émotions un processus involontaire (qu'il soit mental ou physique), elles lui donnent seulement une connexion contingente, empirique avec ses causes associées, ses circonstances, ses comportements ou expression, comme si la colère, la jalousie, ou la suspicion par exemple, pouvaient se produire quelque soit le contexte. » (O'Grady, 1995, p.224-225).

O'Grady souligne ici un point qui est important pour la question des rapports entre émotions et décisions. Pouvoir comprendre ces rapports suppose de s'éloigner de la conception courante des émotions comme perturbations qui ne permet de pas traiter des rapports récurrents ou de dégager des traits généralisables à propos des émotions au sein des décisions et des comportements. Elle ajoute en effet : « Que nous considérons souvent les émotions comme étant justifiées ou injustifiées, rationnelles ou irrationnelles, réalistes ou irréalistes, devient proprement inexplicable. » (Ibid.)

Les approches somatiques de l'émotion, et le fait de la considérer comme une perturbation, avec la dimension de passivité et de dimension involontaire qu'elle contient, passent à côté d'aspects importants des émotions en général, et centraux pour notre travail. Il était ainsi nécessaire de dégager ces dimensions moins connues de l'émotion.

Nous avons dégagé la grande complexité de la catégorie de l'émotion, ce qui invite à la prudence dans nos conclusions, tout comme nous avons aussi compris que les émotions, en tant qu'affections, nous procurent un type d'information très particulier sur notre rapport à notre environnement et la manière dont nous l'évaluons qui sera important pour la suite de notre travail.

Nous y voyons un peu plus clair à présent au sein des divers phénomènes que l'on peut dire affectifs, et au sein de ce qu'on appelle les émotions. Il faudra conserver ces catégories et distinctions à l'esprit lorsque nous parlerons plus tard de l'influence des émotions sur les décisions. Mais étudier l'émotion ne peut se faire sans un cadre théorique spécifique. Nous allons nous tourner vers les divers traitements théoriques auxquels l'étude de l'émotion donne lieu. Cela nous permettra d'avancer dans la compréhension de cet objet complexe et de préciser les problèmes que cette dernière peut connaître.

1.8. LES THÉORIES DES ÉMOTIONS ET LEURS LIMITES

Comme nous avons dit en introduction de ce second chapitre, nous ne souhaitons pas présenter une vision exhaustive des diverses positions et théories qui ont existé et existent quant aux rapports entre émotions et rationalité. Nous entendons plutôt aborder ce vaste champ d'études en nous demandant ce qui dans l'émotion permet d'étudier et de comprendre une possible intervention positive des émotions au sein de nos décisions. Dès lors que nous avons vu dans un premier chapitre que des éléments non cognitifs pouvaient entrer dans des décisions rationnelles, il est nécessaire de nous demander en quoi les émotions constituent de bons candidats pour collaborer à la rationalité, voire peut-être pour élaborer des choix rationnels. Afin de savoir si les émotions sont le bon type de phénomène dont aurait besoin une compréhension plus fine de la rationalité, il est nécessaire de revenir sur les diverses manières dont les émotions peuvent être comprises pour poser le cadre de notre travail.

Il existe des théories qui abordent le phénomène émotionnel à partir de la catégorie de l'émotion. En son sein, certaines théories ne retiennent qu'un seul aspect des émotions, que nous pouvons nommer « pures », et d'autres que nous rangerons dans

la catégorie des théories hybrides, ou mixtes dans la mesure où elles font intervenir diverses composantes¹⁰⁷. D'autres théories néanmoins traitent la question des émotions et de leur impact dans les prises de décision par le biais de la catégorie, plus générale, d'affect, dont nous avons déjà parlé plus haut, qui est importante pour notre travail, et que nous aborderons dans la deuxième partie de ce second chapitre.

1.8.1. Les diverses approches théoriques des émotions

1.8.1.1. Les théories des émotions « pures »

Nous avons vu que les émotions étaient des épisodes qui comportaient divers éléments, un événement déclencheur de l'émotion, des pensées en lien avec cet événement, des comportements, d'expression ou d'action, qui semblent suivre ou dériver de ces pensées, et des phénomènes corporels parfois ressentis lors de cet épisode émotionnel. Au sein des théories dites « pures », l'émotion peut être concentrée dans l'un de ces cinq composants du processus émotionnel —situation, pensée, comportement, ressenti, modalité de raisonnement. On identifie dès lors l'émotion à un composant distinct du processus émotionnel. Nous allons rapidement présenter la manière dont il est possible de théoriser les émotions en se reposant à chaque fois sur un seul de ces composants du processus émotionnel, au sein de théories que l'on peut dire « pures ».

Les théories du ressenti corporel

¹⁰⁷ En suivant les analyses de Prinz, J., (2004, p. 131).

Une première classe de théorie définit les émotions à travers l'importance des phénomènes du ressenti au sein de l'émotion, qui consiste à souligner l'importance de la place du corps. Le lien des émotions au corps et aux ressentis qui surgissent lorsque nous nous sentons dans un état émotionnel particulier est ici primordial. Les émotions sont identifiées avec un composant des épisodes émotionnels qualifié de « corporel ». Nous allons ainsi présenter les théories qui assimilent les émotions à des ressentis particuliers. Nous avons vu précédemment qu'au sein de ce que l'on appelle en général le ressenti, nous pouvons identifier les perceptions (des 5 sens), les sensations (nous informant d'un état du corps), les appétits et les affections. Les théories émotionnelles du ressenti mettent l'accent sur ce rapport commun au corps qu'elles partagent avec les sensations, les perceptions et les appétits. Elles se répartissent en trois ensembles de théories : la théorie des ressentis (*feelings theory*), celles des changements corporels (*somatic theory*), celle des ressentis de changements corporels (*somatic feeling theory*), une théorie du ressenti somatique. Ces théories mettent l'accent sur la composante sensitive et corporelle des émotions. Elles correspondent d'une certaine manière à une intuition commune de la psychologie populaire : la gorge nouée, le cœur serré, les mains tremblantes indiquent que nous sommes émus. Lorsque nous avons une émotion, nous ressentons quelque chose. Être ému, avoir une émotion, cela consiste à ressentir d'une certaine manière. Si nous demandons d'où viennent ces ressentis, nous pourrions être tentés de répondre qu'ils viennent du corps. Ainsi l'émotion n'est rien d'autre que l'ensemble de ces ressentis. La perspective la plus courante est celle du ressenti somatique dont William James est l'un des principaux et premiers défenseurs. James (1884) et Lange (1885) sont arrivés séparément¹⁰⁸ à la conclusion que le sens commun avait conçu les choses à l'envers.

¹⁰⁸ En 1885, le psychologue danois Carl Lange a proposé de manière indépendante une idée similaire à celle de James. Cette perspective a ensuite été nommée celle de James-Lange.

Nous pensons facilement que les changements corporels arrivent après l'expérience de l'émotion. Selon ces deux psychologues, les changements corporels précèdent, au contraire, nos expériences émotionnelles. Si nous associons cette idée à celle selon laquelle les émotions sont des ressentis, nous aboutissons à la perspective de James-Lange. Les émotions sont des sensations des changements corporels. La perspective de James est une approche corporelle ou « corporaliste » des émotions, (« bodily approach ») selon Oatley, dans *Understanding Emotions*. Selon la classification de Prinz, elle constitue une théorie du ressenti somatique (somatic feeling theory) : « les changements corporels suivent directement la perception du fait déclencheur [...] et le ressenti des mêmes changements en train de se produire EST l'émotion ¹⁰⁹ ».

La perspective de William James, et son accent sur la corporéité des émotions est à saisir dans ses oppositions. Il s'oppose à l'idée de sens commun, fautive selon lui, qui lie immédiatement émotion et activité. Cette idée courante consiste à soutenir que ressentir une émotion nous conduirait ou nous forcerait à une certaine activité. Ainsi, si nous rencontrions un ours dans les bois, nous aurions peur et nous nous mettrions à courir. Selon James, il est d'abord question, avec l'émotion, de perception des changements corporels. C'est à l'occasion de la perception de l'objet de la peur - l'ours - c'est-à-dire « le fait déclencheur », que l'émotion intervient. Elle consiste donc en la perception des changements de notre corps lorsque nous réagissons à ce fait. James et Lange ont insisté sur l'idée que les émotions nous secouent, nous animent, et sur la manière dont certaines d'entre-elles - que James nomme les émotions brutes ([coarse emotions]) nous meuvent corporellement. On peut transpirer, pleurer, notre souffle peut se raccourcir quand nous pleurons ou rions. Une partie de notre système sensoriel est dirigé vers notre intérieur et perçoit ces

¹⁰⁹ James, W., (1890). *The Principles of Psychology*, p. 449, cité par K. Oatley & al. (1996, p. 5). Nous soulignons.

changements. Une émotion de peur est le ressenti du tremblement, de la fuite, et ainsi de suite. Il s'agit ainsi bien d'une théorie émotionnelle du ressenti. D'autre part, ce sont des sensations d'états de notre corps, en cela elle aussi une théorie somatique. L'émotion constitue le ressenti de nos réponses corporelles à ce que nous percevons ; ce point est central pour James. L'émotion est la perception des changements corporels déclenchés par un certain fait ou objet.

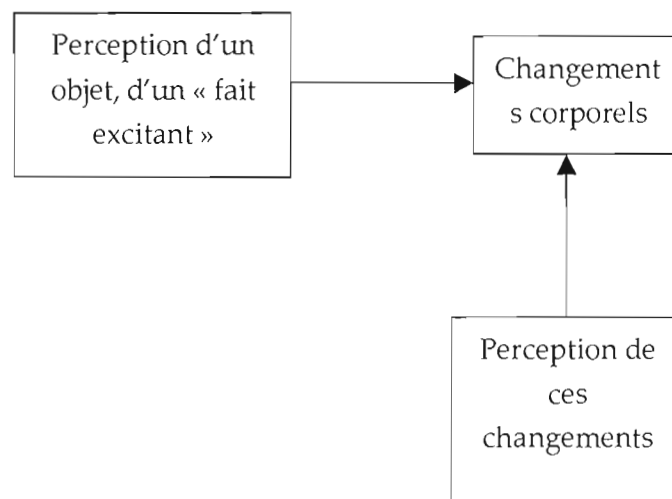


FIGURE 1: LE PROCESSUS DE L'ÉMOTION DANS LA THÉORIE DE WILLIAM JAMES

Retirons la sensation corporelle du phénomène émotionnelle par une fiction de l'esprit, et l'émotion s'envole : ainsi il note que « si nous imaginons une émotion forte, et que nous essayons d'écarter de notre conscience de cette émotion tous les ressentis de ses symptômes corporels, nous verrons qu'il ne nous reste plus rien. (James, 1890, p.451)» Selon Oatley, l'importance de ce point est double et nous pouvons retenir deux conclusions de cette conception, malgré ses limites. Premièrement, James met l'accent sur la dimension incorporée des émotions. Selon Oatley, nous pouvons prendre la théorie de James comme un aide-mémoire pour nous souvenir que nous ne sommes pas des esprits désincarnés. En provoquant des

perturbations dans notre corps, les émotions nous montrent que quelque chose d'important est en train de se passer.

Deuxièmement, James a proposé l'idée selon laquelle les émotions confèrent couleur et chaleur à notre expérience. Sans ces effets, tout serait « pâle » ou plat. Cette idée selon laquelle les émotions donnent des couleurs à notre expérience a perduré dans la psychologie des émotions. Nous pensons retrouver cette influence à chaque fois que ces émotions ou ces couleurs émotionnelles sont dites **agréables ou désagréables**¹¹⁰, et que les émotions avec leurs propres états ressentis peuvent être considérées comme des choses à rechercher ou éviter (Oatley et al. 1996. p.7). Nous voyons que la perspective de James-Lange véhicule de nombreux présupposés concernant les émotions qui sont prégnants et récurrents. Que cette conception en soit responsable ou qu'elle n'ait fait qu'incorporer et diffuser une forme de pensée psychologie familière ne nous concerne pas tant. Nous entendons par contre identifier ces conceptions sous-terraines qui animent le champ d'études des émotions. En quoi consistent-elles ? L'idée que les émotions donnent de la couleur et de la saveur à notre vie, comme l'affirme James, tend à signifier qu'elles nous permettent d'être dans un rapport avec notre environnement qui a un certain sens et qui nous *importe*, qui ne nous laisse pas indifférent ni neutre. Elles entraînent la position de distinctions bipolaires, positive/négative, agréable/désagréable, qui sont également présentes dans les autres perspectives théoriques. Nous allons plus tard, dans le chapitre sur la

¹¹⁰ C'est une remarque essentielle d'Oatley pour notre réflexion. L'accent récurrent mis sur l'aspect agréable/désagréable, positif/négatif, des émotions peut être lié à la prégnance de cette perspective de James, et l'importance de la dimension corporelle des émotions. Oatley considère de plus la perspective de James comme une source possible des théories de l'évaluation cognitive dont nous parlerons plus tard.

valence, discuter ces points qui sont au cœur de notre réflexion et interroger la pertinence de telles conceptions.

Si la perspective la plus courante est celle qui repose sur un ressenti du changement corporel, comme nous venons de le voir chez James, d'un point de vue logique, l'aspect de la sensation et l'aspect somatique peuvent être distingués, et nous allons voir rapidement le sens de cette idée. Il est ainsi possible de traiter des émotions sans inclure de référence nécessaire à l'aspect du ressenti et de l'expérience des changements corporels. Selon Prinz (2004, p.5), la théorie des marqueurs somatiques de Damasio s'éloigne d'une perspective du ressenti somatique et possède des caractéristiques d'une théorie somatique pure. Damasio souligne que les sensations émotionnelles sont des sensations de changements corporels, mais non que toutes les émotions sont des sensations. Le cerveau peut enregistrer des changements dans les états du corps sans que cela soit conscient. Ainsi les « expériences » des changements peuvent ne pas être conscientes ou ressenties. Dans ce cas-là, il n'est plus possible de parler de ressentis. Le corps peut être impliqué sans que la sensation soit engagée, nous sommes dans une théorie somatique pure. Nous n'entendons pas développer davantage ce point qui nous ne concerne pas au premier chef. Il suffit pour nous de montrer que l'émotion peut être associée à des changements corporels sans qu'il soit pour autant nécessaire d'en faire un ressenti. La possibilité pour les émotions d'être non-conscientes, sans rentrer dans le détail de cette question controversée et de sa complexité, rend possible la distinction logique et conceptuelle que nous évoquions entre les théories somatiques et les théories de l'émotion en termes de ressenti. Elle pourrait constituer, surtout, l'une des objections centrales¹¹¹ qu'il serait possible

¹¹¹ Prinz (2004, p. 167-168) souligne que le fait que certaines émotions puissent être inconscientes rend impossible de définir la distinction positif/négatif, par le fait d'être

d'adresser aux théories qui mettent l'accent sur le côté qualitatif, phénoménologique, de l'émotion où la sensation et la distinction entre émotions agréables ou désagréables, positives ou négatives seraient nécessaire. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous traiterons de la valence¹¹².

La théorie behavioriste ou comportementaliste : autre théorie « pure »

Un second type de théorie « pure » isolant un composant au sein du processus émotionnel étudie les émotions en termes de comportement. Si Prinz (2004) voit dans un aspect de la théorie de Darwin une association étroite des émotions aux réponses comportementales, c'est le courant comportementaliste dont Ryle a été l'un des précurseurs qui établie des liens étroits entre émotions et réponses physiques visibles. Critique des états internes supposés et attribués sans raison, Ryle (1949) entend saisir les émotions dans les réponses corporelles et comportementales de l'individu. Il souligne que les émotions sont des comportements auxquels les changements corporels nous disposent. Les émotions sont dès lors identifiées avec ces comportements-là, dans un souci de parcimonie de l'explication. La théorie behavioriste ou comportementaliste (comme celle de Skinner) suppose que les émotions sont des dispositions comportementales, qu'elles consistent en des manières de se comporter, seule manifestation accessible si nous voulons éviter de supposer l'existence de phénomènes mentaux intérieurs. Watson verra en elles des réponses comportementales à des récompenses ou des punitions. Scherer et Peper (2001) étudieront les émotions comme des tendances à l'action.

agréable ou désagréable. « We cannot have an unconscious unpleasant feeling. Any state that is unfelt is neither pleasant nor unpleasant »

¹¹² Cf. Chapitres 5, 6 et 7 de ce travail.

Les modes de traitement cognitif

Certaines théories abandonnent l'étude du comportement pour se tourner vers les sciences cognitives dans le but d'étudier les émotions dans leur rapport avec les traitements cognitifs, la mémoire, les processus de catégorisation, avec nos manières de traiter l'information. Ainsi il serait plus facile de nous souvenir d'événements lorsque nous sommes dans des états émotionnels qui se trouvent être en continuité ou en accord avec ces événements. (Bower, 1981, p.7). De plus, dans les études sur la catégorisation, les émotions positives tendraient à promouvoir l'usage des stéréotypes (Bless, Schwartz & Kimmelmeier, 1996). Les émotions négatives tendraient au contraire à inhiber cet usage ainsi que le traitement relationnel de l'information. La perspective de « l'affect-comme-information », « affect-as-information » qui est celle de Clore, est à intégrer dans cette catégorie. Elle consiste à étudier la manière dont les réactions affectives, incluant les humeurs et les émotions, guident le jugement humain et le traitement cognitif (Clore & Huntsinger, 2007). L'affect intervient dans les jugements évaluatifs que les personnes portent sur l'extérieur, de même qu'il possède un impact sur le traitement cognitif de l'information et par conséquent sur leurs cognitions ou leurs pensées. Nous citons ici la perspective de l'affect-comme-information à titre d'exemple de théorie du mode de traitement cognitif. Pour plus de développement, nous renvoyons au chapitre 4 où nous présentons plus précisément cette approche et sa portée.

Les théories « pures » cognitives:

Les théories qui supposent, par contre, que les émotions sont associées à des pensées sont des théories cognitives. Les pensées ou les cognitions seraient essentielles aux émotions. Les théories cognitives pures supposent que les émotions sont identiques à

des pensées. Les philosophes optent très fréquemment pour cette voie. Ainsi les Stoïciens supposaient déjà que les émotions étaient des croyances mêlées de désir. Les partisans de ces théories pures soutiendront ainsi que la peur est la croyance selon laquelle il y a un danger mêlé au désir de l'éviter. Ainsi, pour Solomon (1980), les émotions sont des jugements évaluatifs, qui fournissent la structure du monde. Pour Nussbaum (2001), les émotions sont des « construals » face à des apparences chargées de valeur, des analyses, des lectures évaluatives d'un événement. Dressons un bilan des diverses positions « pures » sur les émotions à un seul composant et précisons vers quelle définition de l'émotion engage respectivement chacune de ces positions théoriques. (Tableau 2).

Feeling theory : théorie du ressenti	Les émotions sont des sensations, des ressentis (feelings) d'états ou changements.
<i>Théorie du ressenti somatique (théorie non pure)</i>	<i>Les émotions sont des ressentis de changements dans le corps</i>
Théorie somatique	Les émotions sont ou correspondent à des changements dans le corps, ou sont des réponses neuronales à des changements corporels, qui là peuvent être inconscientes, et non ressenties.
Théorie comportementaliste	Les émotions sont des réponses en termes de comportement.
Théorie du mode de traitement (processing mode)	Les émotions sont étudiées par le biais de leur impact sur les opérations de modulation cognitive, et de traitement de l'information.
Théorie cognitive	Les pensées, les pensées ou cognitions sont essentielles à nos émotions, et les émotions sont identiques aux pensées.

TABLEAU 2: LES DIVERSES THÉORIES PURES DES ÉMOTIONS ET LA DÉFINITION DE L'ÉMOTION IMPLIQUÉE.

1.8.1.2. Les théories hybrides des émotions

En plus des théories pures associant l'émotion à un élément distinct du processus émotionnel, il existe des théories hybrides qui vont associer les émotions à plusieurs des éléments que nous avons vus. A leur manière, Aristote, Descartes, Spinoza ou Hume sont à placer dans cette catégorie, de même que Greenspan ou Nash. Parmi ces théories hybrides, nous souhaitons mettre l'accent sur les théories hybrides cognitives, des perspectives influentes et courantes sur les émotions. Certains

psychologues ont formulé des théories hybrides, dans lesquelles apparaissent des composants cognitifs et non-cognitifs. Prinz en distingue deux sortes, l'étiquetage cognitif et la causalité cognitive.

La première est celle de Schachter et Singer (1962), celle de l'étiquetage [*labeling*] cognitif ». Cette position constitue une première réponse au débat qui opposait James et Cannon sur la nature des émotions. Le premier, comme nous l'avons vu, pense que nous ressentons la peur parce que nous avons une réponse corporelle à une situation : on a peur parce que l'on s'enfuit devant un ours au lieu de penser que l'on s'enfuit devant un ours parce qu'on a peur. Observant que les émotions s'accompagnent de phénomènes viscéraux divers (accélération de la fréquence cardiaque, mains moites, muscles tendus, etc.), ces processus viscéraux surviennent pour James en premier, et c'est seulement lorsque le cerveau en prend conscience que naît l'émotion correspondante aux modifications corporelles propres à telle ou telle situation.

Cette conception des émotions fit autorité jusqu'à ce qu'elle soit remise en question dans les années 1920 par le physiologiste Walter Cannon. Celui-ci a observé que les réponses corporelles devant une situation importante pour la survie sont très similaires et toutes sous contrôle du système nerveux autonome. Vu que toutes les émotions, selon Cannon, ont cette même signature du système nerveux autonome, elles ne nécessitent donc pas que le cerveau "lise" quoi que ce soit à travers le corps. Les émotions sont, pour Cannon, produites entièrement dans le cerveau. Durant le règne du behaviorisme qui marqua tout le milieu du siècle en psychologie, il y a eu très peu d'effort pour expliquer ce qui donnait naissance à nos émotions. Celles-ci étaient considérées, comme tous les autres processus mentaux d'ailleurs, comme des concepts non nécessaires, voire à éradiquer dans l'étude scientifique des comportements.

Les choses se mettent à changer au début des années 1960 alors que Stanley Schachter et Jerome Singer proposent une nouvelle solution au débat James-Cannon. Influencés par l'émergence des sciences cognitives, ils proposent que la cognition (ou la pensée) peut combler le fossé qui semble exister entre la non-spécificité de la rétroaction de la réponse viscérale et la spécificité des émotions ressenties. Sur la base d'informations relatives au contexte dans lequel nous nous trouvons, notre pensée attribuerait à l'état viscéral modifié une étiquette de peur, d'amour, de colère ou de joie. En d'autres termes, une émotion surgit lorsque nous attribuons, grâce à nos capacités cognitives, une explication ou un nom à des signaux corporels ambigus. Il existe donc des réponses automatiques qui surviennent et qui sont suivies d'un étiquetage de ces réponses premières en termes d'émotions particulières.

L'étiquetage ne fait pas surgir l'émotion mais met un nom sur la réponse générée par la relation avec l'environnement. Cette perspective s'oppose ainsi au second groupe de théories hybrides cognitives se rapporte aux théories de la causalité cognitive (cognitive cause theory). Pour ces dernières, il se forme d'abord une pensée qui donne naissance dans un second temps à un autre état, l'émotion, qui peut être une sensation, un changement corporel, une tendance à l'action. Au sein de ces théories de la causalité cognitive, l'ensemble qui prévaut rassemble les théories de l'évaluation dimensionnelle – « dimensional appraisal theories ». Elles supposent que toute émotion comporte un jugement évaluatif. Ces jugements évaluatifs sont tirés d'un ensemble commun de dimensions évaluatives, critères ou référents, diverses. Les réponses différentes à ces évaluations conduisent à diverses émotions et l'ajout de nouvelles dimensions pour l'évaluation permet une distinction des émotions de grain plus fin.

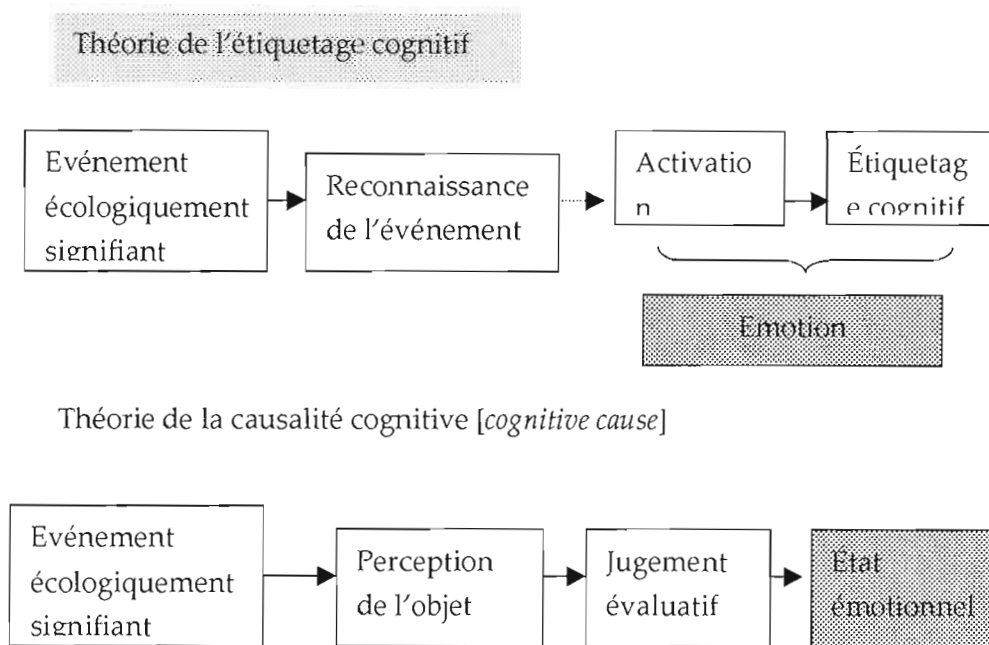


FIGURE 2: LES THÉORIES COGNITIVES HYBRIDES:

*Pour les théories de l'étiquetage cognitif, la cognition fait partie de l'émotion, alors pour les théories de la causalité cognitive, la cognition lui reste extérieure.*¹¹³

Dans leur ouvrage *Understanding Emotions*, Oatley et alii. entendent donner une définition la plus générale et consensuelle possible de l'émotion, qui sera une

¹¹³ Retranscription et traduction des figures de Prinz, 2004, p.12-13.

définition heuristique, une définition de travail [working definition], pour avancer dans la compréhension des émotions (Oatley, 1996, p.93). Ce faisant, ils s'engagent dans une théorie cognitive des émotions en lien avec l'idée d'évaluation [appraisal]. Ainsi, pour lui, une émotion est usuellement causée lorsqu'une personne évalue, consciemment ou non, un événement comme pertinent pour un de ses intérêts ou buts : l'émotion est ressentie comme positive lorsque l'intérêt est favorisé ou facilité, et négative lorsqu'il est compromis ou gêné. Le cœur d'une émotion, son noyau, est la promptitude à agir ([*readiness*], le fait d'être prêt, la préparation à l'action) et l'incitation à faire de plans d'action [*prompting of plans*]. Ainsi, une émotion donne la priorité à une ou plusieurs sortes d'actions, auxquelles elle fournit un sens ou une dimension d'urgence. Ainsi elle peut interrompre ou entrer en compétition avec des actions ou des processus mentaux alternatifs. Diverses sortes de promptitude ou préparation entraînent diverses ébauches de relations avec autrui. Une émotion est usuellement expérimentée comme un état mental distinct, parfois accompagné ou suivi de changements corporels, d'expressions, d'actions. Oatley et al. indiquent que cette définition est surtout dérivée du travail de Frijda (1986). Nous voyons que cette théorie attribue ainsi une place centrale à l'aspect cognitif, tout en insérant l'aspect behavioriste, le lien à l'action, et le ressenti, avec l'idée de sensation positive ou négative. Ainsi le fait qu'Oatley présente comme généralement acceptée une forme particulière de théorie de la causalité cognitive et de l'évaluation dimensionnel révèle l'aspect dominant de cette théorie dans la recherche actuelle sur les émotions.

La théorie de Lazarus (1991) prend place dans ce contexte d'évaluation et d'appréhension cognitive des émotions par l'évaluation. Pour lui, c'est par rapport à des buts ou des valeurs en faveur desquelles nous sommes engagés et attachés que nous ressentons des émotions, à la suite de diverses évaluations. Il y aurait des évaluations primaires et des évaluations secondaires concernant nos buts. Les premières évaluations concernent la signification de la situation, tandis que les

évaluations secondaires évaluent les ressources personnelles dont le sujet dispose pour y faire face. Les évaluations primaires portent sur les conséquences de la situation quant à notre bien-être, pour voir si la situation constitue un gain, une menace ou une perte. Elles sont en rapport avec nos buts et objectifs selon trois dimensions. Elles jugeraient tout d'abord la pertinence de la situation ou de l'événement occurrents par rapport à nos buts. Ainsi une émotion aura lieu si et seulement si l'événement est en rapport avec l'un de nos buts. Vient ensuite l'évaluation de la portée de cette situation, si elle est en continuité avec nos objectifs ou si elle les contredit. Être confronté à une situation qui va dans le sens de nos intérêts causerait des émotions positives, tandis qu'être en face d'un événement qui nous en éloigne serait source d'émotions négatives. Enfin intervient une évaluation concernant l'implication de notre ego dans l'événement et la valeur que l'on s'attribue. Ainsi sera évalué si un événement entraîne une hausse (fierté) ou une baisse de l'estime de soi (anxiété). Dans la figure suivante, nous pouvons identifier ces premières évaluations reposant sur trois dimensions à gauche, avec les sortes d'émotions qui peuvent être produites par ces évaluations.

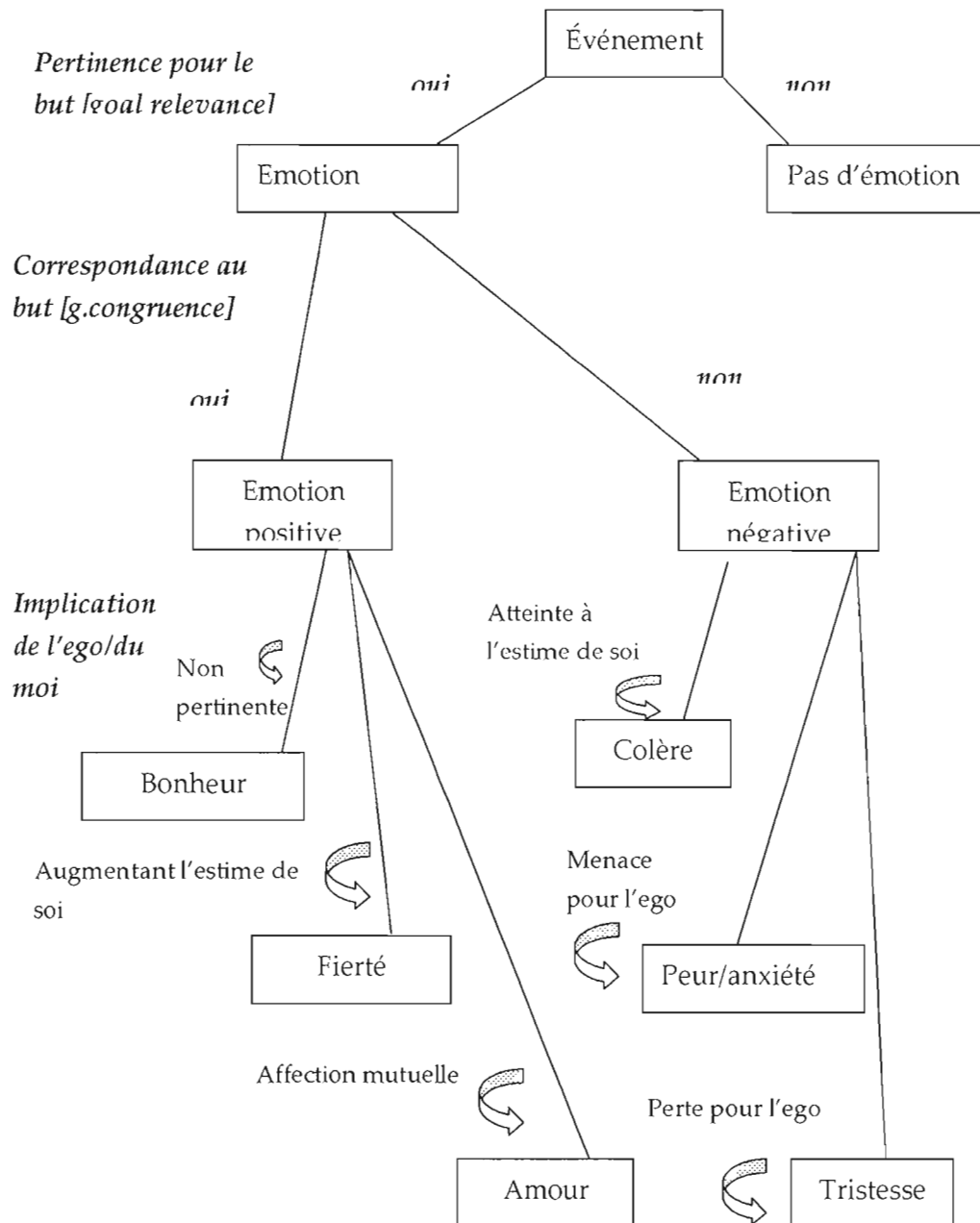


FIGURE 3: LES ÉMOTIONS SUSCITÉES PAR DES ÉVALUATIONS COGNITIVES (retranscription et traduction du schéma de K.Oatley et al. (1996. p.101) à partir de Lazarus (1991))

D'autres différenciations parmi les émotions peuvent être faites avec les évaluations secondaires qui concernent l'attribution de responsabilité pour la situation, envers soi et autrui, et l'évaluation des ressources pour l'affronter. Ainsi elles seront constituées de la louange ou de la gratitude, et du blâme, selon que la situation constitue une perte ou un bénéfice. La gratitude ou fierté, et le blâme, envers soi ou envers autrui, dépendront d'abord de l'attribution causale, du degré de responsabilité (moi ou autrui), et du degré de contrôle que le sujet pouvait avoir sur la situation. Si je m'attribue la responsabilité de la situation, et si j'évalue mon degré de contrôle possible sur la situation comme étant élevé, alors je pourrai vivement me blâmer si la situation m'est défavorable, et ressentir la honte, ou bien alors ressentir la fierté si elle m'est favorable. Une situation dont la responsabilité est attribuée à autrui peut susciter la colère si elle est dommageable, la gratitude si elle est bénéfique. À la suite de ce type d'évaluation secondaire, interviennent d'autres évaluations secondaires, à savoir celles qui concernent l'avenir, et le potentiel d'action pour s'ajuster à cette situation. Par ces dernières, le sujet évalue les options dont il dispose pour s'ajuster à la situation, s'il a les capacités et les ressources pour l'affronter et ce à quoi il peut s'attendre pour la suite (les attentes futures possibles). L'ensemble de ces évaluations primaires, et secondaires, détermine le « thème relationnel central » [core relational theme] de chaque émotion, et détermine l'émotion qui est effectivement ressentie dans une situation donnée.

Nous venons de présenter la perspective d'une théorie hybride à dominante cognitive, dans laquelle l'émotion est causée et déterminée par une évaluation [*appraisal*] de la situation selon diverses modalités. Cette perspective théorique domine en grande partie le champ de recherches sur les émotions. S'il existe des différences d'un auteur à l'autre au sein de cette perspective, tous restent d'accord pour dire que les émotions suivent les évaluations ou en dérivent. Les évaluations sont dès lors des états cognitifs pouvant se distinguer selon diverses dimensions.

Nous avons rapidement présenté les diverses théorisations possibles des émotions selon le ou les éléments du processus émotionnels qui sont choisis et mis en valeur. Nous allons à présent aborder les difficultés qui se posent à chacune de ces perspectives théoriques. Il peut être utile de synthétiser les difficultés propres aux diverses approches théoriques quant à la question de la nature de l'émotion.

1.8.2. Les difficultés de ces théories

Nous pouvons en effet voir, en suivant les analyses de Prinz (2004), qu'à chaque famille de théories sur les émotions correspondent des difficultés symétriques. Les théories pures se heurtent à ce qu'il nomme le « problème des parties »: comment expliquer que, parmi les divers composants identifiés, il y en ait un qui constitue de façon essentielle l'émotion? Pourquoi tel composant constituerait l'émotion d'une manière essentielle, plutôt qu'un autre? Quel est le composant vraiment essentiel à ce que l'on considère être un exemple particulier d'émotion?

Les théories hybrides, quant à elles, qui mélangent plusieurs composants, se heurtent au problème inverse, que Prinz nomme cette fois le « problème du tout »: si l'émotion est composée de plusieurs éléments tout autant essentiels, comment peut-on expliquer que ces éléments tiennent ensemble et forment un tout cohérent? Comment les unifier? Y-a-t'il une fonction essentielle des émotions en vertu de laquelle elle pourrait avoir divers aspects? Ce problème du tout se pose aux théories hybrides, englobantes ou intégratrices qui souhaitent donner une place à chacun des aspects de l'épisode émotionnel, comme caractéristiques de l'émotion. Ces théories préfèrent inclure et lier les divers aspects de l'émotion, en témoignant d'une préférence pour l'inclusion, et en mettant ainsi l'accent sur la complexité inhérente aux émotions. Cette inclusion pourrait avoir un risque à payer. Elle pourrait en effet nous faire

perdre de vue le cœur de ce qu'est une émotion, et nous faire oublier en quoi elles consistent en fin de compte. Les théories hybrides peuvent considérer que l'émotion forme un tout unifié aux diverses facettes (les théories multifonctions, chez Damasio, ou Aristote), ou bien alors qu'elles sont des entités structurées, constituées de plusieurs états (théories « multicomposant » comme Ekman), ou encore qu'elles sont conditionnées par plusieurs éléments (théories de « pré-condition » pour Lazarus). Le problème qui se pose aux deux dernières est un problème de cohérence. Dans la mesure où les composants sont hétérogènes et dissociables, comment les unifier en un tout cohérent ? Y-aurait-il un composant en particulier qui fédérerait les autres ? Cette question nous reconduit au premier problème des théories dites « pures » avec le choix d'un composant comme plus important que les autres pour définir l'émotion.

Nous achevons ici cette partie dont l'intention n'était pas de présenter exhaustivement ces théories mais de dessiner à grand trait le champ d'études des émotions et les éléments qui composent le processus émotionnel. L'extrême variété et complexité de la catégorie de l'émotion que nous venons de voir possède plusieurs types de conséquences. Les premières concernent le phénomène de l'émotion lui-même, tandis que les secondes concernent les théories qui en rendent compte. Les conséquences de la variété des émotions pour notre problème sont directes. En effet, si les émotions sont aussi complexes et diverses, leurs conséquences et leurs impacts sur les décisions et sur la rationalité seront eux-mêmes complexes et leurs effets ne sont pas peut-être pas unifiés et uniformes. Il faudra voir ensuite s'il est possible de raffiner le niveau d'analyse de ces impacts et de voir où il est nécessaire de s'arrêter dans ce raffinement. Est-il possible de rassembler ces impacts en groupes d'émotions similaires, en précisant cette similarité ? Faut-il parler de types d'émotions spécifiques, ou d'occurrences d'émotions particulières ? Les rapports entre les émotions et la rationalité, et leurs impacts dans les prises de décision, risquent en effet d'être plus complexes qu'un simple mécanisme unique valant de manière

identique pour toutes les émotions d'une part, et pour tous les types de décisions, en plus, d'autre part. Il s'agit en fait de cerner le type de réponses nous sommes en droit d'attendre ainsi que leur niveau de généralité. Si la catégorie d'émotions n'est pas une catégorie du mental unifiée mais un terme illusoirement unique pour des phénomènes distincts, attendre un mode d'impact unique des émotions sur les décisions pourrait bien relever de la pensée magique. Prendre acte de la complexité et de la diversité du phénomène de l'émotion nous permet ainsi de comprendre quel type de réponse à la question de l'intervention des émotions dans les décisions nous sommes en droit d'attendre, ainsi que de saisir l'importance d'un grain d'analyse fin lorsqu'il s'agit du phénomène émotionnel.

D'autre part, nous voyons qu'il n'est pas possible de penser les émotions en dehors d'un cadre théorique particulier, et ce cadre est très varié et variable, chaque théorie possédant en outre ses propres difficultés. Nous avons vu que s'intéresser aux liens entre émotions et rationalité n'a de sens et d'intérêt que si l'on ne conçoit pas seulement les émotions comme des perturbations inopinées, mais aussi comme des attitudes durables dont on peut interroger la dimension justifiée ou appropriée et l'impact sur les décisions et les comportements. Nous voyons qu'il est important d'être attentif au cadre théorique de l'étude des émotions. et cette attention nous permettra de mettre à jour les suppositions et conditions implicites qu'il contient, d'identifier des difficultés provenant de ces dernières, et de les contourner ou les désamorcer. La suite de notre travail portera justement sur le cadre théorique qui est privilégié lorsque sont étudiés les rapports entre émotions et décisions, afin d'identifier les partis pris et suppositions implicites qui le structurent et de les analyser. De l'identification et de l'analyse de ces présupposés théoriques dépendra la solution, ou un début de solution, aux problèmes que pose l'étude des émotions au sein des prises de décision.

1.9. L'ÉMOTION : UNE CATÉGORIE PROBLÉMATIQUE

Poser la question des rapports entre les émotions et la rationalité implique de penser la pertinence des catégories impliquées. Comme Elster le souligne : « Interroger la nature de l'émotion et la relation entre émotion et rationalité semble présupposer que le concept d'émotion soit cohérent et bien défini, ou, ce qui revient au même, que les émotions forment une espèce naturelle » (Elster, 1999, p.239). Or cette catégorie d'émotion est très décriée et pose de nombreux problèmes à qui attend une définition nette et claire du phénomène. Ces difficultés font dire à certains que le concept est dépassé et non pertinent pour guider une approche scientifique cohérente, tandis que d'autres, tout en soulignant les problèmes de cette catégorie, soulignent néanmoins l'intérêt pratique et heuristique de cette notion.

Dans l'état actuel de la recherche, même si les émotions sont au centre de recherches en philosophie comme en neurosciences, les difficultés sont toujours présentes.

Benett et Hacker (2003) soulignent que si, grâce au travail de Ledoux (1996) et de Damasio (1994) les émotions sont de nouveau des sujets de recherches légitimes (David & Halligan, 2000), les structures conceptuelles avec lesquelles on procède (héritées en partie de William James (1890)) sont erronées.

Griffiths n'est guère plus généreux envers le concept d'émotion, et il remet en cause la pertinence de cette catégorie en plaidant pour un abandon¹¹⁴ du terme tel qu'il est habituellement pensé, afin de fonder une catégorie scientifiquement plus rigoureuse :

« il est peu probable que le concept d'émotion soit utile dans la théorie psychologique ». Selon lui, la catégorie d'émotion est « similaire à la catégorie d'objets 'supralunaires' en astronomie antique. [...] Il n'y a pas de riches

¹¹⁴ Nous verrons par la suite comment cet abandon peut être nuancé et évité.

collections de généralisations à propos de ce groupe de phénomènes qui les distinguent des autres phénomènes psychologiques. Ils ne constituent pas un unique objet de savoir.» (Griffiths, 1997, p. 14). Pour cette raison, et parce que le concept inclut des phénomènes relevant de catégories distinctes, Griffiths suggère que «le terme d'émotion [soit] éliminé de notre vocabulaire psychologique» (Griffiths, 1997, p. 15, voir également Faucher, 1999)

Pour traiter la question des rapports entre émotion et rationalité, il est nécessaire de revenir sur la catégorie d'émotion, et de voir si nous pouvons la maintenir dans sa pertinence théorique en tant que catégorie unifiée, si l'émotion peut être considérée comme une espèce naturelle. Nous allons essayer de résoudre ce problème. Nous pourrons ainsi identifier le type de réponses que nous sommes en droit d'attendre de notre interrogation sur les rapports entre émotion et rationalité, et de comprendre à quel niveau de spécificité ces réponses peuvent avoir lieu. Comment penser en effet l'impact de l'émotion sur les décisions, si les émotions ne partagent rien entre elles qui permettrait de penser un impact générique ?

Le point central de la réflexion sur le concept d'émotion consiste à se demander si l'émotion est une espèce naturelle, ce qui implique de se demander s'il existe une forme de structure ou de mécanisme commun sous-jacent à toutes les émotions, à tous les phénomènes appelés émotions. Il s'agira surtout de savoir si l'absence d'un tel mécanisme suffit à discréditer le concept unitaire d'émotion, ou si cette notion peut recevoir sa pertinence d'autre chose que de l'existence plus que controversée d'un mécanisme, d'un socle, ou d'une nature commune aux diverses émotions. Reste à comprendre ce que serait cette « autre chose qu'une nature commune », ce qui nous permettra de voir si la catégorie d'émotion doit véritablement être abandonnée, et à quelles conditions elle pourrait conserver une forme de pertinence.

1.9.1. Repenser une catégorie courante

Le problème de la catégorie de l'émotion concerne l'utilité et la pertinence théorique du concept général d'émotion, par rapport aux catégories particulières de la peur, haine, colère ou amour. Ajoute-il quelque chose à la compréhension des émotions ? Est-il nécessaire, ou crée-t-il une illusion de communauté là où il n'y aurait que des émotions particulières ? Il s'agit de rendre compte de ces catégories de psychologie populaire et scientifique, en interrogeant le sens implicite qu'elles transportent et ses implications.

Tout d'abord, les termes utilisés pour parler des émotions sont issus d'un processus historique de formation pratique et pragmatique qui a modelé le sens commun :

« Il y a longtemps, nos ancêtres ont développé des concepts spécifiques de peur, de colère et d'autres émotions pour rendre compte d'événements rares mais dramatiques qui leur paraissent qualitativement différents de l'activité et du raisonnement normaux. Aujourd'hui, la peur, la colère, et d'autres émotions pré-scientifiques sont appuyées sur la tradition et l'expérience quotidienne» (Russell, 2005, p.26-27).

Pourtant ces modes non-scientifiques de compréhension des autres et de notre environnement continuent souvent à guider le scientifique dans son étude. Comme Russell le souligne: « [ces concepts communs] sont incorporés dans les questions des psychologues, et, de là, dans leurs réponses. Ils guident les théories initiales en psychologie sur ce sujet.» (Russell, 2003, p. 145) Il est nécessaire de prendre conscience que la psychologie populaire, par ces concepts non-interrogés, innerve et guide insidieusement l'étude scientifique des émotions. Cette conscience seule assurera la rigueur d'un regard renouvelé sur le champ des émotions et la pertinence des questions que la science leur adresse :

« [Ces concepts populaires] structurent la réalité psychologique et son étude. Afin de construire une science de la conscience adéquate, il est nécessaire de soigneusement scruter les affirmations qui sont contenues dans les questions que nous posons et les réponses que nous leur donnons. » (Russell, 2005, p.27)

Dans cette prudence à l'égard des implications du langage quotidien résidera sans doute la dissipation de faux problèmes et de controverses irrésolues. Il ajoute ainsi

« De profondes controverses sans fin suggèrent que ces bornes [les concepts classiques hérités de la psychologie populaire] n'indiquent pas la meilleure direction. Ils pourraient être l'une des sources du mystère. Les idées intuitives que les gens ont sur leurs propres processus psychologiques ne sont pas forcément fausses, mais elles ne sont pas nécessairement justes non plus. Certains concepts populaires peuvent être transformés en outils scientifiques, mais les autres sont trop locaux ou inadaptés à des fins scientifiques. Chaque concept populaire doit être interrogé sur son utilité scientifique. » (Russell, 2003, p.145):

1.9.2. Un phénomène pluriel et diversifié

Une fois soulignée la nécessité de manier avec précaution les termes de la psychologie populaire, nous allons nous arrêter sur le terme même d'émotion. Sous la catégorie d'émotion se rangent en fait de nombreux phénomènes qui peuvent parfois avoir assez peu de points communs. Un même mot peut cacher bien des différences et créer une illusion d'unité là où règne la plus grande diversité. La ligne de mire de l'étude des divers phénomènes concernés par le terme d'émotion vise l'usage, au sein d'une étude à visée scientifique, d'un terme qui prend ses racines dans la psychologie populaire. Il est question de la pertinence en sciences d'un terme provenant d'un rapport intuitif et non-interrogé à des phénomènes au sein desquels un œil avisé repère plus de différences que de similitudes. L'utilité théorique du concept unitaire d'émotion sera ici interrogée.

Il existe diverses manières de mettre en lumière la pluralité et l'hétérogénéité de la catégorie d'émotion. Nous choisissons de nous arrêter sur la perspective de Griffiths

(1997)¹¹⁵ qui a thématiqué le problème de la catégorisation des émotions et dont l'analyse est pertinente pour bien apercevoir les enjeux importants d'une telle question. La position de Griffiths est intéressante à deux points de vue. Tout d'abord elle éclaire avec pertinence le problème et ses enjeux. Mais aussi, elle nous intéresse dans la mesure où elle révèle la complexité du problème. En effet, la position de Griffiths a elle-même évolué et il est revenu dans un second temps sur sa critique de l'émotion comme espèce naturelle pour la nuancer et l'amender. Nous allons suivre ces deux moments de sa réflexion.

Dans son ouvrage *What Emotions Really Are*, il revient sur le concept d'émotion en soulignant que les émotions ne constituent pas un objet de connaissance simple, l'unité du concept masquant la variété de la catégorie. Souligner que l'émotion n'est pas un objet de connaissance simple signifie pour Griffiths que les émotions ne sont pas une espèce naturelle, et qu'il est improbable, par conséquent, que le terme d'émotion permette de fonder une science pertinente des phénomènes concernés. La catégorie d'émotion n'est pas une catégorie scientifiquement pertinente. Il rappelle cet argument dans l'introduction de son article « Emotions as Natural and Normative Kind » :

« Il est invraisemblable que tous les états et processus psychologiques qui tombent sous la catégorie vernaculaire d'émotion soient assez similaires entre eux pour autoriser une catégorie unifiée d'émotion, c'est ce que j'ai soutenu. (Griffiths, 1997). Les théories neurales, écologiques, évolutionnaires, et d'autres, qui expliquent le mieux un ensemble particulier d'émotions humaines n'expliqueront pas la totalité des émotions. En bref, les émotions ne sont pas « une espèce naturelle ». (Griffiths, 2004, p.901).

¹¹⁵ Nous verrons plus bas les enjeux de la précision apportée ultérieurement par Griffiths lorsqu'il remplace la notion d'espèce naturelle par celle d'espèce investigative.

Griffiths appuie son argumentation sur un passage en revue de divers phénomènes qu'il est d'usage de nommer « émotion », mais qui demeurent irréductibles les uns aux autres. Le domaine des émotions peut être divisé, selon Griffiths, en trois parties nettement différentes et distinctes les unes des autres, distinction qui permet de faire apparaître le manque d'unité et de cohérence de ce concept. Il distingue tout d'abord, au sein de la catégorie de l'émotion, les réponses émotionnelles qui sont les mieux comprises, à savoir les phénomènes émotionnels de courte durée qui sont saillants, qui font irruption pour ainsi dire, dans notre vie affective quotidienne. Les cas de colère, de dégoût ou de tristesse qui surviennent ponctuellement dans le continu de notre vie affective sont à ranger dans cette catégorie de phénomènes saillants de courte durée. Il s'agit ici en général d'un sens courant de l'émotion. De ce domaine se distingue un autre ensemble d'émotions, celles qui sont mises en avant par les constructivistes sociaux présentées au chapitre premier de ce travail. Ces derniers considèrent que les émotions sont culturelles et qu'elles correspondent à des rôles sociaux prédéfinis socialement qui indiquent les comportements et les réponses à manifester au sein d'un groupe social. Propres à chaque culture, elles n'ont pas plus d'éléments en commun avec les phénomènes émotionnels précédents que le jeu des acteurs d'une pièce de théâtre n'en a avec les comportements qu'il imite et représente. Nombre de ces émotions qui sont socialement feintes, et comparables aux « vapeurs » des dames des siècles passés, peuvent être des cas particuliers d'émotions comme la colère qui ont d'autres apparitions ou exemples plus substantielles, plus concrètes au sein du premier groupe précédemment présenté, mais d'autres ne prennent que la forme d'émotions socialement construites. Griffiths relève enfin un dernier ensemble de phénomènes émotionnels qui possède une forte particularité, à savoir les émotions intellectuellement élaborées, telles que la jalousie ou le ressentiment, des émotions de degré cognitif supérieur qui ne peuvent être confondues avec les deux ensembles précédents et qui morcellent à nouveau la

catégorie d'émotions. Bien que les psychologues évolutionnaires essaient de le faire, ils ne sont pas réductibles au premier groupe des émotions. Bien que ces deux ensembles soient tous deux irruptifs et de courte durée, ils ne peuvent pas composer une seule catégorie. Pour grouper deux ensembles de phénomènes au sein d'une même catégorie d'appartenance, ces derniers doivent avoir une base commune, une forme de microstructure commune qui crée une sorte de parenté et puisse légitimer un tel regroupement. Or les états émotionnels du premier groupe, ces émotions de courte durée et simples, sont des réponses plus anciennes d'un point de vue phylogénétiques¹¹⁶ alors que les émotions élaborées cognitivement sont plus récentes et ne font pas intervenir les mêmes structures cérébrales. Ces deux sortes d'émotions, « irruptives » simples, et cognitivement élaborées, bien qu'étant toutes deux des états motivationnels qui surgissent au sein de notre vie affective, ont ainsi pour Griffiths des phylogénies (des origines et une évolution) différentes, des fonctions adaptatives différentes, une base neurologique différente, et des rôles différents dans la psychologie humaine. Sur la base de toutes ces différences, il ne serait ni cohérent ni pertinent de les grouper selon un concept unique, qui n'aurait pas, pour Griffiths, d'utilité théorique. De plus, alors que les premières sont informationnellement encapsulées, et ont une structure proche de celle du réflexe qui semble les rendre de ce fait insensibles à la culture, les secondes diffèrent selon les cultures. La honte n'est pas éveillée par les mêmes causes selon les cultures par exemple. En effet, en raison des rôles de la culture dans le développement psychologique des individus, ces émotions, qui sont donc plus récentes d'un point de vue phylogénétique, prennent des formes différentes en se rapprochant des émotions socialement construites. Les exemples sont récurrents d'émotions spécifiques à certaines cultures telle que

¹¹⁶ « Phylogénétique » s'oppose à « ontogénétique » et concerne le développement de l'individu en ce qu'il participe de l'espèce et non du cas individuel strict.

l'émotion *d'amaé*¹¹⁷, ou encore la *Schadenfreude*¹¹⁸. Pour Griffiths une manière cohérente de rendre compte de ces phénomènes émotionnels élaborés cognitivement, plus complexes que le premier groupe de réponses émotionnelles saillantes, serait d'en appeler à l'interaction de ressources diverses pour expliquer le répertoire émotionnel adulte.

Il est donc possible d'établir des distinctions fortes entre les phénomènes émotionnels, ce qui rend difficile leur regroupement au sein d'une même catégorie cohérente. Pour Griffiths, vouloir regrouper de tels phénomènes sous une catégorie commune, c'est un peu prendre ses désirs – théoriques – pour la réalité – empirique – et passer outre les multiples différences qui séparent ces phénomènes. Pour lui, il n'est pas possible de trouver une structure commune qui légitimerait leur regroupement au sein d'une même catégorie considérée comme espèce naturelle. En termes scientifiques, il doit y avoir autant de théories que de phénomènes distincts, et non une seule théorie de l'émotion qui nierait la pluralité des phénomènes masquée par un terme unique. Comme le souligne Griffiths,

« De façon similaire, les sciences de l'esprit devront développer des théories distinctes pour les différentes sortes d'émotion ainsi que des théories des différentes sortes à l'intérieur de certaines émotions particulières. Tout comme, à proprement parler, le jade n'existe pas réellement, mais seulement le jadéite et le néphrite, de la même manière, l'émotion n'existe pas réellement, mais seulement les programmes d'affect, des biais motivations spécifiques au domaine, des feintes socialement entretenues, et d'autres catégories plus spécifiques d'états et de processus psychologiques qui ont été identifiés et

¹¹⁷ Cf chapitre 1 de ce travail.

¹¹⁸ Terme propre à la langue allemande, qui désigne la joie (Freude) ou satisfaction provoqués par le malheur d'autrui (Schaden, mal, dommage), qui n'est pourtant pas à confondre avec une forme de sadisme. C'est une sorte d'émotion de comparaison sociale.

supposés dans la littérature variée qui entend s'intéresser à l'émotion humaine. » (Griffiths, 2004, p.902)

Tout comme la diversité règne au sein des phénomènes émotionnels, cette diversité doit être reflétée par les théories qui en rendent compte. Quelles sont les conséquences de cette remise en question de l'unité et de la pertinence de la catégorie de l'émotion ? Doit-on en conclure à l'abandon nécessaire de cette notion ?

1.9.3. Faut-il abandonner la catégorie d'émotion ?

Souligner les limites de la catégorie ne signifie pas pour autant nier l'importance des phénomènes désignés par ce nom. C'est une des conclusions que l'on pourrait hâtivement tirer des études critiques de la catégorie d'émotion. Critiquer la notion comme catégorie linguistique ne signifie pas dénier l'importance du phénomène émotionnel, et interroger les catégories de la psychologie populaire en cours dans l'étude des émotions ne repose pas pour autant sur une volonté d'effacement de l'émotion. Russell souligne que

« l'histoire de la psychologie de l'émotion peut être racontée comme le dialogue entre ceux qui utilisent des concepts d'émotion de tous les jours et ceux qui hésitent à le faire. Ces sceptiques ont peu d'impact sur le courant principal, peut-être parce que leurs affirmations paraissent *dénier la réalité évidente et l'importance de l'émotion*. (Mandler, 1997) En fait, j'ai pu entendre qu'on appelait ceux qui remettent en question le concept d'émotion des théoriciens *anti-émotion*. Sans les mots des émotions de tous les jours, comment les chercheurs pourraient-ils formuler leurs questions, proposer des réponses, ou même expliquer leurs expériences aux participants ? Moi aussi j'utilise ces mots pour écrire cet article. Néanmoins, je crois qu'il est possible de développer des solutions alternatives fiables qui minimisent les problèmes tout en accentuant, plutôt qu'en niant, l'importance et la réalité des événements que nous considérons aujourd'hui être des émotions. » (Russell, 2003, p.146)

Quelles sont ces solutions alternatives pour traiter adéquatement la question des émotions ? Comment considérer la catégorie générale de l'émotion ? De la difficulté à trouver une structure commune aux diverses émotions, doit-on en conclure à son inutilité et son abandon nécessaire ? Dans cette perspective, nous verrons qu'il est d'abord possible d'assouplir la notion d'espèce naturelle. Nous nous demanderons ainsi dans un second temps si cet assouplissement permet de reconsidérer la catégorie générale de l'émotion.

1.9.3.1. Espèce naturelle et espèce investigative

Griffiths revient dans un second temps de sa réflexion sur cette notion d'espèce naturelle pour en proposer une définition plus généreuse à travers la notion d'espèce investigative. Elle est issue d'une réflexion sur l'utilité des catégories de pensée en science. Une notion est pertinente si elle permet d'étendre les caractéristiques de certains de ses membres vers d'autres membres de la même classe, de faire des prédictions et des extrapolations des propriétés des uns vers les autres. A partir de ce que doit être une science basée sur l'induction et l'explication, il faut que les corrélations observables entre les propriétés des membres soient « projetables » sur d'autres membres de cette catégorie pour que celle-ci soit une catégorie scientifiquement pertinente. Comme le précise Griffiths: « Les corrélations observés dans un ensemble d'échantillons peuvent être « projetées » vers d'autres membres de la catégorie ». (2004, p. 908)

La notion d'espèce naturelle est ainsi assouplie pour ainsi dire dans le sens d'une pertinence liée à sa fécondité théorique :

«J'utilise le terme « espèce naturelle » pour faire référence aux catégories qui permettent des extrapolations fiables de certains échantillons de la catégorie

vers la catégorie considérée dans son ensemble. En d'autres termes, les espèces naturelles sont des catégories à propos desquelles nous pouvons faire des découvertes scientifiques inductives.» (Griffiths, 2004, p. 908)

Nous pouvons donc voir que Griffiths passe d'un sens métaphysique de la notion d'espèce naturelle à un sens épistémologique. Dans le premier sens, la catégorie générale devait correspondre à une réalité effective à un composant réel du monde, renvoyer à un mécanisme commun à tous ses membres, une structure partagée. Mais d'un point de vue épistémologique, il est possible de penser qu'une catégorie générale peut regrouper des éléments qui sont bel et bien distincts dans la réalité, mais dont le regroupement en pensée a des avantages scientifiques et heuristiques dans le cadre de sciences inductives et expérimentales. La notion d'espèce naturelle, de métaphysique, devient une catégorie heuristique, une espèce investigative. Comme le souligne Griffiths,

«cette conception d'espèce naturelle n'est pas supposée être une contribution à la métaphysique, mais bien une contribution à la philosophie des sciences. L'enquête inductive implique qu'il existe des propriétés projetables, ce qui revient à dire qu'il existe certaines catégories qui sont des espèces naturelles dans le sens qui vient d'être mis en avant.» (Griffiths, 2004, p. 906),

D'un point de vue épistémologique, une catégorie est donc bien définie dans la mesure où elle se révèle féconde. Pour Griffiths, « le fait de se demander si une catégorie possède une définition claire et des limites nettes est orthogonale à la question de savoir si elle est scientifiquement utile » (Griffiths, 2004, p. 906). Nous obtenons donc l'idée qu'une catégorie est pertinente si elle est féconde en sciences, sa pertinence étant donc tournée vers l'avenir de la science plus que vers une origine commune connue de ses membres, ouverture et fécondité que l'adjectif « investigatif » comporte bien :

« ce terme éclaire le fait que l'emphase est mise, dans le modèle des espèces naturelles développé ci-dessus, sur l'ouverture de l'investigation et sur le

pouvoir explicatif de ces notions. Une espèce naturelle est un concept qu'il est pertinent de chercher à clarifier par le biais d'une enquête empirique. Ces concepts sont des projets d'enquête en cours dans lesquels l'extension et l'intension peuvent être modifiés pour préserver leur pouvoir inductif et explicatif.» (Ibid. p.906).

Cette notion d'espèce naturelle entendue comme espèce investigative peut-elle s'appliquer à la catégorie d'émotion et en sauver ainsi la pertinence et l'utilité scientifiques en reconsidérant son statut et sa valeur.

1.9.3.2. L'émotion est-elle une espèce investigative?

Etant donné ce que nous venons de dire, la question revient à savoir si la catégorie d'émotion peut se révéler utile scientifiquement, plus que se demander ce qu'est une émotion :

« La question à propos de l'émotion, par conséquent, n'est pas de savoir si nous pouvons rendre compte de manière unitaire de la catégorie dans le sens d'une analyse philosophique du concept d'émotion, mais de savoir si la catégorie ainsi isolée est un objet productif pour l'enquête scientifique» (Griffiths, 2004, p. 905)

Il peut ainsi être utile de considérer l'émotion comme une catégorie unifiée pour certains problèmes et questions, tandis que pour d'autres il faudra préciser le phénomène et le raffiner. Ainsi, avant de conclure à l'inutilité de la catégorie de l'émotion, il faut adapter la méthode d'enquête au type de question, et bien distinguer la question de la nature des émotions, des autres types d'interrogation. La première ne peut évidemment pas s'appuyer sur des similarités superficielles et doit revenir à des structures communes. Mais les similarités phénoménologiques peuvent fournir des

appuis intéressants pour d'autres interrogations, et à chaque fois que les émotions seront comparées à d'autres manifestations du ressenti ou du comportement humain. Ainsi, une similarité phénoménologique pour l'émotion comme le fait d'être « une tendance à l'action accompagnée d'excitation physiologique » n'est pas très utile pour définir l'émotion, si des émotions sont suscitées de manières différentes et sont reliées de manières différentes au comportement selon Elster. Elle peut l'être en revanche pour comprendre les diverses causes du comportement humain par exemple. Les similarités phénoménologiques ne permettent peut-être pas de comprendre les éléments comparés en eux-mêmes, mais elles nous éclairent sur leurs rapports, leurs différences, et leur sens par rapport à d'autres systèmes ou éléments, plus généraux par exemple. Ainsi, dans les exemples de Ledoux, nous pouvons souligner que si le fait d'être des fonctions sensibles ne nous apprend rien de plus sur la machinerie cérébrale respective de la vue ou de l'ouïe et sur leurs caractéristiques propres, en revanche cette similarité plus superficielle nous permet de réfléchir à leur place commune au sein du système plus général qu'est la sensation chez un animal ou un homme et sur son rapport à l'environnement... Nous entendons souligner ainsi la nécessité de prêter une attention particulière aux questions que nous posons et aux buts de nos enquêtes scientifiques. Il peut y avoir une utilité de nos catégories générales – Ledoux (1996) parle de « manières commodes d'organiser les choses » – pour des buts bien spécifiques, et une catégorie devrait être interrogée sur sa pertinence, non en général, mais par rapport à un but et un objectif spécifique et spécifié. Elster se rapproche ainsi de Griffiths (2004) en ce qu'il met l'accent sur l'importance des buts de l'enquête scientifique plus que sur les mécanismes sous-jacents aux phénomènes :

« Des émotions qui sont produites par des trajets neuraux entièrement différents pourraient avoir des traits communs qui pourraient rendre utile de les regrouper pour des buts circonscrits et spécifiques, tandis que pour d'autres buts elles

pourraient être considérées comme des phénomènes entièrement hétérogènes. »
(Elster, 1999, p.241)

Le passage d'un sens métaphysique fort à un sens épistémologique de la notion d'espèce naturelle alors définie comme espèce investigative nous permet donc de souligner la spécificité de la question de la nature de l'émotion par rapport à d'autres interrogations sur cette dernière. Il nous permet en outre d'éviter une critique unilatérale de la catégorie de l'émotion comme objet complexe, flou et non rigoureux, qui constitue une critique facile, caricaturale et rebattue, mais peu instructive. Enfin et surtout nous pouvons identifier l'importance du fait qu'une catégorie n'est pertinente que dans un contexte et pour une question spécifique donnée. Il sera donc nécessaire de prêter attention au niveau d'analyse du phénomène émotionnel. Ainsi, pour éviter les difficultés que pose la catégorie d'émotion, il est possible d'adopter une démarche à un niveau plus englobant et de considérer l'émotion comme un type d'affect afin d'en étudier l'impact sur les prises de décision et les actions. C'est une perspective courante, que nous allons développer dans le chapitre suivant¹¹⁹

Occurrente ou dispositionnelle, perturbation ou attitude, l'émotion est ainsi un cas d'affect et se caractérise par de nombreuses propriétés, dont un accompagnement somatique, le rapport à un objet particulier, et son lien avec des actions spécifiques. Ces propriétés permettent de différencier diverses classes au sein de cette catégorie générale complexe. La catégorie d'émotions rassemble des phénomènes très différents, qui sont classés sous la bannière de l'émotion, mais qui manifestent en fait

¹¹⁹ Une autre solution serait d'étudier les émotions à un niveau d'analyse d'un grain plus fin, celui des émotions particulières. Nous y reviendrons plus tard.

des caractéristiques très différentes, et des ressemblances assez générales. Ainsi, Gordon souligne que

« les divers états typiquement classifiés comme émotions paraissent être reliés ensemble seulement par des ressemblances de famille qui se recoupent [overlapping family resemblances] plutôt que par un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes. Ainsi une “théorie des émotions” philosophique ou psychologique adéquate devrait plutôt être une *famille* de théories. Le fait même d’appeler ces états des « émotions » suggèrent à tort qu’ils sont tous marqués par *l’émotion* ». (Gordon, 1995, p.222)

Nous voyons donc qu’étudier les émotions ne peut faire l’économie des questions conceptuelles. Toute étude de l’émotion est engagée dans un cadre théorique particulier, avec ses présupposés implicites, ses définitions premières et ses buts propres. Ce chapitre sur l’émotion nous a permis de dégager d’une part la complexité de la catégorie de l’émotion, et la nécessaire prudence dont il faut faire preuve quand on cherche des conclusions. Il permet de préciser la nature et la portée des réponses que nous sommes en droit d’attendre de toute étude des émotions, et a fortiori de toute étude qui croise l’émotion avec un autre phénomène, comme pour nous la décision et l’action.

Préciser ce que recouvre le phénomène de l’émotion dans toute son extension permet de dégager le fait que l’émotion en tant qu’affection véhicule un type d’information spécifique sur notre rapport au monde environnant, information qui sera centrale dans la suite de notre travail. Cela rend possible en outre de dégager certaines manifestations émotionnelles souvent laissées de côté dans une tradition dominante qui voit dans les émotions des manifestations ponctuelles et fortement somatique, et qui, ce faisant, rend difficile le traitement de question comme celle de la justification, du caractère approprié de telles émotions dans telles situations, ou encore celle de la rationalité des émotions. A travers les émotions comme attitudes, nous avons pu

fonder la légitimité de ces questions, ou en tout cas montrer de quels types de phénomènes émotionnels ces questions sont solidaires. Ce qui ressort à chaque fois réside dans l'importance du cadre théorique et conceptuel, justifiant ainsi la nécessité d'une approche épistémologique dans l'étude des rapports entre émotions et décisions que la suite de notre travail va confirmer et préciser.

Enfin, nous souhaitons faire remarquer que dans la présentation de la catégorie de l'émotion, la distinction entre émotions positives et émotions négatives, agréables et désagréables, est apparue à plusieurs reprises. Nous entrevoyons déjà l'importance de cette distinction dans l'appréhension de l'émotion et de ses conséquences sur les choix et comportements, et leur étude par la catégorie de l'affect va confirmer et préciser cette importance.

CHAPITRE IV

L'ÉMOTION EN TANT QU'AFPECT

L'étude des raisonnements humains et des décisions a abouti à la constatation de déviations récurrentes par rapport aux normes de rationalité. Celles-ci ont été pensées soit comme des biais qui découleraient des heuristiques qui nous égarent, soit avec l'idée qu'elles doivent avoir un sens du point de vue de l'évolution de l'espèce humaine, et qu'elles ne doivent pas être considérées comme des échecs mais comme un mode particulier de raisonnement, ce que soutient Gigerenzer et les psychologues évolutionnistes. Tel est le débat sur la rationalité qui a clos notre deuxième chapitre. Dans ce cadre-là, une intervention de phénomènes affectifs dans nos modes de raisonnement et décision permet de rendre compte de cette rationalité limitée et de ce qui peut apparaître comme des biais irrationnels à certains, et comme des réponses quasi-naturelles liées à notre évolution pour d'autres.

Comment les émotions sont-elles intégrées dans l'étude des facteurs du choix? Il est nécessaire de souligner que lorsque les émotions sont étudiées sous l'angle de leurs impacts dans les choix et raisonnements, elles sont souvent rapprochées des humeurs, puis englobées dans la catégorie plus générale de l'affect, que nous avons vue dans le chapitre précédent. Ce glissement est souvent implicite, non thématique pour lui-même, et déceptif, dans la mesure où une étude annoncée de l'impact des émotions se transforme en étude de l'impact des affects en général, sans qu'il soit tenu compte de la spécificité du phénomène émotionnel comme tel. Nous pouvons voir cette confusion à l'œuvre dans « How Emotions Inform Judgement and Regulate Thought » de Clore et Hunstinger (2007). Malgré ce qu'annonce le titre, l'article traite dès les premières lignes de phénomènes qui se rapprochent plus des humeurs (« Être joyeux ou triste influence le contenu ou le style de la pensée »), pour ensuite souligner qu'une « explication est que l'affect sert d'information sur la valeur de tout

ce qui vient à l'esprit. » (Ibid. p.393). Si certaines émotions spécifiques sont ensuite mentionnées, le reste de l'article se concentre néanmoins sur l'affect et son intervention dans les raisonnements et choix, l'émotion restant fondue dans cette catégorie générale. Greenspan souligne même que ce glissement ou cette fusion – ou confusion- des émotions dans la catégorie plus générale de l'affect permet de donner prise à leur étude, reconnaissant par là l'importance de la catégorie de l'affect dans l'étude des émotions et la synthèse souvent opérée.

« Dans la conception des émotions humaines adultes présumée ici à fins d'étude rationnelle, elles peuvent être analysées comme des états d'affect positifs ou négatifs, des variantes du confort ou de l'inconfort, à propos de propositions évaluatives - pas nécessairement quelque chose de spécifique ou impliquant des épisodes explicites de pensées propositionnelles, mais assez pour donner aux symptômes de l'émotion au moins une sorte primitive de contenu évaluatif ». (Greenspan, 2000, p.473).

A partir de cette substitution fréquente de la catégorie d'affect à celle de l'émotion, interviennent diverses hypothèses sur son impact dans les raisonnements et choix, la principale étant l'heuristique de l'affect, que nous développerons dans ce chapitre. L'étude des impacts de l'affect se fait à son tour fréquemment sous la forme d'une heuristique et dans le cadre d'une hypothèse sur la structure de l'esprit humain qui est sous-jacente et qui rend possible l'existence d'heuristique de raisonnement et de décision. Ainsi, dans ce contexte d'étude des procédés à l'œuvre dans nos prises de décisions et jugements sont apparues des théories proposant l'hypothèse de la coexistence de deux systèmes cognitifs au sein de l'esprit.

C'est à ce cadre de réflexion sur les impacts de l'affect et les hypothèses qui les structurent que nous allons consacrer ce chapitre. Nous allons présenter cette hypothèse des deux systèmes de l'esprit et nous verrons qu'elle constitue un fondement théorique confortant le paradigme de la rationalité limitée et l'hypothèse

de l'heuristique de l'affect qui en tire son sens et sa possibilité. L'un des enjeux principaux de cette conception d'un double système de l'esprit réside précisément dans la spécificité d'un mode de raisonnement nouveau qui échappe à la conception classique de la rationalité, qui pourrait expliquer les échecs de celle-ci, tout comme elle permet de penser peut-être une nouvelle forme de rationalité comme essaient de le faire les partisans de la rationalité limitée. Cette hypothèse pourrait résoudre le débat sur la rationalité humaine et sa capacité à se conformer aux normes de la théorie de la rationalité classique. Enfin nous verrons que cette hypothèse d'un fonctionnement double de l'esprit permet de penser les mécanismes qui rendent possible une intervention des affects, et donc des émotions, dans les raisonnements et prises de décision.

1.10. LES DEUX SYSTÈMES DE L'ESPRIT

L'hypothèse des deux systèmes de l'esprit (*dual system theory*) conçoit le fonctionnement de l'esprit comme étant sous-tendu par deux systèmes cognitifs, aux compétences et capacités distinctes, qui collaborent et s'entrecroisent sans cesse, selon Sloman (1996). Stanovic nomme ces deux systèmes Système 1 (S1) et Système 2 (S2). Le premier (S1) est rapide, non-conscient, presque automatique, peu exigeant en ressources cognitives, et s'est développé tôt dans notre histoire évolutive; tandis que S2 a un fonctionnement plus lent, qu'il est contrôlé de manière consciente, qu'il demande plus de ressources cognitives, et qu'il est plus récent au sein de notre évolution. Ces deux systèmes coexistent et peuvent fonctionner en parallèle, le premier pouvant cependant interférer parfois avec le second, causant certains problèmes au niveau de nos raisonnements et choix. De nombreux chercheurs pensent que S1 peut être commun à l'homme et à d'autres espèces, tandis que S2 est

considéré comme étant propre au genre humain. Cette théorie s'impose en tant qu'hypothèse intéressante dans la mesure où elle fournit une réponse à un problème récurrent en sciences cognitives qui recoupe le débat sur la rationalité. La question de la nature du fonctionnement de l'esprit a longtemps été posée sous la forme d'une alternative, constituant une énigme de la psychologie expérimentale. Faut-il en effet considérer les êtres humains comme des processeurs parallèles d'information qui opèrent au gré des images qui leur apparaissent, selon des liens associatifs diffus, ou bien les penser comme des analystes qui procèdent selon des manipulations séquentielles et délibérées de représentations internes¹²⁰? Au lieu de poser la question dans les termes d'une alternative, la solution¹²¹ privilégiée actuellement (Evans, 2008) consiste à soutenir que loin d'être ou l'un ou l'autre, l'esprit participe d'une certaine manière de ces deux modes de pensées et de raisonnements.

Malgré la variété qui règne dans les théories étudiant ce fonctionnement dual de l'esprit, nous pouvons identifier des caractéristiques générales propres à chacun de ces deux processus cognitifs. Nous allons à présent développer ces caractéristiques.

¹²⁰ Certains retranscrivent le problème au cœur de l'organisation du cerveau. Le débat oppose ceux qui pensent que les phénomènes mentaux sont construits à partir de réseaux d'outils associatifs qui font circuler l'activation sous forme parallèle et distribuée (la manière dont le cerveau fonctionne probablement) et ceux qui préfèrent les modèles construits sur des langages formels dans lesquels les symboles sont composés en phrases qui sont traitées de manière séquentielle (de façon semblable à la manière dont les ordinateurs fonctionnent).

¹²¹ Comme en témoigne l'organisation par « The Open University » d'un colloque autour de ce thème en juillet 2006 en Grande Bretagne, à Cambridge, « In two minds: dual-process theories of reasoning and rationality ». Evans en a tiré un ouvrage : Evans, J., Keith Frankish, K, (eds), 2008, *In Two Minds: Dual Processes and Beyond*, Oxford University Press, 2008. Voir aussi: Evans, J., 2008, "Dual processing accounts of reasoning, judgement, and social cognition". *Annual Review of Psychology*, Vol. 59: 255-278.

1.10.1. Le système 1

Comme nous l'avons noté plus haut, le premier système, appelé par commodité S1, permet un traitement rapide des informations. Ses opérations sont automatiques, son fonctionnement est rapide, associatif et repose sur peu de ressources cognitives. Les opérations qui en sont issues sont difficiles à contrôler et à modifier. Nous avons davantage la conscience des résultats que celle du processus de raisonnement en lui-même. L'issue de ce raisonnement semble surgir d'elle-même, et les processus qui y ont conduit restent sous le niveau de la conscience.

Slovic et al. (2004) soulignent que ce que nous appelons le système 1 est fort probablement composé d'un ensemble de systèmes multiples et divers. Cet ensemble de systèmes autonome possède des points communs avec les modules de Fodor et les théories des deux systèmes partagent des traits communs en cela avec l'hypothèse de la modularité de l'esprit¹²². L'hypothèse de la modularité de l'esprit, qui est aujourd'hui l'une des thèses centrales de la psychologie évolutionniste¹²³ sous la forme particulière de la modularité massive, a été d'abord pensée par Fodor (1983) et

¹²² Soulignons néanmoins une différence entre S1 et les modules de Fodor : Si ces sont innés et ne peuvent pas être le fruit d'un apprentissage, il apparaît qu'avec de la pratique et par éducation, des processus qui passaient initialement par S2 peuvent être intégrés à S1 et fonctionner comme les autres systèmes de S1. Ce point est important en ce qu'il laisse une place possible à une amélioration de la rationalité humaine dans les raisonnements et décisions.

¹²³ Nous ne présenterons pas ici le débat qui oppose Fodor et la psychologie évolutionniste sur le nombre et le degré de spécialisation des modules. Cf. Fodor, J., (2000), *The Mind Doesn't Work That Way: The Scope and Limits of Computational Psychology*, MIT Press.

inspirée de travaux de Chomsky sur le langage. Opposée à la conception classique d'un esprit composé d'un petit nombre de processus généraux permettant de traiter indifféremment divers problèmes¹²⁴, la modularité suppose que l'esprit se compose d'un certain nombre de modules qui sont spécialisés dans certaines fonctions cognitives, dotés d'un domaine d'intervention spécifique. Tout comme les modules, les opérations de S1 sont rapides, automatiques, presque inconscientes, indépendantes d'un module à l'autre, et par rapport au système central. Slovic et al. soulignent que « leur opération est obligatoire lorsqu'ils sont déclenchés par des stimuli pertinents ; les processus centraux ne peuvent pas empêcher ce déclenchement » (Slovic et al, 2004, p. 39). Tout comme les modules qui sont des systèmes périphériques spécialisés, le système 1 fonctionne rapidement dans la mesure où lien entre le stimuli et l'action à accomplir a été fixé par l'évolution. S1 est déclenché par des stimuli et des situations précises et il produit des réponses stéréotypées qui ne passent pas par un contrôle volontaire et conscient. Ce fonctionnement rapide repose aussi sur la faible quantité de ressources cognitives et d'informations que demande S1, en quoi il rejoint à nouveau les modules fodorien qui se caractérisent de manière centrale et essentielle par leur encapsulation informationnelle¹²⁵ et leur impénétrabilité cognitive. Un module est informationnellement encapsulé et impénétrable cognitivement lorsqu'il fonctionne avec une quantité d'information beaucoup plus faible que la totalité de l'information disponible et représentée dans l'organisme auquel ce module

¹²⁴ C'est une conception classique en sciences sociales et qui est au cœur de la perspective de l'homo œconomicus, voir notre deuxième chapitre. Faucher, L., (1999) Émotions fortes et constructionnisme faible. *Philosophiques*, Revue Erudit vol. 26, n° 1, p. 1-33.

¹²⁵ Fodor, (1983, p. 71). Pour être précis, il semble nécessaire de distinguer l'encapsulation informationnelle de l'impénétrabilité cognitive. La seconde ne s'adresserait qu'aux croyances (avec le fait qu'elles ne peuvent pas interférer avec le jugement), tandis que la première concernerait tout type d'information y compris les croyances.

appartient. Un module cognitif fonctionne avec une petite part des informations présentes à l'organisme, et non avec leur totalité. Il ne semble pas sensible à toute l'information possédée et il ne l'exploite pas. Ainsi il fonctionne rapidement, mais est sujet à l'erreur dans la mesure où il n'est pas sensible aux autres informations qui pourraient être pertinentes.¹²⁶

Cette forme d'automatisme explique les erreurs de réponses qui apparaissent lorsque la situation déclenchante ne correspond pas à l'environnement ou aux problèmes en rapport avec lesquels S1 a évolué pour y répondre avec efficacité. S1 et ses défaillances dans le cas d'un environnement plus récent que celui en rapport avec lequel il a évolué permet d'expliquer que des tâches de raisonnement et de décisions échouent dans le cadre du programme HB alors qu'elles reçoivent des réponses adéquates d'un point de vue rationnelle dans la perspective de la psychologie évolutionniste. En effet, Samuels, Stich & Bishops (2002) soulignent que la reformulation en un format proche de celui auquel étaient confortés nos ancêtres, comme le font les psychologues évolutionnistes, donne lieu à des réponses adéquates et rationnelles alors que, dans le programme HB, cette formulation était éloignée du format de fréquence dans lequel nos ancêtres traitaient vraisemblablement l'information. Lorsque le format est commun et connu, S1 fonctionne bien, tandis qu'il échoue dans des formats de problèmes plus récents et inconnus. L'échec de S1 dans certains contextes plus récents évolutivement et inhabituels permet de rendre compte de ces données contradictoires entre les deux programmes de recherches. Comme ils le précisent,

« si la majeure partie de la cognition centrale est en fait sous-tendue [*subserved*] par des modules cognitifs qui ont été façonnés pour répondre à des problèmes posés par l'environnement où vivaient nos ancêtres primates, alors nous

¹²⁶ Fodor, (1983, p. 69).

devrions nous attendre à ce que ces modules qui sont responsables du raisonnement fassent au mieux leur travail lorsque l'information est fournie dans un format similaire au format dans lequel l'information était disponible dans l'environnement ancestral ». (Samuels, Stich & Bishop, 2002, p.244).

Cette hypothèse de la modularité peut se superposer au fonctionnement dual de l'esprit, et permet de rendre compte de l'existence de paradoxes et conclusions contradictoires quand le raisonnement du système central, ou système 2, est court-circuité par le résultat parfois maladroit et incomplet, issu du fonctionnement modulaire qui rejoint le système 1. Cela met en évidence que le fonctionnement de S1 est assez rigide, ce qui garantit aussi la grande rapidité de ses réponses. Dans des contextes où l'information est rare et l'action urgente un tel système, rapide et frugal comme les heuristiques de Gigerenzer, peut se révéler très utile.

Le système 1 est donc un système qui produit des réponses rapides, inconscientes, automatiques, rigides, qui s'avèrent être fonctionnelles et efficaces dans des contextes proches de ceux que connaissaient nos ancêtres et par rapport auxquels ce système évolutivement ancien est adapté. Il est très sensible à la manière dont les informations sont présentées et au contexte du problème.

1.10.2. Le système 2

Par contraste, les caractéristiques du second système, le système 2, sont nettement opposées. Si la nature de ce système, y compris son unité, sont sujettes à controverse au sein des théories du double fonctionnement de l'esprit, il est néanmoins admis de dire que ses opérations sont plus lentes et laborieuses, et qu'elles sont soumises au contrôle conscient et volontaire, par contraste avec S1. Son fonctionnement est sériel dans le traitement de l'information contrairement au traitement associatif de S1, et il

nécessite un plus grand nombre de ressources en temps, en attention et en connaissances pour traiter un problème, là où S1 était très économe et frugal. Les avantages propres à S2, plus récent dans notre évolution, réside dans sa capacité à faire abstraction du contexte, à être plus flexible, et ainsi à pouvoir résoudre des problèmes plus abstraits et logiques. Comme le soulignent Slovic et al., le système 2 « nous permet de soutenir les mécanismes puissants et non contextuels de la pensée logique, de l'inférence, de l'abstraction, de la planification, de la prise de décision, et du contrôle cognitif » (Slovic et al., 2004, p.47). Par sa soumission au contrôle volontaire et conscient, S2 rend possible la prise de décision et le contrôle conscient garant de notre réflexion et de notre action libre. Parce que les réponses que S2 fournit ne sont pas stéréotypées comme celles de S1, parce qu'elles donnent une plus grande part à l'individu, le contrôle conscient de S2 rend possible la flexibilité et la créativité qui sont au cœur de notre action individuelle dite volontaire et de notre rapport au monde. Il est important de souligner que cette flexibilité est centrale à mesure que notre environnement s'éloigne de plus en plus de ceux au sein desquels S1 est efficace. De plus, parce qu'il est possible de contrôler délibérément, à l'aide d'une attention accrue, les réponses de S2, tout comme il est possible de réfréner les réponses rapides produites par S1, S2 peut par conséquent être sujet à un apprentissage, et à des améliorations.

Le schéma que propose Kahneman (2002) fait apparaître les points communs et les différences de deux systèmes de raisonnement par rapport au système perceptif. Nous souhaitons souligner que Kahneman ne reconnaît le nom de « raisonnement » qu'à ce qui est issu du système 2, ce qui est cohérent avec ce que nous avons vu dans notre premier chapitre. Nous avons en effet souligné que contrairement à Gigerenzer pour qui le rapport à l'environnement peut rendre rationnel les décisions qui y sont adaptées même si elles sont biaisées, Kahneman, dans le programme HB, refuse de caractériser de rationnelle les décisions prises grâce aux heuristiques. C'est à propos

de la présentation de telles heuristiques que Kahneman aborde la perspective des deux systèmes de l'esprit. Que le nom générique de raisonnement ne soit appliqué qu'au système 2 indique la réserve qu'il porte envers la perspective qui consisterait à accorder une forme de rationalité à S1.

	PERCEPTION	INTUITION, SYSTÈME 1	RAISONNEMENT SYSTÈME 2
Traitement	<ul style="list-style-type: none"> • Rapide • Parallèle • Automatique • Aisé • Associatif • d'apprentissage lent, peu modelable 		<ul style="list-style-type: none"> • Lent • Sériel • Contrôlé • Laborieux • Gouverné par des règles • flexible
Contenu	<ul style="list-style-type: none"> • Percepts • stimulation actuelle • lié au stimulus 	<ul style="list-style-type: none"> • Représentations conceptuelles • Passé, présent, futur • Peut être stimulé, suscité par le langage 	

TABLEAU 3 : LES DEUX SYSTÈMES DE L'ESPRIT SELON KAHNEMAN (2002)

Le point central de l'analyse de ces deux systèmes réside dans la spécificité de leurs rapports : ces systèmes s'entremêlent et se recouvrent, d'une manière qui va dépendre de l'expérience, des habiletés et des connaissances de l'individu qui raisonne. Cette dimension est centrale pour notre problème dans la mesure où, si le système associatif interfère, de manière positive ou négative, avec le système 2, cela signifie qu'il y a

des éléments, qui ne sont pas à proprement parler analytiques ou hautement conceptualisés, qui entrent en ligne de compte dans des raisonnements même délibérés. Avec de telles interférences, il devient possible de faire une place aux affects au sein des raisonnements. Nous soulignons d'emblée que les interactions entre S1 et S2 figurent parmi les points les plus complexes et les plus sujets à discussion de ces théories du fonctionnement dual de l'esprit. Nous pouvons tenter d'en préciser schématiquement et sous toute réserve les interactions.

1.10.3. Les interactions de S1 et S2

Le système 1, associatif, possède une antériorité phylogénétique plus grande que le second, il appartient aux aspects de notre fonctionnement cérébral le plus ancien, et à ce titre il peut entrer en conflit avec le système 2, analytique, plus récent dans notre évolution et qui possède ces propres types de solution à des problèmes particuliers que le premier système traite avec moins d'efficacité. La superposition de ces deux processus de raisonnement permet de comprendre à la fois leur collaboration, leur coexistence, ainsi que leurs contradictions possibles. Ce sont d'ailleurs des raisonnements et décisions paradoxaux, également au cœur de la rationalité limitée, qui ont dirigé l'attention et la recherche vers l'existence de modes de raisonnements coexistant dans notre esprit mais différents. Nous aborderons ces confirmations expérimentales plus tard.

Si pour les besoins de la présentation systématique, les systèmes S1 et S2 apparaissent scindés, dans la réalité des résolutions de problèmes, leur mode d'opération est foncièrement interactif, que ce soit dans la collaboration, ou dans l'opposition d'où peuvent surgir des conclusions contradictoires, comme précédemment indiqué. Du point de vue de la réalisation des tâches, en situation de

résolution de problème, les deux systèmes cohabitent et interagissent de diverses façons. Voilà comment rendre compte de leurs rapports.

Les systèmes perceptuels et le système S1 génèrent des impressions concernant les attributs des objets de perception et de pensées. Ces impressions ne sont pas volontaires et n'ont pas besoin d'être explicites verbalement. Sur la base de ces impressions nous établissons des inférences et formulons des jugements. Ces jugements sont toujours explicites verbalement d'une part, et intentionnels d'autre part, qu'ils soient ou non exprimés ouvertement. Le S 2 est ainsi impliqué dans tous les jugements, qu'ils aient leurs origines dans les impressions ou dans le raisonnement délibéré. Au lieu d'une opposition frontale et d'une exclusion mutuelle de S1 et S2, il s'agit en fait d'une interaction constante, car c'est de S2 et sous son contrôle, plus ou moins efficace, plus ou moins relâché, que surgissent ce que nous nommons « des jugements ». Il ne peut donc pas y avoir de jugement sans S2 et les jugements erronés qui peuvent avoir leurs sources dans un traitement de l'information produit par S1 sont toujours passés par le filtre pour ainsi dire de S2. S2 a donc une part de responsabilité, au moins par relâchement, dans les jugements intuitifs potentiellement erronés. Si c'est le système 1 qui génère l'erreur, c'est néanmoins le système 2 qui échoue à la détecter et la corriger¹²⁷. Il est ensuite possible de réévaluer l'intuition à la lumière de nouvelles informations sur un facteur qui n'avait pas été intégré au jugement intuitif et de réajuster son jugement tout en maintenant la pertinence de l'intuition. Il est aussi possible d'appliquer une règle logique décisive qui rend l'intuition au contraire non pertinente.

¹²⁷ Kahneman étudie l'erreur du jugement de distance effectué à l'aide de l'aspect flou de l'objet. Il distingue l'impression de distance créée par l'aspect flou, qui constitue une erreur du système 1, tandis que l'effet du flou sur le jugement de distance est une erreur distincte du système 2.

Un point commun à toutes ces interactions réside dans le contrôle potentiel que le système 2 opère à l'égard des jugements intuitifs, dès lors que les impressions et inférences associatives fournies par S1 deviennent des jugements. Les points de vue s'accordent pour souligner que le système 2 surveille [*monitor*] à la fois la qualité des opérations mentales et le comportement manifeste, comme l'indiquent Stanovic et West (2002). Kahneman suggère que la surveillance est normalement assez relâchée, et qu'elle permet de nombreux jugements intuitifs d'être exprimés y compris ceux qui sont erronés.

Pour illustrer ce mécanisme de jugement intuitif erroné et pourtant endossé par le sujet par l'intermédiaire de S2, nous donnerons l'exemple rapide développé par Shane Frederick lors d'un entretien privé que Kahneman (2002) mentionne. La question proposée est la suivante : Un bâton et une balle coûtent un dollars dix. Le bâton coûte un dollar de plus qu'une balle, combien coûte la balle? La très grande majorité des personnes interrogées a tendance à répondre naturellement 10 centimes parce que le nombre de 1.10 se sépare naturellement en 1 et 0.10¹²⁸. De nombreuses personnes dites « instruites¹²⁹ » ont suivi leurs impulsions immédiates : 47/93 des étudiants de Princeton, et 56% des étudiants interrogés de l'université de Michigan ont donné une réponse sans la vérifier. Le haut taux d'erreur surprenant dans ce problème facile illustre combien les sorties du système 1 sont légèrement surveillées par le système 2. Nous pouvons en conclure avec Kahneman que nous ne sommes pas habitués à réfléchir en fournissant de gros efforts d'analyse. Nous nous contentons

¹²⁸ La réponse s'obtient à l'aide de l'équation suivante, n désignant le prix de la balle :

$$n + (n+1) = 1.10, \text{ soit } 2n = 0.10, \text{ soit } n = 0.05.$$

¹²⁹ C'est-à-dire que l'on suppose chez elles une connaissance simple des mathématiques et de principes de logique.

souvent de croire un jugement plausible qui nous vient rapidement à l'esprit. Que le système 2 opère une surveillance constante, mais vague, sur le système 1 nous oriente vers l'idée que divers modes d'interaction sont possibles à partir de cette surveillance première. En suivant les analyses de Kahneman nous pouvons en identifier quatre.

Le premier mode d'interaction serait une situation au cours de laquelle aucune réponse intuitive ne vient à l'esprit et le jugement est uniquement produit par le système 2 (i). Les trois autres ensuite impliquent l'intervention du système 1 (ii). Un jugement intuitif est suscité, produit, et de là dérive trois situations.

Tout d'abord, le système 2 peut endosser ce jugement intuitif issu de S1 (a). S2 accepte les intuitions de S1 et leur laisse le passage à l'expression manifeste. Le jugement issu de S1 peut aussi servir d'ancrage à des ajustements sous l'égide de S2 qui répondent à d'autres traits de la situation (b). Il peut fournir des points de repère pour une recherche de précision et des vérifications. Ainsi le jugement intuitif peut avoir besoin d'être corrigé mais l'impression intuitive n'en reste pas moins un ancrage. Enfin, le jugement peut être jugé incompatible avec une règle jugée subjectivement valide et le système 2 le bloque en lui refusant une expression manifeste (c), en lui déniait un droit à passer à l'expression manifeste. Les intuitions fournies par S1 ne sont pas admises par S2 qui y trouve des incompatibilités. Le fait que S2 endosse un jugement intuitif est probablement pour Kahneman la situation la plus courante. Et parfois, c'est parce qu'il l'endosse sans trop de contrôle que des intuitions erronées aboutissent sous son approbation à des jugements explicites. Le manque de contrôle est plus fréquent que son excès.

Ces rapports entre S1 et S2 permettent de rendre compte de jugements et de décisions qui paraissent contradictoires, mais qui reprennent du sens lorsqu'on les analyse dans le cadre d'un conflit entre deux instances de raisonnements. S1 nous fait commettre des erreurs dans des contextes plus récents pour lesquels il n'est adapté par exemple

par la rapidité de sa réponse. Les contradictions apparaissent souvent dans les études des jugements en contexte d'incertitude et la distinction entre les deux systèmes permet de mettre de la cohérence dans ces résultats en apparence contradictoires¹³⁰. Elle permet de rendre compte de l'impression selon laquelle deux esprits seraient au travail et en œuvre en nous en remontant aux mécanismes cognitifs qui opèrent dans ces contextes d'incertitude. La pensée associative, plus habituelle, rapide et intuitive se ressent en effet comme issue d'un autre système que celui du raisonnement délibéré analytique, plus lent, complexe mais aussi plus assuré.

Nous pouvons illustrer ce fonctionnement dual source de contradictions en nous appuyant de manière analogique sur l'analyse d'une illusion perceptive. Il arrive que des jugements perceptifs persistent malgré des connaissances certaines contradictoires. Cette persistance peut être aisément illustrée en considérant les illusions perceptuelles comme celle de Müller-Lyer, qui suggère que la perception (d'une différence de longueur) et la connaissance (de l'égalité des longueurs) dérivent de systèmes distincts qui fournissent chacun une réponse différente.

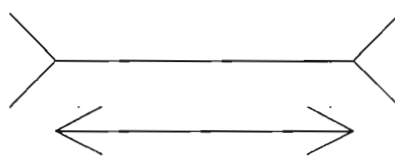


FIGURE 4: L'ILLUSION DE MÜLLER-LYER

La perception de la différence de longueur et la croyance ou connaissance de l'égalité se maintiennent chacune face à l'autre, dans leur contradiction, et nous avons l'impression que notre esprit est scindé, tout comme celui se passe dans d'autres

¹³⁰ Ces contradictions apparentes sont visibles et présentées dans les articles : Stanovich & West (2002); Stanovich, K. E. (1999); Kahneman, D., & Frederick, S. (2002).

situations aux résultats contradictoires. Nous pouvons retrouver cette contradiction dans certains raisonnements. Le problème de Linda que nous avons présenté au second chapitre concernant l'erreur de la conjonction des probabilités permet d'illustrer cette coexistence de conclusions différentes qui perdure malgré la connaissance de la probabilité correcte. Nous avons beau savoir selon la conjonction des probabilités que le fait que Linda soit de gauche ET banquière est moins probable qu'elle soit banquière (seulement), nous ressentons qu'en nous la croyance inverse ne cesse d'agir. Il semble aussi plus conforme aux préférences de Linda qui nous sont présentées qu'elle soit les deux, plutôt que seulement banquière, malgré l'incohérence logique de cette idée. Le système S1 semble produire une réponse rapide à la question à la vue du portrait général de Linda et de ses préférences politiques que S1 entend conserver sans étudier les données complètes du problème et notamment les données en termes de probabilités. Une certaine partie de nos réponses ici semble n'être sensible qu'à une partie de l'information avec laquelle S1 fonctionne rapidement et facilement.

Cette coexistence de deux systèmes distincts permet ainsi de rendre compte de nos processus de raisonnement et de leurs résultats. Les interprétations différentes étudiées dans le cadre de la rationalité limitée, soit sous formes de biais cognitifs soit dans une approche de psychologie évolutionniste, s'insèrent facilement dans ces théories du double fonctionnement de l'esprit et trouvent une forme de réconciliation par la considération du format ou cadre de situation dans lequel S1 est plus à l'aise. Cette hypothèse sur le double fonctionnement de l'esprit permet de penser un type de raisonnement dans lequel interviennent des éléments non cognitifs au sein des prises de décision et des raisonnements. L'instinctif et l'intuitif ne sont plus considérés comme des erreurs ou des biais à éradiquer pour retrouver une essence pure du raisonnement. Ils deviennent, à part entière, un mode particulier, non négligeable mais bien essentiel et central du raisonnement, et dont la mise au jour bouleverse nos

catégories traditionnelles et notre regard habituel sur le raisonnement. L'heuristique de l'affect vient justement donner un contenu à ces mécanismes intervenant dans le système 1.

1.11. L'AFFECT DANS LES JUGEMENTS ET DÉCISIONS

L'étude de l'intervention de l'affect dans les jugements et prises de décision peut revêtir de nombreuses formes. Avant de développer celle qui est en lien direct avec l'hypothèse des deux systèmes de l'esprit et la rationalité limitée, à savoir l'heuristique de l'affect, nous allons faire un état des lieux des diverses perspectives théoriques de cette intervention affective dans la décision.

L'idée selon laquelle des influences affectives guident nos choix et décisions est évoquée par Zajonc (1980), cité par Finucane et al. (2000, p.2), l'un des premiers défenseurs de la présence de l'affect dans les jugements et décisions. Il soutient ainsi que les réactions affectives aux stimuli sont souvent les toutes premières réactions que nous avons, rapidement et automatiquement, guidant ainsi nos jugements et nos choix. Selon lui, toutes les perceptions contiennent déjà des affects. Selon lui, « nous ne voyons pas seulement « une maison »; nous voyons une maison *superbe*, une maison *hideuse*, ou une maison prétentieuse ». (Zajonc, 1980, p.154). Parce que ces affects interviennent très rapidement et de manière quasi automatique, nous n'en sommes pas forcément conscients et croyons choisir sans leur intervention. Il ajoute ainsi :

« Nous sommes parfois dans l'illusion lorsque nous croyons procéder de manière rationnelle et en pesant les pour et les contre des diverses possibilités. Mais il est probable que ce soit très rarement le cas. Assez souvent « j'ai décidé en faveur de X » est en fait « j'ai aimé X », nous achetons les voitures que nous « aimons », nous choisissons les emplois et les femmes que nous trouvons

« attirants », c'est ensuite que nous justifions nos choix par diverses raisons ». (Zajonc, 1980, p.155, cité par Finucane et al., 2000, p.2). »

1.11.1. Un champ théorique diversifié

Le champ théorique de l'étude de l'affect s'est étoffé, et nous allons tout d'abord synthétiser les diverses manières dont les affects peuvent entrer en ligne de compte dans les décisions et les influencer. Cela permet de dresser une cartographie des divers impacts possibles des affects sur les jugements et décisions.

Nous allons distinguer influences explicites et implicites, puis au sein des influences implicites, lesquelles sont directes ou indirectes.

1.11.1.1. Influences explicites et implicites

Nous allons tout d'abord nous intéresser à la distinction entre influences explicites et implicites. Lerner & Keltner (2000) dressent une carte précise du champ disciplinaire de ces influences affectives sur les jugements et raisonnements :

« Les chercheurs ont traité deux types généraux d'influences affectives sur le jugement et le choix. Les études de l'affect substantiel visent les influences des expériences subjectives qui sont pertinentes pour les jugements et choix présents. Par exemple, il a été montré que le regret anticipé lors d'un pari influence la somme que l'on est prêt à parier. Les études de l'affect accidentel [...] se concentrent sur l'influence parfois étonnante des expériences émotionnelles subjectives qui devraient être non pertinentes pour les jugements et choix présents. Par exemple, il a été montré que l'affect produit pendant un film, lors d'un jour ensoleillé, ou d'un examen stressant influence les jugements sur des sujets et des objets qui sont sans rapport. » (Lerner & Keltner (2000, p.474)

Il existe ainsi des influences explicites et substantielles [*integral*], qui sont pertinentes par leur objet et qui sont adéquates au sein de nos raisonnements. Ces éléments affectifs sont en rapport avec l'objet du raisonnement ou la tâche de décision. Ainsi lorsque nous sommes confrontés à une situation de choix, nous pouvons anticiper le regret à venir si nous abandonnons telle ou telle possibilité, et comparer les regrets correspondant aux divers choix afin de choisir la solution qui engendre le moins de regret anticipé. Dans ce cas-là, s'en remettre au regret éprouvé par anticipation permet d'appréhender quelle solution nous satisfait le plus, ou nous attriste le moins, dans un contexte de choix, et cette prise en compte du regret anticipé et de nos affects dans ce type de contexte s'avère pertinente.

Mais les influences des affects peuvent être également des influences implicites et accidentelles qui devraient ne pas être pertinentes ni prises en compte dans la mesure où elles ne sont pas en rapport avec le problème ou la tâche de décision en question. Malgré cette absence de rapport pertinent quant à l'objet du raisonnement ou la tâche de décision, ces influences ont cependant un impact.

Un exemple courant de ces influences non pertinentes et pourtant effectives au sein de nos raisonnements concerne l'impact du temps qu'il fait dans l'évaluation de la satisfaction que nous éprouvons dans notre vie. Le temps qu'il fait influence notre jugement, alors même qu'il n'a aucun rapport avec la réussite ou l'échec qui sont concernés par ce jugement de satisfaction. Conduites par téléphone, des enquêtes visaient à enregistrer la manière dont les individus étaient satisfaits de leur vie. Les individus se disent moins satisfaits les jours où le temps est gris que lors de journées ensoleillées (Lerner et Keltner, 2000, p.475). Cette influence disparaît lorsque l'enquêteur attire l'attention sur le temps qu'il fait avant de procéder à l'enquête proprement dite. Un élément affectif non pertinent, implicite et sans rapport avec la question en cours peut ainsi entrer en ligne de compte dans l'évaluation d'une situation.

Même si c'est la pertinence ou la non-pertinence des affects qui fait la différence entre influences affectives explicites ou implicites, il semble que le degré de contrôle intervienne également. Autant l'influence des affects pertinents et en lien avec la situation de choix semble être recherchée comme tel, par l'anticipation, comme si nous consultions nos émotions pour savoir comment nous diriger, même si le degré de volonté et de contrôle peut être varié, autant les affects implicites et accidentels paraissent s'imposer à nous, malgré leur non-pertinence. Comment ces influences implicites qui ne semblent pas en notre contrôle ont-elles prises sur nos décisions ? Comment cette influence s'exerce-t-elle ?

Nous allons à présent nous intéresser aux mécanismes qui rendent compte de ces influences implicites.

1.11.1.2. Des influences implicites directes et indirectes

Les influences accidentelles et implicites qui ne devraient pas être pertinentes et prises en compte peuvent elles-mêmes être indirectes, en activant dans la mémoire des contenus cognitifs, des pensées particulières en rapport avec l'affect en question, ou directes, en informant le sujet sur la manière dont il se sent, par le biais d'informations elles-mêmes affectives ou émotionnelles sans recours à des pensées.

Lerner et Keltner soulignent que

« les études de l'affect accidentel ont porté à la fois sur des mécanismes médiationnels directs et indirects (Forgas, 1995). Les mécanismes indirects incluent des processus cognitifs reliés aux affects qui influencent les jugements subséquents. Par exemple, les personnes sélectionneront dans leur mémoire des informations en accord avec leur humeur et utiliseront ces informations dans des jugements qui sont sans rapport. Selon des modèles de pensée associative, ce processus explique pourquoi les personnes de bonne humeur font des

jugements optimistes et celles de mauvaise humeur font des jugements pessimistes. » (Lerner et Keltner, 2000, p.475)

Les influences indirectes sont par définition médiates, dans la mesure où elles passent par l'intervention de contenus ou de processus cognitifs qui sont reliés à l'affect. Ainsi l'hypothèse de l'*affect-priming* suppose l'existence d'un lien indirect des affects sur les jugements par le biais de mécanismes ou de contenus cognitifs. Par exemple, un affect négatif d'une situation de danger peut réactiver des contenus cognitifs et des pensées qui à leur tour influent sur le jugement. Les affects solliciteraient une action de la mémoire qui activerait des souvenirs et des jugements similaires à ou en lien avec la situation en présence. Il y a ici une médiation, et l'intervention, par l'action de la mémoire, de pensées ou de contenus cognitifs en continuité avec l'affect ou l'humeur qui sont stimulés par la situation présente. Clore et Huntsinger soulignent que cette hypothèse cherche à expliquer comment on arrive à induire certaines humeurs par le biais de films chez des spectateurs et influencer sur leurs jugements par ce biais. L'influence implicite de l'humeur sur le raisonnement dans ce cas passe par l'activation dans la mémoire de matériaux cognitifs reliés à cette humeur. Selon cette hypothèse une bonne humeur peut susciter ou activer dans la mémoire ("*prime*") des matériaux cognitifs, des pensées, qui sont « *mood congruent* », c'est-à-dire en accord avec cette humeur et qui serviraient de base aux jugements :

« Les premières explications de tels jugements reliés à l'humeur se sont centrées sur la possibilité pour l'humeur d'activer [*prime*] (dans la mémoire) des matériaux reliés à l'humeur. Selon cette hypothèse de l'activation, les humeurs génèrent du plaisir ou déplaisir [*liking or disliking*] en activant des croyances positives ou négatives à propos de l'objet du jugement ». (Clore et Huntsinger, 2007, p.394)

L'affect activerait selon cette hypothèse de l'activation, dans la mémoire, des pensées, des souvenirs, des contenus de croyances, qui sont en rapport avec lui et qui servent de base pour les jugements. Ce sont donc des contenus de pensée associés par le passé aux affects en présence qui sont réactivés lors du ressenti et qui influent, en tant que cognitions et souvenirs, sur les jugements. L'affect n'agit ainsi qu'indirectement dans le jugement par ces matériaux cognitifs réactivés.

Au début des recherches sur les rapports entre affect et jugement, l'on étudiait leur interaction en induisant des humeurs, par le biais de films par exemple, et en regardant comment ces humeurs influaient sur le jugement. Ainsi l'hypothèse de l'activation était privilégiée. Clore et Huntsinger (2007) soulignent que cette hypothèse manque de preuve et d'appui empirique. Par contraste, plus récemment, ce sont les influences directes qui sont étudiées, par la perspective de l'affect-comme-information que nous allons à présent aborder.

L'affect-comme-information

Un autre type d'étude souligne l'impact direct des affects sur les jugements, sans le passage par les pensées ou souvenirs. L'approche de l'affect-comme-information ne passe pas ainsi par un intermédiaire de croyances en mémoire pour guider le jugement.

Clore et Huntsinger précisent que

« l'hypothèse de l'affect-comme-information propose que les indices affectifs [*affective cues*] de l'humeur et de l'émotion influencent directement les jugements en servant d'information expérientielle et corporelle concernant ce qu'on ressent face à l'objet du jugement. De telles informations expérientielles peuvent être plus contraignantes que les pensées à propos de l'objet du jugement, et peuvent être aussi rapportées plus rapidement que des pensées ». (Clore et Huntsinger, 2007, p.393)

En se demandant « quel est mon sentiment dans telle situation ? », les agents interrogent leur ressenti face à telle ou telle situation, même si ce ressenti n'est pas en rapport avec l'objet du jugement, comme c'était le cas pour regret anticipé dans une situation de choix. Selon Clore et Huntsinger, l'affect confère une valeur à tout ce qui se présente à l'esprit en vertu de laquelle nous nous orientons et nous décidons :

« l'hypothèse de l'affect-comme-information soutient que l'affect confère de la valeur à tout ce qui paraît le causer. Par exemple, l'affect peut conférer de la valeur aux objets du jugement, ou pendant les tâches cognitives, à nos propres pensées et inclinations. » (Clore et Huntsinger, Ibid.).

Les théoriciens et chercheurs ont souvent souligné que les jugements des personnes, en plus de refléter l'information dont elles disposent sur l'objet du jugement, reflètent aussi l'information venant de leurs propres réactions affectives. Comme le notent à nouveau Clore et Huntsinger (Ibid.), « dans les situations sociales, par exemple, le facteur crucial dans notre évaluation des autres est souvent les ressentis (feeling) qu'ils suscitent en nous ».

Le lien n'est donc pas directement pertinent, mais d'une manière heuristique qui nous rapproche des mécanismes de la rationalité limitée et de l'heuristique de l'affect, les agents se reposent sur ce critère du ressenti affectif comme s'il était un indicateur pertinent. Ce dernier leur permet de juger et de se décider rapidement et avec peu d'information. Pour Lerner et Keltner :

« selon ce modèle, les personnes se reposent sur leurs sentiments présents d'une manière heuristique pour faire des jugements complexes, dans la mesure où ces sentiments sont perçus comme pertinents pour l'objet du jugement. (Clore, 1992; Schwarz, 1990; Schwarz & Clore, 1983). Par exemple, lorsqu'on leur demande d'évaluer leur satisfaction de vie globale, les participants ne se donnent pas la peine de faire des estimations de calculs sur plusieurs dimensions

de leur vie; ils se demandent simplement, “comment est-ce que je me sens ?” ». (Lerner et Keltner, 2000, p.475)

Si la personne qui répond se sent bien, et éprouve des affects positifs, alors elle se jugera plus satisfaite de sa vie que si elle ressentait des affects négatifs. Keltner et Lerner (Ibid.) ajoutent : « Les participants d’humeur positive expriment une plus grande satisfaction que les participants d’humeur négative. »

Il est dit ici que les agents se reposent sur cette information affective tant qu’ils considèrent cet élément comme pertinent. S’il apparaît que ce critère n’est plus pertinent, son influence sur le jugement cesse¹³¹. Nous pourrions dire que ce rapport de l’humeur à la satisfaction de vie est pertinent. Mais encore faudrait-il savoir quelle est la cause de cette bonne ou mauvaise humeur. Ici apparaissent des sources possibles de non-pertinence pour cette heuristique dès lors que les causes de l’affect ne sont pas en concordance avec le sujet de décision ou de réflexion qui est en question, ou ne sont pas perçues comme étant en rapport avec la question posée. Clore et Huntsinger reviennent sur cette question de la pertinence en analysant la manière dont l’enquête sur la satisfaction de vie a été menée :

« La preuve initiale sur laquelle cette idée repose provient d’une enquête téléphonique sur la satisfaction de vie. Des appels étaient passés soit lors de jours chauds et ensoleillés, soit des jours de printemps frais et pluvieux. Les résultats ont montré que l’humeur affecte le jugement parce que les jours pluvieux font baisser à la fois le moral et les taux de satisfaction. Dans un cas central néanmoins, les enquêteurs interrogeaient d’abord les participants à propos du temps avant la question de la satisfaction. En faisant un lien subtil entre les sentiments des personnes, les effets de l’humeur sur la satisfaction de

¹³¹ Nous pourrions alors nous demander s’il convient de placer ce type d’influence dans les influences explicites pertinentes ou dans les influences implicites non pertinentes. La perspective de l’affect-comme-information semble chevaucher les deux catégories.

vie disparaissaient. L'effet de la question sur le temps n'était pas de changer les sentiments des participants, mais de modifier ce que les sentiments semblaient signifier. » (Clore et Huntsinger, 2007, p.393)

Les affects nous informent, nous « signifient » des choses à propos d'une situation. Afin que ces affects aient une pertinence pour nous guider correctement dans nos réflexions encore faut-il qu'ils soient, ou soient perçus, en lien avec l'objet de jugement dont il est question, et non par des situations parallèles et sans lien avec l'objet jugé. Lerner et Keltner vont dans le même sens en affirmant : « il est important de noter que si les participants attribuent leurs sentiments à une source qui n'est pas pertinente pour le jugement en question (par exemple le temps qu'il fait), les sentiments cessent d'être considérés comme informatives et exercent peu ou pas d'influence sur le jugement. (Keltner, Locke, & Audrain, 1993; Schwarz, 1990; Schwarz & Clore, 1983). » (Lerner et Keltner, 2000, p. 475).

La perspective de l'affect-comme-information ne comporte cependant pas de supposition quant aux mécanismes sous-jacents. Nous pouvons penser, même si les chercheurs ne font pas le lien d'une discipline à l'autre, que l'hypothèse de l'heuristique de l'affect permet de donner une explication hypothétique au mécanisme sur lequel repose l'affect-comme-information. L'heuristique est justement ce mécanisme. L'heuristique de l'affect peut apparaître comme l'une des heuristiques actuellement les mieux abouties dans l'étude du raisonnement en contexte de rationalité limitée. Elle permettrait de donner un sens précis à la rationalité limitée en rendant compte de l'intervention d'éléments non strictement cognitifs dans les prises de décision et les jugements, éléments désignés par le terme d'affect. Appuyée et confortée par l'hypothèse des deux systèmes de l'esprit, Kahneman (2002, p.471) voit en elle un apport central dans l'étude des heuristiques et de la rationalité limitée et il

la présente comme « probablement le développement le plus important dans l'étude des heuristiques du jugement dans les dernières décennies ».

1.11.2.L'heuristique de l'affect

La théorie de l'heuristique de l'affect soutient que les décisions humaines sont influencées par les affects que ressentent les agents décideurs. En tant qu'indices heuristique, les affects court-circuitent les raisonnements en utilisant des indices simples qui permettent d'aiguiller rapidement l'agent plutôt que de passer par un traitement analytique des diverses informations disponibles.

1.11.2.1. Le mécanisme de l'heuristique

Comme nous l'avons déjà vu dans un chapitre précédent sur la rationalité limitée, une heuristique constitue en effet un raccourci dans le raisonnement. Dans une résolution de problème, elle substitue à l'élément précis sur lequel porte en fait le problème, un élément de réponse plus facilement accessible, mais qui permet de répondre de manière seulement indirecte ou tangente au problème. Les heuristiques en général fonctionnent sur un processus commun de substitution d'attributs, plus accessibles, aux attributs visés dans la question ou le problème en jeu. Par ce processus, les attributs heuristiques se substituent ainsi aux attributs-cibles. Ainsi, dans l'exemple donné au chapitre deux (p.91), la question « Quelle est la proportion de rupture dans

les relations à longue distance après un an? » est remplacée dans notre esprit de manière spontanée par la question : « Est-ce que vous avez à l'esprit des exemples de rupture dans des relations à longue distance après un an? ». Nous répondrons la plupart en citant des exemples dans notre entourage plutôt que par un pourcentage ou un rapport. C'est ainsi que ce qui est demandé, l'attribut-cible, « target attribute » est remplacé par un attribut certes plus accessible, « heuristic attribute », mais qui n'est pas aussi fiable et qui est décalé. (Kahneman, 2002 p.466).

L'accessibilité qualifie la propriété qui fait qu'un attribut sera heuristique, qu'il sera substitué à l'attribut original ou attribut-cible. Sur lui reposera la décision ou le raisonnement. Dans « Maps of bounded rationality ¹³² », l'accessibilité est proposée pour expliquer le jugement intuitif et ses mécanismes : elle est le noyau de l'analyse du jugement intuitif et du fonctionnement du système 1, selon Kahneman. L'un des candidats au titre de critères ou d'éléments accessibles qui prendront la place des attributs-cibles originaires réside dans « les évaluations naturelles » qui, selon Kahneman, sont des évaluations fréquentes et rapides de notre environnement et des situations auxquelles nous sommes confrontés, et qui animent le système 1. L'affect peut être considéré comme une évaluation naturelle et intervenir par le biais d'une heuristique au sein de nos jugements et décisions.

Nous avons déjà souligné précédemment que l'affect était une sous-catégorie du ressenti, et qu'il signale au sujet qu'un stimulus est doté d'une valeur pour lui ou qu'il correspond à certaines préférences. Accompagné de sensations, il renseigne ainsi sur la manière dont le sujet évalue les faits et objets de son environnement. Slovic (2002)

¹³² Kahneman, D., 2002, "Maps of bounded rationality: a perspective on intuitive judgment and choice", p. 471.

propose une première définition de l'affect dans sa présentation de l'heuristique correspondante :

« Tel qu'il sera utilisé ici, *affect* signifie la qualité spécifique de « bien » ou de « mal », qui est (1) expérimentée comme un état ressenti (*feeling state*) (avec ou sans conscience), et qui (2) fait ressortir la qualité positive ou négative d'un stimulus. Les *réponses* « *affectives* » adviennent rapidement et automatiquement – notez la rapidité avec laquelle vous sentez les sentiments [*feelings*] qui sont associés avec les mots stimulus *trésor* ou *haine*. Nous soutenons que se fier à de tels « *feelings* » peut être caractérisé comme *l'heuristique de l'affect*. »

L'affect peut faire référence à l'état de ressenti dans lequel se sent le sujet, tout comme à la qualité attribuée, par cette évaluation affective naturelle, à l'objet ou situation source du ressenti. Comme le souligne Finucane, l'affect « peut être considéré comme l'état de « *feeling* » que ressentent les personnes, tel que le bonheur ou la tristesse. Elle peut être aussi considérée comme une qualité (comme le bien ou le mal) associée à un stimulus. Ces deux conceptions tendent à être reliées. » (Finucane et al. 2000, p.2.)

Le ressenti agréable ou désagréable que nous anticipons par rapport à une situation qui s'est déjà présentée entraînera une recherche de l'agréable et une fuite du désagréable. Lors d'un jugement ou d'un choix ces éléments affectifs guident nos délibérations et se substituent à d'autres informations qui seraient plus pertinentes, mais qui nous viennent moins facilement et rapidement à l'esprit. Ce que nous avons ressenti dans une situation similaire ou face aux mêmes éléments de notre environnement auxquels la décision pourrait nous confronter se rappelle à notre mémoire et intervient dans notre décision, en l'aiguillant selon des mécanismes qui restent à préciser. Ils semblent réactiver certains étiquetages affectifs antérieurs dans la situation de choix présente. Ces évaluations affectives surgissent et orientent nos

décisions de manière rapide et pas forcément consciente ni explicite. Comme Finucane le souligne,

« l'utilisation d'une impression affective d'ensemble déjà accessible peut être beaucoup plus simple - et plus efficace – que l'évaluation des pour et des contre, ou bien encore que la recherche [expresse et délibérée] d'exemples dans la mémoire, surtout lorsque le jugement ou la décision requis sont complexes et les ressources mentales limitées. Cette caractérisation en termes de raccourci mental nous conduit à nommer « heuristique » ce recours à l'affect.» (Finucane et al., 2000, p.3)

Quels sont les mécanismes sous-tendant cette intervention ? Le lien de l'heuristique de l'affect avec le système S1, ou système expérientiel, comme le soulignent Slovic et al.(2004), est direct et l'affect y occupe une place centrale. Pour Epstein, en plus d'être holistique, de fonctionner selon un mode de connexion associationniste, d'encoder la réalité dans des images, S1 repose sur l'affectivité, en étant orienté par la distinction plaisir/peine. Comme il le souligne :

« Nous supposons que le système expérientiel est intimement associé avec l'expérience de l'affect qui réfère à des « sentiments subtils » dont nous sommes souvent inconscients. Quand une personne répond à un événement signifiant du point de vue émotionnel, le système expérientiel cherche automatiquement dans sa banque de mémoire des événements connexes, incluant leur accompagnement émotionnel. Si les sentiments associés sont plaisants, ils motivent des actions et des pensées anticipées qui vont chercher à reproduire ces sentiments. Si les sentiments associés sont désagréables, ils motivent des actions et des pensées anticipées afin d'éviter ces sentiments ». (Epstein, 1994, p.716)

Ainsi la recherche d'événements ressemblants dans la mémoire affective permet d'établir des parallèles et des comparaisons qui aiguillent rapidement les décisions sans recourir à des raisonnements délibérés. L'heuristique de l'affect constitue ainsi un développement naturel de la théorie des deux systèmes de l'esprit et pourrait dans

l'hypothèse d'Epstein être l'un de ses moteurs. Dans la mesure où un choix ou une résolution de problème consiste à anticiper les conséquences des différentes options afin de les comparer et de les évaluer, l'affect pourrait intervenir à titre d'une information supplémentaire. Tout se passe comme si le sujet se demandait : comment est-ce que je me sens en anticipant telle conséquence ?

Comment fonctionne dans le détail l'heuristique de l'affect? Où puisons-nous ces sensations qui, dans le présent, nous aiguillent par anticipation? Ce mécanisme heuristique repose sur la consultation du bassin affectif qui se trouve au cœur de l'explication du fonctionnement de l'heuristique de l'affect.

1.11.2.2. Le bassin affectif

Des images, générées par association et marquées par des sentiments positifs ou négatifs, guident la prise de décision et le jugement. Des représentations d'objets ou d'événements dans l'esprit sont marquées ou étiquetées affectivement et ces marques constituent l'ensemble des indices affectifs qui nous influencent dans nos décisions en nous indiquant nos préférences. Ainsi comme le souligne Finucane,

« ce sont des images qui, marquées par des « sentiments » affectifs positifs ou négatifs, guident le jugement et la prise de décision. D'une manière spécifique, [les partisans de cette perspective soutiennent] l'idée selon laquelle les gens utilisent une heuristique de l'affect pour faire des jugements. Cela signifie que les représentations des objets sont étiquetées à divers degrés selon l'affect. Les gens consultent, ou se réfèrent à un « bassin affectif » (qui contient toutes les étiquettes positives et négatives [déjà] associées aux représentations, consciemment ou non), au cours du processus du jugement. » (Finucane et al. 2000, p.3)

Le bassin affectif est le lieu de conservation des liens qui existent entre les représentations et leur dimension affective. Il constitue ainsi une fonction d'enregistrement et de reproduction des représentations en fonction ou par le biais de l'impression affective qu'elles suscitent et ont suscitée. Il permettrait un traitement immédiat et rapide de l'information qui nous parvient, en termes de bien ou de mal, de positif et négatif, selon la manière dont cette information ou représentation nous affecte. Et la manière dont elle nous affecte dépend, selon cette théorie, de la façon dont nous avons étiqueté ou classé affectivement nos représentations passées. Ultimement et simplement, la façon dont nous ressentons une expérience présente dépendrait de la façon dont nous avons ressenti une expérience passée similaire, grâce aux liens qui s'établissent avec les représentations présentes dans le bassin affectif. À partir de la constitution de ce bassin affectif au cours de notre processus personnel d'apprentissage, nos représentations ultérieures seront triées et classées par référence à l'étiquetage affectif des expériences antérieures. C'est ainsi cette évaluation du présent en fonction de l'évaluation affective du passé qui nous permettrait de nous guider et de nous orienter rapidement, et qui garantit la possibilité de l'heuristique de l'affect. Le bassin affectif pourrait être l'une des sources qui alimente les impressions générées par le système 1. Il garantirait la possibilité de la saillance et de l'accessibilité, dont nous avons dit qu'elles sont les caractéristiques du système 1. Des images interviennent dans nos jugements dont le contenu est affectif. Lorsque nous prenons une décision en situation de risque par exemple, nous consultons, de manière heuristique, ce bassin affectif à la recherche de situations risquées dans le passé, afin de voir si ces situations risquées sont associées ou non à de forts ou de faibles bénéfices. Les images suscitées par cette consultation, positives ou négatives, influencent par la suite notre jugement et notre décision.

Dans une décision, des affects rendent ainsi saillants certaines propriétés ou traits de la situation qui seront plus accessibles, plus remarquables, et qui pèseront plus dans la

décision. Du fait de l'histoire individuelle de chacun, des différences d'étiquetage affectif apparaissent. Il se peut qu'un individu, par son expérience, associe le risque lié à la vitesse à une expérience grisante et agréable, tandis qu'un autre n'y verra qu'un rappel anxigène d'un accident grave qu'il a vécu ou qui l'a marqué. De là, il résulte que les qualités affectives de l'image stimulus seront cartographiées ou interprétées de façon différente, et le bassin affectif sera différemment constitué. Les sujets prendraient leurs décisions en privilégiant les choix auxquels sont associés des affects positifs. En présence de la même information contextuelle, mais sous un angle qui modifie l'affect ressenti et donc l'évaluation de l'information, le changement produit par cette variation d'affect peut influencer sur la décision et la modifier.

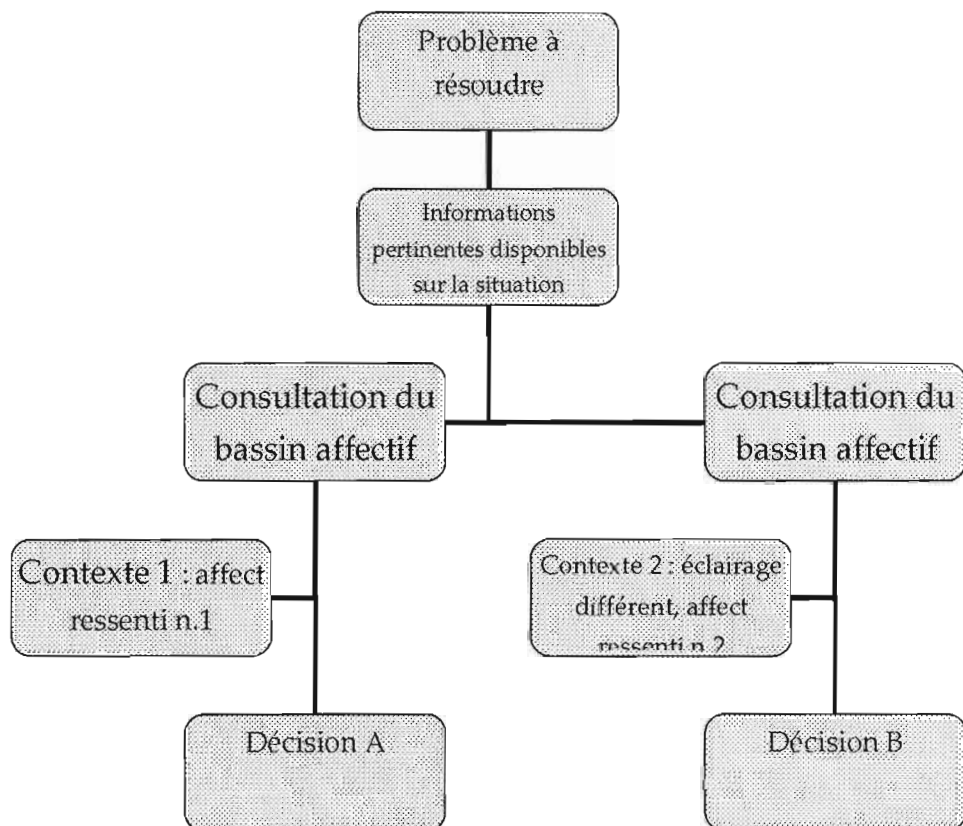


FIGURE 5: LA CONSULTATION DU BASSIN AFFECTIF DANS LA PRISE DE DECISION

Inversement, en la présence d'un premier affect fort, le changement d'information qui serait en droit de modifier la décision initiale en apportant un poids cognitif supérieur reste sans effet. Ainsi, par exemple, une personne qui visite des maisons pour un achat et qui perçoit la maison A depuis la rue pourrait décider de l'acheter immédiatement, en raison de la force de la réponse affective du premier regard. Cette préférence pourrait se maintenir même si les visites suivantes montrent que A est moins bien qu'une autre maison B, elle-même encore plus belle lorsqu'elle est vue de la rue. Si la personne visite cette dernière maison B en commençant par l'arrière dans une cuisine sombre, l'évaluation affective tiendra compte de cet angle de vue et ne permettra pas d'intégrer avec neutralité tous les aspects de la situation et de lui faire revoir sa préférence initiale.

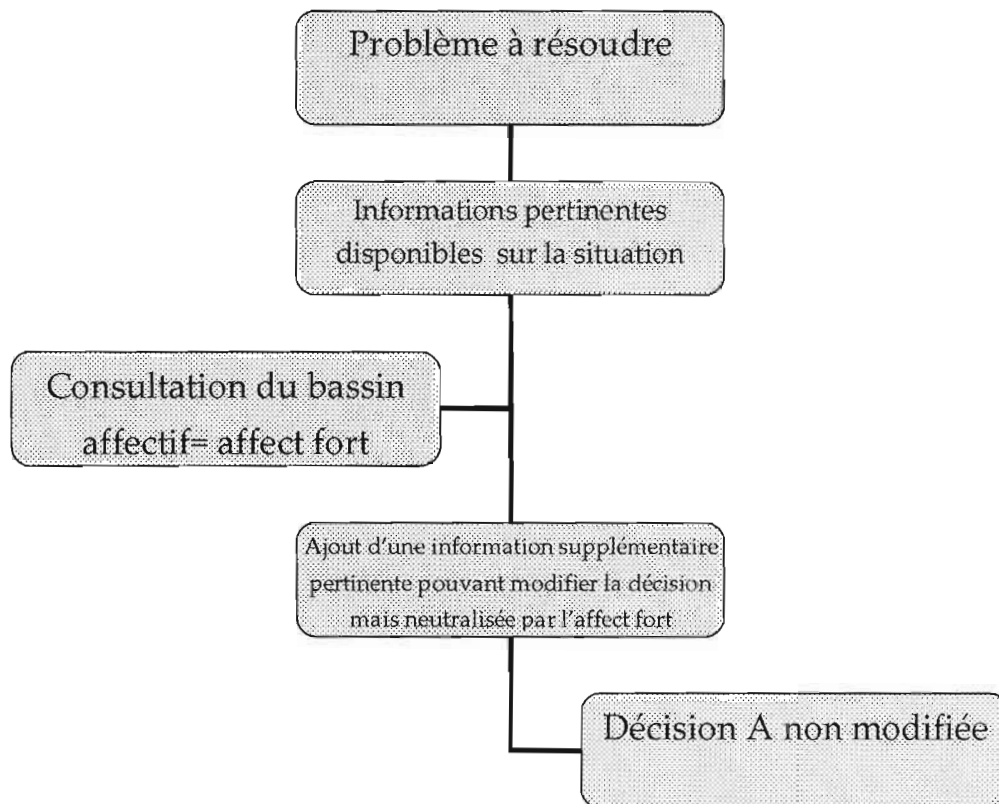


FIGURE 6: AFFECT ET INFORMATION DANS LA PRISE DE DECISION.

1.11.2.3. Les enjeux et conséquences de l'heuristique de l'affect

L'intervention d'une heuristique peut accélérer le processus de choix, ou mieux encore le rendre possible dans des situations où un traitement strictement cognitif serait difficile. Mais il est aussi possible de revenir à une conception courante qui veut que les affects égarent le jugement comme nous venons de le souligner avec l'exemple précédent. Cette information supplémentaire que fournit l'affect peut en effet ne pas être toujours appropriée et brouiller pour ainsi dire les autres informations pertinentes, en neutralisant leurs poids respectifs au sein du choix. Le

cas du goûteur macho illustre cette dernière idée (Finucane et al., 2000). Lors d'un test aveugle, un homme préfère une bière A à une bière B. Cependant, si l'idée de virilité a une forte importance pour lui, une publicité vantant les mérites de la bière B comme la bière « des vrais hommes » pourrait l'influencer à préférer finalement la bière B à la bière A, contrairement à sa préférence initiale. Le recours à l'idée de virilité associée à la bière B, qui n'était pas celle qu'il préférait au goût, le pousse à changer ainsi ses préférences et à trouver meilleure la bière B. L'affect positif relié à la fierté du genre viril biaise sa décision jusqu'à surpasser son jugement initial et ce que Finucane appelle ses préférences cognitives, ou plutôt gustatives dans ce contexte. Le recours de la publicité à ces messages cachés qui vont chercher nos préférences affectives est courant, et il constitue même l'une des clés du message publicitaire¹³³. Ce genre de situation implique ainsi qu'une réponse affective forte à un stimulus ou un mot puisse neutraliser les informations pertinentes, et altérer le jugement d'une personne. Nous pouvons prendre des décisions différentes selon les références affectives de la situation ou de l'objet à partir du même ensemble de faits, jusqu'à prendre des décisions qui paraissent non pertinentes ou illogiques (Finucane et al. 2000).

Il s'agit là d'une sorte d'effet de cadrage (« framing effects » Kahneman, 2002, p.456-457) introduit par l'affect. Il peut modifier l'information perçue comme

¹³³ De nombreuses publicités se servent explicitement de ces ressorts de préférence afin de les désamorcer en apparence en mettant en scène des tests aveugles où la personne testée révèle sa préférence sans rien connaître du produit, y compris le nom. Sa préférence dans ce cas-là en apparaît d'autant plus objective et semble refléter la véritable nature du produit. Ces publicités soulignent, *a contrario*, le moteur du message publicitaire. Son fonctionnement apparaît en creux et ces publicités semblent nous dire qu'elles ne sont pas des publicités mais bien un reflet réel des qualités du produit, coupées de tout biais subjectif, et des influences de la marque. Nous serions en présence de publicités qui ne font pas de publicité.

pertinente, non dans son contenu mais dans sa présentation, et son accessibilité. Nous allons illustrer par l'analogie avec la perception les effets de cadrage pouvant toucher le raisonnement et la décision. Comme nous l'avons précédemment avec le problème de Linda, le recours à cette heuristique de l'affect issue du système 1 permet de rendre compte d'incohérences dans le jugement, analogues dans leur fonctionnement aux illusions perceptives comme nous l'avons déjà vu.

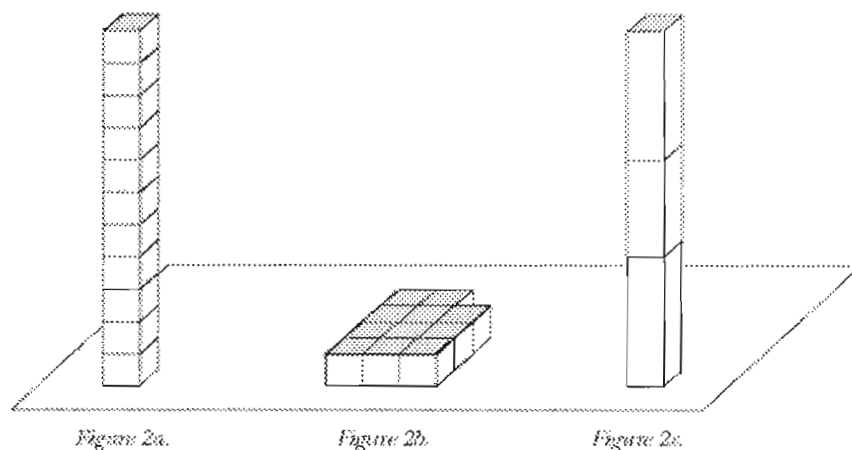


FIGURE 7: L'ACCESSIBILITÉ DE L'INFORMATION: L'EXEMPLE DE L'INFORMATION VISUELLE

Nous voyons dans cet exemple des tours issu de Kahneman (2002, p.452) qu'une même propriété, à savoir la hauteur totale de l'ensemble des blocs, peut être très accessible dans une illustration, en 2a, et non dans une autre, en 2b, alors même que les deux illustrations contiennent la même information, en l'occurrence ici le même nombre de blocs. Une même information n'aboutit pas aux mêmes résultats, aux mêmes jugements. Cette différence peut être acceptable dans les cas perceptifs, il n'est en effet pas choquant que certains attributs d'un stimulus soient perçus automatiquement là où d'autres doivent être recherchés ou calculés, ou qu'un même

attribut soit perçu dans une illustration ou une présentation, et doit être calculé dans une autre.

Cependant cette différence devient plus problématique en ce qui concerne la prise de décision. Les mêmes informations devraient générer les mêmes prises de décision et l'ajout d'informations non pertinentes ou un changement de présentation de l'information ne devrait pas modifier la décision. Or la manière dont l'information est présentée peut influencer sur les décisions qui sont prises. L'exemple de la maladie asiatique, analysé par Tversky et Kahneman (1981) et repris par Kahneman (2002) met en évidence ces variations de jugements par des effets de cadrage. Le problème à résoudre dans cet exemple s'énonce comme suit :

« Dans l'hypothèse de l'apparition inattendue d'une maladie asiatique inédite, qui est supposée tuer 600 personnes, les Etats-Unis se préparent à combattre cette dernière par l'intermédiaire de deux programmes possibles. Les estimations scientifiques des conséquences s'énoncent ainsi : Si le programme A est adopté, 200 personnes seront sauvées. Si le programme B est adopté, il y a un tiers de chance pour que les 600 personnes soient sauvées, et deux tiers de chance que personne ne soit sauvé. Lequel des deux programmes appuyez-vous ? » (Kahneman, 2002, p.457)

Dans cette première version du problème, une majorité de personnes interrogées a préféré adopter le programme A avec 200 vies sauvées et rejeter le programme B formulé en termes de probabilité.

D'autres personnes se sont vues proposer le même problème avec une description différente des options possibles :

« Si le programme A' est choisi, 400 personnes meurent. Si le programme B' est choisi, il y a un tiers de chance que personne ne meure, et deux tiers de chance que 600 personnes meurent. Lequel des deux programmes appuyez-vous ? »

À présent, une claire majorité de personnes interrogées choisit le programme B' formulé en termes de probabilités.

Tout d'abord, il n'y a pas de différence quant à la probabilité des conséquences entre les deux versions du problème, chacune des issues des 4 propositions ayant la même probabilité. Alors que le choix que l'on demande de faire est exactement le même, nous voyons que les participants répondent de manière très différente selon la façon dont le problème est formulé. Si les programmes A et B, A' et B', sont tous identiques entre eux, seuls le vocabulaire, être sauvé ou mourir, et la présentation, avec l'intervention de probabilité, varient. En outre, dans chaque groupe, les valeurs attendues de deux choix en termes de vies perdues ou sauvées sont les mêmes. Si les participants fondaient leur décision sur l'utilité attendue comme le suppose la théorie du choix rationnel¹³⁴, la répartition des participants seraient à peu près équivalente. Or le fait que l'une option attire une majorité de participants reflète qu'ils ne choisissent pas en fonction de l'utilité attendue à maximiser. Pour Tversky et Kahneman, cette expérience est une preuve supplémentaire montrant que les hommes dérivent systématiquement des options prédites par les théories rationnelles normatives et que la manière dont la situation et le problème sont formulées a un impact sur le choix. Les agents humains ne sont pas guidés par des principes formels de la logique et de la théorie de la décision, mais par des heuristiques simples et frugales qui nous conduisent souvent à des choix sous-optimaux.

Nous avons déjà étudié des paradoxes similaires précédemment, dans notre étude du programme HB au deuxième chapitre, et dans la présentation des deux systèmes de l'esprit. Ce que nous voulons souligner ici, c'est que l'heuristique de l'affect permet de donner un sens à ces effets de cadrage. Ces diverses options évoquent en effet de

¹³⁴ Voir infra, chapitre 2.

manière évidente des associations et des évaluations différentes. Pour que ces personnes interrogées montrent des préférences à l'égard d'options pourtant identiques, l'information véhiculée ne leur apparaît donc pas équivalente. Les probabilités sont préférées lorsque l'accent est mis sur la mort des victimes dans l'autre option, alors que les probabilités sont laissées de côté lorsque l'accent est mis sur le sauvetage dans l'autre option. Les personnes interrogées préfèrent la probabilité d'un tiers que personne ne meure et de deux tiers que 600 personnes meurent, plutôt que la mort certaine de 400 personnes. Il semble donc qu'entre en jeu dans la prise de décision autre chose que l'évaluation du contenu pur de l'information. Comme dans la présentation 2a et 2b de l'exemple de la tour que nous avons vu plus haut, les diverses présentations des issues mettent en lumière certains traits de la situation, comme le nombre de ceux qui survivent avec certitude par rapport à une formulation sous forme de probabilité qui peut laisser planer un doute. Nos préférences affectives pour la certitude et la vie semblent guider ces décisions. Interviennent donc dans le raisonnement d'autres éléments que la stricte prise en compte mathématiques des options. En l'absence d'une compréhension claire du problème et des options, ainsi que du sens des probabilités, interviendraient des éléments qui nous parlent plus, et nous rendent plus aptes à faire effectivement un choix présenté comme nécessaire parmi des options qui sont pourtant équivalentes en elles-mêmes et d'un point de vue mathématique, mais non pour les sujets qui y sont confrontés. L'intervention d'un mode de raisonnement comme l'heuristique de l'affect pourrait ainsi être corroborée ici.

Un autre point intéressant sur les effets de cadrage permet de confirmer ce fonctionnement heuristique lié au système 1. Kahneman et Tversky montrent en effet que ces derniers s'accordent avec le fonctionnement dual de l'esprit présenté précédemment. En effet, après réflexion et sous la houlette des chercheurs, les personnes interrogées considèrent après réflexion les diverses solutions comme étant

effectivement identiques. Tout se passe comme si le système 2, par la vue des informations pertinentes, venait contrebalancer la décision prise rapidement sous l'influence de S1 et des affects et effacer l'incohérence. Une fois les deux versions comparées et leurs portées affectives identifiées, les participants concluent à l'incohérence de laisser un détail superficiel de formulation déterminer un choix qui a des conséquences de vie et de mort. Ainsi, cet exemple de la maladie asiatique permet d'illustrer les effets de cadrage dans nos prises de décision, en soulignant l'intervention d'éléments non cognitifs mais affectifs qui influencent facilement le jugement par le biais de nos préférences.

Les heuristiques sont particulièrement adaptées dans des contextes d'incertitude. Les problèmes qui font intervenir des raisonnements sur l'avenir en termes de probabilités et de risques sont un domaine d'usages courants d'heuristiques. C'est d'ailleurs dans l'étude de ces contextes d'incertitude que l'hypothèse de l'heuristique de l'affect s'est imposée en permettant d'éclairer certaines incohérences comme celles que nous venons de voir dans le cas de la maladie asiatique.

Un autre exemple permet de confirmer ces biais affectifs dans les contextes d'incertitude. Slovic et al. (2000) montrent comment des jugements peuvent différer à partir d'un même contenu d'information selon que celle-ci est présentée en termes de fréquence ou de probabilité. Le problème s'énonce ainsi : Un patient souhaite sortir de l'hôpital psychiatrique où il se trouve. Les psychiatres ont à examiner cette demande d'autorisation en étudiant le risque que ce patient récidive et commette un acte de violence au bout de 6 mois. L'information, au contenu identique, est présentée à un premier groupe de psychiatres, le groupe A, en termes de fréquence relative : sur 100 patients similaires au patient Jones en question, 10 récidiveront au bout de 6 mois. Elle est par contre présentée à un second groupe B en termes de probabilités : il y a 10% de chance pour que le patient récidive. Le groupe A qui a étudié la demande avec un risque énoncé en termes de fréquence relative (sur 100 patients similaires, 10

récidiveront au bout de 6 mois) a jugé le patient plus dangereux que le groupe B confronté à l'estimation probable (il y a 10% de chances pour que le patient récidive). Cela signifie que le nombre de psychiatres qui se sont opposés à sa sortie était plus élevé dans le groupe A que dans le groupe B, face pourtant à ce qui pourrait être considéré comme un même contenu informatif.

Dans ce cas-là, la question serait de se demander comment interpréter cette différence de réaction face à ce qui est considéré comme un même contenu informatif, dont on modifie simplement la forme, au sein d'un public dit « instruit »?

Si l'on suit les partisans de l'heuristique de l'affect, il est possible de penser que la formulation en termes de probabilité atténue la perception du risque de récidive, la formulation mathématique du probable portant avec elle le sens commun de probable comme vraisemblable, incertain ou contingent. La formulation en termes de fréquence comporte au contraire l'idée d'observation sur des faits passés et non de simple conjecture. En fonctionnant comme un repoussoir, elle pourrait accroître l'impression de certitude et de réalisme, et ainsi accroître la perception du risque de récidive dans sa formulation. Si l'on fait intervenir la portée affective du risque et de l'incertitude, tout comme dans l'exemple de la maladie asiatique, il est possible de comprendre l'incohérence de telles décisions. La fréquence semble contenir plus de certitude que ne le fait l'expression en termes de probabilités et générer ainsi une coloration affective négative des informations plus forte, le risque exprimé apparaissant plus concret et réaliste, et donc plus effrayant. Tel est l'un des enjeux de l'heuristique de l'affect.

Il est important de souligner que l'heuristique de l'affect, comme toutes les heuristiques, peut fournir des réponses adaptées dans certains contextes de choix et de décisions, tandis que dans d'autres, elle est responsables de biais. Que sa mise en évidence passe par l'étude de biais ne doit pas conduire à l'idée qu'elle est

systématiquement fautive et qu'elle devrait être contrée. Il est possible de penser que pour des décisions où nos préférences, qu'indiquent nos réactions affectives, comptent et sont importantes, comme le choix d'une maison, ou d'un époux, alors l'heuristique de l'affect n'a pas à être considérée comme illégitime et indésirable. Comme nous l'avons déjà dit dans le deuxième chapitre à propos des heuristiques en général, il faut garder ainsi en tête une voie moyenne, entre la condamnation absolue et la valorisation totale, pour penser cette heuristique de l'affect et son impact dans les jugements et choix.

Nous venons de voir dans ce chapitre ce que peut nous apprendre une perspective qui étudie les impacts d'éléments affectifs sur les jugements et prises de décisions par le biais de la catégorie générale de l'affect. C'est par le biais de l'affect finalement que

Face aux multiples difficultés provenant des théories qui traitent des émotions et de leur rapport à la décision, une solution était de passer à ce niveau plus général et de contourner pour ainsi dire les problèmes de diversité des émotions, entre autres, en abordant la question par le biais de la catégorie d'affect qui inclut tout autant les diverses émotions que les humeurs.

Cette stratégie possède une pertinence pour plusieurs raisons. Tout d'abord elle prend en compte les avancées sur la rationalité limitée, et l'hypothèse des deux systèmes de l'esprit sur laquelle elle s'appuie permet de conforter ces avancées en proposant des mécanismes cognitifs en conformité avec elles. De plus, elle entre en résonance avec les recherches sur les heuristiques que nous avons vues au chapitre 2 en leur donnant, pour les émotions comme affects, une forme particulière qui permet de rendre compte de résultats qui restent contradictoires dans le cadre d'une lecture en termes de rationalité classique.

Enfin, elle permet de dépasser les débats et difficultés que pose la notion protéiforme et délicate à manier de l'émotion en visant dans ce phénomène un aspect double, celui du ressenti, et celui de la bipolarité centrale, entre affect positif et affect négatif.

De là, nous pouvons tirer deux conclusions qui seront centrales pour nos analyses ultérieures.

Comme nous le verrons pour l'heuristique de l'affect ci-après, lorsque les personnes font des jugements évaluatifs, elles se demandent souvent : « Qu'est-ce que je ressens à ce propos ? ». Dans de tels cas, l'affect positif signale que l'objet du jugement est valable, appréciable (« valuable »), conduisant à une évaluation positive ; tandis que l'affect négatif signale que l'objet manque de valeur, ce qui conduit à une évaluation négative. Les influences affectives sur le jugement dépendent directement de l'affect qui est expérimenté considéré comme une réaction à l'objet du jugement. Ainsi, nous voyons que quelles que soient les différences qui existent entre les perspectives de l'affect-priming, et de l'affect-comme-information, Par l'aspect indirect ou direct de l'influence affective, elles partagent pour point commun, celui d'être, à nouveau, structurées par la distinction entre émotions positives et émotions négatives, cette fameuse valence qui étaient au centre des diverses théories des émotions, que nous retrouvons dans les disciplines expérimentales qui s'intéressent aux influences affectives sur les jugements et qui pourrait aller jusqu'à résumer à elle seule le cœur des émotions et l'impact affectif sur les jugements. Ainsi Lerner et Keltner (2000, p. 475) soulignent en effet que « ces diverses traditions de recherches, bien que différentes dans leurs affirmations sur les mécanismes de médiation, partagent un trait commun. Elles font reposer leur prédiction sur la valence de l'affect. (Forgas, 1995, p. 61). Les humeurs positives et négatives sont induites expérimentalement ou observées naturellement, et ces états de sentiments généraux sont censés conduire respectivement à des jugements plus positifs ou négatifs. En effet, les lecteurs de cette littérature du jugement de l'affect pourraient facilement conclure que « *le seul aspect*

pertinent des émotions est leur valence » (Elster, 1998, p. 64, [Souligné par les auteurs]). »

Nous allons voir dans le chapitre suivant comment cette structure conceptuelle que recouvre le terme de valence est au cœur de l'étude des émotions et des affects.

Enfin, l'étude de ces diverses influences permet de distinguer un autre point commun dans le type d'élément ou d'apport que représentent ces influences pourtant différentes. Ces influences apportent en effet un élément d'information au sein des jugements. Nous verrons dans le chapitre 8 comment ce statut de dimension informative de l'affect pourrait permettre de rendre compte des avantages et inconvénients liés à la valence.

CHAPITRE V

LA VALENCE

« Le temps est venu de faire l'inventaire et de trouver des pistes philosophiques plus productives qui traitent des questions scientifiques pertinentes. Cette recherche nous conduira à l'un des concepts scientifiques au cœur de l'expérience émotionnelle : la valence. » (Charland, 2005, p.2)

Pour comprendre comment les émotions peuvent participer aux prises de décision et aux raisonnements et si elles peuvent le faire de manière rationnelle, nous avons dans les chapitres précédents essayé de préciser ce qu'il faut comprendre par rationalité, et la manière dont les émotions sont étudiées et théorisées. Cette réflexion nous a conduits à la notion d'heuristique en lien avec la rationalité limitée et le double fonctionnement de l'esprit qui les sous-tend. L'heuristique en question est celle de l'affect qui englobe comme nous l'avons vu les émotions, mais aussi d'autres phénomènes affectifs comme les humeurs par exemple. Cette heuristique de l'affect repose sur la distinction entre des affects positifs et négatifs, ce qu'on appelle la valence des émotions.

Nous voyons que nous aboutissons finalement à un resserrement dans notre réflexion autour de la notion de la valence. Elle est au cœur de l'heuristique de l'affect et de nombreuses autres approches qui entendent étudier les rapports entre émotions et prises de décision, comme celle de Damasio.

On pourrait nous objecter que la valence est peut-être propre aux perspectives centrées sur l'affect, mais qu'elle cesse d'être centrale dès lors qu'on passe à un niveau d'analyse plus précis qui est celui des émotions particulières. Nous verrons qu'il en va autrement.

Nous allons voir dans ce chapitre que la notion de valence est une notion omniprésente. Il s'agira d'un premier pas dans notre démarche. Le second, et le plus important, sera de voir dans quelles mesures cette notion omniprésente est une notion problématique.

1.12. LA VALENCE AU CŒUR DES DIVERSES APPROCHES DE L'ÉMOTION

Etudier les émotions et leurs impacts au sein des raisonnements et prises de décision passe dans de nombreuses théories par une assimilation des émotions à des affects, et par la réduction de l'affect au contraste entre une dimension positive ou négative d'un stimulus.

Nous allons centrer notre analyse sur ce resserrement conceptuel autour de cette structure conceptuelle que recouvre la valence des affects ou des émotions. C'est à présent à cette distinction centrale dans l'étude des émotions que nous allons consacrer notre analyse, dans une perspective d'épistémologie de la psychologie, philosophie, et des diverses disciplines qui sont concernées. Pour nous, la compréhension de l'impact des émotions dans les raisonnements et décisions converge de diverses manières et depuis plusieurs lieux théoriques vers la notion de la valence et il est ainsi nécessaire pour nous de revenir à cette notion et d'en interroger la signification et la portée. Nous allons voir comment cette valence intervient, d'abord dans la perspective de Damasio, puis dans les diverses approches des émotions.

La valence est centrale pour Damasio dans la mesure où son hypothèse de travail consiste à étudier le rôle des émotions dans les choix et décisions par le biais de la notion de marqueurs somatiques. Or ces marqueurs somatiques sont justement structurés par la distinction entre positif et négatif.

1.12.1. Damasio et les marqueurs somatiques

Les travaux désormais classiques d'Antonio R. Damasio, notamment son ouvrage *l'Erreur de Descartes (1995)*, vont dans le sens d'une reconsidération du rôle des émotions dans le processus de décision. Antonio Damasio offre une solution en termes neuroscientifiques et sur la base d'observations de cas cliniques.

Damasio se retrouve en effet face à des patients, qui à la suite d'une tumeur ou d'une lésion, ne sont plus capables de prendre des décisions, hésitent indéfiniment. Il en va ainsi du cas du patient Elliot que nous choisissons de développer plus précisément. Ce dernier a dû subir une opération chirurgicale visant à le soigner d'un méningiome, une tumeur des méninges qui compressait le reste du cerveau et risquait de causer des hémorragies mortelles. A la suite de son opération, sa personnalité semble être modifiée d'une manière radicale et permanente. Alors qu'on lui demande pour son travail de classer des dossiers selon certains critères, il se met à les lire minutieusement, comme si l'étape intermédiaire lui faisait perdre de vue l'objectif final de la tâche demandée. On constate chez lui une incapacité à planifier son action dans l'avenir et à tirer des leçons de ses erreurs passées. Lors de tests en laboratoire concernant le raisonnement et la décision, les résultats sont à nouveau positifs lorsqu'il s'agit de mettre en rapport un savoir des normes sociales avec des règles de comportements. Il en est de même lorsqu'il est question de mobiliser un raisonnement permettant de mettre en œuvre ce savoir afin de l'utiliser dans des enchaînements discursifs dans le but d'arriver à des conclusions d'actions possibles. D'une manière très problématique, Elliot est capable, comme tout individu non déficient, d'imaginer des stratégies d'action possibles, dans un contexte donné, de percevoir des conséquences d'actions données, et de résoudre des problèmes de moyens et de fins.

Il peut imaginer des solutions à des situations sociales, envisager des conséquences de ses choix ou bien des moyens pour atteindre des objectifs. La mémoire sociale, celles des normes sociales, est présente et accessible puisqu'elle est évoquée et mobilisée en laboratoire. Cependant dès qu'il s'agit de décisions concrètes et non plus dans le cadre simplifié du laboratoire, Elliot ne sait plus choisir. Il demeure, en effet, incapable d'appliquer ce raisonnement dans sa vie quotidienne. Il ne semble pas capable de pondérer et de choisir parmi les diverses options possibles¹³⁵. A la fin d'une séance de test, pourtant réussie, Elliot conclut ainsi : « et après ça [dans la vie réelle] je ne saurais toujours pas quoi faire ! » (Damasio, 1995, p.75). Il ne ressent pas non plus la gêne devant son irrésolution excessive en présence d'autrui. Si ces capacités intellectuelles ne sont pas atteintes, son profil psychologique présente des anomalies quant à sa capacité à s'émouvoir, à ressentir et exprimer. Elliot est en effet capable de raconter sa tragédie avec un profond détachement contrastant avec la gravité et le caractère irrémédiable de sa situation. Pour Damasio, l'ampleur de ce détachement est inhabituelle. Elliot ne souffre pas de ce qui l'affecte, comme tout autre patient serait autorisé à le faire dans sa situation. Il semble qu'il en souffre moins que celui qui ne fait qu'y penser sans le vivre, comme le thérapeute ou le neurobiologiste. Tout se passe comme si les suites de son opération l'avaient mis en position « de connaître et non de ressentir. » Afin d'évaluer ses capacités émotionnelles, des images de catastrophes lui sont montrées et il ne réagit plus

¹³⁵ Remarquons d'emblée une différence importante entre le contexte d'une décision au cours de la vie sociale et celui d'une décision en laboratoire : contrairement au laboratoire, Elliot est confronté sans cesse au caractère imprédictible et continuellement évolutif des situations rencontrées dans la vie réelle. Le temps du laboratoire est un temps simplifié, resserré, qui peut être soumis aux exigences d'une décision rapide mais qui ne porte pas les mêmes enjeux que dans la vie réelle. Ainsi sans doute les difficultés d'Elliot sont-elles reliées de près ou de loin à cet élément temporel, ou du moins à la somme d'informations à prendre en compte.

comme auparavant sur le plan émotionnel, des sujets qui éveillaient chez de lui de vives émotions ne le font plus réagir, ni positivement ni négativement.

L'irrationalité d'Elliott ne concerne pas une lacune du savoir social, une quelconque impossibilité d'accéder à celui-ci, ou, enfin, une déficience dans la faculté de raisonnement (dans des processus d'attention ou de mémoire de travail pour lesquels les résultats des tests sont normaux), mais elle concerne les derniers stades du raisonnement, à proximité du point où un choix entre diverses solutions doit intervenir pour que soit prise une décision. Nous pouvons ainsi dire que les informations dont dispose Elliot restent toutes sur le même niveau, et qu'il ne parvient à porter ses préférences sur aucune option en particulier, toutes leur apparaissant d'égal poids ou valeur, tout comme divers cas de lésions sélective du cortex préfrontal. La perturbation de l'émotivité liée à ces lésions gêne l'attribution de poids à certaines options par rapport à d'autres et la prise effective de décision. Tout se passe comme si un raisonnement de « sang froid », comme nous avons tendance à le nommer, aurait pour conséquence une incapacité à faire des choix, une impossibilité d'attribuer des poids différents aux diverses solutions afin de trancher en faveur de l'une d'entre elles :

« Sa façon de raisonner totalement de sang-froid pouvait l'empêcher d'attribuer des poids différents aux diverses solutions qui s'offraient à lui, de sorte que, pour lui, les paysages où s'opéraient les prises de décision était désespérément plat. Il était également possible que ce même détachement dans le domaine émotionnel lui ait rendu ce paysage mental trop mouvant, de telle sorte qu'il ne lui laissait pas le temps d'opérer une sélection entre les diverses solutions possibles. » (Damasio, 1995, p.78).

A partir de l'étude des cas pathologiques qui se sont présentés à lui, il a mis en lumière une concomitance chez ces patients entre, d'une part, une difficulté voire une incapacité à effectuer des choix rationnels lors des prises de décision dans des contextes personnels et sociaux, et d'autre part, une incapacité de ressentir et

d'exprimer des émotions. A partir de cette concomitance constante, Damasio a forgé l'hypothèse des marqueurs somatiques¹³⁶. Pour Damasio, la prise de décision repose sur des sortes d'indices qui la guident, ces marqueurs somatiques, qui procurent aux individus des sensations lorsqu'ils considèrent une option possible. Les marqueurs somatiques sont structurés par une distinction entre pôles négatif et positif. Un ressenti, agréable ou désagréable, attire l'attention sur les conséquences possibles, positives ou négatives, de l'option d'action considérée. Les émotions pourraient fonctionner comme un filtre qui rendrait possible le processus du choix en triant, parmi les options en présence, entre celles qui sont à conserver et celles qui sont à éliminer, selon que ces options éveillent, et ont éveillé, des émotions négatives ou positives. Ainsi la sensation émotionnelle marque le contenu de l'état mental, M, contenu d'état mental qui a suscité l'état émotionnel dont la sensation émotionnelle est la perception. Cette sensation émotionnelle marque le contenu de M dans les termes des effets que M produit dans le corps.

Ainsi les émotions dès lors posséderont une qualité, positive ou négative, reliée à une situation dont le souvenir sera enchâssé dans le corps par l'intermédiaire de cette émotion. Si la situation ou l'action qui l'a causée est associée à une émotion négative, son occurrence en tant qu'option d'action possible sera éliminée par le fonctionnement des marqueurs somatiques. Ces derniers en effet privilégient les situations marquées par une émotion positive et fuient¹³⁷ ou éliminent les situations et actions marquées négativement.

¹³⁶ Nous allons présenter cette position en raison de l'importance qu'elle a pu avoir, et parce qu'elle est exemplaire d'une approche qui distingue émotions positives et émotions négatives, distinction qui sera au centre de nos chapitres suivants.

¹³⁷ Les marqueurs somatiques négatifs peuvent nous faire fuir ou bien nous faire affronter une situation, comme cela peut être le cas sous le coup de la colère. Si la structure reste

La non-activation de ces marqueurs est responsable a contrario de comportements inadéquats, que l'on peut qualifier d'irrationnels. Comme nous le montre le cas d'Elliott présenté précédemment, le sens de cette irrationalité renvoie à une incapacité à faire des choix et prendre effectivement des décisions. La suppression ou l'inactivation des marqueurs somatiques, positifs ou négatifs, empêcherait la considération effective des conséquences possibles des options en présence qui permet justement de discriminer ces options et, en dernier ressort, de se décider en faveur de l'une d'entre elles. Les émotions permettraient d'effectuer un tri, consistant justement à ne pas passer en revue d'une façon intellectualisée les différentes options et leurs implications respectives, comme nous le ferions par le biais d'un raisonnement « traditionnel ». En fonctionnant comme un signal d'alarme prévenant du danger face à tel ou tel choix, ils permettraient en outre de diminuer le nombre d'alternatives possibles. En cela, ils assurent une étape de réduction drastique dans la délibération rationnelle pour l'action et permettent ainsi à leur manière de résoudre le problème du cadre dont nous avons parlé au chapitre 2, et garantissent un accroissement de la pertinence et de l'efficacité du processus de décision. Peu à peu la liste des conséquences possibles diminue jusqu'à ce qu'il soit possible de nous décider facilement. Dès lors, le cœur de la théorie repose sur le principe selon lequel l'agent choisit l'action dont les conséquences sont, de son point de vue, meilleures que les conséquences de toute autre action faisable, et telles que le marqueur somatique les lui indique, selon la distinction entre ressenti positif et ressenti négatif. Ainsi les émotions pourraient être une façon de sortir de certains embarras cognitifs lorsque nous sommes confrontés à la prise de décision face un nombre infini de

binaire, les conséquences sont plus que deux types seulement (approche positive ou fuite négative), avec l'idée d'une approche marquée négativement.

paramètres à prendre en compte, embarras cognitif dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre, sous le nom du Problème du Cadre.

Pour conclure, ce qui nous guide dans nos décisions repose sur ce départage premier et fondamental entre un affect positif actuel qui nous indique des conséquences anticipées jugées favorables et un affect négatif qui nous éloigne de conséquences défavorables. La distinction entre affect positif et négatif, la valence, est ainsi au cœur de l'entreprise de Damasio.

Cette importance de la valence se retrouve dans des perspectives de recherches en sciences cognitives et en psychologie qui adoptent une approche dimensionnelle des émotions.

1.12.2. Les approches dimensionnelles

L'approche dimensionnelle ne trace pas des classes d'émotions particulières et distinctes, elle considère au contraire que les émotions se définissent par rapport à des dimensions communes qui se retrouvent à divers degrés au sien de chacune. Les émotions sont ainsi réduites à être des sortes de points sur des espaces pluridimensionnels constitués des qualités ou dimensions considérées comme constitutives du phénomène émotionnel. Dans cette perspective nous retrouvons des dimensions qui sont partagées par toutes les émotions. La plupart des analyses¹³⁸ qui se font dans cette approche convergent vers l'identification de plusieurs dimensions qui vont de deux à quatre en général. Elles sont en continuité avec les analyses de

¹³⁸ Voir Lazarus (1991, p.58-69) pour une analyse plus détaillée que ne l'exige notre travail sur ce point.

Wundt¹³⁹ en 1905 qui identifiait la dimension plaisante/déplaisante, la dimension de tension ou relaxation, et le calme et l'excitation. Les deux qui reviennent le plus souvent sont la dimension agréable/désagréable et le degré d'activation (arousal).

La première dimension qui distingue l'aspect agréable et désagréable des émotions et affects concerne la tonalité hédonique qui est aussi nommée la valence. Elle figure souvent en couple avec l'activation [arousal] dans la caractérisation dimensionnelle des émotions. Ainsi Colombetti (2005) fait une allusion à l'appartenance des approches reposant sur la notion de valence à la perspective dimensionnelle. Dans ce cas-là, la valence devient synonyme de la dimension ou la tonalité particulière de l'expérience émotionnelle, la tonalité hédonique. Elle souligne ainsi que :

« Les psychologues traitent de la tonalité hédonique des émotions – leur ressenti plaisant ou déplaisant – depuis les débats de Wundt (1907) et Titchener (1908) sur les ressentis et sensations corporelles (les réflexions sur la tonalité hédonique apparaissent bien avant évidemment. Depuis, les approches dites « dimensionnelles » (par exemple Block, 1957; Russell & Mehrabian, 1977; Russell, 1980) ont aussi posé le déplaisir/déplaisir comme une dimension fondamentale de l'expérience de l'émotion. Cette dimension est peu à peu devenue la « dimension de la valence ». Dans cette approche, la tonalité hédonique et la valence sont synonymes. » (Colombetti, 2005, p. 108)

Les perspectives dimensionnelles reposent ainsi de manière centrale sur la dimension bipolaire de la valence comme aspect plaisant ou déplaisant du ressenti émotionnel. La valence et l'intensité sont centrales dans l'étude des émotions, comme le soulignent Nesse et Ellsworth (2009, p.130) : « La valence et l'intensité sont des traits essentiels pour la quasi-totalité des théories des émotions. (Smith & Ellsworth, 1985).

¹³⁹ Wundt, W., (1907). *Grundriss der Psychologie* (septième édition), Leipzig : Engelmann, cité par Lazarus (1991, p.60).

La valence est à la racine de l'émotion et du comportement motive. (Barrett, 2006b; Schlosberg, 1952; Wundt, 1897) ».

L'expérience de Vera Malkjovic et Paolo Martini illustre bien ces approches dimensionnelles au centre desquelles figure la valence. Ils étudient les contenus émotionnels des images visuelles qui peuvent être selon eux « paramétrés » selon deux dimensions, l'intensité, et la valence (définie comme dimension plaisante « pleasantness »). Dans leur expérience, ils se demandent comment ces dimensions émotionnelles affectent la mémoire à court-terme. Pour ce faire, ils utilisent le IAPS (International Affective Pictures System) qui est un ensemble de 384 images en couleur. Certaines images sont choisies pour représenter une variété de combinaisons de tous les niveaux possibles de la valence et de l'arousal. « Le contenu émotionnel des images visuelles peut être paramétré selon deux dimensions: la valence (le plaisir) et l'activation (l'intensité de l'émotion¹⁴⁰ ». Des séries d'images sont montrées, puis dans une seconde série, certaines anciennes images sont mélangées à des images nouvelles et les sujets doivent se souvenir des images vues dans la série précédente. Il apparaît que plus l'intensité des émotions liées aux images augmente, puis la vitesse d'accumulation des images mémorisées augmentent. La valence a un impact différent : les informations de scènes positives ou neutres s'accumulent en mémoire à vitesse constante tandis que les informations de scènes négatives sont encodées d'abord plus lentement, puis de plus en plus rapidement. Nous présentons ci-dessous un échantillon de ces images utilisées réparties selon leur niveau combiné de valence et d'activation.¹⁴¹

¹⁴⁰ Malkjovic, V. & Martini, P. (2005). « Short-term memory for scenes with affective content. » *Journal of Vision*, 5(3), 215-299.

¹⁴¹ Malkjovic, V. & Martini, P. (2005, p.218).

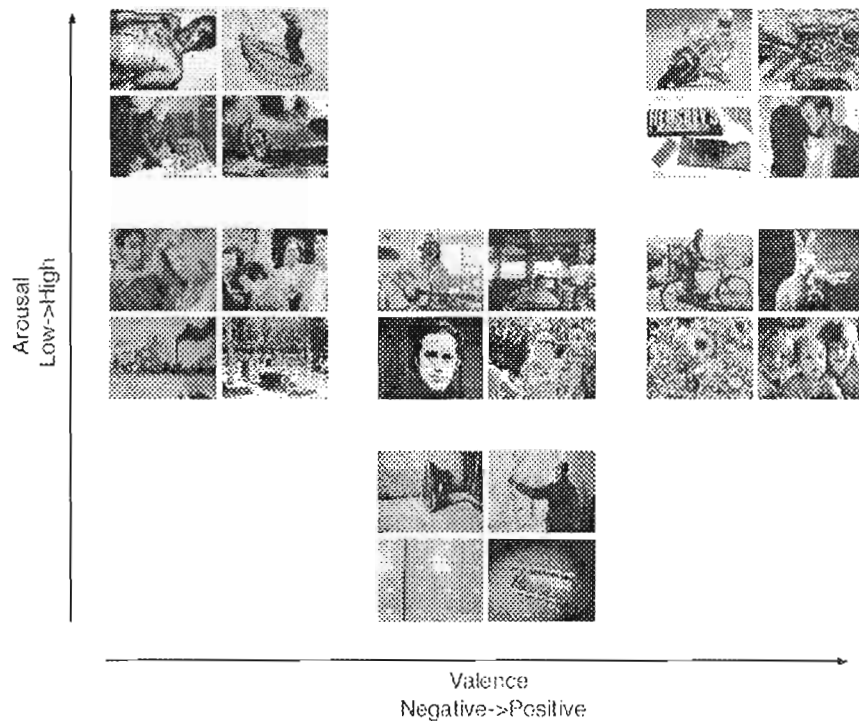


FIGURE 8: COMBINER LA VALENCE ET L'ACTIVATION OU INTENSITÉ AFFECTIVE D'IMAGES POUR EXPÉRIMENTER LES ÉMOTIONS

Nous n'entendons pas détailler cette étude mais seulement souligner que le contenu émotionnel de ces images est associé par principe dans cette expérience à deux dimensions censées recouvrir par les diverses combinaisons l'ensemble des émotions possibles. Les approches dimensionnelles sont au cœur de théories psychologiques et de sciences cognitives, par la possibilité d'expérimentation que les dimensions identifiées comportent¹⁴². Une fois la ou les dimensions identifiées par un jeu de corrélations

¹⁴² L'approche en termes de valence permet une forme d'accès et de mesures aux phénomènes émotionnels, même si par ailleurs nous ne soutenons pas que psychologues prétendent réduire les émotions à leur valence.

entre des données, que ce soient des expressions faciales ou des similarités et différences entre des significations de mots liés aux émotions, nous obtenons une base pour une structure dimensionnelle qu'il est possible de représenter dans un espace dimensionnel à une ou plusieurs dimensions, en cercle comme la perspective de Plutchik (1980), ou en cône (Daly, Polivy et Lancee, 1983), selon ce qui est jugé, selon Plutchik, comme la meilleure manière de représenter comment l'émotion est organisée psychologiquement.

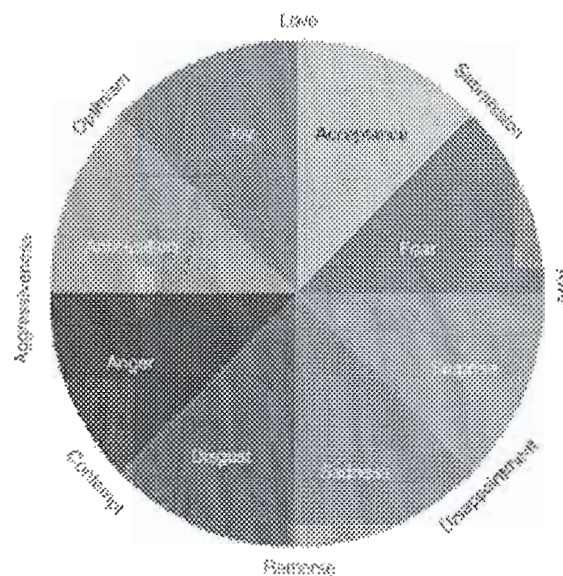


FIGURE 9: DES ÉMOTIONS STRUCTURÉES EN PAIRES CHEZ PLUTCHIK

L'approche de Plutchik repose sur deux dimensions : la valence et l'intensité¹⁴³. Le cercle représente ici huit émotions de base, structurées en quatre paires d'émotions

¹⁴³ Il est aussi possible de dégager d'autres contrastes que la valence par l'analyse du cercle de Plutchik. En tout cas, la valence fait partie des dualités dont il traite et y occupe une place majeure.

opposées, les émotions positives face aux émotions négatives. Toutes les autres émotions seront des variations autour de ces émotions de base ou des compositions de ces émotions. Nous pouvons éprouver des mélanges d'émotions positives (l'amour étant un mélange de joie et d'acceptation) ou des mélanges d'émotions négatives (la déception étant un mélange de tristesse et de surprise). Outre les mélanges à partir de ces huit émotions de base, les variations se font aussi sur la base de l'intensité, comme le montre le schéma de solide en demi-sphère à trois dimensions ci-dessous. Les huit émotions du sommet sont des versions plus fortes en intensité des huit émotions précédemment présentées, tandis qu'au-dessous figurent les versions plus faibles en intensité. Les dimensions sont ainsi des variables, sur l'axe de la valence, et sur l'axe de l'intensité. Les émotions sont donc des sortes de points sur le continuum de ces dimensions¹⁴⁴.

¹⁴⁴ Avec Plutchik le problème c'est qu'il part d'émotion de base ce qui fait qu'on dirait qu'il y a une spécificité des émotions de base.

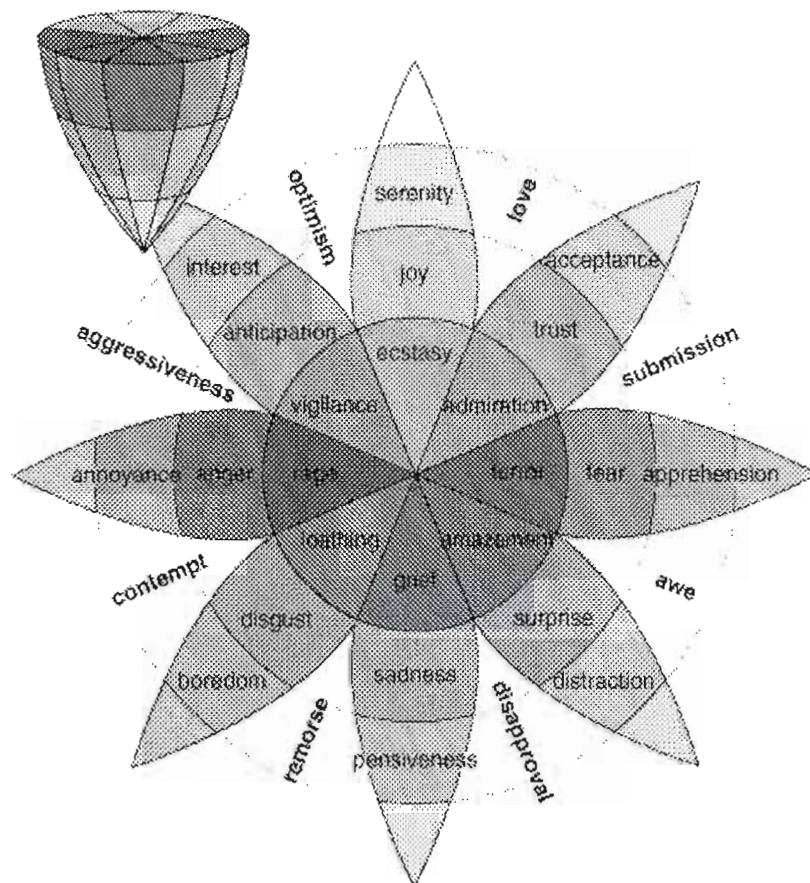


FIGURE 10: STRUCTURE DES ÉMOTIONS: OPPOSITION DE VALENCES, ET VARIATION D'INTENSITÉ CHEZ PLUTCHIK

Outre l'approche de Plutchik, représentative des approches dimensionnelles, il en est une autre qui est aussi importante, celle de James Russell et al. (1989), où l'on retrouve une idée importante pour une théorie dimensionnelle, celle d'un continuum entre les diverses émotions qui deviennent des points localisés sur un espace défini

par deux axes mis en valeur au sein des divers aspects des affects¹⁴⁵, la tonalité hédonique et l'activation. Toute émotion est pensée comme un affect, qui correspond à une certaine combinaison sur l'axe du plaisir-déplaisir, et sur celui de l'activation (faible ou forte en intensité). Ainsi « la Grille de l'Affect » est une échelle qui permet de situer tout affect sur l'espace à deux dimensions composées de la tonalité hédonique et de l'activation [arousal]: « La Grille de l'Affect [est] une échelle conçue comme un moyen rapide de situer l'affect sur les dimensions du plaisir/peine et de l'activation/repos ». (Russell, J.A., Weiss, A., & Mendelsohn, G.A. (1989, p. 493).) La figure suivante permet de visualiser cet espace à deux dimensions qui permet de qualifier les affects. Les personnes interrogées doivent placer l'affect ressenti lors des expérimentations menées par Russell et al.

¹⁴⁵ "The Affect Grid was designed to assess two dimensions of affect: pleasure-displeasure and arousal-sleepiness. We do not assume that pleasure and arousal are all there are to affect, but there is good reason to emphasize these two.

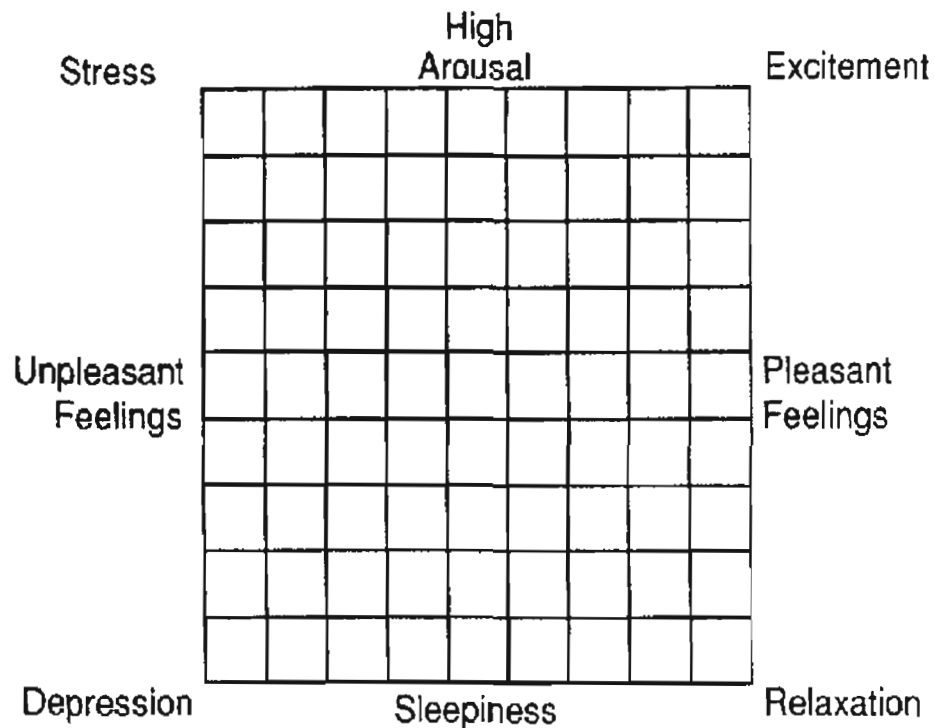


FIGURE 11: LA GRILLE DE L'AFFECT: SITUER LES EMOTIONS SELON LEUR VALENCE ET LEUR INTENSITE

Nous pouvons identifier dans ces diverses approches qui reposent sur la valence entre autres dimensions plusieurs points importants.

Tout d'abord, elles supposent que le passage est continu d'une émotion à une autre par variations progressives le long des deux axes identifiées, ce qui peut être discuté.

Cette première condition est liée à la seconde, à savoir qu'il soit possible de distinguer très nettement ces dimensions, et il est donc nécessaire, si l'on parle de la valence, de pouvoir départager clairement les divers ressentis entre ressentis positifs et ressentis négatifs, ce qui ne va pas de soi. L'identification de cette valence est une condition importante pour penser cette structure conceptuelle, mais aussi une difficulté centrale, comme nous le verrons par la suite.

Enfin, ces approches dimensionnelles pour étudier les émotions, par l'accent qui est mis sur l'aspect du ressenti de l'expérience émotionnelle, ramènent les émotions à des affects, définis centralement par ce ressenti bipolaire.

L'une des critiques qui ont été formulées à l'égard des approches dimensionnelles des émotions consiste à souligner la simplification et la généralisation qui en résultent. Ainsi Lazarus cite cette analyse de Clore, Ortony et Foss (1987) qui sont très critiques envers les approches dimensionnelles en soulignant que ces dernières ne nous apprennent rien de précis et d'unique sur les émotions. Ces dimensions par lesquelles les émotions sont présentées ne leur sont pas propres en effet, mais sont partagées aussi par d'autres types de phénomènes psychologiques ou physiologiques, par d'autres types de ressenti. Lazarus (1991, p.64) souligne ainsi les limites des études dans l'approche dimensionnelle :

« A cause de la nature des tâches de jugement, de telles études mettent en avant plutôt des dimensions générales qui ne sont pas très informatives par rapport aux questions que doivent se poser les théoriciens des émotions. Par exemple, il se trouve que les deux dimensions (souvent interprétées comme la *valence* et l'*intensité*) découvertes le plus souvent par des procédures de classement (scaling) n'ont pas de relations particulières avec les émotions. L'une est simplement la dimension (E) d'évaluation d'Osgood, et l'autre est seulement interprétée comme une combinaison de sa puissance (P) et de son activité (A) (Osgood, Suci, & Tannenbaum, 1957). Mais celles-ci, bien sûr sont des dimensions universelles en termes desquelles tout concept peut être classé. Si cela est correct, alors il n'y a rien d'unique quant à la nature de l'émotion qui puisse être découvert, à moins, peut-être, de montrer que toutes les émotions et seulement elles occupent une sous-région unique dans l'espace défini par la dimension. ... Ainsi les dimensions de cette sorte sont si générales qu'elles sont totalement non-informatives pour identifier des traits qui distinguent les émotions d'autres choses. Elles ne révèlent aucune différence définitive importante entre les émotions (comme par exemple la sympathie) et des choses qui n'ont rien à voir avec les émotions (comme par exemple la nourriture). Elles ne sont pas non plus informatives pour distinguer un type d'émotion, comme disons la colère, d'un autre type, comme la peur. » (Lazarus, 1991, p.64)

Les approches dimensionnelles sont ainsi accusées de nous renseigner à l'aide de dimensions générales qui valent pour de nombreux autres phénomènes et qui ne rendent pas compte de ce que le phénomène de l'émotion a d'unique et de spécifique d'une part, et qui d'autre part n'éclaire pas ce qui fait la différence entre des émotions elles-mêmes. Certes, il existe des structures qui sont communes à divers phénomènes, ce qui les rend intéressantes (comme le fait de pouvoir ordonner des plaisirs, des peines, ou bien des nombres. Mais il ne semble pas que ces structures puissent nous renseigner sur ce qui fait la spécificité de chaque phénomène auquel elles s'appliquent, ici du phénomène émotionnel pour lui-même, et encore moins identifier des différences propres à la diversité des émotions.

L'autre difficulté de l'approche dimensionnelle réside dans la pluralité des dimensions qui sont toujours structurées par une polarité à sens varié (positif/négatif, intense/faible). En plus de ce problème de spécificité de l'émotion, l'approche dimensionnelle peut ainsi paraître ambiguë dans les dimensions sur lesquelles elle repose. La valence apparaît ainsi parfois comme une dimension en elle-même, tandis qu'elle apparaît dans d'autres théories comme la structure bipolaire commune à toutes les dimensions. Comme le précise Lazarus :

« Dans la première approche, la valence est la dimension positive ou négative de l'expérience et elle est distincte de la dimension de l'intensité (ou activation), et parfois d'une troisième et quatrième dimension. Dans d'autres cas, « la valence » réfère au caractère positif ou négatif de toutes les dimensions de l'expérience d'émotion que l'on distingue. Par exemple, selon Davidz (1969) l'expérience de l'émotion a quatre dimensions: la tonalité hédonique, la direction du comportement, l'activation et la compétence (la manière dont on se pense bon ou mauvais pour faire quelque chose) - et elles sont toutes valencées. La valence ne peut pas être découplée de ces dimensions; elle leur est intrinsèque à toutes. » (Lazarus, 1991, p.64)

De là nous pouvons conclure sur plusieurs points importants.

Tout d'abord, nous voyons une sorte de transition continue de l'étude des émotions à celle des affects, et de cette dernière à une focalisation sur la notion de valence. La valence apparaît comme un point nodal et central dans ce champ d'études, vers lequel les analyses convergent, ce qui explique et justifie l'attention toute particulière qui nous paraît nécessaire et que nous entendons porter à ce concept très présent.

Ensuite, la catégorie de l'affect est une catégorie plus générale que l'émotion, elle permet un traitement par l'étude de la valence, comme nous l'avons déjà vu dans le chapitre précédent avec l'heuristique de l'affect, mais dans ces cas-là, nous ne parlons plus à proprement parler d'émotions au sens étroit. Il est important de bien apercevoir que cet angle large de l'étude par le biais de la valence et de l'affect peut avoir pour conséquence de ne plus saisir ce qui fait la spécificité des émotions au sens rigoureux du terme.

Cette spécificité des émotions est justement l'aspect qu'entendent retenir des approches qui souhaitent dépasser les limites des études dimensionnelles, à savoir les approches catégorielles. Comme le souligne Colombetti :

« concevoir les émotions comme des *catégories* discrètes, chacune d'elle pouvant être placée sur une dimension allant de faible à forte, est très différent que de les penser comme des dimensions *overlapping*, dans lesquelles de nombreuses catégories sont réduites à un faible nombre et leurs qualités distinctives perdues ou brouillées. Dans les analyses purement dimensionnelles, les catégories sont combinées sur la base de propriétés partagées ou divergentes. » (Colombetti, 2005, p.59-60)

Tenir compte de la spécificité des émotions est un objectif central des approches dites « catégorielles ». Utilisent-elles aussi la notion de valence, auquel cas l'importance de cette dernière serait renforcée, et non réservée aux approches dimensionnelles qui restent au niveau de l'affect.

1.12.3. Les approches catégorielles

Les approches catégorielles étudient les émotions dans leur diversité par le biais de groupes ou de classes distinctes les unes des autres qui partagent certains traits ou certaines propriétés variant en degré au sein de chaque catégorie. Les diverses émotions seront divisées en catégories strictement distinctes. Il est possible de traiter les émotions comme des catégories discrètes, et non plus dans un continuum. Dans ces approches un certain nombre de composant ou de propriétés de base sont identifiées, et chaque émotion est identifiée par une certaine composition de ces divers composants et propriétés. L'approche catégorielle consiste à considérer que les émotions, en tant qu'émotion, partagent toutes des traits similaires, mais parce qu'on souhaite identifier des émotions distinctes, chaque émotion possède un arrangement particulier de ces composants ou propriétés qui en fait son identité. La peur, la colère, la tristesse, le regret sont des catégories d'émotions qui conservent leur spécificité. Au sein d'une même catégorie il peut certes y avoir des variations de degré, du moins vers le plus, du faible vers le fort, mais toujours en restant une émotion spécifique. Ainsi, au sein de la colère, l'on peut dire que la rage est une forme de colère intense tandis que l'agacement est une forme de colère faible. Selon Lazarus (1991, p.59), chaque catégorie d'émotion peut être représentée sur une échelle qui va de manifestations plus faibles vers des manifestations plus intenses sans que cela implique forcément des changements de nature. Il n'y a pas de passage continu d'une émotion à l'autre, mais des variations au sein d'une même émotion.

Les approches catégorielles présentent les émotions comme partageant des composants en commun. Mais, selon les engagements propres à chaque théorie, un composant est mis plus en avant que les autres pour définir ce qui fait le cœur ou l'essence de l'émotion : les théories comportementalistes privilégient le comportement, les théories cognitives font des émotions surtout des évaluations, et

les théories « somatiques » voient dans celles-ci des ressentis particuliers. Un élément ou composant est souvent isolé au sein des diverses caractéristiques des émotions et la plupart du temps présenté comme ce qui structure le phénomène émotionnel et comme ce qui détermine son influence dans le comportement humain, une telle approche ayant l'avantage d'être plus « pratique » que celle qui consiste à tenir toutes les composantes en même temps. C'est par l'élément jugé essentiel et central que l'impact des émotions sur les choix et actions sera expliqué. Ainsi si l'on considère que le composant cognitif de l'évaluation est plus important que les autres, on supposera aussi que c'est par ce biais de l'évaluation que les émotions guident notre comportement et nos choix. Si l'on considère que c'est l'aspect expérientiel ou somatique de l'émotion qui est le plus important pour la définir, c'est par ce biais que l'influence des émotions sera traitée.

Que devient la valence dans de telles approches ? Nous allons montrer que la valence est à nouveau omniprésente dans ces études de l'émotion et de son impact dans le choix et l'action. En effet la valence réintègre ces approches catégorielles de manière centrale, de deux manières : soit elle est une propriété parmi d'autres – la dimension plaisante ou déplaisante, soit elle intervient, et ce sera un des points importants de notre étude, comme un départage fondamental entre positif et négatif au sein des divers composants concernés. Nous verrons que cette distinction première structure alors les divers composants ou propriétés alors même que ces composants ne renvoient pas à la notion de plaisir ou qu'ils sont censés justement l'éviter et considérer autrement les émotions que sous cet angle agréable/désagréable.

D'où que l'on parte dans l'étude des émotions, nous croisons la notion de valence. Déjà Elster (1999) souligne cette omniprésence de la pensée des émotions sous un angle bipolaire et cette communauté profonde d'appréhension des émotions. C'est au moment même où il pointe la pluralité des émotions et le manque d'unité de la catégorie que ce point commun apparaît en filigrane. Rappelant qu'il y a un manque

d'accord sur ce qu'on juge être une émotion, Elster dresse une liste de tout ce que l'on reconnaît sans ambiguïté comme étant une émotion, sans autre unité apparente que cet accord dans le langage et le sens commun : «Parmi les états qui comptent sans ambiguïté comme émotion, nous pouvons mentionner d'abord les émotions sociales [...] la colère, la haine, la culpabilité, la honte, la fierté [*pride* et *pridefulness*], l'admiration, et l'amour [*liking*]. Ensuite, il y a les émotions générées par les pensées de choses *bonnes ou mauvaises*¹⁴⁶ qui arrivent ou arriveront : la joie et la tristesse. Il y a les émotions générées par les pensées de choses *bonnes ou mauvaises* qui pourraient arriver dans le futur (espoir et crainte) ou de situations amoureuses *bonnes ou mauvaises* qui pourraient survenir dans le présent (amour ou jalousie). Quatrièmement, il y a les émotions énumérées par Aristote [...] qui sont suscitées par les pensées du bien ou du mal pour autrui : la sympathie, la pitié.¹⁴⁷»

La manière dont on pense et aborde les émotions est structurée par la notion de la valence. Nous allons dans ce chapitre nous y consacrer et voir comment cette division bipolaire positive et négative est omniprésente. Loin d'être l'apanage des approches dimensionnelles, où elle paraît évidente, la valence est également au cœur des approches opposées qui entendent saisir la spécificité des émotions. Avant de préciser la manière dont la valence est réintroduite dans les approches catégorielles des émotions en nous arrêtant sur chacun des composants les plus importants et la manière dont il est traité, nous allons faire un point sur la définition du terme de valence et le contexte de son élaboration comme concept dans l'étude des émotions. Évacuée, la valence réinvestit la théorie d'une manière plus masquée, mais tout aussi

¹⁴⁶ Nous soulignons

¹⁴⁷ Elster (1999. p.241).

centrale¹⁴⁸. Une fois constatée cette récurrence et omniprésence de la notion, nous nous intéresserons au chapitre suivant aux difficultés qu'elle pose.

1.13. LA VALENCE

La recherche d'aspects autres que cognitifs dans l'étude du comportement rationnel a fait une place à l'étude de l'intervention de la vie affective et des émotions au sein des raisonnements et des prises de décisions. Cette participation affective dans les prises de décision est ainsi étudiée par de nombreuses théories par le biais de la notion de *valence* (à savoir ce qui distingue les émotions positives et des émotions négatives). Cette propriété d'être positif ou négatif permettrait d'expliquer la façon dont les émotions participent aux prises de décision.

L'heuristique de l'affect, présentée par Kahneman comme l'une des approches les plus élaborées de l'étude des émotions dans leur participation à la rationalité, est un exemple clair de l'usage de la valence dans l'explication du rôle des émotions. Mais elle n'est pas la seule. La majeure partie des théories donne une place importante à la valence lorsque vient le temps de penser le rôle des émotions dans le raisonnement. En fait, comme le soulignent Fossum et Barrett (2000), de nombreux chercheurs considèrent la valence des émotions comme la seule dimension la plus importante de l'expérience affective.

¹⁴⁸ Par la suite, il nous faudra voir s'il est possible de trouver des approches catégorielles qui tiennent compte de la spécificité des émotions sans remettre en cause la valence au cœur de leur approche. (Voir chapitre 8).

Avant d'étudier ses difficultés et limites, nous allons préciser ce qu'est la valence. Nous allons donc définir, tout d'abord, ce qu'est la valence, avant de présenter ensuite la thèse que nous comptons défendre.

1.13.1. Définition de la valence

Qu'est-ce que la valence d'une émotion ? La valence d'une émotion renvoie à l'idée selon laquelle les émotions peuvent se partager en deux catégories distinctes et mutuellement exclusives, au sein d'un système bipolaire, soit la catégorie du positif et celle du négatif.

Venant de la chimie, à l'origine la notion de valence a été introduite en psychologie, à défaut de trouver un autre terme plus précis, afin de traduire le terme allemand « *aufferderungscharakter* » figurant dans les travaux de Kurt Lewin. Ce terme désignait en fait la propriété d'inviter quelqu'un à une action, de donner une direction au comportement¹⁴⁹, les « *aufferderungscharaktere* » positifs étaient conçus comme causant un comportement d'approche, alors que les négatifs comme produisant le retrait ou la fuite. Elle est une propriété d'un objet et elle se dit, dans ces cas-là, des caractéristiques des objets en tant qu'ils produisent certaines réactions chez l'observateur.

En tant que propriété relationnelle, elle se dit également des caractéristiques du ressenti propre à l'observateur ou de sa réaction positive avec l'approche et négative avec le retrait. Elle se situe ainsi au sein des deux pôles, le sujet et les objets auxquels ce dernier se rapporte, ce qui ne va sans compliquer la compréhension de cette notion.

¹⁴⁹ Pour plus de précision, voir l'article de G. Colombetti, (2005).

Dans ce cas-là, la valence de l'émotion est liée à un comportement d'approche ou de retrait. Mais la notion de valence peut faire référence à plusieurs autres phénomènes. Elle peut par exemple renvoyer à l'état dans lequel nous nous sentons, bon ou mauvais, sous le coup de telle ou telle émotion (Colombetti, 2005, p.106). Il s'agit ici de la dimension du ressenti agréable ou désagréable d'une émotion, comme la joie est positive et la tristesse négative dans ce cas-là. Cet aspect nous semble le plus intuitif quand on attribue une dimension positive ou négative à une émotion, tout comme l'aspect moral attribué aux émotions au sein des diverses cultures, d'où par exemple la condamnation morale de la colère ou de la jalousie qui sont des émotions « négatives ». Il est par contre possible d'éprouver un certain plaisir à la colère ressentie comme l'expression d'une énergie et la recherche dynamique de réparation à une offense. Nous voyons ainsi d'emblée que sous cette distinction apparemment claire pourrait s'avérer très complexe et nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant. Nous pouvons pour l'instant donner un aperçu intuitif de cette distinction appliquée aux émotions.

Des émotions à valence négative	Des émotions à valence positive
Tristesse	Joie
Déception	Contentement/satisfaction
Colère	Amour
Jalousie/Envie	Admiration
Horreur	Fierté
Peur	Excitation/ « fébrilité joyeuse »
Honte	Gratitude
Haine	Soulagement
Chagrin	Espoir
Remords	
Indignation	
Embarras	
Ressentiment	
Pitié	
Terreur	
Effroi	
Désespoir	
Mépris	
Regret	

TABEAU 4: UNE LISTE NON-EXHAUSTIVE DES ÉMOTIONS SELON LEUR VALENCE¹⁵⁰ :

¹⁵⁰ Liste construite à l'aide du tableau des émotions de Greene, O.H., (1992), *The Emotions*, Dordrecht, Boston, Londres : Kluwer Academic Publishers, chapitre 10, « Positive and Negative Emotions », p.171-189.

La notion de valence est une notion qui est apparue au XIX^{ème} siècle et dont l'usage actuel est récent, de nombreuses théories actuelles lui octroyant une place importante, voire centrale. De nombreux champs scientifiques et théoriques, qu'ils soient psychologiques, neuroscientifiques, ou philosophiques, utilisent cette notion. Comme le souligne Charland (2005a, p.236) : « L'idée selon laquelle les émotions ont une valence est répandue à la fois dans les théories philosophiques et les théories psychologiques des émotions (par exemple, Ben-Ze'ev, 2000; Gordon, 1987; Lazarus, 1991; Ortony, Clore & Collins, 1988; Prinz 2004.) »

Mais le sens de ce concept, avec sa distinction sous-jacente, n'est pas récent. Les philosophes qui se sont intéressés aux émotions ont souvent mentionné cette dualité des émotions, et ce contraste que l'émotion introduit ou signale. Avant que n'apparaissent les disciplines de la psychologie et plus tard des sciences cognitives et neurosciences, les émotions, ou ce qu'on appelait alors les « passions de l'âme », étaient l'objet de la philosophie et cet objet philosophique était déjà scindé en deux catégories symétriques.

Nous allons survoler rapidement et de manière consciemment insuffisante le sens que prend cette distinction au sein de ces approches philosophiques classiques antérieures à l'usage du terme « valence ». D'une manière ou d'une autre, malgré les différences entre ces diverses approches philosophiques, parler des émotions et tenter de les étudier et les comprendre passe par une analyse bipartite ou binaire qui offre la possibilité d'un classement des émotions, selon des groupes d'émotions opposés, des couples d'émotion opposées comme le couple amour-haine, ou bien encore des suites d'émotions dérivées de même « signe » (comme celle qui relie la joie à l'amour chez Spinoza comme nous le verrons juste après.) Nous pouvons dire que la structure est assez récurrente : la « valence » intervient comme principe de génération de l'émotion à partir de la considération d'un bien ou d'un mal, et elle aboutit ensuite à

la création de deux catégories d'émotions opposées symétriquement, chez Descartes tout comme chez Spinoza.

Descartes précise dans le *Traité des Passions de l'Âme* (article 40) que la peur incite l'âme à vouloir fuir, la hardiesse à vouloir combattre. Outre l'admiration et les passions qui en découlent, les autres passions naissent d'un contraste reposant sur la considération **du bon ou du mauvais**. Comme il l'écrit,

« Or, toutes les passions précédentes peuvent être excitées en nous sans que nous apercevions en aucune façon si l'objet qui les cause est bon ou mauvais. Mais lorsqu'une chose nous est représentée **comme bonne à notre égard**¹⁵¹, c'est-à-dire comme étant **pour nous convenable**, cela nous fait avoir pour elle de l'amour; et lorsqu'elle nous est représentée **comme mauvaise ou nuisible**, cela nous excite à la haine. (*Article 56. L'amour et la haine*¹⁵²) ». « **De la même considération du bien et du mal naissent toutes les autres passions** (*Article 57. Le Désir*¹⁵³). ».

L'exemple des passions ennemies que sont l'amour et la haine est l'un des exemples les plus connus d'émotions contraires, mais il n'est pas le seul. Cette structure d'opposés est également omniprésente dans la philosophie spinoziste des passions de l'âme. Spinoza commence en effet son analyse des émotions, par le désir, et les deux émotions de base que sont la joie – comme passage d'une plus petite à une plus grande perfection (pôle positif), et la tristesse – comme passage d'une plus grande à une plus petite perfection (pôle négatif). De ce départage premier générateur des deux émotions de base sont dérivées toutes les autres, la haine étant par exemple la tristesse

¹⁵¹ Nous soulignons

¹⁵² Descartes, R., *Les Passions de l'Âme*, in *Œuvres philosophiques*, III, Ed. Fernand Alquié, Classiques Garnier. p.1000.

¹⁵³ Ibid.

accompagnée de l'idée d'une cause externe qui nous pousse à écarter et détruire la chose que nous avons en haine. L'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure. Ainsi « celui qui aime s'efforce nécessairement d'avoir présente et de conserver la chose qu'il aime » (*Ethique, III, de l'origine et de la nature des affections, Proposition 13, scolie*). La joie et les passions liées à la joie accroissent la puissance de l'âme, tandis que la tristesse et les passions qui lui sont reliées la diminuent. Ainsi « une Affection, dite Passion de l'Âme, est une idée confuse par laquelle l'Âme affirme une force d'exister de son Corps, ou d'une partie d'icelui, plus grande ou moindre qu'auparavant » (*Ethique, III, de l'origine et de la nature des affections, Définition générale des affections*¹⁵⁴). Spinoza relie le passage d'une puissance moindre à une puissance plus grande dans la joie à la connaissance du bon, alors que le passage inverse par lequel la puissance de l'âme est diminuée est relié à la connaissance du mauvais : « la connaissance du bon et du mauvais n'est rien d'autre que l'affection de la Joie ou de la Tristesse, en tant que nous en avons conscience. » (*Ethique, de la Servitude de l'Homme, Proposition 8*¹⁵⁵). Cette distinction entre le bon et mauvais n'est rien d'autre que celle qui oppose « ce qui est utile ou nuisible à la conservation de notre être, c'est-à-dire ce qui accroît ou diminue notre puissance d'agir. En tant donc [...] que nous percevons qu'une chose nous affecte de Joie ou de Tristesse, nous l'appelons bonne ou mauvaise; et ainsi la connaissance du bon et du mauvais n'est rien d'autre que l'idée de la Joie ou de la Tristesse qui suit nécessairement de l'affection de la joie ou de la tristesse.¹⁵⁶ » La distinction entre deux pôles, dans la morale avec celui du bon et du mauvais, ancrée dans le corps par

¹⁵⁴ Spinoza, *Ethique*, p.251, GF, trad. Charles Appuhn.

¹⁵⁵ Ibid.p.227

¹⁵⁶ Ibid.p.227-228

celle qui oppose l'utile et du nuisible, est ainsi au cœur de l'analyse des passions de l'âme ou émotions chez Spinoza.

Nous voyons ainsi que ce qui deviendra plus tard la « valence » des émotions et qui jouera un rôle central dans les théories qui cherchent à cerner ce phénomène est déjà présent à titre essentiel dans les théories philosophiques cartésienne et spinoziste. Cette distinction philosophique lie, une fois n'est pas coutume, pensée médicale (le bon ou le nuisible) et tradition morale et religieuse (avec le bien et le mal). Cette connotation médicale qui concerne la santé et l'organisme se lie ou se superpose en effet à une autre tradition qui puise ses racines dans la philosophie aristotélicienne puis médiévale et qui relie la distinction des émotions positives et négatives à la distinction du vice et de la vertu. La valence et la distinction qu'elle recouvre possède en effet des racines éthiques (bien que le terme de valence soit emprunté au vocabulaire scientifique et chimique¹⁵⁷ comme nous l'avons vu qui tend à faire oublier ses racines historiques). La polarité¹⁵⁸ « positif-négatif » provient de l'Eglise et de la Scolastique qui elle-même la tirait de la philosophie aristotélicienne. Aristote, dans la *Rhétorique* de même que dans *l'Ethique*, relie les émotions à des vertus et vices fonctionnant en paire ou couple, chaque vertu considérée comme moyenne ou médiété¹⁵⁹ ayant ses deux vices correspondants, l'un par excès, l'autre par défaut. Ainsi, la vertu se situe entre l'avarice et la prodigalité. Dans la liturgie chrétienne

¹⁵⁷ Solomon & Stone, (2002). cf aussi Solomon & Stone (2003).

¹⁵⁸ Nous pouvons ici faire une distinction conceptuelle supplémentaire en soulignant la différence qui existe entre une structure binaire où l'on a un pôle bon et un pôle mauvais, et une structure qui implique deux pôles extrêmes mais avec un élément neutre ou moyen au milieu, et qui quant à elle pourrait être dite ternaire bien que manifestant deux pôles extrêmes opposés.

¹⁵⁹ Aristote, *Ethique à Nicomaque*, II, 6.

médiévale, sept vertus, dont quatre cardinales (prudence, tempérance, force et justice) et trois théologiques (foi, espérance, charité) sont mises en contraste avec sept péchés capitaux ou vices (gourmandise, orgueil, jalousie, luxure, avarice, colère, acédie).

Mais souligner les racines morales et religieuses de la distinction entre émotions « positives » et émotions « négatives » ne rend pas les choses plus claires. En effet, en plus de souligner que les vices et les vertus sont relatifs aux cultures(ce qui explique par exemple que si la fierté est un péché pour les Chrétiens, elle est une vertu importante pour les Grecs), Solomon distingue trois sens possibles de la distinction entre le positif et le négatif en morale : le « bon ou mauvais » (qui renvoie à la satisfaction de ses besoins et désirs), le « bien ou mal » ([right or wrong]) qui renvoie à l'obéissance à certains principes universels impersonnels, et enfin la distinction de la vertu ou du vice qui sont des attributs du caractère d'une personne. La distinction morale est ainsi complexe et renforce l'idée que la valence va être une notion délicate à manier. Ainsi une émotion positive peut être synonyme de satisfaction (comme l'amour par exemple qui apporte du plaisir contrairement à la jalousie ou au regret qui sont plutôt synonymes de frustration), de motivation pour le respect des règles morales (il est vraisemblable que l'amour nous pousse à agir moralement, contrairement à la colère ou la haine). Enfin une émotion positive, dans le troisième sens, exemplifie une vertu : en ce sens-là l'amour peut renvoyer à une personnalité bonne et vertueuse tandis que la jalousie ou le ressentiment peuvent manifester une personnalité vicieuse.

Cette brève incursion dans l'histoire de la philosophie met en lumière que si le terme récent, la dualité qu'il sous-tend est bien présente traditionnellement dans l'étude de l'émotion. Que le terme même de valence soit utilisé ou non, et quelle que soit la tradition à laquelle l'approche étudiée appartienne, la distinction entre émotions positives et émotions négatives constitue ainsi une distinction récurrente et ancrée de longue date dans l'étude du phénomène émotionnel. Chercher à comprendre

l'émotion semble conduire presque systématiquement à cette bipolarité et par ses racines multiples, elle est au point de croisement de nombreuses traditions et questions sur les émotions. Nous proposons de conserver cette récurrence en mémoire lorsque nous identifierons les difficultés et problèmes importants qu'elle pose et il sera alors intéressant de comprendre ce paradoxe et d'en élucider les causes. Plutôt que de rappeler la prégnance de cette notion au moment de ce bilan prochain, nous avons préféré l'indiquer dans ce moment introductif.

Si la valence est une distinction ancienne en philosophie, comment se manifeste-t-elle dans les théories et approches actuelles des émotions?

Nous allons voir qu'elle est omniprésente, mais sous des formes variées et tout autant influentes, à travers les théories actuelles des émotions rassemblées en grandes classes, selon l'aspect émotionnel qu'elles privilégient : les théories dites « somatiques » qui définissent surtout l'émotion comme un phénomène du corps, les théories « comportementalistes » qui voient avant tout dans les émotions une forme de réponse comportementale, et les théories « cognitivistes » qui considèrent les émotions comme des évaluations cognitives. Pour ces trois grandes catégories de théories identifiables dans le champ vaste de l'étude des émotions, nous allons montrer rapidement que la valence est présente, et sous quelle forme, et qu'elle y joue un rôle central, en prenant pour illustration un représentant de chacune de ces catégories.

1.13.2. Les divers sens de la valence

Nous allons présenter rapidement comment la valence est réintroduite au cœur des approches catégorielles en nous arrêtant sur trois approches¹⁶⁰ qui isolent chacune respectivement un élément considéré comme central pour définir les émotions. Nous allons voir que cet élément central est structuré par la valence. Les trois sens que nous examinerons recourent les catégories des théories de l'émotion que nous avons vues dans le chapitre précédent : le ressenti, l'orientation de l'action vers des buts par des évaluations, et le comportement.

1.13.2.1. Valence de l'affect

Comme nous l'avons déjà vu dans le chapitre précédent concernant les théories des émotions, une perspective courante, surtout dans les théories psychologiques des émotions par contraste avec les études philosophiques, l'émotion apparaît d'abord comme un phénomène lié au corps reposant sur des phénomènes physiologiques considérés comme essentiels dans l'émotion. C'est là l'aspect somatique ou physiologique de l'émotion qui ensuite, si elle est ressentie, fait place à sa dimension expérientielle ou « sensible ». La dimension somatique et corporelle des émotions est ici centrale. De nombreuses théories dans cette perspective place la valence au cœur de leur analyse par le biais d'une étude de l'émotion comme phénomène corporel et cérébral. Nous comprenons ainsi pourquoi la position de Damasio (1994) est en fait une position assez fréquente quant à l'interprétation somatique de cette distinction et à son importance. Comme nous l'avons vu plus haut dans ce chapitre, sa théorie des marqueurs somatiques, qui fait de l'émotion un

¹⁶⁰ Colombetti en distingue de nombreuses autres. Nous choisissons de nous arrêter sur les trois sens principaux et les plus récurrents. Pour plus de précision, cf. Colombetti (2005).

phénomène d'abord corporel en relation avec la décision, donne à la valence une place centrale. Les émotions sont des réponses physiologiques aux opportunités et aux menaces dans l'environnement qui sont signalées par des marqueurs positifs ou négatifs. Le noyau de cette hypothèse tient dans sa distinction entre marqueurs somatiques positifs et négatifs qui génèrent ou réveillent des scénarii permettant d'éliminer les réponses néfastes ou de favoriser les réponses avantageuses, et donc d'accélérer le processus par lequel le sujet passe en revue les options possibles avant d'en choisir une. Le tri opéré par la distinction des marqueurs positifs et négatifs permet de réduire la délimitation des conséquences à prendre en considération et de garantir une prise de décision efficace. La valence est ainsi centrale pour appréhender le rôle des émotions dans les prises de décision.

La valence peut ainsi concerner le ressenti attribué à une émotion. Dans cette perspective, les émotions positives sont agréables et plaisantes, et les émotions négatives sont désagréables et déplaisantes. Cette valence est alors la valence de l'affect, souvent confondue avec la valence globale de l'émotion, sans doute en raison de l'importance de la perspective du ressenti dans la compréhension de l'émotion.

Dans son chapitre « Positive and Negative Emotions », O.H. Green (1992, p.172) nomme ce critère (parmi les trois qu'il identifie), le critère expérientiel [experiential] qui signifie que les émotions négatives sont expérimentées comme déplaisantes, désagréables, et agréables et plaisantes les émotions positives. Il souligne que ce critère est surtout employé dans les théories psychologiques des émotions. Damasio, Isen, Davidson utilisent le terme « valence » dans ce sens, mais tous trois franchissent un pas supplémentaire en faisant de cette valence particulière du ressenti ou de l'affect la valence de l'émotion « tout court » (Colombetti, 2005, p.109), prise dans sa totalité et non seulement par rapport à son aspect du ressenti. Or il est important de les distinguer, comme le souligne Charland (2005a, p.236) :

« Parfois, ce n'est pas l'émotion comme un tout qui est dite être positive ou négative mais plutôt ce sont des affects individuels. Dans ce cas, la valence est tenue pour être une propriété des affects individuels [l'expérience ressentie consciente de l'émotion]. Ainsi il est souvent dit que ressentir la peur [feeling frightened] est un affect négatif, et que ressentir la joie [ou se sentir joyeux] [feeling joyful] est un affect positif. Appelons cela la valence de l'affect. »

Lorsque le sens de la valence n'est pas précisé, la distinction recouvre alors très souvent la distinction agréable/désagréable. Comme le souligne Colombetti (2005, p.119), « lorsque les émotions sont dites "positives" ou "négatives" sans autre explication, le plus plausible en général est de comprendre l'expression en termes de « ressentis bons ou mauvais » [good and bad feelings]. »

Nous sommes ici dans la perspective de l'émotion vécue, ressentie, en termes d'expérience émotionnelle. Elle ajoute « la "valence de l'affect" réfère au caractère positif ou négatif de l'expérience émotionnelle [how good or bad an emotion feels]. » (2005, p.106)

La valence de l'affect est ainsi encore un aspect particulier de l'émotion, en tant qu'elle est ressentie, et c'est par un raccourci ou un glissement courant que cette valence est considérée comme représentant la valence de l'émotion tout court. La distinction positif/négatif rejoint, dans cette perspective, celle de l'agréable et du désagréable¹⁶¹. Si nous isolons ce critère du ressenti de l'émotion, nous nous retrouvons dans une perspective dimensionnelle. Les théories psychologiques s'attachent souvent à cette dimension particulière de l'émotion, la valence entendue ici comme la « tonalité hédonique » de l'émotion, en tant qu'elle se distingue de

¹⁶¹ La question reste ensuite ouverte de savoir ce qui rend agréables certaines émotions et d'autres désagréables. Cf. Colombetti, 2005, p.108-109.

l'activation plus ou moins forte, l'« arousal », dont nous avons parlé précédemment. Soit la théorie reconnaît la présence d'autres composants de l'émotion, soit elle la réduit à une rencontre de ces deux dimensions, auquel cas nous sommes dans une perspective dimensionnelle très courante en psychologie.

L'aspect du ressenti de l'émotion constitue seulement un aspect parmi d'autres, qui nous place dans la perspective des théories du ressenti émotionnel (« Feeling theory »). Il existe d'autres composants de l'émotion dans lesquels certaines approches théoriques identifient de la valence et où elle est centrale, à commencer par l'aspect cognitif ou évaluatif de l'émotion.

1.13.2.2. Valence de nos évaluations cognitives

L'un des autres sens possibles de la valence concerne le rapport à notre environnement et la manière dont sont évalués les objets, les traits d'une situation et ce qu'ils signifient pour nous étant donné nos buts et nos préférences. Pour toute une autre frange de théoriciens dits cognitivistes, les émotions font intervenir des cognitions et des éléments cognitifs, loin d'être automatiques, elles sont médiatisées par des pensées et des interprétations. Mais ce changement de paradigme théorique n'est pas l'occasion d'un abandon de la valence. Nous retrouvons cette distinction à nouveau au cœur de ces théories cognitivistes, par exemple chez Andrew Ortony, Gerald Clore et Allan Collins, dans leur théorie de la structure cognitive des émotions, ou encore Lazarus dans son analyse des évaluations contenues dans les émotions.

Pour Ben-Ze'ev (2000), les émotions sont déclenchées par des évaluations positives ou négatives. Pour lui, une évaluation positive (ou négative) est une évaluation de

quelque chose comme bonne (ou mauvaise). Ainsi dans cette perspective, la compassion et la sympathie sont négatives dans la mesure où elles sont basées sur des évaluations d'une situation comme mauvaise.

Dans *The Cognitive Structure of Emotions*¹⁶², Ortony, Clore et Collins s'interrogent sur les antécédents cognitifs de l'émotion et mettent en évidence des mécanismes d'évaluation qui ne sont pas forcément conscients mais qui structurent nos émotions. La valence est au centre de ces antécédents cognitifs dans la mesure où les émotions sont considérées comme des sortes de réactions en chaîne qui commencent toujours par une forte réaction positive ou négative aux conséquences des événements, actions ou aspects d'objets. Ainsi on peut approuver ou non une action, être content ou non des conséquences d'un événement. Si nous approuvons les actions d'un agent et que nous sommes cet agent, nous ressentirons de la fierté, et si cet agent est autrui, nous pourrions ressentir de l'admiration. Si nous désapprouvons nos actions nous pouvons ressentir de la honte, et celle d'un autre du reproche. Les émotions sont toutes analysées en termes de satisfaction ou insatisfaction¹⁶³. Pour Ortony, les émotions sont déclenchées par des évaluations. L'émotion qu'aura tel agent dépend de ce sur quoi porte l'évaluation (des événements, des actions, des objets), de l'évaluation comme positive ou négative, et de ce que ces traits sont évalués par rapport à soi ou aux autres. Ainsi la honte de A est déclenchée par l'évaluation faite par A selon laquelle les actions de A sont blâmables (valence négative), et l'amour de A pour X provient de l'évaluation faite par A de X comme aimable (valence positive). La valence de l'émotion dépend ici de la valence de l'évaluation, et ce qui rend

¹⁶² Ortony, A., Clore, G.L., & Collins, A. (1988). *The Cognitive Structure of Emotion*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.

¹⁶³ La joie sera la satisfaction pour un événement désirable, et la détresse l'insatisfaction pour un événement indésirable.

« positive » ou « négative » une émotion dépend de ce qu'un événement ou objet est jugé ou évalué comme « bon » ou « mauvais ».

Ainsi, cette bipartition caractéristique de la valence réapparaît à titre d'ingrédient essentiel de l'émotion comme le soulignent Ortony et al. (1988, p.29) :

« Nous proposons une sorte de structure plus hiérarchique dans laquelle se situent en haut deux sortes de réactions affectives de base, positives et négatives. *Des réactions valencées sont les ingrédients essentiels des émotions au sens où toutes les émotions impliquent une sorte de réaction positive ou négative à une chose ou une autre*¹⁶⁴. [...] S'il y a un sens à parler d'émotions de base, c'est seulement au sens plutôt original de "base" dans lequel il y a deux grandes sortes de réactions affectives, des positives et des négatives. En ce sens, notre position comporte des similarités avec celle de Spinoza qui réduisait toutes les émotions à une forme quelconque de plaisir ou de douleur. »

Lazarus (1991) place lui aussi la valence et le départage positif/négatif au cœur de son analyse en structurant sa théorie des émotions autour de la notion d'évaluation (« appraisal »). Il s'agit de processus de décision qui évaluent les avantages et désagréments personnelles dans les interactions de chacun avec son environnement. "I think we usually react emotionally, and get aroused, because we have sensed something personally harmful or beneficial in our ongoing relationship with the environment." (p.19) Selon Lazarus, une émotion positive (ou négative) est une émotion déclenchée par l'évaluation selon laquelle la relation de la personne à son environnement qui est causée par l'émotion est socialement avantageuse (beneficial) (ou désavantageuse-harmful). Dans cette perspective, la compassion ou la sympathie sont des émotions de valence positive. L'émotion positive est déclenchée par l'évaluation de l'émotion comme socialement bénéfique.

¹⁶⁴ Nous soulignons

De ces diverses évaluations émergent les émotions. Bien que nombreuses, ces évaluations ont toute pour point de départ un départage fondamental entre positif et négatif, défini chez Lazarus comme ce qui avantage ou contrarie nos buts (Goal-congruent, ou goal-incongruent, comme évaluation primaire), qui se rejoue à divers niveaux une fois enclenchée la première évaluation, dans les évaluations secondaires. Comme Lazarus le souligne :

« Les émotions peuvent être décrites selon leur sorte [in kind] aussi bien que leur intensité, permettant par-là une grande variété de sortes d'émotions et de familles d'émotion. [...] Divers états émotionnels négatifs sont suscités par des relations particulières douloureuses ou menaçantes, et des émotions positives par des relations particulières bénéfiques. Par exemple, bien que toutes les émotions négatives partagent la propriété commune d'être une réaction à une contrariété, chacune de ces émotions, à savoir la colère, la peur, la culpabilité, la honte, etc, est également une réaction différente et distincte aux diverses formes de contrariété. De même, la joie, la fierté, l'amour, et le soulagement, bien qu'ayant en commun le fait de découler de relations bénéfiques avec l'environnement, sont aussi très différents les uns des autres dans la spécificité de cette relation et la manière dont elle est évaluée.» (Lazarus, 1991, p. 11)

Nous voyons à travers ces exemples que la valence est décisive dans les perspectives cognitives sur les émotions. Phoebe Ellsworth (1994, p.192) souligne cette dimension incontournable de la valence dans le déclenchement et la catégorisation du phénomène émotionnel.

« Une théorie évaluative (Arnold 1960, Frijda 1986, Lazarus 1991c, Roseman 1984, Scherer 1984, Smith et Ellsworth 1985) commence typiquement par des évaluations très simples comme point d'entrée dans le royaume des émotions: l'attention ou la nouveauté; *un sens primitif du plaisir ou de l'aversion*; un sens de l'incertitude ou de la certitude. »

La figure suivante¹⁶⁵ permet d'illustrer cette place génératrice et première de la valence et cette structure duale et valencée des diverses émotions en rapport avec des évaluations cognitives successives et imbriquées, à partir d'une évaluation binaire première. Nous voyons comment une approche cognitive comme celle de Lazarus consiste à emboîter les évaluations les unes sur les autres, les plus primitives en haut, les suivantes plus bas, en donnant ainsi diverses émotions plus ou moins élaborées. En outre, ces évaluations sont construites sur un mode constant, binaire, tout comme l'est la valence.

Les catégories soulignées correspondent à des catégories de jugement. A partir de ceux-ci apparaissent des émotions distinctes. Le schéma suivant rend compte des diverses évaluations qui s'imbriquent, toujours selon une distinction binaire, dans la constitution des diverses émotions considérées comme réactions valencées.

¹⁶⁵ Tableau synthétique de la position de Lazarus qui définit l'émotion comme une réaction « valencée » (Valenced)

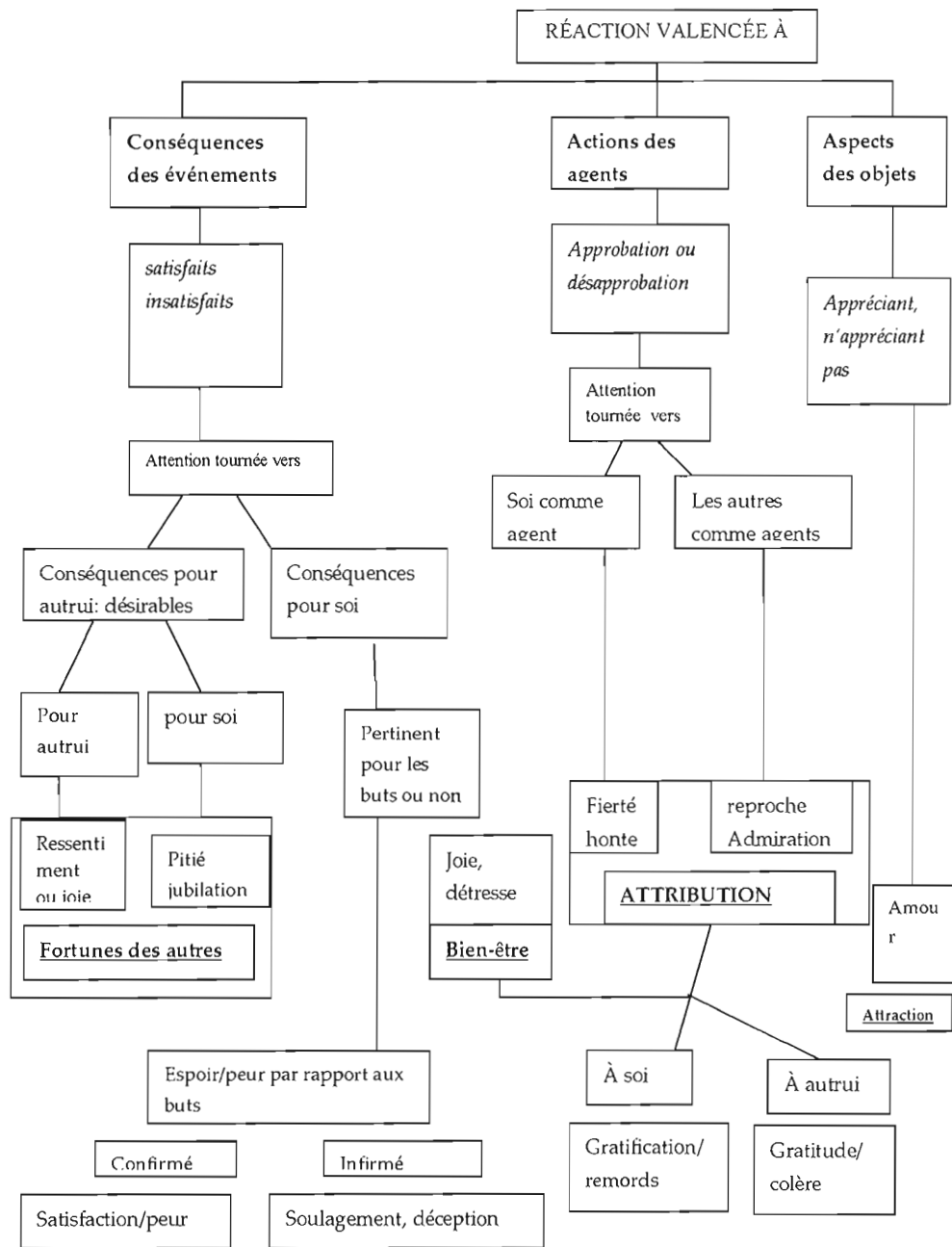


FIGURE 12: LES EMOTIONS COMME REACTIONS VALENCEES GENEREES PAR DIVERSES EVALUATIONS

Pour Frijda (1986, p.204-209), la valence constitue l'un des dix composants de ce qu'il nomme la « structure de signification situationnelle » [situational meaning structure]. Il s'agit d'un ensemble de propriétés environnementales qui définissent la signification d'une situation, qui à son tour, détermine l'occurrence d'émotions. Les autres composants de cette structure sont la difficulté, l'urgence, la clarté, la gravité [seriousness], etc...¹⁶⁶

Nous sommes ici dans la perspective cognitive évaluative qui voit dans les émotions des réponses évaluatives, des évaluations des situations auxquelles nous sommes confrontés. Ce critère est un critère cognitif, dans la mesure où il établit une distinction sur la base du caractère de croyances évaluatives qui causent ou sont constitutives de l'émotion, comme le souligne Greene (1992, p.172). Les émotions positives sont reliées à la croyance de la désirabilité de telle situation – si elle est désirable, c'est-à-dire jugée en accord avec nos buts ou nos intérêts. Une émotion dite positive serait le signe qu'une situation ou qu'un phénomène irait dans le sens de nos buts. Elle serait positive dans le sens où l'évaluation concomitante de la situation par rapport à nos buts et objectifs serait positive. Une émotion négative indiquerait que quelque chose est en train de les contrarier, elle est reliée selon Greene (1992) à la croyance selon laquelle quelque chose est non-désirable. La valence revêt ici un autre sens, celui de la relation à nos buts. La valence non seulement permet de classer les diverses émotions, mais elle intervient au déclenchement du processus, et tout au long de la spécification des émotions particulières.

La valence désigne ainsi dans cette perspective ce qui fait le cœur des émotions, à savoir leur dimension évaluative. La démarche est la même pour les théories qui voient dans le comportement l'aspect constitutif de nos émotions.

¹⁶⁶ Avec la valence, ils déterminent le comportement et l'expérience.

1.13.2.3. Valence et comportement

Les théories comportementalistes ou behavioristes qui étudient les émotions comme des réponses types à des stimuli provenant de l'environnement font intervenir elles-aussi la valence à titre central¹⁶⁷. La valence « positive » fait référence à l'approche, la tolérance, tandis que la valence négative fait référence au retrait, la fuite, le refus et l'agression¹⁶⁸. Ce critère comportemental pour distinguer une émotion positive d'une émotion négative est surtout employé par les psychologues, selon Greene (1992). Si la valence du comportement n'était pas originellement utilisée directement en rapport avec l'émotion, à présent cependant, de nombreux théoriciens relient la valence du comportement et la valence des émotions. La valence pourrait ainsi indiquer une disposition comportementale, et l'émotion est distinguée selon le comportement qu'elle génère ou dont elle est accompagnée.

Mais cette valence comportementale est elle-même complexe, et il est possible d'identifier deux versions de ce critère¹⁶⁹.

Dans la première version, le schéma [*pattern*] de comportement résultant des émotions positives implique un comportement en termes d'approche, tandis qu'une émotion négative serait accompagnée ou synonyme de postures de retrait ou de fuite (MacLean, 1993, Arnold 1963, Izard 1977, Plutchik 1980). La seconde version du critère comportementale est différente et évite l'assimilation de l'approche à quelque

¹⁶⁷ Schneirla, T.C., (1959), cité par Colombetti (2005, p.107.)

¹⁶⁸ Notons d'emblée un aspect problématique ici dans la mesure où l'agression contrairement au retrait est un comportement d'approche. Nous reviendrons sur cette difficulté dans le chapitre suivant.

¹⁶⁹ Greene, (1992. p.172.)

chose de positive et le retrait à du négatif. Dans cette dernière, les émotions positives ont pour résultat un comportement désirable et les émotions négatives des comportements indésirables¹⁷⁰.

Dans sa perspective dite « motivationnelle », Sylvan Tomkins (1962) suppose qu'il existe huit émotions de base, ou affects comme il préfère les nommer. Ces affects se distinguent ensuite, de façon assez classique, en affect positif (l'intérêt, la surprise, et la joie), et en affect négatif (l'angoisse, la peur, la honte, le dégoût et la rage). Ces affects de base sont des réponses modelées de manière innée, sur une base génétique, à des stimuli. A sa suite, Izard étendra cette perspective en lien avec des considérations évolutionnaires. En donnant un sens plus précis à cette distinction entre positif et négatif, il fait référence, dans cette perspective motivationnelle, au type de comportement lié à ces émotions. Pour Izard, l'émotion est une réponse automatique qui ne fait intervenir aucune cognition ni signal cognitif. La valence désigne ainsi un type de comportement, l'approche ou l'attaque pour le versant positif, et la fuite, le retrait ou l'évitement pour le versant négatif.

On a pu souligner une autre définition encore de la valence qui concerne un infléchissement des modes de réflexion et d'attention. Les marqueurs de valence négative tendraient à encourager une direction de l'attention vers l'intérieur, tandis que les émotions positives tendraient à causer un focus tourné vers l'extérieur (Tomkins, 1962). Le fait de ressentir une émotion positive nous engagerait à tourner notre attention vers le monde extérieur et les autres, tandis que des émotions négatives inviteraient davantage à rentrer en nous, à pratiquer une introspection, sans doute inquiète. Il nous semble ici que cette perspective est en lien avec les théories

¹⁷⁰ Si nous comprenons ce que ce critère signifie, il n'est pas précisé pour qui est désirable ou indésirable ce comportement, pour le sujet qui l'adopte, ou pour la société par exemple et autrui....

des émotions sous forme des modes de traitement cognitif. Les émotions détermineraient des modalités de traitement de l'information qui leur seraient propres et qui génèrent des analyses de l'information différentes.

1.13.2.4. Conclusion

Nous venons donc de mettre en lumière l'importance de la valence dans les diverses théories existantes sur les émotions, et d'identifier par là même plusieurs aspects de la valence.

Pour récapituler, nous voyons que dans les théories du ressenti, ou les théories somatiques, la valence recouvre la distinction agréable/désagréable. Dans les théories comportementalistes, la valence désigne la direction du comportement pour ainsi dire, qui est approche ou fuite. Enfin dans les théories cognitives, la valence désigne une évaluation de l'événement comme bénéfique ou comme menaçant, elle a pour sens l'approbation ou la désapprobation du sujet face à un événement ou une situation.

Quoi qu'il en soit de l'objet qu'elle désigne, de la définition qu'on lui donne, la valence recouvre une distinction entre le positif ou le négatif, et fait signe vers une structure qui voit l'opposition de deux pôles¹⁷¹ qui réinvestit la majeure partie des approches sur les affects et les émotions.

Si dans toutes les perspectives, elle est un principe de classification des émotions en deux catégories nettes, ou supposées telles, elle peut permettre ce classement pour deux raisons et intervenir à deux titres distincts. Elle peut aussi permettre de classer et

¹⁷¹ Avec présence ou non d'un élément neutre ou moyen au milieu, ce qui dans ce cas, crée une structure ternaire.

caractériser les manifestations qui composent ou accompagnent une émotion (comportementales ou somatiques). Plus centralement encore, et de manière plus explicite, elle peut être surtout un principe de déclenchement de l'émotion, ce que nous voyons dans les théories évaluatives qui place la valence au premier rang, comme la première évaluation qui génère l'émotion.

La valence se dit de presque tous les aspects de l'émotion, du ressenti, des évaluations cognitives, des comportements qui constituent ou accompagnent une émotion. Il apparaît donc que malgré la diversité des engagements théoriques, et des composants mis en avant, la manière dont les émotions sont pensées par cette perspective des composants est toujours structurée selon un genre de départage premier, une distinction fondamentale, qui est ensuite responsable de deux directions possibles, et de deux groupes distincts d'émotions.

Au sein des approches somatiques reposant sur le composant expérientiel, ce sont ses caractéristiques positives entendues comme agréables, et négatives entendues comme désagréables qui expliqueront l'impact des émotions sur les décisions. Dans les théories comportementales, à autre élément central, autre définition de la distinction. Mais le point central est que cette distinction entre comportement positif, et comportement négatif, joue encore.

Il est véritablement étonnant que la valence se rencontre dans la plupart des théories catégorielles des émotions, qu'elles soient cognitives, somatiques, comportementalistes, et alors même que ces théories se réclament de démarches totalement distinctes et comprennent l'émotion de manière différente. Cela est d'autant plus étonnant que cet aspect était déjà au centre aussi des approches

dimensionnelles. Cette bipolarité¹⁷² de la valence semble être le plus petit dénominateur commun des divers composants de l'émotion, celui dont il ne semble

¹⁷² Il est tentant d'assimiler « bipolarité », « binarité » et « dualité ». Sur les indications de Pierre Livet, nous allons distinguer ces diverses notions.

La dualité, en logique, implique qu'on puisse revenir au duel par une opération du genre de la négation, ce qui est douteux dans le cas des émotions. La binarité (comme la bivalence en logique) implique qu'il n'y a que deux états ou valeurs. Enfin la bipolarité peut admettre soit deux, soit trois valeurs (positif, neutre, négatif), il faut préciser s'il y a un neutre ou non. La notion de dimensionnalité n'implique pas la binarité, mais elle exige qu'une dimension ne soit pas réductible à une autre (ce que signifie l'orthogonalité ou l'indépendance des vecteurs-dimensions).

La dualité exige que l'on dispose seulement de deux possibilités, qui de plus se convertissent l'une dans l'autre, par exemple grâce à une opération comme la négation : pour tout $x \in F$ de $x = \neg x$ il n'existe pas de x tel que $x \neq \neg x$. La bivalence exige que l'on dispose seulement de deux valeurs.

On parle de binarité pour indiquer que l'on ne dispose que de deux symboles (mais on peut les combiner de multiples façons pour désigner différentes valeurs), ou encore qu'on dispose de deux orientations opposées. Si l'on passe aux termes formés sur « polarité », un axe de coordonnées de 0 à l'infini présente une polarité. Un axe qui va de moins l'infini à plus l'infini en passant par 0 présente une bipolarité.

La bipolarité se différencie de la binarité en ce que les valeurs sur l'axe peuvent être en nombre infini. Une bipolarité peut être « univariée », comme pour l'axe de moins l'infini à plus l'infini, ou bivariée, si une fois revenu d'un axe de variation au point 0 il faut repartir dans une direction indépendante, par exemple: (- infini, 0) ; (0, + infini).

Une bipolarité bivariée peut traiter des mêmes données sur les deux axes –sous différentes évaluations, si entre ces évaluations on peut établir des conversions possibles (voir <http://www.irit.fr/recherches/ASRTP11/TransBipolarites.pdf>). Ou bien elle peut traiter de propriétés différentes du même phénomène. Il est aussi possible d'avoir des polarités multivariées (si on peut repartir de 0 sur plusieurs axes). Le point 0 peut n'être qu'un renversement de valence, sans avoir de valence propre par lui-même, ou bien être un état qui a une valeur propre (la neutralité ou l'indifférence). On peut aussi avoir des phénomènes qui

pas possible de se passer, celui qui est au centre de l'impact que les émotions peuvent avoir sur les prises de décision et les jugements, et qui en même temps semble tellement simple qu'il ne semble pas valoir la peine d'être mentionné ou pris pour objet d'étude comme tel. Néanmoins cette structure récurrente et d'apparence simple ne doit pas masquer la réalité profonde de la notion en question, qui est éminemment complexe et dotée de significations diverses. Les sens que l'on a pu trouver pour expliquer la distinction entre positif et négatif sont eux-mêmes pluriels et emmêlés. La distinction entre positif et négatif appliquée aux émotions s'avère d'emblée une propriété délicate à désigner et par suite à étudier. Nous étudierons ces difficultés dans le chapitre suivant.

Afin d'étudier et de mettre à l'épreuve cette notion centrale et récurrente de la valence, nous pouvons énoncer quatre principes. Par ces principes, nous explicitons les conditions de l'application de la valence telle que les théories précédentes l'utilisent. Ainsi, par exemple, si la valence détermine la direction du comportement, elle doit être unique et identifiable. Comme elle indique une bipolarité, elle divise les émotions en deux catégories nettes. Il faudra voir si ces conditions sont remplies dans les diverses émotions existantes.

Nous formulons en outre des principes qui décomposent la place et le rôle que peut avoir la valence dans les théories des émotions. Ces principes sont en général supposés de manière tacite au sein des théories des émotions, ou ils découlent du rôle qui est attribué à la valence. L'étude critique que nous ferons de la valence consistera à tester ces principes et conditions d'application de la valence, et permettra de voir

présentent différentes bipolarités, dont les points neutres sont indépendants entre eux. Ils sont multidimensionnels.

Nous remercions Pierre Livet pour son aide dans ces clarifications.

quel rôle que la valence peut tenir. Est-ce qu'elle est utile pour comprendre le rôle des émotions? Est-elle suffisante ou doit-elle être complétée, ou dépassée? Expliciter ces présupposés, tester leur solidité et leur pertinence nous permet de préciser la portée de validité de la notion et sa solidité. Voici ces conditions implicites d'application de la valence :

- i. Chaque émotion possède une valence unique et identifiable.
- ii. Les émotions sont divisibles en deux groupes à valence soit positive, soit négative¹⁷³.

Portée et rôle de la valence dans l'étude des émotions :

- iii. La valence est une notion importante pour comprendre les émotions en général.
- iv. La valence est une notion suffisante et solide dans l'étude du rôle des émotions au sein des raisonnements et des prises de décision.

Dans le chapitre suivant, nous allons montrer que les présupposés 1 et 2 sont problématiques. Nous allons soutenir plus loin que, malgré le fait que les présupposés 1 et 2 posent problème, le présupposé 3 peut être maintenu tandis que le présupposé 4 qui concerne en quelque sorte la portée de la valence dans l'étude des émotions doit être abandonné dans une compréhension simple de la valence et qu'il doit être dépassé pour une appréhension plus fine et complexe de cette notion.

¹⁷³ Se pose la question de savoir s'il y a un état neutre, un point 0. L'indifférence ou l'absence d'émotion est généralement citée. Dans ce cas on peut parler de bipolarité - on part d'un neutre, on peut aller vers un pôle ou l'autre. S'il n'y a pas de point 0 ou neutre, il vaut mieux parler de dualité ou d'opposition entre négatif et positif. Une condition forte serait qu'on trouve un point neutre qui soit le même pour toutes les dimensions sur lesquelles on peut avoir des oppositions bipolaires différentes, mais ce n'est pas nécessaire.

Il nous faudra essayer de comprendre si ce contraste entre positif et négatif peut rendre compte des diverses contributions des émotions aux prises de décision. Il est possible que ce contraste minimal puisse expliquer la participation des émotions aux prises de décisions, tout comme il est possible qu'il n'y suffise pas, et qu'il faille abandonner cette distinction problématique. Nous verrons que ni l'une ni l'autre de ces possibilités ne convient et que l'alternative se solde par un dilemme dans la mesure où la valence est à la fois un concept central et problématique. Nous nous demanderons alors s'il ne faut pas plutôt la dépasser dans une perspective nouvelle.

CHAPITRE VI

AMBIGUÏTÉ ET SIMPLICITÉ : LES FAIBLESSES DE LA VALENCE

Après avoir présenté la valence, précisé le sens qu'elle peut prendre et la manière dont elle intervient dans les diverses théories, la thèse que nous souhaitons développer dans ce chapitre est la suivante : nous pensons que l'usage habituel qui est fait de la valence dans les théories qui s'y appuient est un usage conceptuel trop imprécis et flou¹⁷⁴, et qu'il donne lieu à un grain d'analyse empirique trop grossier pour rendre compte adéquatement des émotions d'une part, et d'autre part de leur intervention au sein des raisonnements et des prises de décision d'autre part.¹⁷⁵

Pour ce faire, nous allons présenter des critiques à l'égard du concept de valence qui remettent en question son usage dans la compréhension des émotions et dans l'explication de leur rôle dans les prises de décision. Il est important de comprendre que nous présenterons toutes les critiques qu'il est possible de faire à l'égard de la valence, sans nous demander pour l'instant s'il est possible de les nuancer ou de les disqualifier avec des précisions conceptuelles supplémentaires. Nous ne les endossons ainsi pas toutes, et nous critiquerons celles qui nous paraissent faibles ou inadaptées dans le chapitre suivant, pour maintenir celles qui sont plus sérieuses.

¹⁷⁴ En plus ou en dehors même du fait de savoir si elle recouvre une structure binaire ou bipolaire (avec un troisième terme neutre).

¹⁷⁵Ce n'est pas la valence en général que nous mettons en doute, mais son traitement habituel par les théories de l'émotion. Nous verrons dans le chapitre suivant comment maintenir la pertinence de cette notion sans tomber dans les erreurs que nous allons mettre en évidence ici.

Pour l'instant, nous pouvons dire que l'utilisation problématique de la valence transparaît sous forme de deux difficultés, que nous allons développer successivement.

Colombetti présente ainsi ces deux difficultés : « Je distingue les problèmes qui concernent la confusion entre les divers usages de la notion de valence, des problèmes qui viennent de l'idée selon laquelle les émotions et/ou leurs aspects peuvent être dichotomisés ». (Colombetti, 2000, p. 104)

Nous identifierons et analyserons deux types de difficultés :

1. Nous sommes, tout d'abord, face à un problème de précision conceptuelle. Le concept de valence est nettement polysémique et ambigu, et ses contours sont flous. Cette indétermination est à la source d'amalgames et de confusions lorsque vient le moment de l'utiliser dans l'étude des phénomènes émotionnels. Un outil aussi polysémique ne peut constituer facilement une porte d'entrée solide dans l'étude des émotions. Ainsi, nous montrerons, contrairement au présupposé (i), qu'il n'est pas possible d'affirmer aisément que chaque émotion possède une valence unique, et de l'étudier à partir de cette caractéristique.
2. Le second type de difficulté concerne la prise en compte des émotions dans leur diversité et leur pluralité. Si les phénomènes émotionnels sont caractérisés par une grande diversité, la valence implique, quant à elle, une structure bipolaire simple, entre positif et négatif. Le phénomène auquel elle s'applique doit ainsi posséder la même structure dichotomique. Nous verrons en quoi cette structure simple pour un phénomène complexe et varié pose problème. Ce sera l'occasion de la remise en cause du présupposé (ii) selon lequel la classe des émotions est divisible en deux sous-classes nettes et mutuellement exclusives. Les théories qui reposent sur le concept de valence ne semblent souvent pas à même de capter ou retenir les nuances et la diversité empirique qui règnent au sein des émotions. Or nous pensons que, dans

ce domaine, la finesse empirique est centrale et une étude rigoureuse ne saurait ignorer cette diversité empirique, à défaut de rater sa cible.

1.14. PREMIÈRE DIFFICULTÉ: L'AMBIGÜITÉ DE LA VALENCE

La distinction entre positif et négatif à propos des émotions semble être de sens commun. Intuitivement nous nous sentons capables de dire si les émotions courantes que sont la peur ou l'amour sont positives ou négatives. Le problème intervient plutôt et centralement lorsqu'il s'agit de préciser le sens de ces adjectifs. En effet, qu'entendons-nous précisément par la distinction entre positif et négatif? Est-il possible de préciser ce que désignent ces adjectifs quant aux émotions? Est-il possible de dépasser l'intuition et le sens commun dont un traitement théorique des émotions ne saurait se satisfaire?

Les critiques sont nombreuses et vives quant à l'usage imprécis et ambigu de cette notion pourtant récurrente. Colombetti souligne la fragilité de ce concept quant à sa précision. Elle pointe la négligence avec laquelle la notion est souvent utilisée, justement à cause de son aspect faussement simple et intuitif :

« Souvent le terme de "valence", "positif", "négatif" apparaissent sans définition préalable, sur la supposition que leur sens est clair et indiscutable. Cependant, ce qui est « positif » ou « négatif » dépend des préoccupations de chacun. » (Colombetti, 2005, p.104)

Prinz souligne également l'ambigüité fondamentale et le manque de solidité de la distinction positif/négatif appliquée aux émotions :

« Les termes positif et négatif ne sont pas terriblement informatifs. On veut savoir : Qu'est-ce qui rend les émotions positives si positives et les émotions négatives si négatives? Il serait utile de remplacer ces termes génériques par une

caractérisation plus informative. Il s'avère qu'il existe peu de consensus sur la manière dont cette caractérisation devrait être faite.» (Prinz, 2004, p.168)

Il est fréquent que les adjectifs « positifs » ou « négatifs » soient utilisés sans explicitation. Lorsque leur sens est précisé, l'ambiguïté n'est pas moins grande tant les réponses sont diverses. En effet ce qu'est la valence précisément, et le sens qu'elle recouvre ne dispose pas de réponse nette, et les interprétations sont diverses d'une théorie à l'autre. Charland rappelle ainsi la pluralité des sens de la valence et les diverses acceptions que peut prendre la polarité qu'elle sous-tend :

« Les interprétations typiques du concept de valence dans les théories de l'émotion incluent les polarités du bien et mal (Kahneman 1999), du chaud et froid (Berkowitz 2000), du plaisant et déplaisant (Russell 1980), du plaisir et de la douleur (Frijda 1986), de l'approche et du retrait (Davidson 1992), de la joie et de la tristesse (Damasio, 2003). » (Charland, 2005, p.236)

Préciser le sens de la valence révèle immédiatement la grande polysémie de la notion comme nous venons de la voir dans le chapitre précédent, avec des sens différentes d'un type de théorie à l'autre, des théories dimensionnelles aux théories catégorielles, (somatique, comportementale ou cognitive, pour les plus fréquentes). Cela pose tout d'abord un problème de confusion entre les diverses théories, et d'accumulation de sens entre lesquels il semble difficile de choisir, et difficile de se repérer.

Telle est la critique majeure que formule Colombetti moins à l'égard de la notion, que de l'utilisation imprudente qui en est faite :

« Le manque d'explicitation s'est accumulé au fil des ans, conduisant à un faisceau de définitions et de caractérisations croisées. Des sens différents de la « valence » surgissent souvent par inadvertance et influencent la théorie. Moins l'on est conscient de ces sens différents, plus il est probable qu'on les admette et les confonde lorsqu'on emploie le terme. » (Colombetti, 2005, p.104)

Nous allons appréhender ces difficultés du sens de la valence en nous intéressant d'abord aux approches dimensionnelles des émotions, et dans un second temps, aux approches catégorielles.

1.14.1. Les ambiguïtés de la valence dimensionnelle

Dans les théories dimensionnelles, nous pouvons voir que l'usage de la valence est à l'origine de deux difficultés majeures.

Tout d'abord, ces théories reposent sur des dimensions générales et courantes. En effet, la valence et l'intensité par exemple utilisées pour étudier les émotions, concernent aussi bien d'autres phénomènes et elles s'appliquent à d'autres ressentis que les émotions. La faim, la douleur ou la sensation de bien-être, peuvent s'appréhender par la dimension hédonique et la dimension d'intensité sans être pour autant des émotions. Se reposer sur la valence tend à créer un amalgame de phénomènes qui rentrent dans ce cadre dimensionnel mais qui sont pourtant distincts. La valence des approches dimensionnelles pose ainsi problème pour comprendre spécifiquement les émotions parce qu'elle appréhende ces événements psychiques particuliers par le biais de dimensions communes à de nombreux événements psychiques qui sont polarisés mais qui ne sont pas forcément émotionnels. Sans doute cette catégorisation des émotions par quelques dimensions rend-elle son objet plus expérimental parce que plus simple, mais cette simplicité est pour nous outrancière et aboutit surtout à des erreurs.

Ainsi, dans la perspective où l'on saisit les émotions par ces dimensions communes à de nombreux autres phénomènes, la valence est assez peu informationnelle quant à la nature des émotions, et elle ne nous informe pas sur leurs spécificités par rapport à d'autres événements psychiques. Elle ne peut donc pas saisir l'impact propre aux

émotions sur les jugements et prises de décision par le biais d'une caractéristique qui concerne de nombreux autres phénomènes (la faim, la douleur), à moins qu'il soit possible de prouver que les émotions interviennent et agissent dans nos comportements au même titre que ces autres sensations polarisées, mais il s'agit là d'une prémisse qui doit être creusée et démontrée, ce qui est rarement, si ce n'est jamais, le cas.

De plus, et c'est là la seconde difficulté de ces perspectives, se reposer sur quelques dimensions dont la valence ne permet pas de cerner les différences qui existent au sein même de la catégorie d'émotions. Les nuances entre les diverses émotions, comme entre le remords et le regret par exemple, négatives et qui peuvent être intenses, ou la joie et l'amour, positives, sont difficilement appréhendables par une analyse où interviennent seulement la valence et l'intensité.

Le désavantage de ces approches dimensionnelles est double. Par la valence, elles rabattent les émotions sur des phénomènes polarisés qui peuvent n'avoir rien d'émotionnel, d'une part, et d'autre part, elles gomment et neutralisent toute nuance entre les émotions mêmes. La question de la spécificité des émotions en tant que catégorie, et au sein de cette catégorie, constitue l'objection massive qu'il est possible d'opposer aux perspectives dimensionnelles, et la notion de la valence s'expose ici aux critiques plus générales que l'on peut adresser à ces approches dimensionnelles dans lesquelles elle est centrale.

1.14.2. Les ambiguïtés de la valence catégorielle

Si la difficulté des approches dimensionnelles réside finalement dans leur simplicité et les confusions qu'elle entraîne, la difficulté des approches catégorielles est presque inverse, et elle concerne la complexité de l'émotion qui est impliquée et la diversité

de ses aspects. Dans cette perspective, les émotions sont dotées de composants divers, leur contenu somatique, leurs évaluations cognitives, leurs conséquences comportementales par exemple. Ces divers éléments qui constituent l'émotion peuvent se voir attribuer chacun une valence. Quels sont les rapports entre les valences des divers aspects ou composants émotionnels identifiés entre eux, et avec la valence générale de l'émotion considérée comme un tout. C'est la plasticité et la complexité de l'émotion, et la plasticité correspondante de la valence, qui sont ici en jeu.

L'un des problèmes majeurs qui touchent la valence et son usage dans la compréhension des émotions concerne les passages, explicites ou implicites, de la valence d'un aspect de l'émotion, à la valence des autres aspects, et à celle de l'émotion considérée comme un tout. Colombetti souligne cette confusion et ces glissements.

« Selon moi, les problèmes issus des usages de la valence peuvent être divisés en deux groupes: Il y a tout d'abord les problèmes de confusion dérivant de la tendance à alterner et passer de la valence comme signe d'une émotion *tout court* à la valence comme signe des différents aspects de l'émotion. Une telle confusion [...] crée une simplification excessive et ignore des cas courants de l'émotion; parce qu'une émotion est agréable, il ne s'en suit pas qu'elle soit par elle-même positive, ou qu'elle implique un comportement positif, une expression faciale positive, ou une évaluation positive, etc... » (Colombetti, 2005, p.113).

Dans les perspectives que nous avons appelé catégorielles, la tentation est en effet grande d'étendre le signe de l'un des composants aux autres composants de l'émotion, pour généraliser au tout de l'émotion la valence de l'un de ses aspects. Charland illustre ce problème de glissement par l'exemple fréquent d'un glissement de la valence de l'affect à celle de l'émotion prise comme un tout.

« L'idée selon laquelle les émotions individuelles ont une valence est une conception répandue aussi bien dans les théories philosophiques que dans les théories psychologiques de l'émotion. (Ben Ze'ev 2000, Gordon 1987, Lazarus 1991, Ortony, Clore Collins 1988, Prinz 2004). Dans ce cas, la valence est tenue pour être une propriété des émotions individuelles. Ainsi il est souvent dit que la peur est une émotion négative tandis que la joie est une émotion positive. Appelons ainsi la valence de l'émotion. Normalement, la valence de l'émotion est considérée comme étant une propriété objective intrinsèque des émotions individuelles globales [individual whole emotion]. Une émotion donnée est simplement dite être positive ou négative. Parfois, ce n'est pas l'émotion comme un tout qui est dite être positive ou négative mais plutôt ce sont des affects individuels. Dans ce cas, la valence est tenue pour être une propriété des affects individuels [l'expérience ressentie consciente de l'émotion]. Ainsi il est souvent dit que ressentir la peur (feeling frightened) est un affect négatif, et que ressentir la joie (ou se sentir joyeux) (feeling joyful) est un affect positif. Appelons cela la valence de l'affect. » (Charland, 2005, p. 236)

Qu'une émotion comprenne un ressenti désagréable (valence négative de l'affect) n'implique absolument pas que l'émotion soit en elle-même et dans sa globalité négative. De même, il n'est pas possible de passer d'un aspect à l'autre de l'émotion en étendant au second la valence du premier. Qu'une émotion ait un ressenti désagréable n'implique pas pour autant que le comportement induit soit de valence négative (c'est-à-dire, selon le sens propre à cette approche comportementale, qu'il implique un retrait ou un recul).

Il est en effet possible de montrer que la plupart du temps il n'y a pas de rapport nécessaire entre ces diverses valences, et qu'il n'est pas possible de passer de la valence de l'un des aspects à la valence d'un autre aspect ou encore à la valence générale de l'émotion par transitivité. La valence n'est pas transitive dans ces approches catégorielles, et les glissements fréquents qui existent entre ces divers éléments sont la plupart du temps illégitimes et erronés.

La valence catégorielle consiste à trouver dans l'un des composants, propre à la perspective théorique choisie, le signe de la valence de l'émotion prise dans sa globalité. De tels glissements sont-ils possibles ? La transitivité peut-elle être attribuée à la valence des émotions ?

Colombetti nous alerte ainsi sur des glissements de sens tentants et pourtant indésirables dans la mise en continuité des divers aspects de l'émotion. Ces glissements consistent à conclure de la valence d'un des aspects de l'émotion à celle d'un autre aspect, alors même qu'il n'existe aucun lien de nécessité entre eux. L'un des exemples que Colombetti donne pour ces glissements de sens se rapporte à la position de Davidson. Elle souligne qu'il utilise les catégories « positif » et « négatif » tant pour divers aspects de l'émotion, que pour les émotions elles-mêmes. Ainsi il utilise le terme de « valence » à propos de la valence du comportement, et il soutient que l'approche (disposition comportementale dite positive) dépend des régions corticales préfrontales gauches, tandis que le retrait (disposition comportementale dite négative) dépend des régions corticales préfrontales droites. Colombetti (2005, p.107) précise que Davidson passe souvent, de ce rapport différencié des hémisphères aux comportements à l'idée que les *émotions tout court* positives dépendent de l'hémisphère gauche, tandis que les *émotions tout court* négatives dépendent du droit. Il déduit la latéralisation de la valence globale de l'émotion à partir de latéralisation de la valence du comportement : « En d'autres termes, il tend à inférer la latéralisation de la valence émotionnelle de la valence du comportement. » Mais le glissement ne s'arrête pas là dans la mesure où il lie ensuite la latéralisation hémisphère gauche-positif/ hémisphère droit-négatif, venant de la valence du comportement, à la valence de l'affect. Il identifie ainsi la valence de l'affect ressenti, en affirmant que les émotions dites positives parce que reliées à l'hémisphère gauche (par le biais du comportement) sont agréables, tandis que les émotions dites négatives seraient désagréables. « Cette tendance conduit ensuite chez

lui à latéraliser la valence de l'affect: les émotions positives de l'hémisphère gauche sont agréables, tandis que les émotions négatives de l'hémisphère droit sont désagréables.» (Colombetti, 2005, p.107) En opérant une association avec des expressions faciales positives et négatives, il regroupe finalement tous les aspects positifs et négatifs d'une émotion en des traits de personnalité positifs ou négatifs dépendant de l'activation hémisphérique gauche ou droite, qui sont ce qu'il appelle des « styles cognitifs ».

<i>Position de Davidson : mise en lumière des glissements successifs effectués entre les diverses valences (de haut en bas)</i>					<i>Contre-exemple à l'analyse de Davidson</i>
	Hémisphère gauche	<i>Exemple corroborant : la joie, la fierté ou l'enthousiasme</i>	Hémisphère droit	<i>Exemple corroborant : la Peur, ou la tristesse</i>	<i>Contre exemple : la colère</i>
La Valence du Comportement : avec glissement vers ...	Positif approche	Implique une approche	Négatif = retrait	Implique la fuite	Approche = positive
La Valence de l'Émotion tout court : avec glissement vers...	Positive	Est une émotion positive paradigmatique	négative	Est une émotion négative paradigmatique	Négative en général
La Valence de l'Affect	Agréable	Est agréable	Désagréable	Est désagréable	Est désagréable = négative
Valence des expressions faciales	Positive	Est exprimée par une expression positive	Négative	Est exprimée par une expression négative	Généralement pensées comme négatives

TABLEAU 5: LES GLISSEMENTS ENTRE VALENCES DANS LA THEORIE DE DAVIDSON

Au glissement d'une valence à une autre qui fonctionne pour certaines émotions classiques, il est néanmoins possible d'opposer des contre-exemples, dont la colère, qui est paradigmatique de l'ambivalence de la valence dans la mesure où elle est souvent considérée comme étant à la fois une émotion déplaisante et négative, d'un point de vue moral, et pourtant source d'approche et d'action plutôt que de fuite ou de retrait, en quoi elle se rapproche des émotions positives d'un point de vue behavioriste¹⁷⁶.

Le point central de l'opposition à ces glissements faciles réside dans le fait que la valence de l'affect n'est liée que de manière contingente à la valence du comportement et au caractère général de l'émotion. Ce n'est pas parce qu'une émotion tend à induire des comportements d'approche qu'elle sera nécessairement ressentie comme agréable, ou qu'elle sera considérée comme une émotion positive¹⁷⁷.

Nous pouvons donc conclure de ces analyses deux positions. Tout d'abord, la valence n'est pas une propriété transitive d'un aspect de l'émotion à l'autre, et son signe ne se communique pas automatiquement aux différents aspects d'une même émotion. Ce sont les glissements implicites ou non aperçus pour eux-mêmes qui posent problème. Pour Colombetti,

« le message à retenir jusque là est qu'une émotion et ses comportements, ressentis, (...), spécifiques, s'ils ont le même « signe de valence », ne s'assemblent [together] pas nécessairement. La leçon pour les théoriciens des émotions est alors qu'ils doivent garder une trace de leurs raisonnements, et

¹⁷⁶ Nous verrons s'il est possible de lever la difficulté mise en évidence par l'exemple de la colère plus tard.

¹⁷⁷ Cette analyse pourrait mettre en cause de manière centrale l'association retrait-négatif et approche-positif, que les approches comportementalistes effectuent. Si ce rapprochement est contingent, nous pourrions comprendre plus facilement pourquoi le passage d'un aspect à l'autre est indésirable.

rendre explicites leurs raisons pour appeler une émotion et/ou ses aspects "positifs" ou « négatifs ». (Colombetti, 2005, p.115)

Cette difficulté concerne la pratique et la méthode d'études et peut être facilement évitée.

Mais si les glissements ne sont plus possibles d'une valence d'un aspect émotionnel à l'autre, se pose un second problème majeur pour les approches catégorielles, qui concerne l'attribution d'une valence unique à l'émotion considérée dans sa globalité. Cette attribution d'une valence unique à l'émotion prise comme un tout semble à première vue délicate.

En effet, la distinction entre positif et négatif, couramment attachée à l'émotion, comme nous venons de le voir, se retrouve à chacun de ces divers niveaux et peut s'appliquer à chacun de ces composants. Dès lors ce qui peut être présenté comme la valence d'une émotion n'est souvent en fait que la valence d'un des composants de l'émotion dépendant du choix inhérent à la perspective théorique en question, et il semble difficile d'accorder une valence unique générale agrégeant les diverses valences des aspects particuliers. De là, il n'est pas possible pour l'instant de connaître la valence de l'émotion prise dans sa globalité, si tant est qu'elle en ait une. Il est nécessaire dès lors de garder en tête que la valence peut se dire conjointement de plusieurs aspects de l'émotion, et que ces diverses valences ne sont pas forcément de même signe.

Dans les cas où certaines théories parlent de la valence d'une émotion comme un tout, ou sans préciser qu'il s'agit d'un aspect particulier de l'émotion, il faut apercevoir que cette affirmation repose en fait sur deux prémisses masquées : tout d'abord un présupposé théorique concernant le trait qui constitue le cœur de l'émotion, et ensuite une attribution de la valence de ce trait au tout de l'émotion (en écartant ainsi les valences des autres traits si elles sont différentes).

Une telle extension sans précaution de la valence d'un ou plusieurs aspects à la valence générale conduit à nier la complexité du phénomène de l'émotion et à le rabattre ou le restreindre à n'être représenté que par l'un de ces aspects. Un souci de synthèse et d'appréhension du phénomène de manière globale et simple peut être compréhensible mais cela ne doit pas se faire au détriment de la rigueur et de la précision. Vouloir dégager une valence de l'émotion globale participe de ce souci synthétique, mais il est nécessaire de nous demander si cela est faisable et souhaitable.

Cette difficulté d'identification d'une valence unique signifie l'importance de manier la valence avec précaution. Nous pouvons ainsi distinguer un problème premier d'ambiguïté concernant la valence de l'émotion. Il y a diverses valences pour divers aspects de l'émotion et résumer la valence de l'émotion à celle de l'un de ses aspects ne va pas de soi. Il pourrait être possible alors de s'en tenir là, et de souligner la nécessité dorénavant de préciser le composant de l'émotion qui est en cause lorsque nous parlons de l'émotion. Cependant l'ambiguïté ne s'arrête pas là et pourrait être plus fondamentale. Il pourrait y avoir une impossibilité de discerner la valence même des composants pris individuellement. Cette fois-ci c'est la structure dichotomique de la valence comme telle qui est visée, la portée même de la notion qui est en cause et non la pluralité des valences. Nous allons voir comment.

1.15. SECONDE DIFFICULTÉ : LA DICHOTOMIE AU CŒUR DE LA VALENCE

Après avoir mis au jour les sens possibles de la notion de valence, en montrant qu'ils sont nombreux et par là-même sources de confusion, nous souhaitons à présent dégager la deuxième difficulté introduite précédemment, à savoir celle qui concerne la propriété au cœur de la valence, la dichotomie. Un phénomène valencé est soit

positif, soit négatif¹⁷⁸. Cela suppose, si la valence se dit d'une émotion, que cette émotion peut être dite soit positive soit négative. En ce qui concerne un composant de l'émotion, dans une approche catégorielle que nous adoptons, puisque c'est celle pour laquelle la valence pose le plus de difficulté, cela signifie que sa valence est à un temps *t*, soit positive, soit négative, et ne peut pas être les deux à la fois de manière conjointe. Est-il possible d'opérer ce départage aussi facilement? Cette structure dichotomique est-elle applicable aux émotions sans problème ?

Nous allons dans un premier temps développé l'analyse de Colombetti qui porte précisément sur ce problème. Celle-ci repose sur deux principes. Tout d'abord pour Colombetti, étant donné la structure dichotomique de la valence, il n'est pas possible de combiner des valences de signes différents au sein d'une même émotion ou d'un même aspect de l'émotion. Ensuite, cette dichotomie rendrait impossible, selon elle, tout mélange de valences et donc d'émotions, toute possibilité d'émotion mêlée ou mixte :

« Les usages de la valence repérés plus haut supposent que les différents aspects de l'émotion peuvent être dichotomisés, et que les deux termes de la dichotomie sont mutuellement exclusifs. « moins de valence positive » implique « plus de valence négative¹⁷⁹ », ce qui ne laisse pas de place à des mélanges (typiquement humain mais pas nécessairement uniquement.) » (Colombetti, 2005, p.115.)

¹⁷⁸ Ou neutre dans le cas d'une structure bipolaire avec un élément neutre ou moyen.

¹⁷⁹ Ici, Colombetti semble introduire la notion de gradualité, mais il n'est pas nécessaire à une structure graduelle binaire qu'un degré inférieur dans le positif revienne à un mouvement négatif (moins positif n'est pas forcément équivalent à plus négatif, etc.). Ici Colombetti semble ainsi utiliser ou supposer une structure différente de la valence « classique », identifiée jusque-là. Nous maintenons néanmoins cette citation dans la perspective de l'impossibilité du mélange que contient la dichotomie impliquée par la valence. A supposer même qu'il existe un élément neutre, cet élément n'est pas un mixte de positif et de négatif.

Il ne serait pas possible logiquement étant donné la structure dichotomique bipolaire impliquée par la valence de combiner des valences de signes différents (positif et négatif) au sein de la même émotion ou du même aspect de l'émotion¹⁸⁰.

Tel est le principe sur lequel repose cette notion pour Colombetti, et qui pose un problème véritable de portée de la notion. La difficulté qui concerne la dichotomie semble plus profonde et décisive que celle qui a trait à l'aspect polysémique de la notion. Elle touche la validité et la portée même du concept de valence. Si l'émotion ne peut être saisie dans une dichotomie franche, la valence semble ne pas pouvoir lui être appliquée de manière informative¹⁸¹. C'est le sens du constat de Colombetti:

« Il y a alors des problèmes plus profonds et délicats qui proviennent de l'idée qu'une émotion et ses aspects peuvent être dichotomisés. La valence est typiquement caractérisée en pôles mutuellement exclusifs. Ce qui exclut logiquement toute possibilité de mélange. Cette caractérisation simplifie également à outrance et ignore les émotions vécues au quotidien, mais d'une manière plus fondamentale et inquiétante. Tandis que le premier groupe de problèmes met en lumière un manqué de clarté et d'accord dans les usages du terme « valence » qui pourraient être résolus par des explicitations, le second groupe de problèmes remet en question l'utilité de la notion actuelle de valence en tant qu'outil descriptif et explicatif d'une théorie de l'émotion. » (Colombetti, 2005, p. 114)

La bipolarité exclusive (être soit positif soit négatif) est-elle effective au sein de toutes les émotions ? Peut-on répartir les émotions en deux groupes de valence nets et exclusifs, étant donné que la possibilité de mélange de valence est exclue

¹⁸⁰ Nous reviendrons sur cette impossibilité de combiner plusieurs valences, de même que sur la question du mélange dans l'émotion plus loin dans notre bilan des difficultés.

¹⁸¹ Nous reviendrons de même sur cette conclusion de Colombetti plus loin.

logiquement par la notion ¹⁸²? Il est important de poser cette question de la structure dichotomique dans la mesure où cette difficulté est plus grave et plus profonde que la première. En effet, par rapport à la polysémie, il serait possible d'y remédier en précisant à chaque fois de quelle valence particulière il est question. Cela serait ni aisé ni commode, mais faisable. Cependant, les problèmes perdureraient, selon Colombetti, puisque c'est la structure même qui est impliquée par la valence qui est problématique et ce, quelque soit le sens qu'on lui prête. Au niveau de la dichotomie impliquée par la valence, la difficulté est plus inquiétante parce qu'elle a trait à la structure même de l'objet étudié, et non à la possibilité de précision lexicale. Ici ce n'est plus la pluralité des aspects et le glissement de l'un à l'autre qui pose problème, mais bien la possibilité même, pour chaque aspect, de se voir attribuer une et une seule valence. C'est en cela que cette objection de la dichotomie exclusive est plus profonde et cruciale dans la mesure où elle remet en cause la pertinence de la notion en attaquant son sens et sa structure même, qui exclut la possibilité du mélange. Il apparaît en effet que certaines émotions possèdent en même temps, selon le même aspect, intrinsèquement, plusieurs valences, ce qui est problématique, la valence étant une notion exclusive.

Nous allons développer dans cette section deux séries d'arguments.

¹⁸² Dans ce chapitre, nous sommes en train de retenir et de présenter les diverses critiques possibles de la valence sans nous demander pour le moment si l'on ne pourrait pas les éluder, voire les disqualifier, par quelques distinctions supplémentaires. Nous reviendrons dans les chapitres ultérieurs sur les limites de ces critiques. Nous pouvons dire pour l'instant que les problèmes classiques de mélange de valence (pour la colère par exemple) sont en général résolus en distinguant des dimensions différentes, avec des valences sur chacune de ces dimensions et donc en raffinant la notion de valence. La colère est déclenchée par quelque chose qui nous déplaît, mais sur une autre dimension, celle de la tendance à l'action, elle induit un comportement actif et non de retrait, etc.

1. La première consiste à montrer que l'indécidabilité joue aussi au niveau des composants de l'émotion, et que leur valence n'est pas unique, ce qui remet en question la possibilité de cette notion dichotomique au niveau global de l'émotion. Nous développerons des exemples montrant qu'il existe des cas d'émotion pour lesquels la valence des aspects est indécidable parce que ces émotions sont complexes et non strictement bipolaires. Les difficultés et ambiguïtés apparaissent au cœur des valences des divers aspects de l'émotion alors même qu'on croyait pouvoir grâce à eux résoudre le problème qui se posait au niveau de la valence globale de l'émotion.

2. Ensuite, une fois ces divers exemples et difficultés présentés, nous tenterons dans un second temps d'identifier les diverses manières dont la valence des émotions peut être composée et complexe.

1.15.1.L'indécidabilité de la valence des composants

Commençons par notre première série d'arguments concernant la dichotomie de la valence des émotions.

Si agréger les diverses valences des composants en une seule pour trouver la valence générale de l'émotion paraît difficile, nous devons souligner aussi que la valence des aspects particuliers peut-être elle aussi problématique. Nous allons prendre un exemple au sein des composants les plus fréquemment soulignés dans les émotions.

Tout d'abord, à propos de la perspective somatique ou expérientielle, qui met en avant l'expérience du ressenti de l'émotion ou l'aspect corporel de celle-ci, des difficultés apparaissent. Plusieurs valences concomitantes peuvent être identifiées au

sein de ce seul composant. Une émotion peut être à la fois agréable et désagréable, et dans ce cas il est difficile de savoir si on la qualifie de positive ou négative.

Des émotions à ressenti traditionnellement agréable peuvent être considérées comme désagréables sous un autre angle, souvent plus élaboré. Par exemple, il est agréable de se sentir fier pour une action ou une réussite, mais si des éléments religieux et culturels se mêlent à ce premier aspect de l'émotion, il peut être désagréable (parce qu'immoral et donc honteux¹⁸³) de ressentir cette émotion par ailleurs agréable. De même par exemple, on pourrait penser qu'il peut être désagréable de ressentir de la joie et de rire en la présence d'une personne qui par ailleurs vous irrite ou contre laquelle vous avez du ressentiment. Il pourrait être désagréable et frustrant de se rendre compte que finalement cette personne n'est pas si détestable que cela et qu'il est possible de ressentir un certain bien-être en sa compagnie.

Nous pouvons distinguer des cas où une émotion à ressenti désagréable au prime abord et traditionnellement est considérée comme positive et agréable à un autre point de vue. Ainsi être confronté à un grande tempête ou un terrible orage tout en étant protégé, déchaînements naturels que Kant donnait comme exemple de sublime, peuvent créer des ressentis désagréables (de peur par exemple) mais aussi des émotions positives (comme l'admiration devant les forces de la nature, et la joie de se sentir sain et sauf). De même la peur ressentie dans les sports dits extrêmes s'accompagne d'un plaisir qui peut être recherché pour lui-même. Deux valences opposées peuvent être identifiées ici dans ces émotions complexes. La tristesse nous fournit un autre exemple de valence composée, telle qu'on la trouve dans *le Traité des Passions de l'Âme* de Descartes. Un veuf pleure sincèrement la mort de sa femme

¹⁸³ Une objection ici consisterait à dire qu'il n'y a pas une seule émotion à deux valences mais deux émotions qui s'imbriquent, ou que la première émotion de fierté déclenche une seconde émotion de honte qui devient instantanée avec le temps...

et ressent donc une tristesse certaine face à cette perte. Pourtant Descartes souligne que ce dernier ressent, en même temps dans son âme, une sorte de joie, la joie d'une âme qui peut enfin entrer en elle-même et profiter du sentiment de sa liberté. Cette émotion agréable ressentie en même temps et à l'occasion d'une grande émotion désagréable (la tristesse d'un deuil) n'est autre, pour Descartes, que la première des passions, la générosité qui correspond à la conscience de notre liberté, émotion centrale et fondamentale chez Descartes. Nous voyons ici comment une même situation (le deuil) donne lieu à une tristesse à la fois agréable et désagréable (ou qui peut aussi être interprétée comme la coexistence de deux émotions, de joie et de tristesse).

Ici nous voyons que des valences diverses peuvent s'imbriquer. S'il est clair que ces exemples mettent en avant des situations où plusieurs émotions s'imbriquent, et donc qu'on a plusieurs valences pour plusieurs émotions plus que pour une seule, ils montrent néanmoins que dans la vie émotionnelle courante, la situation est toujours plus complexe, que des considérations réfléchies cognitivement plus élaborées peuvent renverser ou temporiser le premier ressenti plus spontané, et par conséquent que la valence du ressenti émotionnel est très souvent complexe.

Nous voyons donc que le premier sens de la distinction agréable/désagréable connaît des difficultés et des points contestables dans son application aux émotions.

Les difficultés et ambiguïtés de la valence des composants concernent aussi les approches cognitives, qui définissent la valence comme la signification des évaluations en termes de continuité ou de contrariété d'une situation par rapport à nos préférences. Colombetti présente cette difficulté propre à la valence conçue en termes cognitifs : « Nous avons vu tout d'abord qu'il n'existe pas d'accord sur ce qui rend une évaluation positive ou négative, ni sur la manière dont la valence évaluative est reliée à la valence de l'émotion. » (Colombetti, 2005, p.118) Ensuite, il paraît

simpliste de réduire les évaluations dans une émotion à une seule dimension évaluative. Comme Solomon et Stone le soulignent,

« virtuellement, toute émotion implique une multiplicité d'évaluations [ou ce qu'ils appellent une « évaluation multidimensionnelle » : une évaluation de la situation, de soi-même, morale, etc.] certaines de ces évaluations peuvent détecter des aspects positifs de la situation, et d'autres des aspects négatifs. De plus, à nouveau: il ne semble pas que nous évaluions quelque chose, pour ainsi dire, « bonne » sous un aspect et mauvaise sous les aspects restants. [*good' in amount xg and therefore 'bad' in amount $k-xg$.*]'. Penser que cela est possible suppose que nous évaluons les choses comme “finalment bonnes (mauvaises)”, non “parfaitement bonnes (mauvaises)” peut-être, mais sans rien qui soit mauvais (bon) à l'intérieur. [*In addition, once again: we do not seem to evaluate something as, so to say, 'To think that this is possible is to assume that we evaluate things as 'definitely good (bad)' — not 'perfectly good (bad)' perhaps, but without anything bad (good) in it.*] ». (Solomon et Stone, 2002, p. 427).

Le caractère bon ou désirable, et mauvais et indésirable des objets ou événements évalués peuvent recevoir de nombreux sens selon le point de vue adopté. La valence de l'émotion est liée à nos critères d'appréciation, aux modalités de ces évaluations qui déclenchent le phénomène émotionnel. Ainsi la sympathie et la compassion sont de valence positive lorsque nous évaluons les conséquences sociales de l'émotion; il est ainsi désirable de ressentir de telles émotions eu égard l'implication sociale qu'elles possèdent. Mais ces deux mêmes émotions sont de valence négative lorsque ne sont plus en jeu les conséquences sociales, mais plutôt les causes de l'émotion, à savoir les conditions matérielles de soi ou d'autrui qui déclenchent l'émotion. Du point de ses causes, la compassion tendra à être liée à des évaluations négatives de la situation de celui avec qui l'on compatit. D'un point de vue de coopération sociale, la compassion peut être une émotion positive néanmoins. La valence de cette émotion, sous l'angle de l'évaluation cognitive, sera ainsi à la fois positive et négative. Nous sommes ici en présence d'un problème au sein de cette perspective et d'une

multiplicité de valences contradictoires, ce qui semble constituer une remise en cause directe du présupposé (i) identifié précédemment¹⁸⁴. Nous allons voir si nous retrouvons cette contradiction avec d'autres perspectives sur l'émotion, à savoir celle du comportement.

Ce critère rend la valence de certaines émotions relativement indécidable. Si l'on adopte une perspective du comportement, les émotions positives sont associées à des comportements d'approche tandis que les émotions négatives sont associées à des comportements de fuite ou de retrait. Cela semble fonctionner pour la peur par exemple. Mais certaines émotions négatives ont tendance, en effet, à nous inviter à l'action et non causer un retrait. Ainsi le cas de la colère est paradigmatique dans cette perspective. En effet, sous le coup de la colère, notre tendance d'action est parfois de nous approcher de l'objet de la colère pour le frapper ou l'insulter, pour riposter à l'offense en tout cas. Or les émotions dites négatives sont censées créer un comportement de retrait et non d'approche. En suivant cette perspective nous voyons que le critère comportemental pour identifier la valence en termes d'approche ou de retrait est assez délicat dans son application. De même, la tendance à l'action de la culpabilité est de se confesser ou d'opérer des réparations, et non de ne rien faire. Inversement, d'autres émotions positives, comme la satisfaction ou la fierté, pourraient davantage être liées à une posture de retrait. Il est possible que la fierté soit proche de ce sentiment de satisfaction. La fierté n'engage par elle-même à aucune nouvelle action et est pourtant une émotion positive. Ce sens de la distinction positif/négatif entendu comme une caractéristique des comportements ne rend ainsi

¹⁸⁴ Nous sommes toujours ici dans une perspective de présentation de critiques possibles envers le concept de valence. Nous verrons au chapitre suivant qu'elles ne sont pas décisives dans la mesure où il est possible, avec un effort de clarifications, de préciser divers aspects de la situation ou points de vue pour faire disparaître l'ambivalence.

pas compte de toutes les émotions. Nous voyons ici que les difficultés que pose ce critère du comportement. Ici, nous voyons que ce qui est en cause est moins la composition des émotions dans leur valence que le caractère contingent du lien entre positif et approche, négatif et fuite. Cette association nous paraît discutable. Dans le cadre de son commentaire de la théorie de Frijda, Elster (1999, p.280) soutient qu'il n'est pas possible d'établir une concordance stricte entre émotion positive et approche, et émotion négative et retrait ou inaction.

Mais les difficultés de ce critère apportent aussi une dimension plus difficile d'indécidabilité. On pourrait préférer à la différence entre approche et retrait, la distinction entre comportement désirable et indésirable. Mais encore faudrait-il fixer les critères de désirabilité. Ainsi un comportement de réponse en lien avec la colère doit-il être qualifié de désirable ou d'indésirable? Au regard des conséquences que cela peut avoir sur autrui, on pourrait le qualifier d'indésirable. Mais on pourrait aussi souligner que l'expression de colère –mesurée- est bénéfique pour l'individu et désirable, tandis qu'une colère sans cesse réprimée n'est pas saine psychologiquement, et donc indésirable. Là encore pour la colère par rapport au composant comportemental de l'émotion, même une fois la définition modifiée, la valence globale de l'émotion est indécidable.

Nous voyons donc que pour les composants somatiques, cognitifs, et comportementaux, il existe des cas d'émotions qui tendent à montrer que l'identification d'une valence nette et unique est difficile pour certaines émotions, ce qui remet en question l'idée qu'une émotion possède une valence nette et unique. Nous avons donc montré que la notion de valence n'est pas expansive ou globalisable.

Nous avons essayé, dans ce chapitre, de dresser un état des lieux de la valence et des difficultés qu'elle pose dans l'étude des émotions. Nous avons donc détaillé au sein de la valence un problème de confusion et de polysémie, qu'il serait possible de

résoudre par des clarifications systématiques dans l'usage du terme. Par contre, que la valence de certaines émotions soit indécidable pose un problème plus fondamental dans l'utilisation du concept pour rendre compte de l'impact des émotions sur les choix et décisions. Notre étude des types de complexité propres aux phénomènes émotionnels fait apparaître une complexité par emboîtement ou coexistence d'émotions fortement liées mais qu'il est possible d'identifier. Ce type de pluralité appelle notre attention vers une compréhension plus fine des émotions comme épisodes comme nous le verrons plus tard.

Est-ce que ces difficultés remettent en cause la portée de la valence et son importance ? Faut-il abandonner la valence comme une notion qui serait davantage source de problèmes que d'éclaircissements, dans l'étude de l'émotion en général, et dans celle de leur intervention dans les décisions en particulier ? Nous allons revenir sur ces diverses difficultés et les évaluer le chapitre suivant. Nous y analyserons ce que nous appelons le dilemme de la valence, à savoir le fait que la valence soit un phénomène récurrent et omniprésent dans l'étude des émotions, et qu'elle présente en même temps de nombreuses difficultés. Nous essaierons de résoudre ce dilemme, et de construire ou penser un sens de la valence qui permette de lui donner un sens, ou de le faire disparaître.

Nous essaierons de résoudre ce dilemme dans le chapitre suivant en précisant les champs de compétence de la notion de valence pour ainsi dire, les aspects dans lesquels elle est pertinente pour comprendre les émotions, et les points sur lesquels elle est inopérante. Il nous semble nécessaire d'envisager une conception riche et raffinée de la valence au-delà de la conception naïve qui soutiendrait l'existence de deux groupes distincts d'émotions à valence opposée, conception plus riche pour laquelle nous proposerons des pistes de réflexion et d'ouverture au chapitre 8.

CHAPITRE VII

LE DILEMME DE LA VALENCE ET LES PRESUPPOSES DES EMOTIONS

« La philosophie ne peut pas faire de découvertes empiriques, et sa mission n'est pas de produire des théories empiriques. Sa mission est de décrire les structures conceptuelles par lesquelles nous articulons notre expérience et ses objets. Ainsi, si elle ne doit pas proposer de théories empiriques sur les émotions, elle peut élucider le cadre conceptuel pour l'investigation expérimentale. Ainsi, de plus, elle peut permettre d'éviter les confusions conceptuelles qui biaisent la conception des expérimentations, et les conclusions qui en sont inférées. » Hacker (2004)

Nous pensons que les difficultés et faiblesses qui apparaissent par le biais de l'étude des difficultés que pose la structure conceptuelle de la valence ne la condamnent pas directement à l'abandon. Selon nous, la valence exclusive est solidaire de conceptions plus profondes et impensées quant aux émotions. Ces problèmes d'inadaptation de la valence à la réalité du phénomène de l'émotion ne tiennent donc pas peut-être pas seulement à la valence en elle-même, mais aussi à des présupposés théoriques sur l'émotion qui sont eux-mêmes en décalage avec la réalité du phénomène émotionnel. Nous allons donc par la suite interroger le cadre conceptuel des émotions et préciser ce que nous entendons par ces préconceptions non interrogées. Or évaluer ces aspects supposés des émotions pourrait fournir une compréhension plus fine des émotions et pourraient peut-être ouvrir une voie vers une appréhension plus élaborée de ce que leur valence, en des termes renouvelés, pourrait être.

Nous avons vu précédemment que la distinction première entre émotions positives et négatives pose problème. Nous allons, dans ce chapitre, revenir sur ces critiques et dresser un bilan quant à l'utilité et la portée de la valence. Pour ce faire, nous allons procéder en deux temps. Dans un premier temps, nous allons tout d'abord étudier les critiques que l'on peut opposer à la valence et son usage. Bien loin de conclure à

l'inutilité de la notion de valence et à la nécessité de son abandon, nous montrerons le caractère important de la valence entendue en un certain sens qu'il nous faudra essayer de préciser. Dans un second temps, nous tirerons les conséquences de notre analyse de la valence et des problèmes qu'elle pose quant à la nature de ces dernières. Nous croyons en effet que les difficultés à étudier la valence sont révélatrices de dimensions importantes, qui passent souvent inaperçues, des émotions.

1.16. ANALYSE DES CRITIQUES DE LA VALENCE

Nous venons de voir dans les chapitres précédents deux points importants concernant la valence. Elle est une notion importante voire omniprésente dans les théories portant sur les émotions et son rapport aux décisions. Cependant nous avons aussi mis en évidence des difficultés majeures la concernant, et qui rendent son utilisation délicate, la première concernant la confusion liée à la polysémie du concept, la seconde concernant la structure dichotomique inadaptée pour certaines émotions. Nous allons revenir sur ces deux types de critiques et les évaluer afin de préciser leur portée et de montrer qu'elles ne rendent pas la notion inapplicable et caduque.

1.16.1. Première critique : l'ambiguïté

La première critique apportée à la valence consistait à souligner les dangers liés à la polysémie de ce concept lorsqu'il est appliqué à l'émotion. La valence peut se dire d'une émotion en plusieurs sens distincts. Nous avons en effet vu dans le chapitre précédent qu'il est possible d'attribuer une valence à chacun des aspects d'une émotion entendue dans une perspective catégorielle. Ce faisant, il est possible que les valences des divers aspects de l'émotion ne soient pas identiques. Ainsi certaines émotions peuvent être positives sous l'angle du ressenti, et négatives sous l'angle du

comportement (avec un comportement de retrait par exemple comme dans les émotions de satisfaction postérieures à une action, telles que la fierté et le contentement dont le ressenti est en général pourtant positif). Les divers aspects de l'émotion peuvent ainsi entrer en conflit du point de vue de leur valence, ce qui remet en question l'idée qu'il est possible d'attribuer à chaque émotion une valence nette et unique, ce qui souligne à nouveau la complexité du phénomène émotionnel.

A partir de ce constat de polysémie qui constitue une faiblesse de la notion de valence, nous entendons développer trois points.

Tout d'abord, nous souhaitons souligner qu'étudier la valence des émotions ne crée de confusion que si nous cherchons à étendre la valence d'un aspect aux autres de manière aveugle. Dès lors que nous nous intéressons de manière successive à chacun de ces aspects, il n'est pas difficile d'éviter l'amalgame. La confusion ne s'opère que si nous voulons ou si nous nous attendons à ce que la valence des aspects soit la même pour tous. Dans ce cas-là, nous nous méprenons sur la portée de la valence, et sur la structure de l'émotion puisqu'il n'a pas de lien de nécessité entre les divers aspects que les théories identifient comme importants. Si nous abandonnons la volonté d'identifier une valence globale, et si nous nous contentons de donner la valence propre à tel aspect, en précisant systématiquement duquel il est question, nous évitons les difficultés. Colombetti (2005, p.114) souligne ainsi que cette polysémie pourrait être contrecarrée par une précision systématique : il y a, selon elle, « un manque de clarté et d'accord dans l'usage du terme « valence » qui pourrait être résolu par plus d'explicitation ». Ce point est en lien avec le présupposé (i) qui suppose que chaque émotion possède une valence identifiable. Cela supposerait qu'à ce niveau inférieur ou de complexité moindre, le niveau de chaque composant, il soit possible d'identifier cette valence unique, ce qui reste à prouver et qui s'avère délicat. Le problème de confusion dans cette perspective vient plus de nos

exigences de lien outrancières, et d'un manque de précision corrigeable, que d'une faiblesse inhérente au concept de valence en lui-même.

Ensuite, nous souhaitons revenir sur la difficulté d'extension de la valence d'un aspect à celle d'un autre, et les contradictions qui sont observées en général entre la valence du comportement et celle du ressenti. Nous avons vu que la plupart des contradictions entre valences pour une même émotion proviennent de comportements d'approche, définis comme positifs, qui ne cadrent pas avec des émotions à ressenti négatif comme la colère et inversement pour la fierté avec ressenti positif et comportement de retrait (valence négative). Les émotions à ressenti positif ne s'accompagnent pas nécessairement de comportement positif (approche) et inversement les émotions à ressenti négatif ne sont pas forcément liées à un comportement négatif (retrait). Le lien entre ces deux aspects n'est que contingent. Mais surtout ce qui nous semble plus problématique et arbitraire est la définition même de la valence du comportement. Nous pouvons penser que l'apparente contradiction vient davantage de la valence attribuée au comportement dans cette perspective de la psychologie, que d'une faiblesse dans la notion même de valence. Il nous semble ainsi que les divers contre-exemples à la valence unique ou transitive de l'émotion prouvent plus le caractère contingent et conventionnel de certaines définitions de la valence, et notamment celle du comportement, que l'inanité et la faiblesse de la notion de valence par elle-même, et de son existence au sein des émotions. De même, ils mettent davantage en lumière un mésusage de la notion dont les chercheurs sont responsables, que d'une difficulté propre à la notion en elle-même.

Enfin, nous souhaitons souligner que la polysémie, et l'existence de plusieurs valences possibles d'un même aspect tendent plus à prouver a contrario l'importance et l'utilité de la valence dans l'étude des émotions, que son inutilité ou ses faiblesses. Le fait qu'il y ait une pluralité de valences qui se contrecarrent et créent de la

confusion n'apporte rien en faveur d'une faiblesse de la notion de valence. Nous avons vu qu'elles ne contrecarrent que si nous les pensons d'un point de vue comparatif en attendant qu'il y ait un rapport entre elles, une forme de transitivité entre leurs aspects. L'erreur et les dangers de la polysémie proviennent plus d'attentes non-pertinentes que de déficiences au niveau du concept. Elles proviennent de la théorie de la valence qui est adoptée plutôt que du concept même de valence. Par contre ces exemples soulignent l'importance du fait que la valence peut et doit être entendue en plusieurs sens, d'une manière plus complexe et riche que la stricte opposition du négatif et du positif.

Ainsi la critique de la polysémie montre davantage l'utilité de la notion et la récurrence du phénomène qu'il recouvre, à savoir la polarité des émotions et de leurs aspects, que son inutilité et nécessaire abandon. Bien plus, elle nous permet de préciser certains points importants dans l'étude des émotions, comme le fait que ce qui est à abandonner, comme nous l'avons déjà dit, est d'abord l'exigence d'une valence unique pour chaque émotion.

Nous verrons comment prendre acte de cette récurrence du concept de valence dans l'étude des émotions malgré ses faiblesses. Il sera sans doute nécessaire de voir que ce sont plus les multiples sens théoriques de la valence qui se gênent mutuellement, et la théorie de la valence qui est adoptée, alors que la notion conserve une pertinence en-deçà de ces divers sens. Envisager un sens préthéorique de la valence pourrait permettre de pallier cette confusion générée par la multiplicité des théories.

1.16.2. Deuxième critique : la structure dichotomique de la valence

La deuxième faiblesse propre à la valence centrée sur sa structure dichotomique consiste à montrer que cette structure ne correspond pas à la réalité et complexité des

émotions, ce qui remet directement en question la pertinence de la valence dans l'étude des émotions.

Comme le souligne Colombetti :

« La valence est typiquement caractérisée en termes de pôles mutuellement exclusifs, qui excluent logiquement toute possibilité de mélange. Cette caractérisation simplifie également à outrance et ignore les émotions vécues au quotidien, mais d'une manière plus fondamentale et plus inquiétante. [Cette difficulté] remet en question l'utilité de la notion actuelle de valence comme outil descriptif et explicatif dans l'étude de l'émotion.» (Colombetti, 2005, p.114)

Les émotions sont vécues au quotidien comme des phénomènes complexes aux valences différentes et pourtant simultanées. Comment les émotions peuvent-elles présenter plusieurs valences simultanées ? Comment rendre compte de ces valences plurielles qui semblent remettre en question la dichotomie nette impliquée par la notion ? Est-ce que toutes les émotions sont concernées ? Quels sont les phénomènes émotionnels qui manifestent une telle composition de valences ? Comment penser le mélange de valences qui qualifie les émotions ? Ce mélange émotionnel remet-il en question l'importance et l'utilité du concept de valence ?

Les émotions connaissent des valences nombreuses et dont les rapports peuvent être complexes. Cette complexité est elle-même due à la complexité de l'émotion en question. Nous pouvons distinguer plusieurs sortes de complexité de valence pour les émotions, plusieurs manières qu'ont les émotions d'être mixtes ou « mélangées ». L'argument du mélange au sein des émotions ou des émotions mixtes est souvent donné pour soutenir l'inutilité de la notion de valence. Colombetti relevait déjà ce point, tout comme Zeelenberg et Pieters (2006, p.125) qui prônent une approche des émotions en des termes spécifiques qui dépasserait l'approche selon la valence, et pour soutenir cette nécessaire transition vers une prise en compte de la réalité de la

vie émotionnelle, ils soulignent aussi l'existence et l'importance de ces émotions mélangées ou mixtes: « L'approche en termes de valence ignore aussi la situation courante où les personnes expérimentent des émotions mélangées. Par exemple, la mort d'un parent peut causer, en même temps que de la tristesse pour la perte, un soulagement devant la fin de la souffrance que la morte apporte. En même temps, on pourrait aussi ressentir une sorte d'excitation à propos de l'héritage.»

Ainsi une conception univoque et naïve de la valence qui croit pouvoir trouver en chaque émotion une valence soit positive soit négative passe à côté de ces divers mélanges et compositions qu'une analyse d'un grain plus fin nous fait saisir. Il s'agit là d'une critique récurrente faite à la valence entendue dans ce sens naïvement dichotomique.

Nous allons étudier cette mixité ou ce mélange de valences que connaissent certaines émotions. Cette analyse nous permettra de préciser ces divers cas de « mélanges » et d'éviter par la suite ce terme confus et ambigu grâce à un vocabulaire et des idées plus claires de ce qu'il recouvre. Ensuite, nous verrons que ces cas d'émotions mixtes ne remettent pas nécessairement en question l'utilité de valence comme le soutient Colombetti, mais plutôt l'idée qu'il serait possible d'attribuer une valence unique à toute émotion.

Tout d'abord, comme nous venons de le voir une émotion est constituée de plusieurs aspects ou plusieurs dimensions qui eux-mêmes peuvent être valencés. Cette complexité est donc inhérente aux phénomènes émotionnels qui connaissent divers aspects dont la valence est indépendante. Elle peut être masquée si les divers aspects de l'émotion reçoivent la même valence. Par exemple la joie ou la tristesse ne comportent pas de problème majeur en général pour une attribution de valence globale. Nous avons vu cependant que les glissements de valence d'un aspect à l'autre pouvaient poser problème, comme en témoigne le cas particulier de la colère,

pour laquelle la valence du comportement, dite positive, peut entrer en contradiction avec la valence de l'évaluation, qui peut être négative au sens d'une évaluation d'une offense dans la situation en question par exemple. Nous avons déjà souligné que ce cas particulier de la colère est récurrent lors de l'analyse de la complexité des valences et que, s'il est le seul cas qui prouve l'incompatibilité des valences au sein d'une émotion, il pourrait être en un sens l'exception qui confirme la règle. Cela peut venir du caractère arbitraire semble-t-il de la qualification de comportement d'approche ou d'attaque comme « positif » et du comportement de retrait comme « négatif ».

Ensuite le mélange ou la complexité émotionnelle peut provenir d'un emboîtement d'émotions. Il peut y avoir des formes d'emboîtement qui se manifestent par une coexistence de valences distinctes dans un processus d'enchaînement quasi-immédiat. Une seconde émotion apparaît à la suite d'une première. La première émotion se maintient sous la seconde qu'elle a causé, cela donne l'effet d'une émotion à double valence, alors qu'il s'agit d'un épisode complexe d'émotion. Il en va ainsi de notre exemple précédent du veuf joyeux de Descartes puisqu'il implique l'existence d'émotions coexistantes à valences différentes, mais pas forcément emboîtées au sens de réflexif. Le veuf est triste, et la situation qui déclenche cette tristesse fait prendre conscience à son âme de sa véritable solitude et de sa liberté par là-même, et ainsi il éprouve cette passion de la liberté que Descartes nomme la générosité. C'est à l'occasion d'une première émotion qu'il en ressent une seconde, mais la seconde n'est qu'occasionnellement liée à la première, alors que dans l'exemple de la peur au théâtre, le plaisir pris à la peur théâtrale est bien une forme de joie spécifique.

Nous pouvons voir aussi des cas d'emboîtement direct où plusieurs valences se superposent, dans la mesure où un premier affect ou une première émotion est pris comme objet d'une seconde émotion. Telle est la configuration des émotions dites esthétiques ou ressenties au théâtre. La peur ressentie devant un film d'horreur par

exemple, est pris comme objet d'une seconde émotion (la joie d'avoir peur pour de « faux », de manière factice), de valence opposée. Il s'agit d'un emboîtement de valences par la dimension réflexive pour ainsi dire de la peur au théâtre¹⁸⁵. Les sensations fortes et les plaisirs pris à leur occasion peuvent être classés dans cette catégorie. Nous sommes ainsi ici face à une complexité émotionnelle provenant d'un tissage d'émotion particulier. De même, à la suite d'un deuil pénible et douloureux, je recommence peu à peu à éprouver de la joie. Ces premiers ressentis de joie après une longue période de tristesse peuvent donner lieu à une forme de culpabilité si nous sommes en présence de personnes qui n'éprouvent pas cette joie ou qui restent dans la souffrance du deuil. J'éprouverai ainsi de la culpabilité, à valence négative car désagréable, de me sentir heureux. De manière similaire, prendre conscience qu'on parvient à se détacher d'un être aimé après une longue période de tristesse à cause d'une séparation peut donner lieu à une seconde tristesse, éprouvée dans la conscience que l'amour a bel et bien cessé. Georges Brassens aurait dit ¹⁸⁶ : « et c'est triste de n'être plus triste sans vous ».

Il existe aussi des émotions emboîtées pour lesquelles les divers niveaux apparaissent moins clairement dans la mesure où un nom unique d'émotion masque l'emboîtement des divers phénomènes émotionnels sous-jacents pour ainsi dire. Il en va ainsi de la nostalgie qui est souvent donnée comme exemple paradigmatique d'émotion intrinsèquement complexe, par Prinz comme par Colombetti. La nostalgie peut être définie comme le fait Prinz (2004, p. 265) comme le sentiment d'un manque présent, et donc négatif, d'une chose ou d'une situation qui étaient bonnes et appréciées dans

¹⁸⁵ Nous distinguerons par la suite ce cas de situation où la même émotion contient en elle-même plusieurs valences (la même douleur est ressentie comme déplaisante mais cause en même temps du plaisir.)

¹⁸⁶ Brassens, G., « le vingt-deux septembre ».

le passé, ce qui correspond à un ressenti positif. Elle possède ainsi une double dimension positive et négative, et n'obéit pas au schéma d'une valence nette aux caractères mutuellement exclusifs. Elle est un exemple récurrent dans l'argument de la pluralité possible des valences et de la coexistence des « contraires ». Elle est un cas d'emboîtement moins clair, mais dans lequel je suis triste de ne plus être heureux comme avant par exemple.

Le fait d'être ému ou touché par une attention par exemple provient du fait qu'une émotion vient en rappeler une autre, comme le souligne Prinz. Un accueil chaleureux de la part de mes collègues après un congé maladie peut m'émouvoir, et je peux montrer des signes de tristesse et de joie mêlées. La joie d'être guéri peut venir faire écho à des moments difficiles passés. Cette joie présente associée à une douleur ou souffrance passée est en elle-même une émotion complexe et emboîtée où des valences différentes loin de s'annuler s'emboîtent et coexistent.

Il en va de même pour l'émotion de « Schadenfreude », la satisfaction ou la joie ressentie devant le malheur ou la souffrance d'autrui. Cette émotion concentre un plaisir, personnel et un déplaisir, d'autrui. Il reste à savoir si nous pouvons qualifier cette émotion de positive ou de négative. Elle est positive car il s'agit d'une forme de satisfaction, mais d'un point de vue moral, nous ne pouvons pas affirmer qu'elle soit positive.

Zeelenberg et Pieters (2006, p. 125) soulignent qu'une distinction est délicate à faire pour certaines émotions, tandis que d'autres cumulent diverses valences : « Par exemple, il y a certainement un élément de joie dans la « Schadenfreude » (le plaisir pris au malheur d'autrui) mais est-ce que cela signifie que la Schadenfreude est une émotion positive ? Non sans doute si l'on considère mal moralement de se sentir bien à la vue du malheur d'autrui. De même, on a souvent souligné les effets positifs de la colère, par exemple, à cause de la vertu cathartique du défoulement [blowing off

steam], mais cela fait-il de la colère, que les normes culturelles prescrivent de contrôler et de contenir, une émotion positive ? (Aristote pensait que oui). Des questions similaires peuvent être posées à propos de la fierté (une évaluation positive de ses performances, mais en même temps l'un des sept péchés mortels), la surprise, la nostalgie, et la mélancolie douce-amère, qui sont considérées comme des émotions positives par certaines, et négatives par d'autres, mais qu'il serait mieux de décrire comme bivalentes de manière inhérente. »

Nous venons de souligner l'existence de complexités de valence pour un même phénomène émotionnel. Ces complexités permettent ainsi de décrire plus finement certaines émotions ou épisodes émotionnels sans remettre en cause fondamentalement la notion de valence et son utilité. Que ces emboitements parviennent à la constitution d'une nouvelle émotion globale, ou qu'ils en restent à la coexistence de plusieurs émotions qui s'imbriquent et se suivent dans le temps, dans les deux cas nous sommes face à une pluralité de valences, parfois contradictoires, et à une difficulté à identifier une valence unique pour la totalité du phénomène émotionnel. Mais la décomposition de ce phénomène émotionnel complexe permet néanmoins à nouveau d'identifier diverses valences au niveau inférieur et de montrer l'importance de cette distinction, plutôt que son inanité et son inutilité, comme certains le soutiennent.

La complexité émotionnelle, loin de rendre impossible ou inepte la dichotomie, semble au contraire la conforter, tout en soulignant son insuffisance. C'est à cette sorte de dilemme que nous allons nous intéresser dans la partie suivante. En essayant de résoudre ce dilemme, nous verrons qu'il est nécessaire de renouveler la conception de la valence pour une approche plus riche et plus fine de la complexité émotionnelle. Si ce sens est à préciser, il y a néanmoins un sens dans lequel le phénomène émotionnel se dit sous la forme d'une structure duale, dans lequel l'émotion intervient par le biais d'un différentiel qu'elle introduit dans le cours de notre vie affective et ce

sens est fondamental dans l'étude des émotions. C'est ce que nous allons voir à présent.

1.17. MAINTENIR LA VALENCE MALGRÉ LES DIFFICULTÉS

Avec la valence nous sommes confrontés à une notion omniprésente mais qui présente des difficultés nombreuses, diverses et récurrentes. Face à ce que nous appelons un dilemme entre une notion récurrente et pourtant difficile à manier, nous soutenons que la valence est un révélateur de difficultés plus générales, et non pas seulement un obstacle à la compréhension des émotions, comme certains ont pu le penser. Nous entendons développer deux arguments complémentaires.

Tout d'abord, la récurrence de cette propriété duale, quel que soit le sens qu'on donne à cette dualité, nous indique qu'il s'agit d'une propriété centrale dans le phénomène émotionnel, et nous allons proposer une hypothèse quant à la signification de cette propriété. La valence dit quelque chose de simple mais de non moins important quant au phénomène émotionnel. Il va falloir trouver ce qu'est ce point fondamental autour duquel les théories semblent tourner sans parvenir à le penser pour lui-même clairement.

Ensuite, que les difficultés soient récurrentes quelle que soit la théorie envisagée indique que le problème se situe dans le traitement proprement théorique de cette propriété importante. Si les difficultés apparaissent quel que soit le sens qui est donné à cette notion, c'est que les théories, malgré leurs différences, traitent cette propriété de la même manière, à savoir de manière inadéquate. La valence se double ainsi d'une seconde pertinence, celle de mettre le doigt sur des difficultés dans l'étude des émotions. Elle met l'accent sur un traitement théorique commun à la plupart des théories et qui se révèle incapable de tenir compte de certains aspects de la réalité

empirique des émotions. Elle permet donc d'identifier un problème de fond de traitement des émotions dans le cadre des théories existantes qu'il faudra identifier.

Notre développement s'articule autour de deux points qui concernent tout deux une remise en question du traitement théorique qui est fait, tant de la valence que des émotions. Tout d'abord, nous verrons que la première difficulté provient d'un décalage entre un sens préthéorique intuitif de la valence, et les traitements théoriques de la valence qui le perdent de vue. C'est au moment du passage dans les théories, dans le passage par le filtre des théories, que les difficultés semblent se greffer, et c'est à cet endroit qu'il nous faut chercher. Ensuite, dans la partie suivante, nous verrons que la réponse à la seconde difficulté est à chercher dans des conceptions sur les émotions qui sont partagées par les diverses théories sans être interrogées et pensées pour elles-mêmes, et que nous essayerons d'identifier et d'interroger.

Nous entendons montrer ici que la résolution du dilemme que pose la valence en tant que notion problématique mais incontournable doit passer par une remise en question du traitement théorique de la valence. Nous souhaitons montrer que le caractère incontournable de la valence peut s'expliquer dès lors que l'on s'extrait des théories particulières et que l'on adopte un point de vue différent sur l'émotion, le plus neutre possible. Plutôt que de poser ou penser une nature de l'émotion, précisément là où les diverses théories divergent, il nous faut trouver un point de vue sur lequel les théories ne sont pas encore en débat, sans doute parce qu'il se trouve en-deça ou en amont de leur portée. Nous allons voir qu'il existe diverses manières, reliées entre elles autour de l'idée d'évaluation, d'envisager l'importance de la valence dans le phénomène émotionnel. Si nous lisons les propos de Solomon et Stone (2002, p. 432) avec attention et esprit de nuance, nous voyons qu'ils rappellent que si la valence est un outil d'étude inadéquat, elle n'en conserve pas moins une grande importance pour

comprendre les émotions: « l'analyse des émotions en termes de "valence" [...] **reconnait quelque chose d'essentiel à propos des émotions**¹⁸⁷ (c'est-à-dire qu'elles impliquent des évaluations du monde et qu'elles sont pertinentes pour une vie bien ou mal vécue)[...]».

L'importance de la valence pour une émotion peut venir du moment minimal, temporel et causal, de l'apparition ou du déclenchement d'une émotion. C'est à ce niveau-là que se joue ce que nous appelons le sens préthéorique ou intuitif de la valence. Nous allons essayer de montrer que la valence identifie, en un sens indépendant des diverses théories, le point de déclenchement de l'émotion, ce qui expliquerait sa récurrence et son importance.

Une émotion arrive lorsque quelque chose se passe dans notre expérience qui crée un contraste, qui marque une différence. Ce contraste ou cette petite différence crée une déviation dans cours de notre vie intime, de notre ressenti. A partir de cette différence ou nouveauté, petite ou grande, qui émerge au cours de notre expérience et qui est dotée de signification pour nous¹⁸⁸, qui nous concerne, d'autres phénomènes psychiques, pensées ou ressentis, (nous restons volontairement vagues ici) sont générés et se combinent pour arriver à la cristallisation d'une certaine émotion.

La valence apparaît comme un candidat solide pour thématiser ce contraste minimal, en-deçà de tout traitement théorique particulier de l'émotion et par lequel le processus émotionnel se déclenche. Elle permettrait de nommer ce contraste qui enclenche la suite du processus émotionnel, à partir du moment où une situation ou un événement me concerne en un sens fort et mobilise mes préférences. Nous retrouvons ce

¹⁸⁷ Nous soulignons.

¹⁸⁸ Signification duale, au sens où cette petite différence que nous remarquons et qui nous concerne va ou non dans le sens de nos préférences et de nos intérêts.

contraste ensuite théorisé dans la plupart des théories. Thématiser cet écart infime est délicat, et cela pourrait être une raison pour laquelle il est difficile de définir la valence, alors même que son existence et son importance sont centrales. Elle serait pour ainsi dire infra-théorique, dans le point aveugle des théories. Plutôt que de choisir entre théories cognitives ou non cognitives, il pourrait être intéressant d'avancer qu'il pourrait y avoir un point de départ partant d'un contraste, d'une différence qui nous frappe. Ce sont certaines approches cognitives qui parviennent à identifier ce contraste, mais il ne leur est pas propre. Ellsworth (1994, p.193) afin de présenter sa position selon laquelle il existe des degrés de cognition au sein des émotions, souligne l'importance de ce premier état par lequel se déclenche le phénomène émotionnel :

« Ma propre position, similaire à de nombreux autres théoriciens de l'évaluation, consiste à penser qu'en général, *le processus de l'émotion*, (et je pense l'émotion comme un processus), *est initié lorsque notre attention est attirée par un écart ou un changement [captured by some discrepancy or change]*¹⁸⁹. Quand cela arrive, notre état est différent, physiologiquement et psychologiquement, de ce qu'il était auparavant. Cela pourrait être appelé « l'état de préparation » pour une émotion, « l'attention en alerte » ou le *commencement de l'émotion*¹⁹⁰. (Ellsworth 1991, Kagan 1991, Ledoux 1989) ». (Ellsworth, 1994, p. 193)

Une fois que nous observons l'importance de ce contraste minimal dans le déclenchement du phénomène émotionnel, il est possible en retour de penser l'émotion comme un processus. La valence constitue alors le premier départage entre deux pôles entre lesquels le sujet peut se situer et par lesquels tel événement prend un sens ou une épaisseur pour lui. La valence permet de qualifier cette différence et de

¹⁸⁹ Nous soulignons.

¹⁹⁰ Idem

constituer cette épaisseur du monde, où le monde se met à exister pour lui, par rapport à ses intérêts ou préférences.

Cette importance de la valence émotionnelle dans l'existence des évaluations d'un individu dans son environnement rejoint la perspective fonctionnaliste sur les émotions que nous avons présentée au chapitre premier. Levenson, qui soutient une fonction pour ainsi dire biologique et environnementale des émotions liée à l'homéostasie et dans cette analyse, la valence intervient à titre centrale. En effet, la distinction entre émotions positives et émotions négatives, structurées par leur valence, intervient dans l'identification de fonctions pour les émotions. Comme nous l'avons déjà vu au chapitre premier, il est possible d'associer à des émotions de valence négative des fonctions différentes de celles des émotions à valence positive. Comme le soulignent Nesse & Ellsworth (2009, p.129): "[Les émotions] sont valencées parce que la sélection naturelle forme des processus spéciaux pour des situations qui ont influencé l'adaptation dans le passé. Dans les situations qui font baisser l'adaptation, les émotions négatives sont utiles et les émotions positives néfastes » La distinction de valence permet de distinguer des fonctions premières et fondamentales des émotions, comme si elle indiquait un sens ou une valeur de la situation de l'environnement pour l'organisme. Ainsi, « les émotions positives motivent l'organisme à tirer partie d'opportunités et à reconnaître ses réussites. Les émotions négatives motivent l'organisme à éviter le danger en fuyant, attaquant ou anticipant le risque, ou en réparant les dommages quand ils ont déjà eu lieu .» (Nesse, 2009, p. 132)

De même, Levenson (1999) identifie aussi des fonctions intra-personnelles pour les émotions en rapport avec la survie de l'organisme et le sens de l'environnement, qu'indiquerait la valence. Les émotions négatives permettraient ainsi pour un temps d'échapper à l'homéostasie et à ce faible changement du milieu interne que tolère l'organisme pour répondre à des changements importants de l'environnement

extérieur et s'y adapter rapidement, pour de courtes périodes. Pour Levenson, les émotions comme la colère, la peur ou le dégoût pourraient avoir ces fonctions d'échapper pour un temps à l'homéostasie pour répondre rapidement à un grand changement de l'environnement. La peur est ainsi associée à la fuite, la colère au combat, et l'activation émotionnelle permet de répondre aux exigences de la situation en question. Cela fonctionne pour les émotions dites négatives, mais moins pour les émotions dites positives. Quel problème la joie permet-elle de traiter? Si les émotions négatives nous permettent d'échapper à l'homéostasie pour un temps, par opposition les émotions positives permettraient d'y retourner. (Levenson, 1999, p. 494).

A partir de cette première orientation de l'action, l'émotion est enclenchée, et en tant que processus, elle se développe par la suite par le biais de complexifications et de précisions successives, si la perspective adoptée est celle des « appraisals ». Ellsworth (1994, p.193) soulignent qu'ensuite interviennent de nombreuses autres évaluations plus complexes (s'il y a perception d'obstacle, à qui revient l'attribution de direction de l'action [attribution of agency], s'il y a contrôle ou manque de contrôle, si la situation correspond aux normes sociales...) Les émotions sont donc constituées de nombreuses évaluations et font preuve de nombreuses valences, au fil des intérêts que notre organisme rencontre dans son environnement. En effet, l'émotion manifeste la signification que l'environnement revêt pour notre organisme. Ainsi la valence représente une forme de nouveauté qui attire l'attention, mais elle n'est pas neutre, ce qui implique une bipolarité, alors que la surprise correspond davantage à une unipolarité. L'émotion n'est pas une simple surprise. Le contraste se dote d'une signification, d'un intérêt pour nous. Charland (2005, p.234) précise cet intérêt personnel que la valence signifie et indique:

« A un niveau expérientiel préthéorique, la valence est une tendance ou une orientation ressentie consciente d'approche ou d'éloignement face à certains

aspects de l'expérience. Cela est reflété dans l'étymologie du terme, qui signifie un pouvoir ou une capacité de réagir¹⁹¹. Il est central que la valence ne soit pas simplement considérée comme une expérience de besoins [urgés] physiologiques brutes et aveugles. Au contraire, elle est chargée de signification personnelle et est inséparablement liée à une expérience de la signification personnelle de ce que les événements signifient pour nous. Cette signification personnelle est ce qui rend la valence fondamentalement évaluative et interprétative. Par la valence nous nous sentons mus en direction des choses ou éloignés d'elles, d'une manière qui est accompagnée d'une expérience de ce que ces choses signifient pour nous personnellement. » (Charland, 2005, p.234).

La valence confère une nuance, une tonalité à ce contraste, et c'est sans doute parce que ce contraste n'est pas neutre, mais parce qu'il nous implique et parce que nous nous sentons concernés (en bien ou mal). Avec une émotion, l'expérience se dote de significations, et l'une des premières d'entre elles se dit par la valence. La valence ne dit pas le tout ni peut-être le plus important de l'émotion, mais elle indique sans doute qu'il se passe quelque chose qui pourrait donner lieu à une émotion, et met en évidence le fait que les émotions sont des phénomènes interprétatifs et évaluatifs. En cela, même si ce sens d'une expérience est délicat à élaborer parce que cette expérience est confuse, il ressort que l'évaluation intuitive qu'elle comporte recoupe cette sorte de structure duale ou différentielle qui est centrale et dont nous avons du mal à nous passer dans l'étude des émotions. Charland précise que « ce sens préthéorique ressenti conscient de la valence est ce que l'étude scientifique de la valence est censée expliquer. Elle sert d'explanandum pour de nombreuses théories de la valence. » (Charland, 2005, p.234)

Souligner l'importance de cette structure conceptuelle correspond-il à une forme de paresse théorique incapable de trouver un concept plus approprié et plus précis ?

¹⁹¹ Comme nous l'avons vu au chapitre 5.

C'est ce que pense Colombetti qui explique cette tendance à reculer devant le pas final et la condamnation totale de la valence par une forme de mauvaise foi. Elle met cette répugnance sur le compte d'une forme d'ironie pragmatique qui consisterait à reconnaître l'inanité d'un outil tout en continuant à s'en servir et à le critiquer d'un même geste. Si la réalité est véritablement plus complexe, l'ironie pragmatique, consistant à maintenir une notion dont on reconnaît les faiblesses importantes, devra, à un moment donné, selon elle, tomber. Elle rappelle en effet qu'en pratique, les théoriciens conservent une distance ironique à l'égard de cette notion simpliste et de son caractère dual ou dichotomique en reconnaissant que « les choses en réalité sont plus compliquées que cela ». Néanmoins, d'une façon simultanée, ils donnent l'impression d'accepter ce caractère dichotomique et ses présupposés comme un « statu quo inévitable », en continuant d'utiliser cette notion dont ils reconnaissent pourtant les limites. Il serait ainsi pratique de la conserver, à défaut d'une autre notion généralement reconnue, ou parce qu'elle permet une compréhension claire d'une partie d'entre elles, par exemple. Colombetti propose d'assumer ce défaut de la valence, de rester cohérent et de l'abandonner.

Mais nous pouvons voir que Colombetti pourrait rester prisonnière des travers qu'elle dénonce et d'une conception réductrice de la valence. Il est possible de montrer que la pluralité de ses sens et son ambiguïté ne permettent pas de prouver son inutilité, bien au contraire. Charland (2005, p.239) souligne qu'il est nécessaire d'adopter une posture plus souple et tolérante et surtout de dépasser une compréhension étroite et naïve de la valence qui est en fait seule responsable des difficultés que semble poser cette notion. Charland adopte ici un point proche de celui de Solomon et Stone (2002) dont la condamnation de la valence n'est finalement que partielle. En effet, après leur critique radicale, ils soulignent que toute émotion implique de nombreuses évaluations et départages, et non un seul, comme l'approche courante, simpliste et naïve, de la valence le suppose : « Toute émotion implique des évaluations positives

et négatives (Solomon, 1993). Mais réduire toutes les évaluations à une polarité unique positive – et négative, est, pour le dire simplement, idiot [simple-minded] » (Solomon & Stone, 2002, p. 427).

En rester à la question de l'abandon de la valence, c'est en rester à cette compréhension simpliste. Solomon et Stone, tout comme Charland, s'opposent à la notion de valence entendue comme un concept monolithique, un concept qui est appliqué de manière indifférente à toutes les émotions diverses et variées dans une tentative pour « réduire leurs aspects évaluatifs divers à une unique dimension uniforme et bipolaire. » (Solomon et Stone, Ibid.) Ils soulignent en effet que « [leur] argument n'est pas qu'il n'existe rien de tel que la valence ni aucune polarité ou contraste, mais plutôt qu'il existe de nombreuses polarités et de nombreux contrastes ». (Ibid., p. 418) Voilà donc une confirmation de l'importance de la valence certes, mais d'une valence renouvelée, enrichie. Dans cette réévaluation de la valence, et ces réponses aux critiques, nous venons de dégager deux points, à savoir d'une part l'importance de la valence pour comprendre le phénomène émotionnel, et d'autre part la nécessité de penser plusieurs valences et non une seule, comme le proposent trop souvent des approches théoriques en cela réductrices.

Nous entendons ensuite montrer que ces approches simplistes sont solidaires d'une certaine manière implicite de penser l'émotion, qui est trop souvent non-interrogée pour elle-même et qui pourrait être aussi responsable des écueils dont nous avons parlé. C'est ce que nous allons voir dans la partie suivante.

1.18. LE TEMPS DES ÉMOTIONS

Notre position consiste à soutenir que les erreurs liées à une simplification outrancière ne viennent pas de la notion de valence, mais bien plutôt de conceptions masquées qui sous-tendent l'étude des émotions et qui sont erronées. Entre l'objet

empirique – la réalité des émotions dont nous souhaitons rendre compte- et les outils pour la penser – la valence- il y a un troisième terme à apercevoir, une certaine conception de ce que devrait être une émotion, une certaine structure que nous projetons sur la réalité. S'il est aussi difficile de trouver une valence nette pour des émotions réelles complexes, ce n'est pas parce que la valence n'est pas pertinente, c'est que pour trouver une valence nette, il faudrait qu'une émotion soit toujours un événement ponctuel, discret, isolable et identifiable. Or telle ne semble pas être, ou pas être toujours, la structure empirique temporelle véritable des émotions, ou de toutes les émotions. Ce n'est donc pas que la valence ne soit pas adaptée à son objet qui empêche de le penser, c'est que l'objet en lui-même n'est pas toujours correctement pensé dès le départ. Nous dotons toutes les émotions d'une même structure théorique que nous essayons d'expliquer ensuite par la valence. Or il arrive que cette structure soit erronée, auquel cas la recherche d'une valence unique échoue. Nous échouons à rendre compte de la réalité empirique des émotions, et cet échec est mis sur le compte de l'outil explicatif, la valence.

Dans sa critique, Colombetti critique la valence comme simplificatrice, en apercevant ce troisième terme, la structure temporelle projetée théoriquement sur les émotions, mais elle ne lui donne pas tout son sens et toute son importance.

« Cette distinction simplifie et déforme le niveau normal de complexité, quelles que soient les précautions et l'ironie qui sont employées. De plus, cela renforce et valide d'autres descriptions simplistes. Cela nous induit à catégoriser, *isoler et circonscrire des phénomènes qui sont complexes et intégrés*, et à *ignorer leurs développements temporels*¹⁹² (avec les fluctuations dans l'affect, les dispositions comportementales...). » (Colombetti, 2005, p.122)

¹⁹² Nous soulignons

Il est bien dit ici que la valence ne permet pas de penser la complexité des émotions et leur structure temporelle propre, « leurs développements temporels », mais la cause véritable de cet échec n'est pas identifiée à juste titre. Ainsi, le responsable de l'inadéquation empirique des théories, ce qui nous « induit à catégoriser, isoler et circonscrire des phénomènes qui sont complexes¹⁹³ », n'est pas à chercher du seul côté de la valence proprement dite, mais d'une certaine manière fondamentale de penser l'émotion dans sa dimension temporelle.

Ainsi, la conception corollaire que nous entendons critiquer consiste à séparer les émotions et à les considérer comme autant de notes distinctes, là où n'existe sans doute que la réalité dynamique et plurielle d'une mélodie. Dans une perspective bergsonienne, cela reviendrait à prendre des vues fixes de la réalité, alors qu'elle n'est que mouvement. En termes moins imagés, l'argument consiste à souligner la nécessité de réintroduire de la continuité et des variations infimes et subtiles là où primaient séparation et catégorie nette et distincte. Comme Colombetti, Jesse Prinz introduit également le facteur du temps lorsqu'il traite de la complexité de certaines émotions et de leurs valences, comme dans le cas de la nostalgie, qui pose problème pour l'unicité de la valence et qui relie pour lui passé et présent. L'autre exemple pour illustrer la multiplicité possible de valences au sein d'une émotion fait également intervenir la dimension temporelle. Le fait d'être ému ou touché (« to be touched ») pour J. Prinz contient aussi cette dualité. Si je suis à la fois heureuse et triste lorsque je suis émue, cela renvoie sans doute à la joie présente associée à une douleur ou souffrance passée. Il s'agit d'un exemple d'une émotion au ressenti complexe et non uniquement positif ou négatif, au sein duquel la référence au temps est centrale. Si nous reprenons les exemples de valences complexes au sein

¹⁹³ Ibid.

d'émotions qui se suivent, nous retrouvons aussi un développement temporel (je suis triste maintenant de ne plus être triste comme avant, je me sens coupable d'être heureuse, d'avoir fini ma période de deuil...).

1.18.1.L'émotion comme épisode

Tout se passe comme si la complexité des valences était fortement liée à un rapport au temps, un développement temporel, une succession, ou la prise de conscience de la fin ou de l'évolution de certaines émotions. C'est plutôt ce rapport au temps qui rend parfois complexe l'attribution d'une valence nette et unique. A défaut d'apercevoir cette composante, on attribue à des manques de la valence cette impossibilité d'identifier une valence nette, alors qu'il faudrait plutôt veiller dans ce cas-là à repenser la catégorie de l'émotion et donner toute son importance à la dimension du temps dans l'étude de cette dernière. C'est ce qu'entend faire Jon Elster dans *Alchemies of the Mind (1999)*. Il y propose la notion d'« épisodes » émotionnels. Il s'agit de montrer l'existence et l'importance d'états émotionnels complexes et composés qui ont pour particularité centrale de se dérouler dans le temps et de ne pas se laisser caractériser par une seule valence, mais par plusieurs. Or, l'heuristique de l'affect et la majeure partie des théories courantes ne prennent pas explicitement en considération la dimension de ces épisodes temporels, sans doute pour des raisons d'économie théorique et de simplicité méthodologique. Ces épisodes manifestent cependant le caractère concret et vivant de la vie émotionnelle, loin des émotions abstraites pures et séparées.

Revenons à l'exemple de l'épisode de la colère. Nous ressentons de la colère. Nous souhaitons, comme c'est souvent le cas, nous venger en créant les conditions d'une situation dans laquelle nous obtiendrions réparation pour le tort qui nous a été causé et qui a suscité notre colère. La réparation de ce tort fera naître en nous un ressenti

agréable de satisfaction ou de fierté. Ainsi une émotion originale de colère à valence généralement pensée comme négative est liée à un comportement décidé vers une action (valence comportementale dite positive) qui fait naître une émotion secondaire de satisfaction à valence considérée comme positive.

Le schéma inclut ainsi successivement des émotions à valence différente, et une émotion secondaire agréable peut être induite par une émotion originale désagréable. Apercevoir la structure épisodique nous permet de saisir ces nuances mais surtout de comprendre que ce schéma risque fort d'être plus compliqué encore. Mais l'épisode ne s'arrête vraisemblablement pas là. Si j'obtiens réparation la colère peut cesser, et laisser place à la fierté ou le contentement, peut-être avec un brin de rancune envers notre ennemi. Je peux aussi, selon mon caractère et mon éducation, me sentir coupable d'avoir réagi trop violemment ou d'avoir imaginé une réparation excessive. Inversement, si je n'obtiens pas réparation, je peux ressentir une colère accrue, virant en haine, de la déception, ou du remords de n'avoir pas réagi adéquatement et efficacement. L'épisode de colère peut ainsi durer toute une vie pour ainsi dire... et la valence peut varier et se multiplier.

L'accent sur la structure épisodique des émotions permet de rendre compte de ces dernières selon une analyse d'un grain plus fin et d'approcher au plus près de la réalité empirique de notre vie émotionnelle. Cela permet aussi de dépasser des critiques simplificatrices de la valence en comprenant les causes de la complexité de nos émotions.

1.18.2. Un pont dans le temps

Cette simultanéité ou succession d'émotions diverses, ressenties au cours d'un épisode émotionnel, peuvent ainsi prendre deux formes. Il y a plusieurs émotions

simultanées qui sont ressenties parce qu'il y a anticipation des émotions que nous pourrions ressentir dans le futur (à partir des leçons de notre expérience passée). L'émotion originale de colère s'accompagne de l'imagination de la vengeance qui pourrait réparer le tort ressenti, et de l'imagination en anticipation de la satisfaction que causerait cette réparation (Elster, 1999, p.281). Nous pouvons ainsi dans le présent, en même temps que nous ressentons la colère et le sentiment désagréable de l'offense, ressentir de la satisfaction par anticipation, en imaginant notre vengeance et la réparation future. Ces émotions secondaires peuvent être confondues dans le temps avec les émotions primaires, et leurs valences respectives peuvent être simultanées. Bien souvent, le ressenti d'émotions diverses à valence différente a, en effet, lieu d'une manière simultanée. Dans cet épisode émotionnel complexe, des émotions à valence contradictoire sont ressenties simultanément par l'individu.

C'est par anticipation que ces émotions secondaires apparaissent et les émotions nées de l'anticipation interviennent à titre majeur dans les tendances à l'action et la direction du comportement. Ainsi, la peine d'être offensé se mélange souvent avec le plaisir de la vengeance anticipée. Et ce plaisir peut se maintenir même si la vengeance est seulement anticipée et non réalisée, même si les récompenses émotionnelles de la vengeance effective peuvent être plus grandes encore.

L'émotion a ceci de particulier qu'une émotion anticipée est pourtant une émotion bel et bien ressentie. Le regret ou la déception sous forme anticipée interviennent au premier plan dans les jugements et les prises de décision. Le second processus de simultanéité des émotions donnant lieu à un épisode émotionnel complexe peut être au contraire un processus inverse de rétroaction dont Jon Elster ne parle pas.

Prenons l'exemple de la culpabilité. La culpabilité peut prendre place au sein d'une succession d'émotions. Elle peut en effet entraîner un désir de confession, direction du comportement vers l'action, dite positive, qui, une fois satisfait, induit un fort

sentiment de soulagement ou de libération d'un fardeau. Ce désir de confession réalisé procure une atténuation de la valence négative de la culpabilité comme émotion primaire et un soulagement. Mais, ce n'est pas tout. Comme dans le cas précédent, cette pluralité d'émotions à valence différente (culpabilité et soulagement) peut interagir de façon simultanée, mais autrement que par anticipation. Il est peu probable qu'un acte dont je me sens coupable soit accompagné du sentiment de soulagement par anticipation du moment où je ferai repentance. Mais cette simultanéité peut avoir lieu à l'inverse au moment où je me repens et je me sens soulagé, lorsque je me remémore les raisons pour lesquelles j'effectue cet acte, avec en mémoire la culpabilité originale. En mémoire, ou par rétroaction, je peux ressentir l'émotion originale de culpabilité qui a entraîné le désir de repentance et le sentiment de soulagement subséquent au moment même où je soulage le poids de ma conscience. Une des caractéristiques de l'émotion est d'être véritablement ressentie même lorsqu'il s'agit du souvenir d'une émotion passée. Ces deux formes de superposition d'émotions, par anticipation ou rétroaction, convergent toutes deux vers un aspect central de l'émotion. Cette dernière, et les actions qu'elle accompagne, ont pour particularité de posséder des racines qui plongent sans cesse dans le passé et nos souvenirs, tout comme elle dresse des ponts constants vers l'avenir et les situations que nous anticipons. L'émotion nous lie au passé et à l'avenir, à notre passé émotionnel et notre avenir émotionnel anticipé, et là réside une partie de sa complexité qui rend si difficile l'identification d'une valence unique.

1.18.3. Un bilan net indéterminé

Dans les deux cas, dans la simultanéité ou la succession, le schéma est complexe et les variations et raffinements possibles infinis. Il ne s'agit pas d'une science juste et le

calcul du bilan net du rapport de la valence première et de la valence secondaire n'est pas toujours envisageable. Elster souligne que l'effet net de l'émotion négative initiale et de l'émotion positive résultant de la poursuite et de la satisfaction du désir qu'elle génère est indéterminé¹⁹⁴. Le plaisir de la vengeance peut dominer et neutraliser la souffrance qui a entraîné la vengeance, tandis que le sentiment de soulagement peut, quant à lui, échouer à faire taire la culpabilité.

En soi, il est possible et souhaitable de constater cette pluralité de valence pour affiner notre compréhension des émotions. Mais lorsqu'il s'agit d'expliquer le rôle des émotions au sein des raisonnements par le biais de leur valence, et dès lors qu'il y a plusieurs valences en jeu, la chose est moins aisée. En effet, à quelle valence devons-nous imputer la décision prise, à la valence désagréable de la colère ressentie, ou la valence positive de la revanche ressentie par anticipation ?

Nous voyons que le caractère composite des valences au sein des épisodes émotionnels complexes dans la succession d'émotions négatives puis positives ne nous permet pas de les qualifier de manière claire et nette¹⁹⁵ selon une valence potentielle unique. Il n'y aurait rien de tel qu'une émotion seulement positive ou nettement négative, mais bien des épisodes émotionnels complexes mettant en jeu des composants multiples et différents.

Parce que les émotions s'intègrent dans des épisodes émotionnels complexes, à valence variable et composée, caractériser l'impact des émotions sur la décision et le

¹⁹⁴ A l'inverse, il est rare qu'une émotion positive initiale induise des désirs qui, lorsque qu'ils sont satisfaits, génèrent des émotions négatives.

¹⁹⁵ La question est sans doute plus accessible en ce qui concerne les émotions élémentaires. A la question plus difficile de la valence des émotions élémentaires : si elles peuvent avoir une valence 0, nulle, l'introspection suggère qu'elles ne le peuvent pas, selon Elster. La surprise serait peut-être la seule émotion à valence neutre.

jugement en termes de valence pourrait s'avérer difficile¹⁹⁶, mais il ne peut se faire sans la prise en compte de cette complexité. Faire semblant qu'à chaque émotion correspond une valence relève de la simplification et de la mystification. Il pourrait être plus simple de parler en termes de valence pour des épisodes simples, mais il n'est pas évident que ces épisodes simples constituent la majeure partie, ou encore une partie effective, de notre vie émotionnelle ni peut-être qu'une approche en termes de valence soit même efficiente, en raison de ses dimensions réductrices et simplificatrices.

Pour conclure ce chapitre sur la valence, la distinction entre émotions originales et émotions secondaires, et leur succession et simultanéité possibles nous permettent de souligner la complexité qui règne au sein des émotions du point de vue de leur structure temporelle. Elle met en avant cette temporalité des émotions et l'idée qu'elles sont à penser sur un mode continu et non sur un mode discret – présumé erroné dont la structure de la valence est solidaire. Elle souligne la nécessité de penser autrement notre identification et découpage des émotions. Elles ne sont pas, pas seulement ou pas du tout, des événements scindés, ponctuels et discrets. Ainsi doit se renouveler notre mode d'appréhension des émotions. Comme le souligne Elster (1999, p.281), après avoir noté rapidement les limites de la notion de valence¹⁹⁷ : « Il serait mieux de comprendre la majeure partie de la vie comme *une succession*

¹⁹⁶ Nous verrons au chapitre suivant que la valence, même s'il était possible de l'identifier, ne serait pas suffisante pour expliquer l'impact spécifique des diverses émotions sur les jugements et prises de décision.

¹⁹⁷ Il nous faut souligner que ces limites ne tiennent pas à la valence comme caractéristiques des émotions mais à l'intégration de la valence dans des théories qui ont une conception simplificatrice des émotions.

d'épisodes – déviant de retournant à une ligne de fond – plutôt que comme une succession d'événements ponctuels »¹⁹⁸.

Si cette conception nouvelle et originale de la réalité émotionnelle apparaît au détour d'une analyse des problèmes de valence, c'est sans doute, comme nous l'avons déjà souligné, que la valence met en lumière les difficultés induites par un point de vue classique, séparateur et réducteur sur les émotions. Parler de telle ou telle émotion de façon individuelle ne doit pas faire oublier que la plupart du temps ces émotions se confondent et s'intègrent dans un mouvement dynamique de succession au sein d'épisodes émotionnels qui ont une forme de cohérence. Les appréhender les unes séparées des autres afin de connaître la valence de chacune, croire qu'il sera possible de dégager le bilan net de la valence d'une émotion, c'est oublier la structure épisodique qui les unit. Bien plus, cette structure épisodique est sans doute première. Considérer qu'elle unit les émotions entre elles, c'est encore penser que les émotions existent à titre séparé, alors qu'elles sont toujours déjà prises dans un flot ou un flux émotionnel complexe. Il est important d'effectuer une véritable révolution copernicienne dans notre manière d'envisager et de structurer les émotions, en les réintroduisant dans la continuité et le flux de la vie psychologique.

Deux idées importantes se dégagent ainsi de ce chapitre. Tout d'abord, il faut comprendre que la valence est une notion importante en ce qu'elle permet de thématiser un contraste minimal, une sorte de polarisation de la réalité autour de nos

¹⁹⁸ Et donc, selon Jon Elster, l'idée de bien-être comme une somme ou intégrale dans le temps d'états de plaisir ou peines momentanés (Kahneman, D., Diener, E., Schwarz, N., (eds) (2003) *Well-Being: The Foundations of Hedonic Psychology*), peut échouer à capturer des aspects importants du phénomène. Les gens pourraient être attachés de la valeur à des épisodes comme un tout, plutôt qu'à leur constituant individuel.

préférences, contraste par lequel une émotion s'enclenche et surgit. Il convient alors non pas de vouloir ramener l'émotion à une distinction monolithique et unique, mais de comprendre qu'il faut au contraire en partir pour saisir le surgissement du processus émotionnel. Le phénomène émotionnel nous apparaît par la suite toujours déjà plus ramifié et complexe, où des caractéristiques elles-mêmes valencées apparaissent encore. La valence peut ainsi être comprise comme le contraste évaluatif minimal au départ de l'émotion, tout comme la structure bipolaire qui réinvestit ensuite les diverses évaluations ou composantes du processus émotionnel. Au lieu de prôner un abandon de la valence, il est donc nécessaire de prendre en compte l'existence de nombreuses variétés de valences, tout en reconnaissant la place centrale de cette évaluation d'un contraste ou d'un différentiel au sein du phénomène émotionnel.

De plus, la conception monolithique unique de la valence à laquelle il faudrait, à tort, réduire l'émotion est solidaire d'une conception statique et ponctuelle des émotions au sein des théories classiques. Si les émotions n'ont pas une seule, mais plusieurs valences, c'est, entre autres, parce que les émotions se déroulent dans une vie affective continue qui ne connaît des séparations aussi nettes que nos catégories, bien que cette psychologie populaire en continuité avec les catégories du langage soit plaisante à l'esprit parce qu'économe. Des conclusions générales seront sans doute plus difficiles à élaborer, mais notre compréhension sera plus riche. L'oubli de cet aspect dynamique et temporel des émotions est à l'origine d'erreurs et de difficultés de compréhension.

À présent que nous avons analysé les difficultés et critiques dont la valence est souvent l'objet, et que nous avons dégagé des hypothèses d'explication du dilemme où ce concept semble pris, nous allons essayer dans un chapitre conclusif de dépasser la conception simpliste insuffisante de la valence pour nous intéresser à des approches qui proposent de s'intéresser aux spécificités des émotions et d'étudier ces

dernières à un niveau d'analyse d'un grain plus fin. Prendre acte de l'insuffisance de la valence comme contraste minimal à constituer la partie la plus significative des émotions c'est aussi appeler à un dépassement de cette perspective par des théories qui s'attachent à analyser la spécificité des émotions. Nous allons voir comment il est possible de prendre en compte cette diversité, et comment les émotions interviennent, par ces différences, au sein des prises de décision et des comportements.

CHAPITRE VIII

PERSPECTIVES POUR RAFFINER LA VALENCE ET CERNER L'IMPACT DES ÉMOTIONS DANS LA DÉCISION

« On peut affirmer maintenant sans problème que la théorie économique, sociale, et de la décision reconnaît que l'émotion est une force avec laquelle il faut compter. Cependant, il existe deux points à souligner, qui sont intimement liés, dans le nouvel intérêt pour les émotions : l'accent qui est mis sur la valence émotionnelle plutôt que sur les émotions spécifiques que les personnes qui décident expérimentent, et l'accent mis sur les implications informationnelles, plutôt que sur les implications motivationnelles des émotions ». (Zeelenberg et Pieters, 2006, p. 117)

Zeelenberg et Pieters soulignent ici plusieurs points importants qui seront au cœur de ce chapitre, la question de l'information, de la motivation et l'importance de la spécificité des émotions, afin d'affiner le concept de valence.

Nous venons de voir que la valence est une notion récurrente et centrale dans l'étude des émotions et de leurs impacts sur les jugements et choix. Nous avons analysé les difficultés et critiques qui lui sont imputées pour conclure qu'il fallait dépasser une compréhension simpliste et réductrice d'une valence unique pour chaque émotion pour prendre en compte une valence multidimensionnelle, d'un traitement théorique plus complexe, mais plus réaliste. Il est nécessaire d'envisager plusieurs valences pour une même émotion, ou un même épisode émotionnel, et de prendre acte de leur complexité pour les comprendre plus finement et adéquatement. La valence doit être repensée et enrichie, mais non abandonnée.

L'une des critiques majeures que l'on peut faire envers la valence concerne le rapport de cette dernière à la variété et finesse des émotions particulières. Certes, la valence est une notion pratique d'un point de vue épistémologique, par son aspect simple et par les passages interdisciplinaires qu'elle permet. Les chercheurs qui utilisent la

notion de valence, bien que conscients des problèmes et limites impliqués par la valence, justifient en effet habituellement son usage tout d'abord par le fait qu'elle permet de rendre compte de plusieurs phénomènes de manière simple sans trop complexifier les choses, ou de façon plus parcimonieuse que ne le ferait la prise en compte des différentes émotions. Comme le soulignent Zeelenberg et Pieters :

« De même que l'argent a un rôle d'étalon commun [universal currency] dans les affaires interpersonnelles, la valence est considérée comme l'étalon commun dans les affaires intrapersonnelles, et elle est, en tant que telle, parcimonieuse. » (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.119)

Nous avons vu également qu'elle est présente au sein des théories psychologiques et philosophiques, tout comme elle est utilisée en neurosciences. Elle est une notion fortement partagée par les diverses disciplines qui étudient les émotions. Elle s'exporte en effet facilement d'un champ d'études à l'autre, et parce qu'en tant que dimension générale censée être simple, elle peut être mesurable. Zeelenberg et Pieters croient aussi que c'est pour des raisons de communicabilité et de mesurabilité que les approches reposant sur la valence sont adoptées :

« Ces raisons de parcimonie, de communicabilité et de mesurabilité pourraient être la cause de l'adoption de l'approche reposant sur la valence. Cette approche permet ainsi aux chercheurs de réduire l'émotion à une seule dimension sous-jacente, telle que l'utilité, la satisfaction, la valeur, l'approche/l'évitement. [...] la valence ressemble à des concepts [constructs] connus et des concepts utilisés dans d'autres champs académiques, ce qui facilite la communication à l'intérieur de, et entre les frontières disciplinaires. De plus, on pense en général qu'il est plus facile d'obtenir des mesures fiables au niveau d'une dimension générale [broad], telle que la valence (plaisir ou peine), qu'au niveau d'émotions discrètes et spécifiques (comme la joie ou la fierté, Izard & Ackerman, 2000) ». (Ibid)

Ces remarques épistémologiques, si elles soulignent et permettent d'expliquer le succès de ce concept de valence — entendue en un sens unique et simple que nous

avons remis en question dans le chapitre précédent — sont aussi l'occasion de montrer *a contrario* les causes de son insuffisance, qui résident principalement dans le rapport entre la valence comme dimension générale et la spécificité des émotions particulières. Telle semble être la pierre d'achoppement de la valence. Cette notion semble en effet incapable de rendre compte de la diversité et de la complexité de la vie émotionnelle. Comme le soulignent Zeelenberg et Pieters,

« la vie émotionnelle est clairement plus riche que la simple dimension bien/mal, et les théories des émotions de base différencient en général un grand nombre d'expériences émotionnelles distinctes, telles que la culpabilité, la honte, le regret, la déception, l'envie, la jubilation, la colère, la peur, la tristesse, la joie, la fierté, l'amour, le bonheur, pour n'en nommer que quelques unes. Pourquoi est-ce que cette énorme variété d'expériences émotionnelles est encore largement ignorée par la recherche sur la décision et l'économie et quelles sont les conséquences de cette négligence ? ». (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.119)

Lerner et Keltner dressent le même constat : « Il semble que les approches reposant sur la valence sacrifient la spécificité au bénéfice de la parcimonie. » (2000, p.475)

Cette omniprésence de la valence dans les hypothèses qui cherchent à étudier l'impact des émotions dans les prises de décision et les jugements est en porte à faux avec la multiplicité des émotions concrètes qui font la vie émotionnelle. Il faudrait alors se tourner vers ces dernières pour les prendre davantage en compte et voir ce que cette approche plus spécifique pourrait apporter. C'est en creusant les difficultés qui sont posées par la théorie de la valence que peuvent apparaître en creux des théories alternatives qui permettent de les éviter. Comment passer à ce niveau d'analyse qui pourrait saisir au plus près la réalité et le rôle des émotions dans les jugements et choix ?

La suite de ce chapitre entreprend de répondre à ces questions sous la forme d'une double position. Nous allons présenter et analyser des positions qui selon nous

mettent en avant les points importants sur lesquels il est nécessaire de réfléchir et travailler pour progresser dans la compréhension du rôle des émotions dans les jugements et choix. A partir de ces positions, nous défendons la nécessité d'une double transition. Il est tout d'abord nécessaire de dépasser les approches reposant sur la valence (une valence pensée de manière simpliste et réductrice) à des approches qui cherchent à appréhender la spécificité des émotions. C'est ce que nous aborderons grâce aux analyses de Lerner et Keltner (2000). Nous verrons ensuite que cette première évolution en appelle une seconde, le passage à une prise en compte systématique du comportement et de l'action qui ne peuvent se comprendre tant que nous en restons à une vision des émotions comme des sources d'informations seulement. C'est ce que proposent Zeelenberg et Pieters (2006) en réintroduisant la question de la motivation pourrait selon eux permettre de lever des obstacles et de comprendre le rôle des émotions dans les jugements et décisions. Si ces positions sont sur la bonne voie pour penser le rôle des émotions dans les jugements et prises de décision, elles ne vont pas sans poser certains problèmes et comporter des limites que nous soulignerons.

1.19. LA VALENCE ET LA SPÉCIFICITÉ DES ÉMOTIONS

1.19.1. Prendre en compte la diversité des émotions

La question de l'impact de la diversité des émotions sur le comportement est le point aveugle des perspectives reposant sur la valence entendue comme propriété unique et simple de l'émotion globale :

« Malgré la recherche florissante récente sur l'affect et la cognition, il y a relativement peu de théories qui traitent de manière systématique les influences des émotions spécifiques sur le jugement et le choix. Au contraire, la majeure partie des études dans cette tradition sont motivées par une approche reposant

sur la valence, distinguant les effets positifs des effets négatifs des ressentis sur le jugement et le choix. [...] En conséquence, les questions consistant à savoir si et comment différentes émotions de même valence, telle que la colère, la peur, et la tristesse, [...] influencent le jugement et le choix restent encore largement non abordées.» (Lerner et Keltner, 2000, p. 475)

Or les approches reposant sur la conception générale d'une valence unique et simple, en distinguant deux groupes d'émotions, positives et négatives, ne permettent pas d'appréhender la diversité et la multiplicité du phénomène émotionnel dans son impact sur le comportement. Lerner et Keltner soulignent qu'il est cependant nécessaire d'affronter ce problème :

« Les approches reposant sur la valence se heurtent cependant à une difficulté évidente. Elles échouent à dire si différentes émotions de même valence influenceront de manière différente sur les jugements et choix. » (Ibid.)

Puisqu'en effet, les émotions sont réparties en deux groupes, si l'on suit la perspective de la valence unique, dès lors les impacts sur les émotions se rangeront logiquement en deux groupes selon le signe de leur valence, et les émotions de même valence devraient avoir en conséquence le même type d'impact. La volonté de Lerner et Keltner est justement de tester cette prédiction au cœur des approches reposant sur la valence :

« En fait, étant donné la place centrale de la valence de l'émotion, les approches reposant sur la valence pourrait par défaut prédire que des émotions distinctes de même valence, telles que la tristesse, la colère et la peur, exerceraient des influences similaires sur le jugement et le choix.» (Ibid.)

Ainsi la spécificité des diverses émotions de même valence est d'emblée niée par les approches qui reposent sur cette valence unique. C'est en montrant que deux émotions différentes n'ont pas le même impact sur une décision bien qu'elles aient la

même valence, que nous pouvons confirmer la nécessité de prendre en compte cette diversité émotionnelle dans la compréhension du phénomène de la décision. Prenons un exemple pour tester cette hypothèse impliquée par la conception de la valence unique et simple.

1.19.2.Illustration: le risque, la peur et la colère

Lerner et Keltner suggèrent que deux émotions de même valence ont des répercussions différentes sur le comportement et ils s'intéressent aux jugements de risque, ceux-là même qui étaient étudiés par le biais de la valence des affects. Contrairement à cette perspective qui prédit une identité de l'impact de ces deux émotions négatives, les expériences de Lerner et Keltner montrent que dans le cas des jugements de risque, la peur et la colère n'ont pas les mêmes incidences. La peur conduit à la perception d'un risque élevé tandis que la colère conduit à la perception d'un risque plus faible. Comment expliquer un tel décalage entre émotions de même valence et une telle spécificité du jugement selon l'émotion impliquée ? Qu'est-ce qui distingue ces émotions de même valence ? Cette différence réside dans la dimension cognitive des émotions. La perspective de Lerner et Keltner est en effet cognitive. Les émotions sont sous-tendues par des évaluations cognitives qui visent diverses propriétés ou caractéristiques de la situation en question. Ces propriétés sont les « thèmes évaluatifs », tels que l'aspect qui consiste à se demander s'il y a, dans telle situation, un contrôle individuel ou un contrôle par ou de l'extérieur, si la certitude ou l'incertitude prime, s'il y a une responsabilité venant de soi ou des autres, si telle situation est plaisante ou déplaisante. Comme l'a développé également Lazarus¹⁹⁹

¹⁹⁹ Cf. chapitre 3 (p.124) et chapitre 5 (p.183-184 et p.198-199) de ce travail.

(1991), ces thèmes évaluatifs sont donc les aspects ou les angles sous lesquels la situation est examinée. Chaque émotion correspond à une conjugaison spécifique de ces divers aspects. Ainsi la honte signifie qu'on voit la responsabilité d'une action ou d'une situation en soi alors que la colère la situe fortement chez autrui. De même, la peur équivaut à une évaluation de situation où la certitude, la dimension plaisante et le contrôle sont faibles, tandis que pour la colère les évaluations de certitude, de contrôle et de responsabilité sont fortes.

Par conséquent, la peur équivaut à une tendance à percevoir dans les situations nouvelles un risque élevé, tandis que la colère invite à percevoir dans les situations nouvelles un risque faible. À cette perspective cognitive proche de celles que nous avons présentées dans nos chapitres précédents, ils articulent une autre approche fonctionnelle qui permet de rendre compte de la présence de cette « tendance à » évaluer qui accompagne l'émotion.

Selon eux, les émotions interrompent en effet le cours normal de la pensée et dirigent l'attention, la mémoire et le jugement, pour faire face à l'événement qui appelle une réponse ou une solution. Il s'agit de penser, par la « fonctionnalité » des émotions, qu'elles ont un rôle important de coordination, qu'elles déclenchent des réponses qui permettent à l'individu de répondre rapidement à un problème complexe, qu'elles mobilisent nos facultés pour un problème précis qu'elles signalent. Les émotions sont ainsi définies en termes de tendances à évaluer une situation future de manière similaire à l'émotion actuellement ressentie: chaque émotion active une prédisposition cognitive à évaluer les événements futurs en continuité avec les dimensions ou thèmes évaluatifs qui ont déclenché cette émotion.

C'est parce que les émotions comportent des évaluations qu'elles privilégient dans la même direction par la suite qu'elles ont un rôle de coordination et de préparation à l'action. C'est parce qu'une émotion ressentie est en même temps une certaine

manière d'évaluer une situation qu'elle attire l'attention sur un fait, qu'elle permet de coordonner l'action et le comportement dans une direction en rapport avec l'évaluation qu'elle invite à faire et qui permet justement de réagir rapidement en mobilisant nos facultés sur un point précis. Comment relier l'exemple précédent de la peur avec cette fonction des émotions ? Le modèle de Lerner et Keltner suppose que la peur sera associée à une tendance à percevoir l'incertitude et un contrôle venant de l'extérieur et non de soi dans les situations nouvelles, et que les personnes effrayées — comme conséquence de cette tendance évaluative — perçoivent un risque plus grand au sein des diverses situations. Cette perspective permet de porter plus d'attention à la spécificité des émotions, et de montrer que des émotions à valence identique sont sous-tendues par certaines évaluations distinctes et peuvent ainsi générer des décisions différentes. Il nous faut ainsi dépasser la valence unique et simpliste, comme l'indiquent Lerner et Keltner (2000) pour nous orienter vers des approches qui tiennent compte de la spécificité des émotions pour en comprendre le rôle et l'impact sur les décisions. La spécificité des émotions peut se dire dans le langage de valences multiples qui permettrait de la prendre en compte. Nous retrouvons de plus dans cette position l'idée d'évaluation et de tendance à l'action finalement courante dans l'appréhension du rôle des émotions au sein des jugements et choix. L'intérêt de cette position réside selon nous dans les liens que Lerner et Keltner font entre les limites des approches simplistes en termes de valence, la prise en compte nécessaire de la spécificité des émotions, et l'étude des impacts sur l'action et la décision.

Mais cette première transition n'est pas, selon nous, suffisante. Il lui manque certains éléments, dont une plus grande attention à la question de l'action, au-delà du décryptage des évaluations qui sont au cœur de chaque émotion. Cette question de l'action est au centre des analyses de Zeelenberg et Pieters, que nous allons à présent aborder par le biais notamment de la question de la motivation.

**1.20. DÉPASSER LA VALENCE UNIQUE : VERS UNE APPROCHE
MOTIVATIONNELLE**

S'il est question d'étudier le rôle des émotions dans le choix et la décision, il n'est en effet pas possible de passer à côté de la question de l'action et du comportement. Il est temps de tourner le projecteur dans ce sens. Zeelenberg et Pieters soulignent la nécessité d'une

« approche « feeling-is-for-doing » pour étudier les émotions qui reconnaît que (a) l'utilité des émotions réside dans leurs effets comportementaux sur le comportement futur, et (b) que les émotions spécifiques procurent un guidage [guidance] du comportement précis, qui ne peut pas être ramené [traced back] à leur valence globale positive ou négative ». (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.117)

Il leur semble nécessaire, et nous endossons cette position, de replacer le comportement et la question de l'action au cœur de l'étude des émotions pour en comprendre le rôle. Cela permettra d'identifier les impacts que les émotions ont sur les choix effectifs qui sont les moteurs de nos actions.

En quoi et comment visent-ils une étude plus proche de l'action? Ils entendent se détacher des perspectives évaluatives, comme celle de Lerner et Keltner, par le biais d'une différence légère, mais importante. Selon eux, Lerner et Keltner étudient les effets des émotions sur les jugements et pensées qui influent ensuite sur le comportement : « [leur] recherche souligne les *effets indirects* de l'émotion, par le biais de processus cognitifs et de jugement, sur le comportement plutôt que les *effets directs* des émotions sur le comportement » (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.128, nous soulignons). Pour Frijda, comme pour Lerner et Keltner, les évaluations cognitives attachées aux émotions agissent sur des jugements qui à leur tour influencent les décisions et les comportements. L'action des émotions sur les décisions est indirecte

et médiatisée par les jugements sur lesquels agissent les évaluations cognitives. Dès lors l'influence et l'impact des émotions sont étudiés sur les jugements préalables aux décisions et non sur les décisions comportementales directement. Il sera ainsi question des influences que les émotions ressenties effectivement ou anticipées ont sur l'évaluation de la situation, les jugements et les bilans qui en sont tirés. Cette approche pourra évoluer vers une étude des biais, comme c'est souvent le cas, et les émotions seront considérées comme des facteurs de distorsion du jugement face à la réalité. Dans ces cas-là, il est souvent souligné que les émotions sont des perturbateurs d'un comportement rationnel et qu'elles n'orientent que faiblement le comportement de manière constructive.

Cette approche strictement cognitive qui repose sur des jugements intermédiaires fait finalement de l'émotion une cause lointaine et indirecte des décisions et des comportements. Il leur semble important de voir dans la motivation une question-clé pour compléter et dépasser les approches strictement cognitives et informationnelles et comprendre comment les émotions, en plus d'influencer les processus cognitifs, peuvent aussi disposer directement à l'action et guider nos actions. Étudier les impacts directs des émotions sur le comportement pourra permettre de ne plus voir en elles seulement des biais. Comment cela est-il possible ? Comment les émotions peuvent être des causes proximales directes de l'action sans forcément passer par des évaluations cognitives et des jugements ? Est-ce qu'elles peuvent avoir une portée rationnelle sur nos actions, étant entendu que leur valence est complexe et non simple et unique ?

Si les théoriciens passent à côté de la question de l'action et du comportement dans leur réalité, c'est qu'elles en restent à une perspective reposant sur l'information que véhiculent les émotions, et plus précisément que contient leur valence. Nous entendons montrer que les freins et obstacles à la compréhension du rôle des émotions dans l'action et le comportement trouvent leur cause fondamentale dans

l'omniprésence d'une conception qui voit seulement dans les émotions des informations. C'est ce point que permet de mettre à jour de façon claire et convaincante la position de Zeelenberg et Pieters.

1.20.1. La question de l'information

Reste donc à comprendre ce que signifie cette approche informationnelle qui paraît insuffisante. Comment différencier, dans l'étude de l'impact des émotions, la dimension de l'information de celle de la motivation ? Quelles sont les caractéristiques respectives des perspectives informationnelles et des perspectives motivationnelles ?

Ce qui caractérise les perspectives reposant sur la valence, c'est qu'elles font des émotions des sources d'information qui nous renseignent sur notre place dans le monde et sur la satisfaction ou la non-satisfaction de nos préférences et de nos buts. Ce que nous disent les émotions, si l'on s'en tient à leur valence, concerne la concordance ou la non-concordance de telle situation avec nos préférences ou nos buts. La valence nous indiquerait en effet où nous en sommes de l'atteinte d'un but. Si je me sens contrarié, cela signifie que je n'ai pas encore atteint mon but, que mes préférences ne sont pas encore satisfaites. Dans le passé, lorsque je ressentais telle émotion, cela signifiait que je n'avais pas atteint mon but, or telle est bien cette émotion que je ressens actuellement. Je sais donc que mes préférences et mes buts ne sont pas — encore — atteints. La valence par la dimension du plaisir ou de la peine, de la satisfaction ou de la frustration, résume à elle seule cette fonction d'indicateurs des émotions, et elle oriente l'attention vers les éléments de la situation qui ont déclenché cet état de satisfaction ou de frustration. Zeelenberg et Pieters soulignent que :

« L'approche reposant sur la valence [pensée comme unique] réduit nécessairement les implications comportementales soit à l'approche (plaisir) soit à l'évitement (douleur), et cela met en valeur les antécédents de l'émotion pour comprendre quand et comment la valence avec les résultats connus [with the known outcomes] est expérimentée. » (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.199)

Dans le processus de prise de décision et de comportement orienté vers un but, des étapes de bilan sont nécessaires pour savoir si nous devons continuer à agir (ou arrêter d'agir, si notre but est atteint). Dans la perspective de la valence, les émotions interviennent dans les étapes de bilan et elles sont présentées comme des indicateurs sur un écran de contrôle qui permettraient de nous situer dans la progression du but, de savoir où nous en sommes de la réalisation de notre objectif. L'aspect de l'émotion comme information est ici central, et il est replacé dans le système plus global de l'action en question. Comme le soulignent Zeelenberg et Pieters,

« la prise de décision et d'autres comportements orientés vers un but sont souvent comparés à un cycle de prévision ou un système de contrôle en feedback, avec séquence de position de but, effort visant le but, contrôle, et adaptation du but ou étapes de finalisation. Dans un tel système, les émotions ont une fonction informationnelle, elles contrôlent l'étendue de la progression du but. Ainsi les émotions positives signalent que la progression du but est meilleure qu'imaginée ou qu'elle suit le plan, tandis que les émotions négatives signalent l'inverse, fonctionnant comme un signal d'alarme. (Simon, 1967, 1994).» (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.121)

Les perspectives qui reposent sur la valence confèrent aux émotions une fonction d'information qui agit comme une sorte de bilan, avec un point de vue rétroactif qui nous renseigne sur les conditions de naissance de l'émotion. C'est la raison pour laquelle Zeelenberg et Pieters lui donnent la propriété d'être tournée vers le passé, et non vers le futur, comme le sont l'action et le comportement qui vise l'atteinte du but recherché.

« Ainsi, [une approche reposant sur la valence] met en lumière les implications informationnelles des émotions, ce qui est principalement rétroactif, [tourné vers le passé] [backward looking] (c'est-à-dire, cela peut venir des cognitions à propos de l'étendue et du niveau de progression vers le but), plutôt, et pour nous cela est important, que leurs implications motivationnelles, qui sont davantage tournées vers le futur, [forward looking] (c'est-à-dire comment atteindre le but que l'on recherche) ». (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.119)

Le fait de mettre la valence, pensée comme unique, en rapport avec une dimension informationnelle l'éclaire ainsi sous un autre angle et permet d'identifier plus nettement et d'expliquer les manques ou insuffisances de cette notion lorsqu'il est question de la prise de décision et de l'action. Le problème, c'est que si les émotions conçues comme indicateurs de progression vers mon but sont importantes, elles ne disent rien sur les moyens d'atteindre ce but, une fois que je sais où j'en suis, sur la progression future de l'action, au cœur d'une véritable prise de décision. Surtout l'émotion et la valence à laquelle elle est réduite, est elle-même au service du but à long terme qui nous motive et qui ne peut être laissé de côté.

Pour faire la synthèse des deux transitions que nous défendons, nous pensons que prendre en compte la diversité de nos expériences émotionnelles et s'intéresser à l'impact des émotions sur l'action sont étroitement liés. En effet, dépasser une valence unique et simpliste passe par le fait de cesser de voir les émotions seulement comme des enregistreurs de l'état d'avancée de nos buts (c'est-à-dire en termes de frustration ou de satisfaction, négatifs ou positifs), qui, considérées sous cet angle, n'invitent ni n'incitent à l'action comme nous venons de le voir. En effet, si les émotions n'étaient qu'informatives, nous serions dans un état de réception passive permanente à l'égard de notre environnement, et ainsi immergés dans un flot continu d'informations affectives, nous ne serions pas en état de pouvoir choisir et agir.

« Un agent qui utiliserait seulement ses sentiments comme des informations serait immergé dans une information affective en feedback sur l'étendue de la progression de son but, mais resterait sans directives claires pour les efforts futurs pour atteindre les buts à long-terme ». (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.122)

Or nous ne sommes pas assaillis d'informations qui nous maintiennent dans l'inaction, mais nous faisons des choix et nous poursuivons certains buts. Cela signifie que cette incapacité à agir est bel et bien contrebalancée par des éléments motivationnels qui nous orientent dans certaines directions plutôt que d'autres. L'orientation de notre action vers l'avenir est liée à la question de la motivation. La question qui se pose est donc la suivante : Est-ce que les émotions possèdent cette fonction de motivation spécifique vers telle ou telle action pour atteindre un but ? Comment se manifesterait-elle dans les émotions?

1.20.2.Émotions et motivation

« Les émotions n'ont pas seulement une fonction informationnelle de contrôle orienté vers le passé de la progression du but (« comment est-ce que je me sens à propos de ce que je suis en train de faire? »), mais aussi une fonction motivationnelle orientée vers le futur d'effort en direction du but (« Qu'est-ce que mes sentiments me disent de faire ensuite ? ») Bien que la fonction informationnelle de l'émotion soit essentielle, son instrumentalité par rapport au but à long terme dépend du service rendu par sa fonction motivationnelle [its instrumentality to long-term goal attainment hinges on its service to the motivational function].» (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.122)

Telle est l'hypothèse centrale des travaux de Zeelenberg et Pieters pour traiter de l'utilité des émotions.

Nous pouvons représenter ainsi les deux fonctions possibles des émotions au sein d'un processus complet de décision :

Fonction des émotions	Point de vue théorique	Apport des émotions dans le processus de décision et théories correspondantes	Insuffisances ou limites
Fonction d'information	Valence	Où j'en suis de la réalisation de mes buts? Qu'est-ce que je ressens à propos de ce que je fais? Fonction de « Feed-back », - orienté dans le passé - conditionné par le but à long terme <i>Théories correspondantes : affect-as-information, affect priming, heuristique de l'affect.</i>	Fonction insuffisante : je suis immergé dans un flot informatif à propos du stade où j'en suis par rapport à mon but, mais sans lignes directrices pour avancer dans sa direction.
Fonction de motivation	Spécificité des émotions	Qu'est ce que mes sentiments me disent de faire ensuite? Etant donné que je ne suis pas satisfait, que faire ensuite, comment atteindre mon but? : <i>Théories correspondantes : feeling-is-for-doing</i>	Question à traiter: Comment est-ce que les émotions me motivent ?

TABLEAU 6: LES APPROCHES SELON LA VALENCE OU LA SPÉCIFICITÉ DES ÉMOTIONS, ET LEURS LIMITES

Pour illustrer cette idée selon laquelle les émotions contiennent une dimension et une portée motivationnelles, Zeelenberg et Pieters utilisent l'exemple de la peur :

« la peur promeut la fuite loin d'une situation dangereuse et l'évitement. Elle tend à produire une « vision en tunnel » en focalisant l'attention sur la source de la menace et elle alloue des ressources supplémentaires pour l'action (Izard, 1993). Une telle attention à l'agent ou la situation menaçante peut être adaptée pour produire un comportement d'autoprotection. Même le fait de s'immobiliser peut avoir un avantage adaptatif, comme le savent les plongeurs qui rencontrent un requin à pointes noires. » (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.122)

La peur attire en effet notre attention sur un objet ou un agent menaçant et dangereux, avant d'entraîner une action spécifique, que ce soit la fuite ou l'immobilisation. Dans les deux cas, ces actions particulières peuvent être bénéfiques et efficaces d'un point de vue adaptatif dans la situation. Cet exemple de la peur montre que deux émotions de peur peuvent transmettre deux significations différentes d'une situation et être à l'origine de deux réactions distinctes. Cet exemple très classique de la fonction des émotions peut nous paraître assez déceptif. Il a néanmoins le mérite d'être intuitif et de mettre en avant les liens forts qui existent entre émotion et décision comportementale.

De plus, il nous oriente en tout cas sur deux points importants dans la perspective de Zeelenberg et Pieters : l'importance accordée aux comportements et l'intérêt portée à la signification véhiculée par une situation et une émotion. Selon eux, l'aspect motivationnel de l'émotion et la signification qu'elle comporte sont liées et synonymes : « Il faut centrer notre attention sur la signification qu'a une émotion pour celui qui réalise l'action et prendre au sérieux l'aspect motivationnel de l'émotion (voir aussi Frijda, 2005). » (2006, p.120). L'aspect motivationnel est lié à une tendance à l'action, elle-même déclenchée par la signification que comporte une émotion à travers la manière dont elle est expérimentée. L'émotion, par la motivation qui lui est liée ou la signification qu'elle véhicule, agirait directement et spécifiquement sur nos actions. Saisir la signification spécifique que l'émotion comporte pour l'agent pourrait nous aider à mieux comprendre les buts et motivations de l'agent, et de là, à prédire les comportements spécifiques dans les agents s'engagent, ou dont ils se gardent. Il reste à comprendre la manière dont cette signification est véhiculée selon eux pas l'émotion. C'est là qu'intervient la question du contenu expérientiel. Selon eux, c'est dans l'expérience de l'émotion, dans ses

qualités sensibles, qu'il faut selon eux aller chercher la motivation spécifique qu'on en tire. Ainsi ils soulignent que :

« L'approche "feeling-is-for-doing" ne repose pas sur la valence de l'émotion ou des évaluations associées, mais sur leur contenu expérientiel. Pour dire cela de façon pragmatique, elle repose sur la signification motivationnelle des émotions, la cause la plus proche du comportement. » (2006, p.122)

Ils détachent ici des perspectives évaluatives pour rendre compte de la motivation contenue dans les émotions. Tandis que les évaluations cognitives permettent de comprendre quels sont les antécédents de l'émotion, seule l'attention portée à la manière dont elle est ressentie, son contenu expérientiel ou sa signification, permet de rendre compte de ses implications comportementales.

C'est dans le contenu expérientiel propre à chaque émotion, qui ne se réduit pas à une valence unique, que Zeelenberg et Pieters situent la capacité des émotions à nous motiver. Cette motivation est contenue dans les qualités spécifiques du contenu expérientiel particulier propre à chaque émotion : « les fonctions motivationnelles distinctes sont enracinées dans les qualités expérientielles des émotions spécifiques. » (Zeelenberg et Pieters, 2006, p.124)

Cela suppose, chez l'agent qui ressent les émotions, une sensibilité à des qualités expérientielles distinctes et fines. Cela suppose que ce qui fait que la joie et la fierté ne nous motivent pas forcément de la même manière vient de ce qu'elles ont un contenu d'expérience bien distinct, non réductible à la valence unique auquel l'agent décideur est sensible et qu'il peut percevoir. Selon Zeelenberg et Pieters, chaque émotion spécifique nous indiquerait un problème particulier en fonction de la signification cognitive qu'elle véhicule, et donne priorité au comportement qui résout ce problème: par exemple, le regret ou la déception, la culpabilité et la honte, bien que considérés comme étant de valence identique, n'indiquent pas le même problème

ou ne présente pas la situation de la même manière. Chaque émotion porterait selon eux à l'attention du preneur de décision une signification particulière parce qu'elle indique un problème particulier, une signification spécifique, qui va induire un comportement donnant priorité à la résolution de ce problème. Tel est le schéma proposé par Zeelenberg et Pieters pour rendre compte de l'impact des émotions sur la décision et l'action.

A présent que nous avons présenté les grands traits de l'approche « Feeling-is-for-doing », quel bilan pouvons-nous en dresser ? Y-a-t-il des points qui restent imprécis ? Leur approche propose selon nous une bonne synthèse intéressante et prometteuse des problèmes essentiels posés par l'étude des émotions et la valence, mais nous pensons qu'elle comporte encore des points aveugles ou confus, et il reste des questions qui ne sont pas clairement traitées pour elles-mêmes par Zeelenberg et Pieters. Nous allons les présenter rapidement sous forme d'indications de piste de réflexion.

Il sera nécessaire tout d'abord de définir clairement ce qui est à comprendre dans le terme « motivation » et de préciser les mécanismes par lesquels l'émotion peut nous motiver exactement. Quels sont les liens entre contenu expérientiel ressenti et motivation ? Est-ce que le ressenti cause la motivation, ou bien alors est-ce que le ressenti constitue par lui-même cette motivation ? En outre, cette approche suppose chez l'agent une sensibilité fine au contenu expérientiel des diverses émotions. Comment cela est-il possible ?

Comment est-ce que l'émotion peut influencer ici le comportement de manière directe, et sans passer par le jugement et les traits évaluatifs associés aux émotions spécifiques ?

Enfin, Zeelenberg et Pieters s'appliquent à souligner que les évaluations antécédentes ne sont pas la même chose que le contenu expérientiel, bien que tous deux soient

spécifiques pour chaque émotion. Quels sont les liens entre ces évaluations et les significations qui nous font agir?

Selon nous, ces deux perspectives traitent de questions importantes de manière assez convaincante, notamment dans les liens qu'elles font entre les conditions pertinentes d'études de l'action et les faiblesses de la valence considérée comme simpliste et unique. Même si nous avons vu qu'elle s'en distingue quant à la portée des évaluations dans l'étude de l'impact des émotions, l'approche de Zeelenberg et Pieters complète la perspective de Lerner et Keltner en mettant aussi l'accent sur la nécessaire prise en compte de la spécificité des émotions. Ces perspectives pourraient s'avérer fécondes pour comprendre l'impact des émotions dans les prises de décision et elles fournissent un cadre pertinent, et à étoffer, à une solution future pour la question de l'impact des émotions sur la décision et l'action.

CONCLUSION

Dans le cadre de cette thèse sur les rapports entre émotions et rationalité, nous avons cherché à comprendre l'impact des émotions sur les choix et décisions, ainsi que les mécanismes par lesquels celui-ci est possible.

Nous avons d'abord développé le sens de la question de la rationalité des émotions ainsi que le contexte intellectuel et théorique dans lequel elle prend place et qui la rend possible et pensable. Alors que le cadre théorique de la rationalité classique optimale de l'*Homo Economicus* était privilégié dans les sciences sociales jusque dans les années 1970, la prise en compte des conditions réelles de la décision et des capacités cognitives concrètes de l'agent humain a orienté la réflexion vers le programme de recherches de la rationalité limitée. Malgré les divers courants qui l'animent, l'accent est en général mis sur les éléments non-cognitifs qui peuvent influencer la décision et la manière dont cette influence peut s'exercer. A ce titre, les émotions sont un candidat légitime au titre de moteur de la décision, et ce cadre théorique permet de poser les bases pour penser la possibilité des liens entre émotions et décision, et en étudier les mécanismes.

Une revue de la littérature a révélé que quand ces liens sont étudiés, le pôle des émotions l'est souvent sous la catégorie plus générale d'affect, celle-ci se réduisant à son tour à la structure conceptuelle de la valence. Ainsi, la solution aux questions de l'impact des émotions dans les choix et décision et à sa place dans l'action passe par la notion de valence. Elle est en effet une notion récurrente et omniprésente dans cette littérature. Fort de cette constatation, il nous a paru essentiel d'orienter notre réflexion sur une analyse de cette notion ce qui a fait apparaître un certain nombre de difficultés, à commencer par une forte polysémie qui lui est caractéristique, en allant jusqu'à la structure dichotomique qu'elle implique.

Plutôt que de plaider pour un abandon de la valence dans l'étude des émotions (et de leurs impacts sur les décisions en particulier), nous pensons qu'il est au contraire nécessaire de la maintenir dans sa pertinence et son utilité, mais d'en préciser le sens et l'extension. Nous avons vu qu'il est nécessaire de dépasser une perspective simpliste et réductrice d'une valence unique pour chaque émotion afin de tenir compte de la diversité des émotions ainsi que des nuances et de la spécificité qui règnent dans ce domaine. À cette fin, nous avons conservé une partie du sens initial, distingué des acceptions dans lesquelles la valence est valide et d'autres dans lesquelles il faut l'éviter – surtout dans le sens d'une valence unique et globale pour chaque émotion et dans toutes les circonstances. Il nous est également apparu que nous devons raffiner cette notion afin de pouvoir penser une pluralité de valences pour une même émotion ou un même épisode émotionnel, ce qui permet d'en penser la complexité et la particularité, et d'appréhender avec plus de finesse quelles pourraient être les modalités et les mécanismes par lesquels les émotions interviennent dans les jugements et décisions.

Les pistes de réflexion à partir de la pensée d'une valence complexe et multidimensionnelle dans les émotions sont nombreuses et riches. Il est néanmoins important de souligner que la valence considérée comme unique peut être efficace et utile. En effet, elle peut correspondre à un mode de réponse à l'environnement ancré dans des temps et réactions anciennes et des situations simples ou qui exigent une réponse urgente. Dans ces cas-là, il est utile d'avoir un signe clair, positif ou négatif, pour adopter une attitude adéquate rapidement. Mais il est tout aussi essentiel de souligner l'importance de la prise en compte d'une valence multidimensionnelle, correspondant à des situations plus complexes, parfois à dimension sociale, où les paramètres à prendre en compte sont plus nombreux, et peuvent être détachés de la notion de plaisir immédiat personnel que pourrait recouvrir la valence simple.

Les conséquences des émotions sur la rationalité des choix sont aussi à étudier dans le contexte des mécanismes cognitifs qui entrent en jeu dans le choix et la décision. La réponse à cette question ne pourra pas être simple et unilatérale, tant la question de la rationalité d'une part, et le phénomène émotionnel de l'autre, sont complexes. Porter attention à la complexité de ce phénomène, à la spécificité des émotions est une piste à suivre dans la mesure où elle permet d'éviter les simplifications abusives et illusives, bien que séduisantes. Elles déjouent aussi les pièges de l'esprit de système dans lequel toute théorisation peut s'enfermer. La notion de valence rassemble à elle seule les questions, et les pistes de réponses à suivre pour une compréhension plus fine, moins systématique, mais plus honnête et prudente de notre vie émotionnelle et de son impact dans nos choix et décisions.

Nous avons vu qu'un point important concerne le statut de la valence comme information rétroactive sur la progression de nos buts et sur les antécédents déclencheurs de l'émotion. En cela, nous pouvons penser qu'elle ne saurait être suffisante pour établir la marche à suivre orientée non pas vers le passé comme un bilan, mais vers le futur et l'orientation de l'action. Cette distinction est importante en ce qu'elle permet de donner un sens renouvelé à la fois à l'aspect incontournable de la valence dans l'étude des émotions, ici en tant que bilan dans l'avancée de nos buts, et à ses insuffisances notables lorsqu'elle est entendue en un sens restrictif, unique et global pour une émotion, pour penser l'action. L'aspect informationnel de l'émotion par la valence serait essentiel pour expliquer le déclenchement de l'émotion, mais ne permettrait pas d'expliquer ses influences motivationnelles sur le comportement, pour lesquelles il est nécessaire d'aborder la spécificité des émotions. Cette spécificité pourrait être prise en compte par la valence affinée et enrichie dont nous avons essayé de dégager la possibilité. Plusieurs hypothèses existent ainsi qui veillent à penser la spécificité des émotions, de perspectives qui mettent l'accent sur les évaluations impliquées ou contenues dans l'émotion, à des approches qui privilégient un contenu

expérientiel et un impact direct des émotions sur les décisions par la biais de la question – à préciser comme nous l’avons vu, de la motivation. Malgré les difficultés qu’ils contiennent encore, nous pensons que ces perspectives constituent des cadres de réflexion pour une recherche à venir, qui pourraient transformer la manière dont les émotions et leurs impacts sur les choix et décisions sont thématés et étudiés.

Pour terminer, nous souhaiterions évoquer un point qui n’est pas exploité dans la littérature et qui nous semble important, toujours à titre de piste de réflexion²⁰⁰. Nous avons vu que la valence ne s’applique pas aussi facilement et clairement que ne le suggère la distinction simple entre émotions négatives et positives qu’elle est censée recouper. À partir de cette dimension délicate des émotions que nous indique la complexité nécessaire par laquelle il est important de penser la valence, nous pouvons identifier une perspective qui pourrait être intéressante. Nos émotions sont souvent mélangées et le paysage émotionnel, en plus du noir et blanc que présente la valence, peut aussi être haut en couleurs (De Sousa, 1999 et 2008). C’est dans le paysage en couleurs des émotions que nous pouvons prendre en compte les nuances et finesse de notre vie émotionnelle dans la mesure où réside en elle la possibilité d’une finesse de nos actions et décisions, et d’un progrès, en contexte social et moral. Pourquoi relier les émotions mélangées et complexes à la question du progrès moral? Les émotions complexes et ambivalentes que nous ressentons peuvent être le reflet d’une perception d’un conflit de valeurs dans la situation en question, comme le souligne De Sousa (1999). Seule une attention à la finesse des émotions, et aux valences multiples et potentiellement ambivalentes peut permettre de penser cet aspect moral des émotions. Par exemple, dans sa discussion des origines de l’altruisme, De Sousa

²⁰⁰ Nous l’évoquons ici à titre de piste de réflexion heuristique. Cette piste nécessiterait de plus amples précisions qui nous conduiraient néanmoins au-delà des limites et des objectifs immédiats de ce travail.

propose que seule la spécificité et l'attention à la complexité des émotions détachée de l'unique prise en compte du plaisir ou de la peine immédiats (qui pourrait être la perspective de la valence dans sa dimension simple) peuvent expliquer la naissance en nous de l'altruisme, et d'émotions comme la pitié, la compassion et l'empathie. Des émotions complexes peuvent en effet détourner du point de vue personnel des seuls plaisirs ou peines immédiats ressentis qu'une situation cause pour élargir les paramètres pris en compte dans son évaluation. En décentrant ainsi le point de vue, elles peuvent mettre sur la voie de l'altruisme. En contexte moral, à ce titre, la valence multidimensionnelle pourrait s'avérer à nouveau importante. En effet, les émotions peuvent suggérer, dans la perspective de De Sousa, une riche expérience de valeurs incommensurables, et surtout, qui ne peuvent être ramenées à une distinction bipolaire simple entre plaisir et peine. Si cela ne signifie pas que toute émotion soit source de moralité et de progrès moral, ces analyses rejoignent les nôtres quant à l'importance d'une prise en compte de la complexité des émotions et de leurs valences, en dépassant l'idée d'une valence unique.

Au-delà de la position de De Sousa, cela permet de dégager des pistes de réflexion reliant complexité de la valence et émotions ambivalentes, conflit et progrès moral. Le rapport entre émotions et rationalité²⁰¹ entendue en un sens moral, au sens où les émotions nous aideraient à agir moralement, pourrait se penser dans l'optique de l'ambivalence et du conflit. En effet, que les émotions puissent s'emboîter, que nous puissions être joyeux et à la fois le regretter, est cause de conflit. Or comme le précise De Sousa, là où il y a conflit, il y a possibilité de réforme et de progrès. Comme le souligne Aristote (*Ethique à Nicomaque*, 1150b29), celui qui fait la mauvaise chose sans expérimenter en lui de conflit n'a pas de regret et ne peut pas espérer progresser.

²⁰¹ Cf. Livet, P. (2002).

Même si De Sousa évoque cette idée dans le cas de la valence unique et la manière dont elle permet de répondre à la question de l'akrasie, cette idée de progrès possible avec et par le conflit émotionnel nous semble importante et nous paraît apporter une preuve supplémentaire à l'idée qu'il est essentiel de prendre en compte la valence multidimensionnelle par la complexité des émotions²⁰².

Quel serait le sens de la rationalité qui se dégage ici par le biais de ces valences multiples et potentiellement conflictuelles dans un même épisode et qui semblent rendre l'action et la décision impossible ? Il pourrait être intéressant de penser un sens nouveau de la rationalité, en tant que souci, comme une tâche assignée de bien régler son action et que ces émotions complexes nous rendent présents et actuels, que le conflit, l'ambiguïté et l'incertitude nous signalent, par cette ambivalence. D'une rationalité possédée ou non, nous passons à une rationalité à acquérir, à viser comme direction de mon action, et la valence multidimensionnelle des émotions considérées de manière complexe nous aident pour ainsi dire à avoir ce souci présent à l'esprit, et à garder à l'esprit que la rationalité humaine se caractérise par une adaptation constante, et se joue peut-être dans la perception du conflit. L'importance de l'aspect flou, vague et ambivalent des émotions et de leur impact dans la rationalité est une piste intéressante qui serait à poursuivre²⁰³. Cette attention à la dimension évolutive et corrective de la rationalité humaine, en lien avec la dimension plurielle de la valence et le caractère vague et ambivalent des émotions, pourrait ainsi permettre de dépasser

²⁰² Il faut néanmoins remarquer que conflit et progrès moral peuvent ne pas être intrinsèquement liés. Ainsi il faudrait voir si un tel conflit émotionnel peut exister chez des créatures (comme les animaux ou certains animaux) en qui le progrès moral n'existe sans doute pas. C'est donc une hypothèse à travailler.

²⁰³ Un ouvrage récent (Ledwig, M., (2009) que nous n'avons pas eu le temps de lire, entend étudier ce rapport entre la dimension vague des émotions et la rationalité.

une compréhension simpliste des mécanismes d'influences des émotions dans les décisions et choix et de viser une démarche certes plus complexe et moins assurée, mais plus précise et pertinente.

Nous espérons avec ce travail épistémologique et conceptuel avoir contribué à cette attention prudente et honnête au phénomène complexe et fuyant des émotions. Les liens entre les émotions et les hypothèses récentes sur la rationalité limitée, leurs bases cérébrales, l'importance des heuristiques, et les succès et biais dont ces dernières sont également capables, nous paraissent importants. Montrer cette importance, l'expliquer, et dénouer l'écheveau des distinctions et concepts vagues et délicats des études de l'émotion a été notre motivation première. La valence constitue la difficulté centrale d'où partent les contradictions et problèmes dans l'étude des émotions, mais nous voulions montrer qu'elle est aussi l'endroit d'où pourra venir une compréhension raffinée et précise, à défaut d'être exhaustive, des émotions. Suivre la piste de la valence, la voir réapparaître, masquée ou en plein jour, au détour de théories diverses, a été un travail difficile, mais stimulant. Puisse-t-il apporter sa modeste contribution à des hypothèses renouvelées sur la valence des émotions et son rôle dans leurs interventions au sein des choix et décisions qui puissent nous faire avancer dans la compréhension des liens qui unissent émotions et rationalité.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Allemand, S., (1998), «Qui est l'Homo (Economicus ?)», *Problèmes Economiques*, no 2.565-2.566, France. p. 122-123.
- Augier, M., J.G. March (eds), *Models of a Man: Essays in memory of Hebert A. Simon*, p. 398-409, Cambridge, MA: MIT Press, 2004.
- Averill, J. R. (1980). « A Constructivist View of Emotion ». In R. Plutchik and H. Kellerman (Eds.), *Emotion: Theory, research and experience: Vol. I. Theories of emotion* (pp. 305-339). New York: Academic Press. Reprinted in: Halberstadt, A. G., & Ellyson, S. L. (Eds.) (1990). *Social psychology readings: A century of research* (pp. 143-156). New York: McGraw-Hill.
- Averill, J. R. (1985). « The Social Construction of Emotion: With Special Reference to Love. » In K. Gergen & K. Davis (Eds.), *The Social Construction of the Person* (pp. 89-109). New York: Springer-Verlag.
- Axelrod, R., Hamilton, W.D. (1981), « The Evolution of Cooperation », *Science*, 211, 1390-1396.
- Axelrod, R. (1984), *The Evolution of Cooperation*, New York Basic Book.
- Bayes, T. (1764). « An Essay Toward Solving a Problem in the Doctrine of Chances », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* 53, 370-418.
- Becker, G.S. (1976), *The Economic Approach to Human Behavior*, University of Chicago Press.
- Becker, G.S. (1991). *A Treatise on the Family*, Harvard University Press
- Bennett M.R., & Hacker P.M.S, (2003) *The Philosophical Foundations of Neuroscience*. Oxford: Blackwell.
- Ben-Ze'ev, A, (2000). *The Subtlety of Emotions*, Cambridge, MA: MIT Press.
- Bless, H., Schwarz, N., & Kimmelmeier, M. (1996). « Mood and Stereotyping: Affective States and the Use of General Knowledge Structures ». *European Review of Social Psychology*, 7.
- Bower, G.H. (1981). « Mood and Memory », *American Psychologist*, 36, 129-148.
- Burkhardt, H., & Smith, B., (eds.) (1991), *Handbook of Metaphysics and Ontology*. Vol. I . Munich: Philosophia Verlag.

- Chagnon, N.A. (1968). *Yanomämo: the Fierce People*, New York: Holt, Rinehart and Winston.
- Charland, L.C., (2005a). « Emotion Experience and the Indeterminacy of Valence ». In *Emotion and Consciousness*. (Eds.) L. Feldman Barrett, P. Niedenthal, P. Winkielman. New York: Guilford Press.
- Charland, L.C., (2005b). « The Heat of Emotion: Valence and the Demarcation Problem », *Journal of Consciousness Studies*, 12, (8-10) p.85-101.
- Clore, G.L., Ortony, A., & Foss, M. A. (1987). « The Psychological Foundations of the Affective Lexicon ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 53,751-766.
- Clore, G.L, Huntsinger, J.R., (2007). « How Emotions Inform Judgment and Regulate Thought», *Trends in Cognitive Sciences*, Vol.11 No.9, p.393-399.
- Colombetti, G., (2005). « Appraising Valence », *Journal of Consciousness Studies*, 12, No 8-10, p. 103-126
- Cosmides, L., & Tooby, J. (1992), « Cognitive Adaptations for Social Exchange », In J. H. Barkow, L. Cosmides & J. Tooby (Eds.), *The Adapted Mind: Evolutionary psychology and the generation of culture* (pp. 163–229). New York: Oxford University Press.
- Cosmides, L. and Tooby, J. (1996). « Are humans good intuitive statisticians after all? Rethinking some conclusions from the literature on judgment under uncertainty», *Cognition*, 58, 1, 1-73.
- Damasio, A.R., (1995), *L'Erreur de Descartes : la Raison des Emotions*, traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Blanc, Paris : O. Jacob. Traduction de *Descartes' Error: Emotion, Reason and the Human Brain*, Grosset/Putnam, New York, 1994.
- Damasio, A.R., (1996), « The Somatic Markers Hypothesis and The Possible Functions of The Prefrontal Cortex » *Philosophical Transactions of The Royal Society of London*, B 351, p.1413-20.
- D'Arms, J., & Jacobson, D., (2000) « The Moralistic Fallacy: On the 'Appropriateness' of Emotions », *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 61, No.1, pp. 65-90
- Darwin, C. (1872), *The Expression of Emotions in Man and Animals*, New York: Philosophical Library
- Demeulenaere, P. (2000), *Homo Oeconomicus*, Débats, Vol. 61, No. 1, p. 65-90

- Demeulenaere, P., (1996, réed.2003). *Homo Oeconomicus*, Ed. Quadrige Débats.
- Descartes, R., *Les Passions de l'Ame*, in Œuvres philosophiques, III, Ed. Fernand Alquié, Classiques Garnier.
- Dennett, D. (1987) «Cognitive wheels: The frame problem of AI », *Minds, Machines, and Evolution*, de C. Hookway (Ed.), Baen Books.
- De Sousa, R., (1987) *The Rationality of Emotion*, MIT Press, Cambridge, MA.
- De Sousa, R. (2003), Article « Emotion », *Standford Encyclopedia (en ligne)*
- De Sousa, R. (1999) « Emotions and Moral Progress: in Black-and-White and Colour »: Article préparatoire à une conférence présentée au séminaire Religion, société et valeurs, intitulé "Martha Nussbaum", Australian National University. Article non publié version électronique consultée le 21/05/2010 : <http://www.chass.utoronto.ca/~sousa/nussbaum.html>
- De Sousa, R. (2008). « Against Emotional Modularity ». In Luc Faucher & Christine Tappolet (eds.), *The Modularity of Emotions*. University of Calgary Press.
- Ellsworth, P.C., (1994). « Levels of thought and levels of emotion », *The Nature of Emotions, Fundamental questions*, P. Ekman, R. J. Davidson, New York , Oxford Oxford University Press. p. 192-196.
- Elster, J., (1987) *Le Laboureur et ses enfants, deux essais sur les limites de la rationalité*, éd. de Minuit, Paris,
- Elster, J., (1999), *Alchemies of the Mind: Rationality and the Emotions*, Cambridge University Press.
- Epstein, S. (1994). « Integration of the Cognitive and Psychodynamic Unconscious ». *American Psychologist*, 49, 709–724.
- Evans, D., (2004) « The Search Hypothesis » In Evans, D., Cruse, P, *Emotion, Evolution And Rationality*, Oxford University Press, Oxford, p.179-191
- Evans, J. & Over, D E (1996). *Rationality and Reasoning*. Hove: Psychology Press.
- Evans, J., (2008), « Dual processing accounts of reasoning, judgement, and social cognition». *Annual Review of Psychology*, Vol. 59: 255-278.
- Evans, J. & Frankish, K, (eds), (2008), *In Two Minds: Dual Processes and Beyond*, Oxford University Press.

- Faucher, L., (1999). « Émotions fortes et constructionnisme faible ». *Philosophiques, Revue Erudit*, vol. 26, n° 1, p. 1-33.
- Faucher, L., Tappolet, C., (2002). « Fear and the Focus of Attention ». *Consciousness and Emotion*, vol. 3, no. 2, p. 105-144.
- Faucher, L., Tappolet, C., (2008). « Facts and Values in Emotional Plasticity ». In *The Consciousness and Emotion Series*, Peter Zachar et Louis Charland (éd.). John Benjamin Press.
- Finucane & alii, (2000). « The Affect Heuristic in Judgements of Risk and Benefits », *Journal of Behaviour & Decision Making*, 13 (1). 1-17.
- Fodor, J., (1983). *La Modularité de l'Esprit : Essai sur la Psychologie des Facultés*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- Fodor, J. (1987) « Modules, Frames, Fridgeons, Sleeping Dogs, and the Music of the Spheres», In *The Robot'Dilemma: The Frame Problem in Artificial Intelligence*, sous la direction de Z. Pylyshyn, N.J.: Alex Publishing Corporation, p. 139-149.
- Fodor, J., (2000). *The Mind Doesn't Work That Way: The Scope and Limits of Computational Psychology*, MIT Press.
- Fossum, T.A., Barrett, L., (2000). «Distinguishing evaluation from description in the personality-emotion relationship. » *Personality and Social Psychology Bulletin*, 26 (6)
- Frank, R., (1988) *Passions within Reason: the Strategic Role of the Emotions*, New York: W.W. Norton,
- Frijda, N., (1986), *The Emotions*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Frijda., (1993), «Moods, Emotion Episodes and Emotions», in M. Lewis& J.M. Haviland (Eds.), *Handbook of Emotions*, pp. 381-404, New York : Guilford Press
- Ellsworth P.C., (1994), «Levels of Thought and Levels of Emotion», *The Nature of Emotions, Fundamental questions*, by Paul Ekman, Richard J. Davidson, New York , Oxford, Oxford University Press
- Gigerenzer, G., (1991). « How to make cognitive illusions disappear: Beyond Heuristics and Biases ». *European Review of Social Psychology*, 2, p.83-115.

- Gigerenzer, G., (1994). « Why the distinction between single-event probabilities and frequencies is important in psychology (and vice-versa) », In G. Wright and P. Ayton, eds., *Subjective Probability*. New York: John Wiley.
- Gigerenzer, G. (1996). « Rationality: Why social context matters ». in P. Baltes & U.M. Staudinger (Eds.) *Interactive Minds: Life-span perspectives on the social foundation of cognition*. Cambridge University Press.
- Gigerenzer, G., (1998). « Visions of Rationality », *Trends in Cognitive Science*, vol.2, No.6, p.206-214.
- Gigerenzer, G., (2000), *Adaptive Thinking: Rationality in the Real World*. New York: Oxford University Press.
- Gigerenzer, G., (2004). « Striking a Blow for Sanity in Theories of Rationality », Augier, M., J.G. March (eds), *Models of a man: Essays in memory of Hebert A. Simon*, Cambridge, MA: MIT Press. p. 398-409.
- Gigerenzer, G., Hutchinson, J.M.C. (2005). « Simple Heuristics and Rules of Thumb, where psychologists and behavioural biologists might meet. » *Behavioral Processes*, 69, p 97-124, p.109.
- Gigerenzer, G, Selten, R., (2001), *Bounded Rationality, The Adaptive Toolbox*, MIT Press, Cambridge Massachusetts, London, England, 2001.
- Gigerenzer, G., Todd, P., (2003), « Bounding Rationality to the World », *Journal of Economic Psychology*, 24, p.143–165
- Gilovich, T., Griffin, D., Kahneman, D., (Ed.), (2002). *Heuristic and Biases; the psychology of intuitive judgment*, p.559-581, Cambridge University Press.
- Gordon, R., M. (1995), Article « Emotion » In Audi, R., (ed.), *The Cambridge Dictionary of Philosophy*. Cambridge & New York: Cambridge University Press.
- Gould, S., (1992), *Bully for Brontosaurus. Further Reflections in Natural History*. London, Penguin Book.
- Greene, O.H., (1992). *The Emotions*, Dordrecht, Boston, Londres: Kluwer Academic Publishers
- Greene, O.H., (1992). *The Emotions*, Philosophical Studies no53, chapitre 10, “Positive and Negative Emotions”.

- Greenspan, P., (2000), « Emotional strategies and Rationality » *Ethics*, vol.110, n.3, p.469-487.
- Griffiths, P., (1997), *What Emotions Really Are: The Problem of Psychological Categories*, Chicago: University of Chicago Press.
- Griffiths, P. (2004). « Emotions as Natural and Normative Kind », *Philosophy of Science*, vol.71., n.5, pp. 901–911
- Hacker, P.M.S, (2004). « The Conceptual Framework for the Investigation of Emotions », *International review of psychiatry*, 16 (3), p.199-208.
- Harré, R. (1986) « The social constructionist viewpoint », In R. Harré (Ed.) *The Social Construction of Emotions*, Oxford:Blackwell, p. 2-14.
- Hirshleifer, J. (1987) « On the Emotions as Guarantors of Threats and Promises. » In, J. Dupré (Ed.) *The latest on the Best: Essays on Evolution and Optimality*. Boston : Bradford Books- MIT Press
- Isen, A.M., (1984). « Toward Understanding the Role of Affect in Cognition. » In R.S. Wyer, Jr., &T.K. Srull (eds), *Handbook of Social Cognition*, (vol3. pp. 179-236). Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- James, W., (1884), « What is an Emotion? », *Mind*, 9: 188–205.
- James, W., (1890), *The Principles of Psychology*, Harvard University Press (ed.1983).
- Kahneman, D. « Maps of Bounded Rationality: A Perspective on Intuitive Judgment and Choice. » *Les Prix Nobel 2002*, (Ed. T. Frangsmyr), pp. 416-499.
- Kahneman, D., Diener, E., Schwarz, N., (eds) (2003) *Well-Being: The Foundations of Hedonic Psychology*.
- Kahneman, D., & Frederick, S. (2002). « Representativeness Revisited: Attribute Substitution in Intuitive Judgment. » In T. Gilovich, D. Griffin & D. Kahneman (Eds.). *Heuristics and Biases* (pp. 49–81). New York: Cambridge University Press.
- Kahneman, D. & Tversky, A. (1973). « On the Psychology of Predictions », *Psychological Review*, 80, 237-251. Réimprimé dans Kahneman, Slovic, Tversky, (1982), *Judgment under Uncertainty, Heuristics and Biases*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Kahneman, D, Tversky, A., (1986), « Rational choice and the framing of decision », *The Journal of Business*, Vol. 59, n°4, p.251-278.

- Keltner, D., Gross, J., (1999) « Functional accounts of Emotions », *Cognition and Emotion*, 13 (5), 467-480.
- Keltner, D., Haidt, J., (1999) « Social Functions of Emotions at Four Levels of Analysis », *Cognition and Emotion*, 13 (5), 505-521
- Ketelaar, T., Clore, G., (1997), « Emotion and Reason: the proximate effects and ultimate functions of emotions », *Cognitive science perspectives on personality and emotion*, p.355-396. G. Matthews (ed.), Dundee, Scotland.
- Ketelaar, T. (2004). « Ancestral Emotions, Current Decisions: Using Evolutionary Game Theory to explore the Role of Emotions in Decision Making. » In C. B. Crawford & C. Salmon (Eds.), *Evolutionary psychology, public policy and personal decisions*. Mahwah, NJ: Erlbaum.
- Lazarus, R., (1991). « Cognition and Motivation in Emotion », *American Psychologist*, 46: 362-67.
- Lazarus, R., (1991). *Emotion and adaptation*, New York: Oxford University Press
- Ledoux, J.E. (1996), *The Emotional Brain*. New York: Simon and Schuster.
- Livet, P., (2002), *Emotions et Rationalité Morale*, PUF, Paris.
- Ledwig, M., (2009). *Mixed Feelings: Emotional Phenomena, Rationality and Vagueness*. Ontos Verlag.
- Lerner, J.S., Keltner, D., (2000). « Beyond valence: Toward a model of emotion-specific influences on judgement and choice », *Cognition And Emotion*, 2000, 14 (4). p.473-493
- Levenson, R. (1994). « Human Emotion: A Functional View ». In *the Nature of Emotion: Fundamental Questions*, sous la direction de P. Ekman, et R. Davidson, Oxford: Oxford University Press, p. 123-126.
- Levenson, R., (1999). « The Intrapersonal Functions of Emotion », *Cognition and Emotion*, 13 (5), p.481-504.
- Lutz, C. (1988), *Unnatural emotions: Everyday sentiments on a Micronesian atoll and their challenge to Western Theory*, Chicago University Press.
- Magnan de Bornier, J., (2007), *La Société du Probable*, Albin Michel, Paris. (Actes du Colloque 2005 du Centre Cournot pour la recherche en économie "Augustin Cournot et les modèles de l'économie", coordonnés par Jean-Philippe Touffut.)

- Maljkovic, V., Martini, P. (2005). « Short-term memory for scenes with affective content. » *Journal of Vision*, 5(3), 215-299.
- Mameli, M., (2004), «The role of emotions in ecological and practical rationality », in Evans, D., Cruse, P, *Emotion, Evolution And Rationality*, p.159-178, Oxford University Press, Oxford
- De Montaigne, M., (1965/ édition originale de 1695). *Les Essais*, Paris, Gallimard.
- Nesse, R.M., (1990) « Evolutionay Explanations of emotions », *Human Nature*, I, 261-289
- Nesse, R.M & Ellsworth, P.C., (2009). « Evolution, Emotions, and Emotional Disorders », *American Psychologist*, Vol. 64, No. 2, 129–139.
- The Oxford Companion to Emotion and the Affective Sciences, ed by Sander David and Klaus Scherer, article: « the Evolution of Emotion » R.M. Nesse, Oxford University Press, p. 159-164
- Nietzsche, F., (éd. 1952/édition originale de 1899). *Le Crépuscule des Idoles*, Trad. H. Albert, Paris, Mercure de France.
- Nisbeth, R., Ross, L., (1980). *Human Inference: Strategies and Shortcomings of Social Judgment*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1980, p.145-146.
- Nussbaum, M., (2001). *Upheavals of Thought: The Intelligence of Emotions*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Oatley, K., Keltner, D., & Jenkins, J.M. (1996, réed. 2006). *Understanding Emotions*, Malden, MA, & Oxford, UK: Blackwell.
- O'Grady, J., (1995), « Emotion and Feeling ». In Honderich, T., (ed.): *The Oxford Companion to Philosophy*. Oxford & New York: Oxford University Press
- Ortony, A., Clore, G.L., & Collins, A. (1988). *The Cognitive Structure of Emotion*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Piattelli-Palmarini, M., (1994), *Inevitable Illusions: How Mistakes of Reason Rule our Minds*, New York : John Wiley and Sons.
- Plutchik, R., (1980). *Emotion: A Psychoevolutionary Synthesis*, New York: Harper & Row.
- Philippot, P., (2007). *Emotions et Psychothérapie*, Ed. Mardaga.
- Philipps M.L. et al., (2003), « Understanding the Neurobiology of Emotion Perception: Implications for Psychiatry ». *British Journal of Psychiatry*, 182, p. 830-843.
- Prinz, J., (2004). *Gut Reactions: A perceptual Theory of Emotion*, Oxford University Press
- Ricken, F. (1991). « Emotion/Affect », in Burkhardt, H.,& Smith, B., (eds.) 1991. : *Handbook of Metaphysics and Ontology*. Vol. I . Munich: Philosophia Verlag.

- Rodriguez Mosquera, P. M., Manstead, A. S. R., & Fischer, A. H. (2002a). « Honor in the Mediterranean and Northern Europe ». *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 33 (1), 16-36.
- Rodriguez Mosquera, P. M., Manstead, A. S. R., & Fischer, A. H. (2002b). « The role of honor concerns in emotional reactions to offenses ». *Cognition and Emotion*, 16 (1), 143-163.
- Russell, J.A., (2003). « Core Affect and the Psychological Construction of Emotion », *Psychological Review*, Vol. 110, No. 1, 145–172
- Russell, J.A., (2005). « Emotion in Human Consciousness is Built on Core Affect ». *Journal of Consciousness Studies*, 12 (8-10):26-42.
- Russell, J.A., & Mehrabian, A. (1977). « Evidence for a Three-Factor Theory of Emotions ». *Journal of Research in Personality*, 11, 273-294.
- Russell, J.A., Weiss, A., & Mendelsohn, G.A. (1989). « Affect Grid: A Single-Item Scale of Pleasure and Arousal » *Journal of Personality and Social Psychology*, 57, 3, 493-502.
- Ryle, G., (1949, rééd.2002), *The Concept of Mind*, New University of Chicago Press.
- Samuels R., Stich, S., & Bishop, M., (2002). « Ending the Rationality Wars: How To Make Disputes About Human Rationality Disappear », In R. Elio (ed.) *Common Sense, Reasoning and Rationality*. New York: Oxford University Press. Pp. 236-268.
- Samuels, R., Stich, S., & Faucher, L., (2004), « Reason and Rationality », in *Handbook of Epistemology*, I. Niiniluoto, M. Sintonen, & J. Wolenski (eds.), Dordrecht: Kluwer. p. 1-50.
- Schachter, S., & Singer, J., (1962) « Cognitive, Social and Physiological Determinants of Emotional States ». *Psychological Review*, 69: 379–99.
- Scherer K. R., & Peper, M. (2001), « Psychological Theories of Emotion and Neuropsychological Research ». In F. Boller & J. Grafman (Eds.), *Handbook of Neuropsychology*. Vol. pp. 17-48). Amsterdam: Elsevier.
- Simon, H.A., (1977a). « The Logic of Rational Decision », *Models of Discovery*, Reitel, p.136-153.
- Simon, H.A., (1977b). « The Logic of Heuristic Decision Making », *Models of Discovery*, Reitel, p.154-175.
- Simon, H. A., (1977c), *Models of Bounded Rationality*, vol. 3: Empirically Grounded Economic Reason, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Simon, H.A. (1978), « Rationality as a Process and as Product of Thought », *American Economic Review*, vol. 68.
- Simon, H. A., (1986), « Rationality in Psychology and Economics », *Journal of Business*, vol.59, n°4, partie 2.

- Sloman, S. A. (1996). «The Empirical Case for two Systems of Reasoning », *Psychological Bulletin*, 119, 3-22
- Slovic, P., Fischhoff, B., Lichtenstein, S., (1976). «Cognitive processes and societal risk taking », In J.S Carol and J.W. Payne, eds., *Cognition and Social Behavior*, Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- Slovic, P., *et al.*, (2002). «The Affect Heuristic », in *Heuristics and Biases: The Psychology of Intuitive Judgment*. Gilovich, T., Griffin, D., Kahneman, D., (Ed.), Cambridge University Press
- Slovic, P., Finucane, M.L., Peters, E., MacGregor, D., (2004). « Risk as Analysis and Risk as Feelings: some Thoughts about Affect, Reason, Risk and Rationality », *Risk Analysis*, vol.24 No.2.
- Slovic, P., Monathan, J., MacGregor, D.M., (2000). « Violence Risk Assessment and Risk Communication: The Effects of Using Actual Cases, providing Instructions, and Employing Probability vs. Frequency Formats », *Law and Human Behaviour*, 24 (3). p.271-296.
- Stanovich, K. E. (1999). *Who is rational? Studies of individual differences in reasoning*. Mahwah, NJ: Erlbaum.
- Stanovich K. E., & West, R. F. (2002). « Individual differences in reasoning: Implications for the rationality debate ». In T. Gilovich, D. Griffin & D. Kahneman (Eds.). *Heuristics and biases* (pp.421–440). Cambridge: Cambridge University Press.
- Stein, E., (1996), *Without Good Reason : the Rationality Debate in Philosophy and Cognitive Science*. Oxford, Clarendon Press.
- Stich, S., (1990), *The Fragmentation of Reason*, Cambridge, MA: MIT Press.
- Schneirla, T.C., (1959). « An Evolutionary and Developmental Theory of bi-phasic processes underlying approach and withdrawal », *Nebraska Symposium on Motivation*, ed.M.R. Jones, Lincoln: University of Nebraska Press
- Solomon, R., (1980), Emotions and Choice, in *Explaining Emotions*, Rorty A. (ed), 251–281. Los Angeles: University of California Press.
- Solomon, R., (1993). « The Philosophy of Emotions » In *Handbook of Emotions*, sous la direction de M. Lewis et J. Haviland, New York: The Guilford Press, p. 3-15.
- Solomon, R.C., et Stone, L.D., (2002). « On “Positive” and “Negative” Emotions », *Journal for the Theory of Social Behavior*, 32, 417-436.
- Solomon, R.C., Stone, L.D., (2003). « Against Valence », *Not Passion's Slave*, Oxford.
- Thaler, R. H. (2000), « From Homo Economicus to Homo Sapiens, *Journal of Economic Perspectives*, Nashville, NT, États-Unis, vol. 14, no 1, 2000, p. 133-134.
- Thompson, E.P., (1968). «The Transforming Power of the Cross », in *The Making of the English Working Class*, Harmondsworth, Penguin.

- Tomkins, S.S., (1962). *Affective Imagery Consciousness: (Vol.1) The Positive Affects*, New York: Springer.
- Tomkins, S.S., (1970). « Affect in the Primary Motivational System », In M. Arnold (Ed.), *Feelings and Emotions*. New York, Academic Press.
- Tversky, A., & Kahneman, D., (1981). « The Framing of Decisions and the Psychology of Choice. » *Science*, 211, p.1124-1131.
- Von Neumann J., & Morgensten, O. (1944), *Theory of Games and Economic Behavior*, Princeton University Press.
- Wise, R.A., & Bozarth, M.A. (1987). « A Psychomotor stimulant theory of addiction. » *Psychological Review*, 94: 469-492.
- Wood, J.V., Saltzberg, Ju.A., & Goldsamt, L.A., (1990). « Does Affect induce Self-focused Attention ? » *Journal of Personality and Social Psychology*, 58, 899-908.
- Wundt, W., (1907). *Grundriss der Psychologie* (septième édition), Leipzig : Engelman.
- Zajonc, R.B., (1980), « Feeling and thinking: Preferences need no inferences », *American Psychologist*, 35-2, p.151-175
- Zeelenberg, M, Pieters, R., (2006). « Feeling Is for Doing: A Pragmatic Approach to the Study of Emotions in Economic Behavior », In. D. De Cremer, M. Zeelenberg & K. Murnighan (Eds). *Social Psychology and Economics*. Mahwah, NJ: Erlbaum.